Alfred Adler (1911)

Le tempérament nerveux.

Éléments d'une psychologie individuelle et application à la psychothérapie

Traduction de l'Allemand par le Dr. Roussel en 1948.

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alfred Adler (1911)

Le tempérament nerveux. Éléments d'une psychologie individuelle et applications à la psychothérapie.

Une édition numériques réalisée à partir du livre d'Alfred Adler (1911), Le tempérament nerveux. Éléments d'une psychologie individuelle et applications à la psychothérapie.. Traduction de l'Allemand par le Dr. Roussel en 1948. Paris : Éditions Payot, 1970, 306 pages. Collection : Petite bibliothèque Payot. Traduction précédemment publiée dans la Bibliothèque scientifique des Éditions Payot.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.
Pour les citations : Times 10 points.
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')

Édition complétée le 23 février 200e à Chicoutimi, Québec.

Table des matières

Préface de l'auteur

Avant-propos de la deuxième édition française, par Paul Plottke, Paris, janvier 1948.

Partie théorique

Introduction

1. - Origine et développement du sentiment d'infériorité. Ses conséquences
2. - La compensation psychique et sa préparation
3. – La fiction renforcée, considérée comme l'idée directrice de la névrose

Applications pratiques

1. - Avarice. - Méfiance. - Jalousie. - Cruauté. - Critique humiliante exercée par le nerveux, - Aperception névrotique. - Névroses de la vieillesse. - Changements de forme et d'intensité de la fiction. - Jargon des organes.

2. - L'ascèse, l'amour, la passion des voyages, le crime comme moyens d'amplification de la névrose. - Simulation et névrose. - Le sentiment d'infériorité chez la femme. - Le but de l'idéal. - Le doute comme expression de "hermaphrodisme psychique. - Masturbation et névrose. - Le « complexe incestueux » comme symbole de la soif de domination. - La nature de la folie.

3. - Principes nerveux. - Pitié, coquetterie, narcissisme. - Hermaphrodisme psychique. - Protection hallucinatoire. - Vertu, scrupules de conscience, pédantisme, fanatisme de la vérité

4. - Tendance à la dépréciation. - Indiscipline et sauvagerie. -Valeur symbolique des rapports sexuels des nerveux. -Dévirilisation symbolique. - Sentiment de diminution. - Aspiration à une vie ayant pour programme l'égalité de la femme et de l'homme. - Simulation et névrose. - Les substituts de la virilité. - Impatience, insatisfaction et taciturnité

5. - Cruauté. - Scrupules de conscience. - Perversion et névrose

6. - « Haut-Bas ». - Choix d'une profession. - Lunatisme. -Caractère antithétique de la pensée. - Élévation de la personnalité par l'abaissement des autres. - Jalousie. - Sollicitude névrotique. - Autorité. - Oscillation de la pensée entre deux pôles opposés et manière dont ce fait s'exprime dans la protestation virile. - Attitude hésitante et mariage. - La vie symbolisée par la tendance à l'ascension. - La

masturbation comme effet d'un penchant irrésistible. - Curiosité et désir de savoir chez les névrotiques

7. - Ponctualité. - Le désir d'être le premier. - Signification symbolique de l'homo-sexualité et de la perversion. - Pudeur et exhibitionnisme. - Fidélité et infidélité. - Jalousie. -Névrose de conflit

8. - La crainte du partenaire sexuel. - L'idéal dans la névrose. -Insomnie et somnolence irrésistible. - Comparaison entre l'homme et la femme dans la névrose. - Forme que revêt la crainte inspirée par la femme

9. - Remords, angoisse du péché, repentir et ascèse. - Flagellation. – Névroses des enfants. - Suicide et idées de suicide

10. - Sentiment de famille chez les nerveux. - Désobéissance et obéissance. - Taciturnité et loquacité. - Tendance au renversement des valeurs matérielles et morales. - Comment un trait de caractère peut être remplacé par des moyens de sécurité, par des mesures de préservation, par une profession, par l'idéal

Conclusion

ALFRED ADLER

(1870-1937) est, avec C. G. Jung, l'un des principaux disciples et dissidents de Freud. Ancien professeur au Long Island College de New York, il est considéré comme l'un des pionniers de la psychologie des profondeurs.

Depuis la fin de la 2e guerre mondiale, l'enseignement adlérien se répand de plus en plus et son retentissement est considérable sur l'évolution des idées en psychologie, en pédagogie et en médecine.

Faisant suite à d'autres ouvrages d'Adler édités dans la même collection, *Le tempérament nerveux* est une étude à la fois théorique et clinique qui est peut-être le livre le plus fondamental d'Adler.

Né en 1870 dans un faubourg de Vienne, Alfred ADLER est, avec C. G. JUNG, l'un des principaux disciples et dissidents de Freud. Il est mort en 1937 à Aberdeen, en Écosse, OÙ il était venu faire des conférences.

Depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, l'enseignement adlérien se répand de plus en plus et son retentissement est considérable sur l'évolution des idées en psychologie, en pédagogie et en médecine.

Après la publication de trois autres ouvrages d'Alfred ADLER: « L'enfant difficile », « Connaissance de l'homme », et « Le sens de la vie », la Petite Bibliothèque Payot réédite aujourd'hui *Le tempérament nerveux*, étude à la fois théorique et clinique que l'on considère comme l'ouvrage fondamental d'ADLER.

Retour à la table des matières

Dr. Alfred Adler

LE
TEMPERAMENT
NERVEUX

Éléments d'une psychologie individuelle et applications à la psychothérapie

Petite Bibliothèque Payot, n° 151, 308 pages.
Traduction française de l'allemand par le Dr. Roussel, 1948.

Titre de l'original : Über den nervösen Charakter.

Cet ouvrage, traduit de l'allemand par le Dr ROUSSEL, a été précédemment publié dans la « Bibliothèque Scientifique » aux Éditions Payot, Paris. Texte revu pour la présente édition.

Couverture de Bénédicte DINTRICH.

Retour à la table des matières

Préface de l'auteur

Retour à la table des matières

Il ne sera peut-être pas inutile d'avertir les lecteurs que nous ne concevons pas la psychologie individuelle telle que, pour la première fois, elle se trouve exposée dans ce livre, comme étant liée nécessairement à un substratum organique.

Nous cherchons plutôt à montrer que l'évolution psychique de l'homme et les déviations qu'elle subit, c'est-à-dire les névroses et les psychoses, sont déterminées par l'attitude qu'il adopte à l'égard de la logique absolue de la vie sociale. C'est du degré de la déviation, c'est-à-dire de l'inadaptation aux exigences cosmiques et sociales, que dépendent et la nature et le degré des troubles Psychiques. Le nerveux vit et s'épuise pour un monde qui n'est pas le nôtre. L'opposition dans laquelle il se trouve avec la vérité absolue est plus grande que la nôtre.

Cette opposition n'a pas pour cause telle ou telle structure cellulaire du cerveau et n'est pas sous la dépendance de telles ou telles influences humorales : elle est déterminée par un sentiment d'infériorité dont les origines remontent à une enfance difficile et Pénible. Ce sentiment ouvre la vole à

toutes sortes d'erreurs qui exercent une influence décisive sur le développement psychique. Nous nions la prédisposition organique à la névrose, mais, tout en la niant, nous croyons avoir fait ressortir, mieux que les autres auteurs, la manière dont l'infériorité organique contribue à la création de certaines attitudes psychiques et le mécanisme par lequel la faiblesse corporelle fait naître le sentiment d'infériorité.

Ainsi que nous l'avons fait dans notre Étude sur l'infériorité des organes [1], nous n'utilisons dans la psychologie individuelle la base empirique que pour établir une norme fictive, destinée à fournir un critère pour l'appréciation des déviations et pour leur comparaison. Aussi bien dans l'étude de l'infériorité organique que dans celle de la psychologie individuelle comparée, la recherche comparée porte sur l'origine du phénomène, y rattache son présent et s'applique, sur la base des données ainsi obtenues, à deviner son orientation future. Grâce à cette manière de procéder, on arrive à voir dans les nécessités qui président au développement en général, et à celui des formations pathologiques en particulier, le résultat d'une lutte pour le maintien de l'équilibre, pour l'aptitude fonctionnelle et pour la domestication qui a lieu entre les différentes parties de l'organisme. Une lutte du même genre a lieu dans le domaine psychique, cette lutte ayant pour point de départ l'idée fictive que l'individu se fait de sa personnalité et dont l'action se manifeste jusque dans l'édification du caractère nerveux et dans la formation de symptômes nerveux. S'il est vrai qu'au point de vue organique « l'individu représente un ensemble unifié dont toutes les parties coopèrent en vue d'un but commun» (Virchow), et s'il est également vrai que les diverses aptitudes et les divers penchants de l'organisme se réunissent pour produire une personnalité unifiée, rationnellement orientée, nous pouvons voir dans chacune des manifestations vitales comme le lien de convergence du passé, du présent et de l'avenir, régis par une idée supérieure, directrice.

C'est en suivant cette méthode que l'auteur de ce livre a acquis la conviction que chaque trait, même le plus infime, de la vie psychique est pénétré d'un dynamisme finaliste. La psychologie individuelle comparée voit dans chaque fait psychique l'empreinte, autant dire le symbole, d'un plan de vie présentant une orientation rigoureusement unique, laquelle apparaît avec une netteté particulière dans la psychologie des névroses et des psychoses.

Alfred ADLER

---

[1] Studie über Minderwertigkeit von Organen, 1907.

Avant-propos

de la deuxième édition française

Par Paul Plottke,
Paris, janvier 1948.

Retour à la table des matières

Alfred ADLER est né le 7 février 1870 dans un faubourg de Vienne (Autriche) comme deuxième fils d'un commerçant ; il est mort le 28 mai 1937 lors d'une conférence à Aberdeen, Écosse, où il était venu de New York, dont le Long Island Medical College lui avait offert en 1932 une chaire de psychologie médicale. Il a fait des conférences à Paris, d'abord en 1926 à la Sorbonne, puis en 1937 au Cercle Laënnec.

Adler, enfant faible et rachitique, mais actif et sociable, décidait de très bonne heure de devenir médecin pour « lutter contre la mort », cet événement fondamental qui l'avait beaucoup impressionné à plusieurs reprises. Au lycée, il était mauvais élève en mathématiques, et c'est contre le conseil d'un professeur (qui proposait de l'envoyer en apprentissage chez un cordonnier) que son père lui fit doubler la classe. « Si mon père avait suivi le conseil de mon maître, dit Adler plus tard, je serais probablement devenu un bon cordonnier, mais j'aurais cru pendant toute ma vie que certaines gens ont vraiment le « don » des mathématiques. » En effet, l'élève « non doué » s'était

transformé vite en le meilleur mathématicien de sa classe. Déjà comme enfant il montrait un esprit rationaliste, en prouvant la non-existence des « anges » ; il eut un amour immense pour le théâtre de Shakespeare, dans lequel il admirait un connaisseur inégalé du comportement humain.

L'économie politique et la sociologie l'intéressaient certes plus que la philosophie spéculative ; mais ce fut surtout à l'étude médicale qu'il s'adonna de tout son être. En 1895, il fut promu docteur en médecine de l'Université de Vienne. D'abord spécialiste des yeux, puis des maladies internes, il devint plus tard surtout psychothérapeute. Ses *Règles d'hygiène pour la corporation des tailleurs* qui le révèlent dès 1898 comme un partisan ardent de l'hygiène sociale contiennent cette phrase significative : « Je me suis efforcé dans ce petit ouvrage de montrer le rapport étroit entre la situation économique et les maladies d'une profession, ainsi que les dangers pour la santé populaire qui viennent d'un standard de vie diminué. Aucun médecin ne peut plus se dérober à des recherches qui considèrent l'homme non pas comme un individu en soi, mais comme un produit social. »

AU tournant du siècle, Adler rencontra Freud et le défendit publiquement contre des collègues incrédules ou hostiles. Pourtant, dans le cercle de discussion de Freud auquel participait Adler, ce dernier, tout en appréciant le génie du fondateur de la psychanalyse, critiqua sa théorie sexuelle des névroses. La grande différence dans leurs conceptions en psychopathologie aussi bien que dans leur manière générale de voir le monde se trouvait aggravée par un manque de sympathie personnelle entre les deux savants. Dès 1904, Adler voulut se retirer du cercle freudien, mais Freud le retint alors, et leur collaboration continua.

En 1907 Adler publia son « Étude sur l'infériorité des organes », qui ne fut nullement appréciée de Freud et de ses disciples. De fait, elle constitue le fondement biologique et physiologique de la nouvelle « connaissance scientifique de l'homme » élaborée par Adler. Dépassant le rigide concept classique de « maladie », Adler définit celle-ci comme la résultante d'une infériorité (ou insuffisance) organique et d'une attaque extérieure. « Inférieur » est l'organe qui a été empêché de se développer pleinement, soit dans l'ensemble, soit dans ses parties. Ces infériorités organiques sont héréditaires, mais aussi *compensables* à l'aide du système nerveux central. Dans la superstructure psychique se développe un sentiment d'infériorité qui pousse l'individu à rechercher une supériorité, c'est-à-dire une protection, une sécurité compensatrices.

On trouvera un exposé détaillé de la nouvelle « psychologie individuelle comparée » dans le présent ouvrage, dont la première édition allemande date de 1912. C'était en effet fonder une nouvelle école que de voir ainsi dans l'espace social le dynamisme de la personnalité une et indivisible ; d'étudier de près son mouvement psychique d'un en-bas vers un en-haut, de la « féminilité » [*] vers la « masculinité », de l'infériorité et l'insécurité vers la supériorité et la sécurité ; de découvrir enfin que ce « but compensateur » détermine de son côté uniformément tous les détails, même les plus infimes, les souvenirs aussi bien que les rêves et les actes manqués, et que l'individu se crée son « style de vie », son caractère, selon son but qui doit compenser son

[*] Tel quel dans le livre [JMT]

sentiment d'infériorité, déterminé en cela par l'état particulier de la société où il vit. La névrose se révèle ainsi comme la création asociale ou antisociale d'un « découragé » (d'un adulte qui dans son enfance avait été trop délaissé, méconnu, gâté ou atteint d'infériorités organiques), qui se trompe sur la nécessité inéluctable de la coopération humaine.

En 1908, au Congrès Psychanalytique de Salzbourg, les différences de principe entre Freud et Adler devinrent manifestes pour tout le monde. En 1911, après sa *Critique de la théorie sexuelle freudienne de la vie psychique*, des conférences auxquelles Freud ne répondit pas d'une façon objective, Adler se retira définitivement du Groupe Viennois de Psychanalyse.

Depuis la fondation en 1912 de la « Société pour la Psychologie Individuelle », l'école adlérienne n'a cessé de se développer activement. On comprendra que l'Université de Vienne, où Freud était arrivé à professer ses théories, ne voulait pas charger l'auteur du *Tempérament Nerveux* d'un cours sur les siennes. Adler, difficile à décourager, enseigna alors sa nouvelle science comme professeur libre à son domicile aussi bien que dans les universités populaires, et enfin comme invité de Sociétés scientifiques et d'Universités tant en Europe qu'en Amérique. La liste des « Centres Adlériens », publiée dans *l'Internationale Zeitschrift für Individualpsychologie* (Vienne 1922-1937) s'allongeait sans cesse ; des revues parurent en langues anglaise, grecque, française. Le *Handbuch der Individualpsychologie*, deux gros volumes de 850 pages, fut édité en 1926 par le docteur Erwin Wexberg et de nombreux collaborateurs (Bergmann, München). Adler en a donné le dernier exposé, simple et cependant très complet, en 1933, avec *Le Sens de la Vie* [1].

Se distinguant en cela de bien d'autres savants, Adler s'efforçait d'être compris par tout le monde. Ce qui a donné un grand retentissement à l'adlérisme, c'est son applicabilité à l'éducation et la rééducation des déséquilibrés ou dévoyés. A cet égard, Adler continue la grande lignée qui vient de Montaigne et de Rousseau et en passant par Pestalozzi et Frœbel, aboutit à Decroly et Montessori. Montrant aux maîtres d'école comme aux médecins-éducateurs dans les « Centres de Consultation psychopédagogique » qu'il créa à Vienne, comment comprendre le « style de vie » d'un enfant difficile et comment transformer son « but négatif » en « but social » par l'encouragement, il leur donna ce qu'ils n'avaient pu trouver dans la psychologie classique, typologique ou expérimentale, dans la psychanalyse freudienne et dans les méthodes pédagogiques qui ne considèrent pas l'activité de l'enfant comme un dynamisme compensateur se déroulant dans un espace social concret et déterminé par le degré de son sentiment d'infériorité aussi bien que par celui de son courage. D'une façon générale, il n'y a pas de sphère de l'activité sociale où l'adlérisme ne puisse apporter des points de vue féconds. Souvent les idées du maître de Vienne se sont intégrées d'une façon indirecte dans la pensée contemporaine.

Pour cette deuxième édition française de *Ueber den nervösen Charakter* vaut ce qu'Adler a dit dans la préface de la 2e édition de sa première étude :

---

[1] Traduction française, même collection, P. B. P. n° 127.

« Aujourd'hui, sa reparution sera considérée comme allant de soi. Disparu depuis des années du marché, cet ouvrage revient maintenant sous sa première forme, comme pour demander à la science si j'ai prévu à peu près correctement l'avenir de la recherche médicale... La psychologie individuelle n'est pas une science dérivée ; elle est tellement loin de tant de psychologies superficielles, dites psychologies de « profondeur », qu'elle ne peut renoncer sur aucun point à sa position indépendante. Ce que d'autres écoles psychologiques lui ont emprunté - avec gratitude ou avec un silence ingrat - la réimpression de ce volume en apportera les preuves au lecteur impartial. »

Paris, janvier 1948.

Paul PLOTTKE.

Le tempérament nerveux

Partie théorique

Retour à la table des matières

Partie théorique

Introduction

« Omnia ex opinione suspensa sunt ; non ambitio tantum ad illam respicit et luxuria et avaritia. Ad opinionem dolemus. Tam miser est quisque, quam credit. »

SÉNÈQUE, *Epist.* 78, 13.

Retour à la table des matières

L'analyse du tempérament nerveux constitue une partie essentielle de la psychologie des névroses. Comme tous les autres phénomènes psychiques, il ne peut être compris que si l'on se place à un point de vue général, qui est celui de la vie psychique dans son ensemble. Il suffit d'une connaissance même superficielle des névroses, pour saisir ce qu'elles présentent de particulier. Et tous les auteurs qui se sont occupés du problème de la nervosité, se sont arrêtés avec un intérêt particulier sur certains traits de caractère qui les ont frappés par leur netteté saillante. Grande sensibilité, excitabilité, faiblesse irritable, suggestibilité, égoïsme, penchant pour le fantastique, absence du sens du réel ; quelques autres traits d'un ordre moins général, tels que désir de domination, méchanceté, bonté capable des plus grands sacrifices, coquetterie, poltronnerie et timidité, dissipation : voilà ce qu'on voit figurer dans la plupart des observations de malades, et le tableau qui s'en dégage peut être considéré comme l'œuvre collective de tous les auteurs qui se sont occupés de la question. Parmi les auteurs les plus récents, nous devons une mention particulière à M. P. Janet qui, continuant la tradition de la célèbre

école française, a publié un certain nombre d'analyses pénétrantes. Ce qu'il dit du « sentiment d'incomplétude » du névrotique s'accorde si bien avec mes propres observations que je ne crois pas exagérer en disant que mes travaux se bornent à développer, à généraliser ce fait capital de la vie psychique du névrotique. D'autre part, les faits que je cite en faveur de l'unité de la personnalité peuvent être considérés comme une acquisition définitive, permettant de résoudre les énigmes de la double personnalité, de la polarité, de l'ambivalence (Bleuler).

Par quelque côté qu'on aborde l'analyse des états morbides psychogènes, on ne tarde pas à se trouver en présence du phénomène suivant : tout le tableau de la névrose, ainsi que tous ses symptômes, apparaissent comme influencés par un but final, voire comme des projections de ce but. Aussi peut-on attribuer à ce but final la valeur d'une cause formative, celle d'un principe d'orientation, d'arrangement, de coordination. Essayez de comprendre le « sens » et la direction des phénomènes morbides, sans tenir compte de ce but final, et vous vous trouverez aussitôt en présence d'une multitude chaotique de tendances, d'impulsions, de faiblesses et d'anomalies, faite pour décourager les uns et pour susciter chez les autres le désir téméraire de percer coûte que coûte les ténèbres, au risque d'en revenir les mains vides ou avec un butin illusoire. Si, au contraire, on admet l'hypothèse du but final ou d'une finalité causale (W. Stern), cachée derrière les phénomènes, on voit aussitôt les ténèbres se dissiper et nous lisons dans l'âme du malade comme dans un livre ouvert.

Pierre Janet n'était certainement pas très éloigné de cette manière de voir, lorsqu'il écrivait ses pages classiques sur *l'État mental des hystériques* (1894) ; mais il ne jugea pas utile de se lancer dans des descriptions détaillées. « Je n'ai décrit jusqu'ici, dit-il, que des traits de caractère généraux et simples qui, par leurs associations et sous l'influence de conditions extérieures, sont susceptibles de provoquer toutes sortes d'attitudes et d'actions singulières. Je ne crois pas opportun d'en donner une description plus détaillée qui ressemblerait plutôt à un roman de mœurs qu'à un travail clinique. » Grâce à cette attitude, dont il ne s'est jamais départi depuis, M. Janet, tout en entrevoyant le lien qui rattache la psychologie des névroses à la philosophie morale, s'est interdit pour toujours le chemin de la synthèse.

Joseph Breuer, qui connaissait à fond la philosophie allemande, « a aperçu le caillou scintillant qui se trouvait sur le chemin ». Il attira l'attention sur la « signification » des symptômes et se mit en devoir de se renseigner sur l'origine et le but de ceux-ci auprès de la seule personne qui fût à même de répondre, c'est-à-dire auprès du malade. Cet auteur a ainsi créé une méthode d'explication historique et génétique des phénomènes de la psychologie individuelle, en la faisant reposer sur l'hypothèse d'une *détermination* des phénomènes psychiques. Je ne m'étendrai ni sur cette méthode ni sur les développements et les perfectionnements que lui a fait subir S. Freud, ni sur les innombrables problèmes qu'elle a fait naître, ni enfin sur les essais de solution de ces problèmes, ébauchés, abandonnés et repris de nouveau : tout cela fait partie de l'histoire de nos jours et a soulevé autant d'approbation que d'opposition. Je me permettrai seulement, sans aucun parti-pris de critique ni de contradiction, mais désireux uniquement de faire ressortir mon propre point de vue, de relever dans l'œuvre féconde et précieuse de Freud trois

conceptions fondamentales que je considère comme erronées, parce qu'elles menacent, à mon avis, de barrer la route à la compréhension exacte des névroses. La première de ces conceptions est celle *qui voit dans la libido la source et la cause effective des manifestations de la névrose.* La névrose nous montre, en effet, avec une netteté infiniment plus grande que l'attitude psychique normale, l'existence d'une *finalité névrotique,* déterminant, dirigeant et orientant le sentiment du plaisir, sa tonalité et sa force ; elle nous révèle que le névrosé ne poursuit la recherche du plaisir que par la partie pour ainsi dire saine de sa constitution psychique, tandis que la partie névrotique de celle-ci poursuit des buts « supérieurs ». Mais si on traduit le mot « libido » par la notion très générale et très vague qu'implique le mot « amour », on peut, en maniant habilement ces deux mots et en leur donnant une extension suffisante, réussir, sinon à expliquer, à décrire par une sorte de circonlocution, tout le devenir cosmique comme étant de nature libidinale. On a ainsi l'impression que toutes les tendances et toutes les impulsions humaines regorgent de « libido », alors qu'en réalité on n'y retrouve que ce qu'on y avait mis au préalable. Les dernières interprétations laissent l'impression que la théorie freudienne de la libido se rapproche rapidement de notre point de vue à nous, fondé sur le sentiment de dépendance par rapport à la collectivité et sur la recherche d'un idéal personnel. Si cette impression est exacte, nous pouvons saluer l'évolution en question comme bienfaisante, parce que susceptible de faciliter la compréhension des faits qui nous intéressent.

Nous avons trouvé que le but final de toute névrose consistait dans une *exaltation du sentiment de la personnalité,* dont la modalité la plus simple nous est donnée par *l'affirmation exagérée de la virilité.* La formule : « Je veux être un homme complet », constitue la fiction directrice, ce qu'Avenarius appelait l' « aperception fondamentale », de toute névrose, pour laquelle elle prétend représenter une valeur réelle dans une mesure beaucoup plus grande que pour l'état psychique normal. La libido, l'impulsion sexuelle, les penchants pervers, quelle que soit leur provenance, sont subordonnés à la même idée directrice. La « volonté de puissance » et la « volonté de paraître », de Nietzsche, expriment au fond la même chose que notre conception qui se rapproche, d'autre part, de celle de Féré et de quelques auteurs plus anciens, d'après lesquels le sentiment du plaisir serait l'expression d'un sentiment de puissance, tandis que le sentiment de déplaisir découlerait d'un sentiment d'impuissance.

La deuxième conception freudienne que je considère également comme erronée est celle de *l'étiologie sexuelle* des névroses, conception dont Pierre Janet *(loc. cit.)* s'était déjà singulièrement rapproché, qu'il avait pour ainsi dire frôlée, en se posant à lui-même cette question : « La sensation sexuelle ne serait-elle pas le centre autour duquel s'édifieraient toutes les autres synthèses psychologiques? » C'est l'emploi équivoque de *l'image sexuelle qui* donne l'illusion de l'identité à un grand nombre de personnes, et plus particulièrement aux névrosés. Chez des mystiques comme Bader ces images trompeuses se rencontrent assez souvent, et la langue elle-même, avec sa tendance à l'expression imagée, est quelquefois de nature à induire en erreur le chercheur inoffensif. Mais le psychologue ne doit pas se laisser prendre à ces apparences. Le contenu sexuel des phénomènes névrotiques a sa principale source dans l'opposition abstraite « viril-féminin » et constitue une forme modifiée

de la protestation virile. Dans l'imagination et dans la vie du névrosé, le penchant sexuel a la virilité pour but final ; on peut même dire qu'il s'agit là d'une véritable obsession. Tout le tableau de la névrose sexuelle n'est au fond pas autre chose qu'un symbole ; il reflète pour ainsi dire la distance qui sépare le patient de son but final fictif, représenté par la virilité, et exprime les moyens par lesquels il cherche à vaincre cette distance ou à la rendre permanente [1]. Il est étonnant qu'un aussi fin connaisseur du contenu symbolique de la vie que Freud ne se soit pas rendu compte de ce qu'il y avait de symbolique dans l'aperception sexuelle, n'ait pas entrevu dans les images sexuelles un simple jargon, une simple manière de s'exprimer.

Cette attitude de Freud s'explique toutefois, si l'on tient compte de ce que nous considérons comme sa troisième erreur, à savoir de son hypothèse d'après laquelle le névrosé subirait la contrainte de désirs infantiles, principalement du désir incestueux, qui surnagerait chaque nuit (théorie des rêves), et souvent aussi dans la vie éveillée, en présence de certaines circonstances. En réalité, les désirs infantiles subissent déjà eux-mêmes la contrainte du but final, portent le plus souvent eux-mêmes l'empreinte d'une idée directrice, insérée pour ainsi dire dans la constitution psychique, et se prêtent fort bien, pour des raisons d'économie de la pensée, à des usages symboliques. Une jeune fille malade qui, dominée par un sentiment d'insécurité particulière, avait cherché pendant toute son enfance un appui auprès de son père, en s'efforçant de détourner sur elle, au détriment de sa mère, toute son affection, peut, à l'occasion, concevoir cette constellation psychique sous la forme d'un penchant incestueux, *comme si* elle avait voulu devenir la femme de son père. Mais le but final de son état est déjà donné et manifeste son action : son sentiment d'insécurité ne disparaît que lorsqu'elle se trouve auprès de son père. Son intelligence psycho-motrice qui se développe, sa mémoire inconsciente, lui dictent, toutes les fois qu'elle éprouve un sentiment d'insécurité, la même attitude, qui consiste à se réfugier auprès du père, *comme si* elle était sa femme. C'est auprès du père qu'elle retrouve-ce sentiment de personnalité qui constitue son but final et qu'elle a emprunté à l'idéal de virilité de son enfance. Bref, c'est auprès du père qu'elle trouve une compensation suffisante à son sentiment d'infériorité. Et elle se comporte d'une façon tout à fait symbolique, lorsqu'elle recule devant l'éventualité de fiançailles ou d'un mariage, pour autant que cette éventualité lui fait entrevoir une nouvelle atteinte à son sentiment de personnalité, des difficultés plus grandes que celles qu'elle trouve auprès du père. Aussi se dresse-t-elle de toutes ses forces contre l'attrait du mariage et continue à chercher sa sécurité là où elle l'avait toujours trouvée : auprès du père. Elle use d'un artifice, elle a recours à une fiction en apparence absurde, mais qui ne lui en permet pas moins d'atteindre sûrement le but auquel elle aspire et qui consiste à se soustraire au sort de la femme mariée.

Plus son sentiment d'insécurité est grand, plus elle s'accroche à sa fiction, jusqu'à la prendre parfois pour une réalité ; et comme la pensée humaine est très encline à l'abstraction symbolique, elle réussit parfois (et l'analyste y réussit toujours, bien que non sans peine) à traduire par l'image symbolique de l'impulsion incestueuse la tendance de la jeune fille névrosée à s'entourer

[1] Voir Adler, *Praxis und Theorie der Individualpsychologie*, J. F. Bergmann, München, 1920, dans *Problem der Distanz*. Trad. franç. *Pratique et théorie de la Psychologie individuelle*, Payot, Paris, 1961.

d'une atmosphère de sécurité, à s'assurer une supériorité dans le genre de celle qu'elle trouve auprès du père. Freud a vu dans ce processus finaliste l'effet d'une reviviscence des désirs infantiles ; et il ne pouvait en être autrement, dé& l'instant où il a attribué à ces désirs le rôle d'une force motrice. Ce travail infantile, cette application étendue de constructions de renforcement auxiliaires que représentent, à notre avis, les fictions des névrotiques, cette forte tendance à l'abstraction et à la symbolisation, ne sont qu'autant de moyens, que nous n'hésitons pas à qualifier de rationnels, dont se sert le névrotique en quête de sécurité ; moyens à l'aide desquels il cherche à exalter le sentiment de sa personnalité, à affirmer sa virilité. La névrose nous fait assister à l'exécution de projets erronés, et il est possible de faire remonter toute action à des expériences infantiles. Mais il en résulte qu'au point de vue de la « régression » freudienne, le psychopathe ne diffère en rien de l'homme sain. Le psychopathe n'est tel que parce qu'il a bâti sur des erreurs trop profondes, qu'il a accordé à ces erreurs une part trop grande dans sa vie ultérieure, ce qui lui a fait adopter à l'égard du monde et des choses une attitude mauvaise et fausse. La « régression » comme telle est un fait normal qui forme la base de notre activité et de notre pensée.

Les remarques critiques qui précèdent font déjà entrevoir la réponse que comportent les questions qui peuvent se poser à propos des névroses : comment les phénomènes névrotiques se produisent-ils? pourquoi le patient aspire-t-il à être un homme et cherche-t-il sans cesse à produire des preuves de sa supériorité ? d'où lui vient le besoin intense d'exalter son sentiment de personnalité? pourquoi a-t-il recours à tels ou tels procédés et use-t-il de tant d'efforts pour assurer sa sécurité ? Tous les faits s'expliquent, à notre avis, le plus simplement du monde : ce qui fournit le point de départ à l'évolution d'une névrose, c'est le sentiment menaçant d'insécurité et d'infériorité, sentiment qui engendre le désir irrésistible de trouver un but susceptible de rendre la vie supportable, en lui assurant une direction, source de calme et de sécurité. Ce qui, à notre avis, constitue l'essence de la névrose,, c'est l'utilisation incessante et exagérée des moyens psychiques dont dispose le sujet. Parmi ces moyens psychiques, les principaux consistent en constructions auxiliaires, conventionnelles, fournies par la pensée, la volonté, l'action.

Il est évident qu'une organisation psychique qui se trouve dans un pareil état de tension, qu'un sujet qui cherche avec tant d'intensité à exalter la valeur de sa personnalité, ne se laisseront pas facilement plier au cadre et aux exigences de la vie sociale, et cela indépendamment même de tels ou tels symptômes nerveux, en apparence banals et univoques. Le nerveux est tellement obsédé et dominé pas la conscience de son point faible que, sans même s'en douter, il utilise toutes us forces pour édifier la superstructure idéale et imaginaire dont il attend aide et protection. Et à mesure qu'il se livre à ce travail, sa sensibilité s'aiguise et s'affine, il apprend à saisir des rapports qui échappent à d'autres, il exagère ses mesures de précaution, il prend l'habitude, avant même de commencer un acte ou de subir une infortune, d'en entrevoir toutes les conséquences possibles, il s'astreint à voir plus loin que les autres, à entendre ce qui échappe aux oreilles des autres, il devient mesquin, insatiable, économe à l'excès, cherche à reculer loin dans l'espace et dans le temps les limites de son influence et de sa puissance, et tout cela lui fait perdre l'objectivité, l'impassibilité et la tranquillité d'esprit que seules procurent la santé psychique et l'activité normale. Il devient de plus en plus

méfiant envers lui-même et envers les autres, ses sentiments envieux, sa méchanceté, ses penchants agressifs et cruels prennent le dessus, car c'est en donnant libre cours à tous ces mauvais sentiments et penchants qu'il croit pouvoir s'assurer une certaine supériorité à l'égard de son entourage. Ou, encore, il cherche à enchaîner, à conquérir les autres, en affectant une obéissance exagérée, en simulant une soumission et une humilité qui dégénèrent souvent en un véritable masochisme. Mais les deux ordres de manifestations, aussi bien celles qui proviennent d'une activité exaltée que celles qui ont pour source une passivité affectée, constituent de simples artifices qui lui sont imposés par son but fictif : par sa volonté de puissance, par son désir d'être «au-dessus » des autres, d'affirmer sa virilité.

Kretschmer a décrit récemment, sous le nom de « formes schizothymiques », des tableaux qui ressemblent en tous points à ceux que j'ai observés moi-même, et il a même eu l'obligeance de noter dans un passage que ces types ont été décrits par d'autres comme des manifestations du caractère « nerveux ». Ceux qui sont au courant de mes travaux sur l'infériorité d'organes reconnaîtront sans peine dans les types schizothymiques de Kretschmer des manifestations d'ordre névrotique. Pour ce qui est de ses autres constatations, et notamment de celles d'ordre physiognomonique, nous ne pouvons que nous en réjouir. Si ces constatations se confirment, nous serons en possession d'un moyen qui nous permettra de diagnostiquer une infériorité d'organes congénitale par la simple inspection du visage du patient. Mais le pessimisme Kraepelinien, auquel Kretschmer a succombé comme tous les psychiatres contemporains, empêche notre auteur d'admettre l'éducabilité des sujets affectés d'infériorité organique.

Nous voilà en présence des phénomènes psychiques dont l'analyse constitue l'objet de cet ouvrage : de ceux notamment dont l'ensemble forme ce que nous appelons le caractère névrotique. On aurait tort de chercher chez le nerveux des traits de caractère nouveaux, qui n'existent pas chez l'homme normal. Mais le caractère névrotique est de ceux qui nous frappent et nous impressionnent du premier coup, bien que dans certains cas il ne devienne compréhensible au médecin et au malade qu'à la suite d'une longue analyse. Il est continuellement « sensibilisé », toujours sur ses gardes comme une sentinelle avancée, sans cesse en contact avec le milieu et se projetant dans l'avenir. Il faut avoir une notion bien exacte de ces dispositifs psychiques, qu'on peut comparer à des antennes sensibles, si l'on veut comprendre la signification que présente la lutte dans laquelle se trouve engagé le nerveux : lutte pour la réalisation de sa tâche, avec toutes les impulsions exagérément agressives, avec toute l'inquiétude et toute l'impatience qu'elle comporte. C'est que les antennes en question, qui restent constamment en contact avec tout ce qui se produit dans le milieu, renseignent le malade sur les avantages et les préjudices qui l'attendent dans la poursuite de son but. Les antennes lui servent à mesurer et à comparer et, tenant constamment son attention en éveil, déclenchent en lui toutes sortes de sentiments : crainte, espoir, doute, répulsion, haine, amour, attente. C'est grâce à elles que son âme se trouve protégée contre les surprises et préservée d'un abaissement du sentiment de personnalité. Elles constituent pour ainsi dire le réservoir de toutes les expériences externes et internes, elles gardent les traces et les empreintes de tous les événements terribles et consolants, et c'est par leur intermédiaire que le malade transforme le souvenir de ces événements en aptitudes et en expé-

dients psychiques, en autant d'impératifs catégoriques de second ordre qui, au lieu de chercher à s'affirmer comme tels, servent, en dernière analyse, à élever la personnalité, à introduire dans l'inquiétude et l'insécurité de la vie quelques lignes de direction et d'orientation : le droit et le gauche, le dessus et le dessous, le juste et l'injuste. Ces traits de caractère se retrouvent déjà, avec toutes leurs exagérations, dans les dispositions de l'âme infantile, en y engendrant le dépit, des singularités, toutes sortes de travers. Ces traits ressortent avec plus de netteté encore, lorsque le sujet ayant subi une forte humiliation ou, s'étant heurté, dans l'affirmation de sa virilité, à une forte opposition, accuse davantage son aspiration à la sécurité et a recours à des symptômes comme à un artifice particulièrement efficace. Ils sont formés d'après un certain nombre de modèles et d'exemples et sont destinés à adapter à chaque nouvelle situation la lutte pour la personnalité et à assurer à cette lutte une heureuse issue. C'est à ces traits de caractère que le sujet est redevable de l'exaltation de sa vie affective et de l'abaissement du seuil de son excitabilité par rapport à l'homme normal.

Sans doute, le caractère névrotique est fait, tout comme le caractère normal, de matériaux préexistants, d'impulsions psychiques et d'expériences fournies par le fonctionnement des organes. Mais tous ces matériaux psychiques, qui se rattachent au monde extérieur, ne revêtent un caractère névrotique que lorsque le sujet se trouve obligé de prendre une décision : sous l'influence d'une nécessité interne, l'aspiration à la sécurité devient très prononcée, ce qui a pour effet de mobiliser les traits de caractère et de les rendre plus efficaces ; en même temps, l'action du but final proposé à la vie devient, pour ainsi dire, plus dogmatique, et il se produit un renforce ment des lignes d'orientation secondaires, en rapport avec les traits de caractère. Alors commence une sorte de *substantialisation du caractère ;* en se transformant de moyen en fin, il acquiert un grand degré d'autonomie, et il subit une sorte de *sanctification* qui lui confère une valeur immuable, éternelle. Le caractère névrotique est, en effet, incapable de s'adapter à la réalité, puisqu'il travaille en vue d'un idéal irréalisable ; il est à la fois un produit et un moyen au service d'une âme remplie de méfiance, se tenant sur ses gardes et qui ne songe qu'à renforcer sa ligne d'orientation, afin de se débarrasser d'un sentiment d'infériorité qui l'obsède et la tourmente.

Ces tentatives, en raison de leurs contradictions internes, en raison de leur opposition avec la vérité, se brisent nécessairement contre les barrières que leur opposent la civilisation et les droits d'autrui. On peut comparer les traits de caractère, surtout les traits de caractère des sujets névrotiques, à l'attitude que l'homme adopte lorsqu'il veut accomplir une agression ou à la mimique en tant que forme d'expression et moyen de communication ; ils sont des formes d'expression et des moyens psychiques dont le sujet se sert pour s'orienter dans la vie, pour adopter une attitude, pour trouver, au milieu du flux universel des choses, un point fixe auquel il puisse s'accrocher pour atteindre son but final, lequel consiste à retrouver le sentiment de sa valeur, ou tout au moins à ne pas succomber. C'est ainsi que le caractère névrotique se révèle à nous comme étant *au service d'un* but fictif, comme suspendu pour ainsi dire à ce but. Il n'est pas le produit logique, naturel de forces originelles, d'ordre biologique ou constitutionnel ; sa direction et ses tendances lui sont imposées par une superstructure psychique compensatrice et par sa ligne d'orientation schématique. Il se réveille sous le fouet de l'insécurité, sa tendance à *se*

personnifier découle de sa recherche de la sécurité. Étant donné le but final que poursuit le caractère névrotique, il est obligé, à un moment donné, de se laisser absorber par le courant principal de la virilité ; et c'est ainsi que chacun des traits du caractère névrotique nous révèle par sa direction qu'il est pour ainsi dire imprégné de revendications viriles qui cherchent à l'utiliser, pour éliminer de la vie tout élément, toute cause d'humiliation durable.

Dans la partie de ce livre consacrée à la pratique, nous décrirons, en analysant une série d'exemples, certaines constellations psychopathologiques particulières que provoque le schéma névrotique, constellations qui résultent d'une certaine manière de concevoir et d'interpréter les expériences internes, d'une *technique névrotique de la vie.*

Partie théorique

I

Origine et développement du sentiment d'infériorité. - Ses conséquences

Retour à la table des matières

Les données établies par la « théorie de l'infériorité d'organes » portent sur les causes, sur la manière de se comporter, sur l'aspect extérieur et sur les *changements du mode de fonctionnement* des organes dits inférieurs. Ces données m'ont conduit à envisager la possibilité d'une *compensation de la part du système nerveux central* et m'ont inspiré certaines considérations sur la psychogenèse. Je me suis trouvé en présence d'une étonnante corrélation entre l'infériorité des organes et la sur-compensation psychique, ce qui m'a permis de formuler cette proposition fondamentale : le *sentiment d'infériorité que tels ou tels organes inspirent à l'individu devient un facteur permanent de son développement psychique.* Au point de vue physiologique, ce développement comporte un renforcement quantitatif et qualitatif des trajets nerveux ; et lorsque ces trajets présentent à leur tour une infériorité originelle, leurs particularités tectoniques et fonctionnelles trouvent leur expression dans le tableau d'ensemble. Quant au côté psychique de cette compensation et sur-compensation, il ne peut être mis en lumière qu'à la faveur d'une analyse et de considérations psychologiques.

Ayant longuement insisté, dans mes travaux antérieurs, sur l'importance que présente l'infériorité des organes, en tant que facteur étiologique des névroses [1], je puis me borner ici à relever quelques points qui sont de nature à rendre encore plus évidents les rapports existant entre l'infériorité des organes et la compensation psychique et peuvent de ce fait nous être d'un secours précieux pour la compréhension du caractère névropathique. Je dirai d'une façon générale que la description de l'infériorité d'organes, telle que j'ai cru devoir l'esquisser, porte sur les points suivants . « l'état inachevé des organes dits inférieurs ; leur arrêt de développement, d'une constatation souvent facile ; leur insuffisance histologique et fonctionnelle ; leur refus de fonctionnement à la période post-foetale ». Ma description porte d'autre part : sur l'accentuation de leur tendance à la croissance, sous l'influence de processus de compensation et de corrélation ; sur leur fréquente exaltation fonctionnelle et sur le caractère fœtal des organes et systèmes d'organes dits inférieurs. Il est facile de montrer dans chaque cas, soit par l'observation d'enfants, soit par l'anamnèse de sujets adultes, que la possession d'organes d'une valeur inférieure *affecte la vie psychique du sujet*, en le diminuant à ses propres yeux et en augmentant son sentiment d'insécurité. Mais c'est précisément de ce sentiment de diminution et d'insécurité que naît la lutte pour l'affirmation de la personnalité, lutte qui affecte souvent des formes beaucoup plus violentes que celles auxquelles nous pourrions nous attendre. À mesure que la force d'action de l'organe inférieur compensé subit une augmentation quantitative et qualitative, l'enfant prédisposé à la névrose puise dans son sentiment d'infériorité, en vertu d'une sorte d'intuition psychique, des moyens souvent étonnants d'exalter le sentiment de sa valeur : parmi ces moyens, les manifestations psycho- et névropathiques occupent la première place.

Des idées sur l'infériorité congénitale, sur la prédisposition et sur la faiblesse constitutionnelle se trouvent déjà exprimées dans les plus anciens ouvrages de médecine scientifique. Si nous ne jugeons pas utile de mentionner ici un grand nombre de contributions respectables, de travaux qui ont introduit des points de vue nouveaux et d'une importance incontestable, c'est uniquement parce que tout en affirmant l'existence de rapports entre les états morbides organiques et les maladies psychiques, ces contributions et travaux ne nous offrent aucune explication des rapports en question, à moins qu'on veuille considérer comme une explication la notion vague ou, tout au moins, très générale de *dégénérescence* qu'ils mettent à la base de ces rapports. La doctrine de *l'habitus asthénique* de Stiller va déjà beaucoup plus loin et essaie d'établir des rapports étiologiques. Dans sa théorie de la compensation,Anton s'occupe d'une façon un peu trop exclusive des systèmes de corrélation existant au sein du système nerveux central ; il convient de reconnaître cependant que lui et son ingénieux élève Otto Gross ont fait des tentatives tout à fait louables de rendre certains états psychiques plus compréhensibles à l'aide de leur théorie. La *bradytrophie* de Bouchard, la diathèse exsudative que Ponfick, Escherich, Czerny, Moro et Strümpell ont décrite et interprétée comme une prédisposition morbide, l'arthritisme infantile de Comby, la

---

[1] Adler, *Studie liber Minderwertigkeit von Organem (Aggressionstrieb, Psychicher Hermaphrodismus, Neurotische Disposition)*, Verlag Urban und Schwarzenberg, Wien-Berlin, 1907.

Adler und Furtmüller, *Heilen und Bilden*, München, 1914. Adler, *Praxis und Theorie der Individdualpsychologie, l. c.*

diathèse angionévrotique de Kreibich, le lymphatisme de Heubner, l'état thymico-lymphatique de Paltauf, la spasmophilie d'Escherich et la vagotonie de Hess-Eppinger sont autant d'heureuses tentatives qui ont été faites au cours de ces dernières décades en vue de rattacher certains états morbides à des infériorités congénitales. Ce qui est commun à toutes ces tentatives, c'est l'accent qu'elles mettent sur l'hérédité et sur les caractères infantiles. Bien que les partisans de ces différentes théories reconnaissent eux-mêmes que les prédispositions qu'ils ont décrites sont assez mal délimitées, on n'en a pas moins l'impression qu'il s'agit là de types saillants qui se laisseront ranger un jour dans un seul grand groupe, celui des « variantes en moins ». Nous devons, d'autre part, des données extrêmement précieuses, concernant l'infériorité et la prédisposition morbide congénitales, aux recherches sur les glandes à sécrétion interne et sur leurs déviations morphologiques ou fonctionnelles : glande thyroïde, glandes parathyroïdes, testicules, système chromaffine, hypophyse. Ces recherches ont fourni des points de vue nouveaux rendant plus facile un aperçu du tableau d'ensemble et elles ont fait ressortir avec beaucoup plus de netteté le rôle de la compensation et de la corrélation dans l'économie de l'organisme.

Parmi les auteurs qui, sans attribuer aux infériorités d'organes un rôle de *primum movens*, n'en ont pas moins assis leur conception sur la coopération de plusieurs infériorités et sur leurs actions réciproques, il faut citer en premier lieu Martius. J'ai moi-même, dans mon travail sur *l'Infériorité des organes* (1907), insisté plus particulièrement sur la coordination de plusieurs infériorités simultanées. C'est un fait dont on ne saurait exagérer l'importance, que lorsqu'un sujet possède plusieurs organes en état d'infériorité, il existe entre eux une sorte d' « alliance secrète ». Bartel, de son côté, a donné à sa théorie de l'état thymicolymphatique, que je considère comme une acquisition scientifique d'une portée considérable, une extension telle que ses limites ont depuis longtemps empiété sur les systèmes d'autres auteurs. Suivant une voie tout à fait indépendante, et s'appuyant sur des données pathologiques complètement inédites, Kyrle est arrivé aux mêmes résultats que moi lorsque, fort de mes propres observations, j'ai déclaré que la coordination entre des infériorités de l'appareil sexuel et celles d'autres organes, bien que souvent peu prononcée, n'en est pas moins tellement fréquente qu'il est permis d'affirmer qu' « il n'existe pas d'infériorité d'un organe quelconque sans une infériorité concomitante de l'appareil sexuel ».

Je dois encore, en vue de considérations ultérieures, mentionner la manière de voir de Freud qui insiste sur l'importance qu'une « constitution sexuelle » présente pour les psychoses et pour les névroses, en entendant par « constitution sexuelle » les rapports, quantitatifs et qualitatifs, qui existent entre les différentes pulsions partiellement sexuelles. Cette manière de voir correspond seulement à l'un des postulats de sa conception générale. D'après Freud, en effet, une névrose résulterait de la formation de pulsions perverses et de leur « refoulement manqué » dans l'inconscient ; il voit même dans les deux facteurs le *primum movens* de toute l'activité psychique du névrosé. Nous espérons cependant pouvoir montrer que la perversion [1], pour autant qu'elle se manifeste dans la psychose et dans la névrose, est le produit, non d'une

[1] Voir *Dai Problem der Homosexualict.* E. Reinhardt, München, 1917. Trad. franç. *Le problème de l'homosexualité,* dans *La compensation psychique....* Payot, Paris, 1956.

impulsion innée, mais d'un but final *fictif,* et que le refoulement n'est qu'un résultat secondaire qui se manifeste sous la pression du sentiment de personnalité. Mais l'aspect biologique d'une attitude sexuelle anormale, la sensibilité plus ou moins grande, l'augmentation ou la diminution de l'activité réflexe, la valeur fonctionnelle, la superstructure psychique compensatrice, tout cela se laisse ramener directement, ainsi que je l'ai montré dans ma *Studie,* à une infériorité congénitale de l'appareil sexuel.

Sur la nature de la prédisposition morbide créée par l'infériorité d'organes, tous les auteurs sont d'accord. La seule différence qui existe entre ma manière de voir et celle des autres consiste en ce que je considère comme une certitude le rétablissement de l'équilibre à la faveur de la compensation. « A partir du moment où l'individu se sépare de l'organisme maternel, ses organes et systèmes d'organes inférieurs entrent en lutte avec le monde extérieur, lutte fatale et beaucoup plus violente que celle qu'ont à soutenir des organes normaux. Le nombre des victimes qui succombent à cette lutte est infiniment plus grand que celui causé par tous les autres accidents et malheurs de la vie. Et, cependant, le caractère fatal des infériorités leur confère une grande puissance de compensation et de sur-compensation, augmente leur faculté d'adaptation à des résistances ordinaires et extraordinaires et favorise la formation de formes et de fonctions nouvelles et supérieures. C'est ainsi que les organes inférieurs offrent une mine inépuisable de matériaux que l'organisme élabore, élimine, améliore, pour les adapter à ses nouvelles conditions d'existence. Lorsqu'ils réussissent à acquérir une valeur plus grande, c'est à la suite d'un dressage complet, c'est grâce à la variabilité que présentent souvent les organes inférieurs et à leur plus grande force de croissance, grâce aussi au développement plus intense que l'attention et la concentration intérieures impriment au complexe neuro-psychique correspondant à ces organes. »

L'influence préjudiciable de l'infériorité constitutionnelle s'exprime par les affections et les prédispositions morbides les plus variées. On observe tantôt des états de faiblesse corporelle ou mentale, tantôt une excitation exagérée des trajets nerveux, tantôt de la lourdeur, de la maladresse ou de la précocité. Une foule de défauts infantiles viennent prêter leur appui à la prédisposition morbide et se rattachent à leur tour étroitement, ainsi que je l'ai montré, à l'infériorité fonctionnelle ou organique. Strabisme, anomalies de l'accommodation de l'organe visuel ou photophobies avec leurs conséquences [1], surdi-mutité, bégaiement et autres troubles de la parole, diminution de l'ouïe, inconvénients organiques et psychiques résultant de la présence de végétations adénoïdes, aprosexie prononcée, affections fréquentes des organes des sens, des voies respiratoires et digestives, laideur prononcée et malformations, signes de dégénérescence périphériques et *naevi* qui trahissent des infériorités plus profondes (Adler, Schmidt), gaucherie, hydrocéphalie, rachitisme, anomalies squelettiques telles que la scoliose, le dos rond, le *genu valgum ou varum,* le *pes varus ou valgus,* incontinence persistante de matières fécales et d'urine, malformations des organes génitaux, conséquences de l'étroitesse des artères (Virchow), et les innombrables conséquences de l'infériorité de glandes à sécrétion interne, telles qu'elles ont été décrites par Wagner-Jauregg, Pineles,Frankl-Hochwart, Chvostek, Bartel, Escherich et autres : telles sont quelques-unes des innombrables anomalies, aux combinaisons et aux

[1] Voir Mutschmann, Der *andere Milton,* 1910.

associations aussi multiples que variées, qui ont fait entrevoir au médecin toute la portée et toute la fécondité de la notion d'infériorité d'organes et les inappréciables services qu'elle est susceptible de rendre pour 1'explication d'un grand nombre de phénomènes morbides. Ce sont naturellement les pédiatres et les pathologistes qui ont les premiers aperçu ces rapports. Mais pour la neurologie et la psychiatrie, la notion de « dégénérescence » a également acquis une importance qui n'a cessé d'aller en augmentant : à partir de la doctrine de Morel sur les signes de dégénérescence, son évolution a suivi la ligne qui s'étend jusqu'à la conception qui voit dans les infériorités constitutionnelles la base des affections nerveuses.

Jetons seulement un coup d'œil sur le travail statistique de Thiemich-Birk et sur les communications de Potpeschnigg (citées par Gött) se rapportant à des enfants qui, à l'âge de 1 à 2 ans, ont été traités pour des convulsions tétanoïdes. Très peu de ces enfants ont recouvré la santé parfaite. La plupart ont présenté ultérieurement des signes non équivoques d'infériorité somatique et mentale, des stigmates psychopathiques et névropathies : infantilisme, strabisme, diminution de l'ouïe, troubles de la parole, imbécillité, défauts de prononciation, frayeurs nocturnes, somnambulisme, incontinence d'urine, exagération de réflexes, tics, crises de colère, oublis, timidité, manie du mensonge pathologique, fugues impulsives. Gött et d'autres sont également arrivés à la conclusion que les enfants spasmophiles sont fortement prédisposés à de graves états neuro- et psychopathiques. Czerny et d'autres ont relevé la même prédisposition chez les enfants atteints d'affections gastro-intestinales. Bartel a observé chez un grand nombre de suicidés un état thymico-lymphatique très prononcé, et notamment une hypoplasie des organes sexuels. Certains auteurs, Netolitzky et moi-même entre autres, ont relevé des infériorités somatiques chez de jeunes suicidés. Frankl-Hochwart a décrit des états d'exaltation, d'excitation, d'obnubilation hallucinatoire au cours de la tétanie. Des auteurs français (cités par Pfaundler) rattachent à l'habitus pâteux, torpide des enfants les attributs suivants : aversion pour l'entourage, paresse, somnolence, distraction, obtusion, calme flegmatique ; quant à l'habitus éréthique, il serait caractérisé, toujours d'après les mêmes auteurs français, par de l'inquiétude, de la vivacité, de l'excitabilité, de la précocité, des variations d'humeur, de l'affectivité, par un tempérament intraitable, par des bizarreries et des dons unilatéraux (dégénérés supérieurs). Pfaundler insiste sur l'état d'agitation et sur les tortures psychiques que des éruptions cutanées, des coliques, des troubles du sommeil et des anomalies fonctionnelles infligent aux enfants. Czerny, qui a attiré l'attention sur les rapports existant entre les affections intestinales et les névroses des enfants, insiste plus particulièrement sur l'importance de la psychothérapie chez des enfants devenus nerveux au cours de maladies constitutionnelles. Hamburger a montré récemment ce que représentait la vanité chez les enfants nerveux, et Stransky a fait connaître les rapports existant entre la myopathie et certaines manifestations psychiques.

Ces quelques données suffisent à donner une idée de l'orientation actuelle des recherches, à montrer qu'elles visent à établir des rapports entre les anomalies psychiques des enfants et leurs infériorités constitutionnelles. La première conception synthétique de ces rapports est celle que j'ai formulée dans ma *Studie*, dans laquelle j'ai attiré l'attention sur l'intérêt et la sollicitude particuliers dont l'organe inférieur est l'objet. J'ai pu montrer dans ce travail, et dans quelques autres, à quel point l'infériorité d'un organe influe sur la

constitution psychique, affectant l'activité et la pensée, se manifestant dans les rêves, s'exprimant dans le choix d'une profession, dans les penchants et les aptitudes artistiques [1]. L'existence d'un organe inférieur impose aux trajets nerveux correspondants et à la superstructure psychique un effort qui soit de nature à amener de la part de celle-ci une compensation, dans les cas où une compensation est possible, auquel cas les liens qui rattachent l'organe inférieur au monde extérieur doivent trouver dans la superstructure un renforcement. À l'organe vituel [*] atteint d'infériorité originelle correspond une vision psychique renforcée, un appareil digestif atteint d'infériorité aura pour corollaire une augmentation de l'activité psychique, en rapport avec tout ce qui concerne ou touche de plus ou moins près à l'alimentation ; et cette augmentation se traduira par la gourmandise, par l'amour du gain et, par l'intermédiaire de l'équivalent représenté par l'argent, se trouveront renforcés l'esprit d'épargne et l'avarice. L'aptitude fonctionnelle du système nerveux central, remplissant l'office d'un agent de compensation, se manifestera par des *réflexes qualifiés* (Adler), par des réflexes conditionnés (Bickel) par des *réactions sensibles* et par des *sensations renforcées*. La structure psychique compensatrice se manifestera, à un degré très prononcé, par les phénomènes psychiques du pressentiment et de l'anticipation mentale et par un renforcement des facteurs actifs de ces phénomènes : mémoire, intention, introspection, *Einfühlung* [2], attention, sensibilité exagérée, intérêt, bref de *toutes les forces psychiques susceptibles d'assurer la sécurité* et auxquelles il faut ajouter également la fixation et le renforcement des traits de caractère qui forment dans le chaos de la vie des lignes d'orientation utilisables et diminuent ainsi le sentiment d'insécurité.

L'homme nerveux vient de cette sphère d'insécurité, et il a subi pendant son enfance la pression de son infériorité constitutionnelle, dont il est possible de fournir la preuve dans la plupart des cas. Dans les autres cas, le patient se comporte comme s'il était atteint d'infériorité. *Mais toujours et dans tous les cas son vouloir et sa pensée reposent sur une base formée par un sentiment d'infériorité*, sentiment relatif, résultant soit de son inadaptation au milieu, soit de ce qu'il n'est pas à la hauteur du but qu'il poursuit. Ce sentiment est toujours le produit d'une comparaison que le patient établit entre lui et d'autres personnes : le père, qui est le membre le plus fort de la famille, parfois la mère, ses frères et sœurs, et éventuellement tous ceux qu'il rencontre sur son chemin.

En y regardant de plus près, on constate que tous les enfants, surtout les moins favorisés par la nature, manifestent une forte tendance à s'analyser. L'enfant atteint d'infériorité constitutionnelle, auquel nous pouvons comparer, au point de vue du développement mental ralenti et de la prédisposition à la névrose, l'enfant laid, l'enfant ayant reçu une éducation trop sévère, l'enfant trop gâté, cherche avec plus d'ardeur qu'un enfant sain à se soustraire aux nombreuses misères de sa vie. Il cherche notamment à reculer dans un avenir aussi éloigné que possible le triste sort dont il se sent menacé. Et, pour parer à

---

[1] *Voir Adler, Die Theorie der Organminderivertigkeit und ihre Bedeutung für Philosophie und Psychologie.* Vortrag in der Philosophischen Gesellschaft a. d.Universität zu Wien, 1908. Voir aussi J. Reich, *Kunst und Auge, «*Oesterreichische Rundschau », 1908.

[*] Tel quel dans le livre [JMT]

[2] Mot intraduisible en français. Correspond à peu près à « intuition ».*(N. d. T.)*

l'instabilité des jours, au défaut d'orientation dont souffre sa vie, il a recours à une construction auxiliaire. Il s'analyse d'abord, ce qui lui permet d'établir la somme de ses misères, de se rendre compte à quel point il est incapable, inférieur, humilié, privé de sécurité. C'est son premier point fixe. Pour trouver ensuite une ligne d'orientation, il se donne un autre point fixe : son père ou sa mère qu'il dote de toutes les forces de ce monde. En imposant cette norme à sa pensée et à son activité, en cherchant à s'évader de son insécurité pour s'élever au rang du père tout-puissant, voire pour dépasser le père, il *quitte d'un pas hardi et alerte le terrain solide de la réalité et s'enfonce dans les mailles de la fiction.*

Sous une forme affaiblie, on peut faire les mêmes constatations, en observant des enfants sains. Ceux-ci veulent également être *grands,* forts, ils veulent dominer « comme le père » et se conforment à ce but final. Toute leur manière de se comporter, toute leur attitude corporelle et mentale sont à chaque instant inspirées par ce but, et ils cherchent inconsciemment à imiter le père par la mimique, par leurs gestes psychiques. Ceci est vrai des garçons poursuivant un but de « virilité ». Chez les Petites filles il n'en est pas toujours de même : alors la ligne d'orientation virile change de forme, le sujet n'aspirant plus qu'à la puissance, au savoir, à la domination. En dernière analyse, tout vouloir n'est autre chose qu'une recherche de compensation, qu'un effort visant à étouffer le sentiment d'infériorité.

Il convient de mentionner encore une manifestation psychique spéciale qu'on observe chez l'enfant avant et pendant l'établissement de la ligne d'orientation virile. Pour bien comprendre cette manifestation, on doit admettre que, par suite des impossibilités qui s'opposent à la satisfaction immédiate ou suffisamment rapide des impulsions émanant de ses organes, l'enfant se trouve placé, dès les premières heures de sa vie extra-utérine, dans une attitude hostile, combative à l'égard de son milieu. Il en résulte des tensions et des exaltations des aptitudes organiques (c'est la guerre !) que j'ai décrites dans mon travail sur La *pulsion d'agression* [1]. C'est dans les privations temporaires et les sensations de malaise des premières années d'enfance qu'il faut chercher le point de départ, la source d'un certain nombre de traits de caractère, très généraux, qui font de l'enfant un agresseur. Mais l'enfant ne tarde pas à constater que sa faiblesse même et son impuissance, son angoisse et ses nombreuses inaptitudes sont pour lui autant de moyens qui lui permettent de s'assurer l'aide et l'appui de son entourage, d'attirer sur lui leur intérêt. Dans son attitude de négation, de provocation, en se montrant réfractaire à toutes les tentatives d'éducation, il trouve souvent une satisfaction de son besoin de puissance, un moyen de se débarrasser du sentiment pénible de son infériorité ; de même qu'en étalant sa faiblesse et en se montrant soumis, il s'attire les soins de son entourage. Les deux principales variétés du comportement infantile, l'insolence et l'obéissance [2], garantissent à l'enfant un certain degré d'élévation de son sentiment de personnalité et l'aident à se frayer en tâtonnant un chemin qui doit le conduire vers le but final, qui est celui de la virilité ou, disons-le par anticipation, vers un équivalent de ce but. Chez les enfants constitutionnellement inférieurs le sentiment de personnalité,

---

[1] Adler, *Der Aggressionstrieb im Leben und in der Neurose,* dans*Heilen und Bilden,* l.c.

[2] Adler, *Trotz und Gehorsam,* ibidem.

à mesure qu'il s'éveille, subit un refoulement ; l'idée qu'ils se font de leur propre valeur est toujours très modeste, parce que leurs besoins sont également modestes. Qu'on pense aux innombrables restrictions, traitements, douleurs et souffrances qui sont le lot des enfants atteints d'affections intestinales, à la vie efféminée, dorlotée des enfants pâles, malingres, chétifs, atteints d'infériorités de l'appareil respiratoire ; aux innombrables défectuosités enfantines, d'un caractère souvent si humiliant, telles que les démangeaisons, les brûlures, les douleurs qui accompagnent le prurigo et autres exanthèmes ; qu'on pense enfin à la crainte de la contagion qui hante les parents de ces enfants, aux retards que, pour toutes ces causes, subissent l'éducation et l'instruction de ceux-ci, et on ne trouvera pas étonnant de les voir mener une vie isolée, sans camaraderie, sans amitiés, dans beaucoup de cas sans affections familiales. La lourdeur et la gaucherie qui accompagnent le rachitisme, l'adiposité congénitale et les légers degrés d'infériorité mentale sont également préjudiciables au développement du sentiment de personnalité. L'enfant se console souvent en se persuadant qu'il est victime d'une injustice de la part des parents qui, pense-t-il, le considèrent comme un intrus, parce qu'il est né à un moment qu'ils ont jugé défavorable, trop tôt ou trop tard, en tout cas pas dans l'ordre qu'ils auraient souhaité.

L'agressivité hostile, que l'infériorité constitutionnelle des enfants entretient et renforce, se confond intimement avec leur désir de devenir aussi grands et aussi forts que les plus grands et les plus forts, et fait ressortir avec un relief particulier les tendances qui sont à la base de *l'ambition.* Toutes les idées et actions ultérieures du névrotique présentent la même structure que ses représentations-désirs infantiles. Et cela s'explique facilement. Le sentiment de son infériorité à l'égard des personnes et des choses, l'insécurité dans laquelle il croit vivre le poussent à renforcer ses lignes d'orientation. Il s'y cramponne toute sa vie durant, dans l'espoir de retrouver ainsi la sécurité qui lui manque ; elles lui procurent la foi et les superstitions qui lui permettent de s'orienter dans le monde, d'échapper au sentiment de son infériorité, de sauver ce qui lui reste de sentiment de personnalité ; bref, il veut avoir un prétexte de se soustraire à l'humiliation, à l'abaissement qu'il redoute le plus au monde. C'est dans l'enfance qu'il a le mieux réussi à atteindre tous ces buts, à réaliser tous ces objectifs. Aussi sa principale fiction, qui le pousse à agir comme s'il était supérieur à tout le monde, prend tout naturellement la forme d'un impératif : agis comme si tu étais encore enfant. C'est ce qu'on observe si souvent chez les incontinents nocturnes, chez les sujets atteints d'agoraphobie, de névroses obsessionnelles, etc. C'est ainsi que les satisfactions infantiles du désir de puissance deviennent des mobiles auxquels se conforme le névrosé adulte et renforcent ses lignes d'orientation.

Ce serait une erreur de croire que ces lignes d'orientation n'existent que chez le névrosé. L'homme sain lui-même devrait renoncer à l'espoir de s'orienter dans le monde, s'il n'introduisait des fictions dans l'image qu'il se fait du monde et de sa propre vie ; et nous avons déjà vu que ces fictions reposent sur des expériences anciennes (« régression »). *C'est dans des moments d'inquiétude et d'insécurité qu'elles manifestent leur action avec une force particulière,* deviennent des impératifs de la foi, de l'idéal, du libre arbitre ; en dehors de ces moments, elles agissent en sourdine, dans l'inconscient, comme tous les mécanismes psychiques dont elles ne sont que les images verbales. Au point de vue logique, elles peuvent être considérées

comme des abstractions, des simplifications, destinées à résoudre les difficultés de la vie par analogie avec les faits les plus simples [1]. Et nous avons vu que les tentatives de l'enfant de faire face aux difficultés auxquelles il se heurte constituent précisément ces faits les plus simples, dans ce qu'ils ont de plus primitif, proviennent du réseau des tendances, formé par les souvenirs aperceptifs. Rien d'étonnant, si nous les retrouvons également chez le sauvage, chez le primitif, car toutes les questions humaines exigent une solution qui tienne compte du désir de puissance. Aussi les hypothèses fantaisistes de Freud et de Jung sont-elles, non seulement superflues, mais même susceptibles d'induire en erreur. Tout geste humain, au sens large du mot, se reproduit dans chaque individu comme une création nouvelle. Dans le rêve, ce mode d'aperception apparaît avec le plus de netteté ; mais nous aurons encore à revenir sur ce sujet.

Le nerveux étant constamment obsédé par le sentiment d'insécurité, sa « pensée analogique », ses tentatives de solution par analogie avec des expériences plus anciennes, présentent un caractère plus accusé et plus prononcé. Son *misonéisme* (Lombroso), sa crainte de tout ce qui est nouveau, des décisions et des épreuves proviennent de sa foi insuffisante en lui-même et ne le quittent jamais. Il est tellement enchaîné à ses lignes d'orientation, qu'il prend à la lettre et cherche à réaliser, que, sans s'en rendre compte, il a renoncé une fois pour toutes à aborder avec sérénité et sans parti-pris, la solution de questions que pose la réalité. Et les limitations que la réalité lui impose, les incompatibilités auxquelles il se heurte en voyant les choses s'entrechoquer durement dans la vie réelle, loin de le décider à renoncer à sa fiction préformée, le poussent au contraire à s'enfoncer dans le plus profond pessimisme. Le psychopathe met encore plus d'ardeur que le névrosé à réaliser sa fiction. Le névrosé est victime dans la vie réelle de la ligne d'orientation qu'il s'est créée lui-même, ce qui a pour effet une dissociation apparente de sa personnalité : voulant satisfaire à la fois aux exigences du monde réel et à celles du monde imaginaire, il aboutit à une situation ambivalente [2], c'est-à-dire à une impasse qui l'immobilise et paralyse ses mouvements.

La forme et le contenu de la conduite du névrosé ont pour source les impressions de l'enfant qui se sent négligé. Ces impressions, qui découlent nécessairement d'un sentiment primitif d'infériorité, provoquent à leur tour une attitude agressive, destinée à vaincre l'état d'insécurité. C'est cette attitude agressive qui explique et détermine toutes les tentatives faites par l'enfant pour élever son sentiment de personnalité : tentatives heureuses et qui l'encouragent à recommencer ; tentatives malheureuses qui servent d'avertissement ; tentatives dictées par des tendances qui, découlant d'un fâcheux défaut organique, se transforment en un ensemble de prédispositions psychiques ; tentatives enfin qu'on a surprises chez d'autres et qu'on cherche à reproduire d'après ce modèle. Toutes les manifestations de la névrose s'expliquent par ces tentatives d'atteindre le but final, qui est celui d'une supériorité virile. Elles découlent de prédispositions psychiques et mentales, toujours en éveil, toujours prêtes à engager la lutte pour la conquête du sentiment de

[1] Que Freud arrive à la conclusion que ces « fictions » seraient identiques aux « fantasmes infantiles », c'est ce que nous ne comprenons pas. Celles-là seraient plutôt la source de celles-ci.

[2] Bleuler.

personnalité, toujours aux ordres de la fiction dominatrice qui, pour s'affirmer, se sert de ces modes de réaction dont l'origine remonte à l'enfance. Lorsque la névrose a atteint un degré de développement prononcé, elle appelle à son secours toutes ces prédispositions et les stimule au point qu'elles finissent par se comporter comme si elles n'existaient que pour elles-mêmes. *L'angoisse, qui* devait servir précédemment à préserver le sujet de l'isolement, de l'humiliation, à lui faire oublier son sentiment de petitesse, subit une *substantialisation ; l'obsession qui*, conformément au sens primitif de la fiction, permettait au sujet d'affirmer sa supériorité, en accumulant des difficultés le plus souvent absurdes, devient, elle aussi, une manifestation autonome ; quant à l'impuissance, aux paralysies, aux douleurs hystériques et aux troubles fonctionnels, ce sont là autant de moyens symboliques et pseudo-masochistes dont le sujet se sert pour se faire valoir ou pour se soustraire à une décision qu'il redoute. Ce qui caractérise l'état d'insécurité du névrosé, tel que je l'ai observé et décrit, c'est qu'il aboutit à un renforcement des prédispositions et de leurs conséquences tel que des manifestations fonctionnelles primitivement insignifiantes finissent par assumer les formes et les aspects les plus bizarres, lorsqu'une nécessité interne l'exige.

En raison même de son sentiment d'insécurité, le névrosé a ses yeux fixés constamment sur l'avenir. Toute la vie présente ne lui apparaît que comme une préparation, circonstance qui contribue à stimuler le travail de son imagination et à l'éloigner du monde réel. Comme pour le croyant, son royaume n'est pas de ce monde et, comme le croyant, il ne peut se détacher de la divinité qu'il a lui-même créée, de l'idéal qu'il s'est imposé : l'élévation, l'exaltation de son sentiment de personnalité. Cette manière de vivre en dehors de la réalité crée un certain nombre de traits de caractère d'un ordre très général. En premier lieu, le névrosé a pour ainsi dire le culte des moyens susceptibles de servir au but qu'il poursuit. Il s'impose généralement un code de conduite soigneusement circonscrit, il fait preuve d'exactitude, de ponctualité, de pédantisme, afin, d'une part, de ne pas augmenter inutilement les « grandes difficultés de la vie » ; afin, d'autre part, de se sentir supérieur aux autres, en se distinguant par la manière de travailler, de se vêtir, de se conduire. Ces traits de caractère lui apparaissent généralement comme un fardeau excessivement lourd, au point que, son état morbide aidant, il s'attribue volontiers le rôle d'un héros ou d'un martyr. En cherchant à surmonter cette nouvelle difficulté qu'il a créée lui-même, il aspire à rehausser une fois de plus son sentiment de personnalité. Lorsqu'il s'entend interpeller: «Où étais-tu donc lors de la répartition des biens de ce monde?» il peut du moins invoquer l'écrasante, l'infranchissable montagne de symptômes derrière laquelle il se trouve. Ce trait de caractère renforcé sert souvent à le mettre en contact avec l' « ennemi », à laisser mûrir les situations susceptibles de faire naître des conflits entre lui et son entourage, à lui fournir des prétextes et des reproches « justifiés ». Et ces éternels reproches ont, à leur tour, pour effet de tenir en éveil son sentiment, son attention et lui fournissent la possibilité de se prouver à lui-même qu'on le néglige, qu'on ne compte pas avec lui. On retrouve déjà ce trait dans l'enfance de certains nerveux, qui l'utilisent pour s'asservir une personne donnée, la mère par exemple, en l'obligeant à ranger tous les soirs les vêtements avec soin et d'une manière rigoureusement déterminée, à être toujours présente, à s'abstenir de toute différence dans le traitement des enfants, etc. On voit en même temps surgir l'angoisse et la timidité et, contrairement à tous les autres essais d'explication, je persiste à croire que le

phénomène psychique de l'angoisse naît d'une excitation hallucinatoire d'une prédisposition de nature somatique qui s'est formée imperceptiblement dans l'enfance, sous la menace d'une lésion corporelle ; et que cette même prédisposition est conditionnée plus tard, surtout dans la névrose, par le but final qui consiste à se soustraire à la dépression du sentiment de personnalité, à s'asservir d'autres personnes et à échapper aux exigences de la vie en s'enfonçant de plus en plus dans l'atmosphère psychique créée par l'angoisse.

On conçoit facilement que les désirs-représentations puissent atteindre un degré d'intensité extraordinaire et que les buts réalisés ne satisfassent que fort rarement. On peut dire que le névrosé « veut tout avoir ». Ce désir insatiable de tout avoir, sans jamais être satisfait, se rattache à la principale fiction du névrosé : à son aspiration d'être le plus fort. Lorsqu'il recule devant des entreprises pleines de promesses avantageuses et, le plus souvent, devant des crimes et des actes immoraux, c'est parce qu'il craint pour son sentiment de personnalité. Et c'est encore pour la même raison qu'il recule devant le mensonge, ce qui ne l'empêche pas, pour procéder plus sûrement et se préserver de détours et de faux-chemins, de se persuader et de vivre dans l'illusion qu'il est capable d'accomplir, le cas échéant, de grands crimes et de se rendre coupable de grands vices [1]. Dans la névrose, le sentiment de culpabilité, ainsi qu'une religiosité exagérée, est toujours en rapport avec le but final que poursuit le malade et qui consiste dans la recherche de la supériorité. « Moi aussi, je suis un homme de conscience. » Ou bien le sentiment de culpabilité et la religiosité lui fournissent des prétextes pour se soustraire à l'action, à l'accomplissement de tâches déterminées. « Les remords de conscience sont indécents », a dit Nietzche qui ne devait pas ignorer cette situation. Il est évident que cette poursuite rigide d'une fiction n'est pas sans danger au point de vue social. Par ces exagérations tendancieuses et par ses arguties sophistiques, elle paralyse l'action, rend incapable d'initiative.

L'égoïsme des nerveux, leur sentiment d'envie, leur avarice, dont ils se rendent souvent compte, leur tendance à déprécier hommes et choses proviennent de leur sentiment d'insécurité et sont pour eux autant de moyens de protection, de direction, moyens qui les poussent à se dépasser. S'ils sont le plus souvent distraits, c'est parce qu'ils sont prisonniers et victimes de leur imagination et ne vivent que dans l'avenir. Leurs changements d'humeur correspondent au jeu de leur imagination qui tantôt se complaît à des souvenirs pénibles, tantôt s'exalte dans l'attente d'un triomphe : c'est ce qui explique les hésitations et les doutes à l'aide desquels le névrosé cherche à se soustraire à une décision. D'autres traits de caractère, de nature plus spéciale et qui se retrouvent chez l'homme normal, subissent également, chez le névrosé, l'action hypnotisante du but final et, de ce fait, un renforcement tendancieux. La précocité sexuelle et l'exagération du penchant amoureux expriment la tendance conquérante qui caractérise le névrosé. La masturbation, l'impuissance et les impulsions perverses correspondent au sentiment de crainte qu'inspire au névrosé la perspective d'avoir affaire à un partenaire et d'avoir à prendre une décision. Par le sadisme, il affecte le rôle d'un « homme sauvage » et cherche à s'étourdir et à étouffer son sentiment d'infériorité : comme toutes les perversions, le sadisme n'est au fond qu'un expédient de l'homme

[1] Ce qui favorise chez lui cette idée, c'est son manque de sentiment de solidarité, son indifférence ou sa haine pour ses semblables.

timide et indécis qui, reculant devant ce qui est normal, finit par tomber dans la grossièreté et l'inconvenance. L'homosexualité elle-même, si en progrès de nos jours, peut être considérée comme une pratique par laquelle le névrosé, sentant sa vanité menacée, cherche, sans s'en rendre compte, à échapper au danger (telle n'est pas, il faut le reconnaître, la manière de voir généralement admise par la psychologie actuelle) [1].

Ce qui constitue la force motrice et le but final de la névrose née du sentiment d'infériorité, c'est, nous l'avons dit, le désir d'élever, d'exalter le sentiment de personnalité, désir souvent puissant et irrésistible. Mais nous savons également que ce désir est profondément enraciné dans la nature humaine. En examinant de près ce désir, auquel Nietzsche a donné le nom de « volonté de puissance », et en tenant compte de ses modes d'expression, on constate facilement qu'il n'est au fond pas autre chose qu'une force de compensation particulière, à la faveur de laquelle l'homme cherche à remédier à son état d'insécurité intérieure. À l'aide de formules rigides qui atteignent le plus souvent la surface de la conscience, le névrosé cherche à s'accrocher à un point fixe et ferme, dans l'espoir de pouvoir bouleverser ainsi le monde tout entier. Que le névrosé se rende ou ne se rende pas compte de la quantité de force motrice qu'il met ainsi en œuvre, peu importe. Le mécanisme lui échappe toujours et il est incapable, à lui seul, de saisir et de rompre ceux des éléments de sa conduite et de ses aperceptions qui représentent des analogies infantiles. Ce résultat ne peut être obtenu que par la psychologie individuelle qui, pour découvrir et comprendre les analogies infantiles, possède des moyens tels que l'abstraction, la réduction et la simplification. En appliquant ces procédés, on trouve immanquablement que le névrosé n'aperçoit et n'utilise la plupart du temps que les rapports d'opposition [2]. Cette manière primitive de s'orienter dans le monde, qui correspond aux catégories antithétiques d'Aristote et aux tables d'opposition de Pythagore, découle également du sentiment d'insécurité et représente un simple artifice logique. Les oppositions que j'appelle bi-polaires ou hermaphrodiques (oppositions *polaires* de Lombroso, *ambivalence* de Bleuler) se laissent ramener à ce mode d'aperception, fondé sur le principe de l'opposition. Contrairement à ce que pensent la plupart, il s'agit là, non d'une opposition inhérente à la nature des choses, mais d'une méthode de travail, d'une forme d'intuition qui mesure une force, une chose, une expérience intérieure, en la confrontant avec son contraire, plus ou moins arbitraire.

À mesure qu'on poursuit et approfondit l'analyse, on voit se dessiner avec une netteté de plus en plus grande une des oppositions, celle que nous connaissons déjà sous sa forme primitive : opposition entre le sentiment d'infériorité et l'exaltation du sentiment de personnalité. Elle correspond aux tentatives de l'enfant de s'orienter dans le monde et lui fournit un cadre sûr dans lequel il peut faire entrer toutes les autres oppositions, plus tangibles, dont les plus fréquentes sont : l° haut-bas. 2° viril-féminin. On constate alors que des groupes de souvenirs, de pulsions, d'actions sont rangés, par rapport au type, d'une certaine manière qui n'est pas celle de tout le monde, mais uniquement celle du patient, pour lequel elle a une signification particulière.

---

[1] Adler, *Das Problem der Homosexualität*, l.c. et *Ueber Homsexualität*dans *Praxis und Theorie der Individualpsychologie, l.* c.

[2] Dans *Heilen und Bliden, l. c. Der psychische Hermaphrodismus.*

On trouve notamment les groupements suivants : infériorité de valeur = dessous = féminin ; puissant= dessus = viril. Ces modes de groupement sont très importants, en ce qu'ils se prêtent à toutes sortes de falsifications, propres à défigurer l'image que le névrotique se fait du monde et à lui permettre, à force d'arrangements et de combinaisons arbitraires, de maintenir son point de vue et de persister à se considérer comme un homme négligé et humilié. Et il va sans dire qu'il est puissamment aidé en cela par l'expérience qu'il a de son infériorité fonctionnelle et par l'attitude plutôt hostile de son entourage, souvent exaspéré par les manifestations de sa nervosité.

Quelquefois le névrosé n'a aucune conscience de sa détresse, imaginaire ou réelle. On constate alors que c'est son orgueil, son sentiment de personnalité qui l'empêchent de reconnaître cette détresse. Il n'en agit pas moins comme s'il la reconnaissait, et c'est ainsi que s'explique souvent l'énigme d'une crise nerveuse. Au point de vue de la guérison, on n'obtient pas grand-chose en retirant de l'inconscient ces sensations ou impressions « refoulées », à moins qu'on réussisse à faire comprendre au malade ce qu'il y a d'infantile dans le mécanisme de ses accès. Dans beaucoup de cas, on obtient même une aggravation apparente, le malade dirigeant ses dispositifs contre le médecin qui, pense-t-il, blesse son sentiment de personnalité, en cherchant à le pousser dans une autre voie.

Autre question importante : à quoi le névrosé lui-même rapporte-t-il son sentiment d'infériorité ? Comme le malade ne peut être amené à rechercher la cause de son infériorité que lorsque celle-ci crée une véritable prédisposition morbide, on peut dire que le malade est toujours tenté de bâtir des hypothèses. Il ou elle ne cherchera certes pas la cause de son infériorité dans des troubles de la sécrétion glandulaire, mais il ou elle les attribuera à des causes générales, telles qu'état de faiblesse, petite taille, déformations, petitesse ou anomalies des organes génitaux, écoulements ou Pertes, virilité incomplète, le fait d'appartenir au sexe féminin, là présence de traits somatiques ou psychiques féminins ; ou encore le ou la malade incriminera ses parents, son hérédité, l'absence d'affection, une mauvaise éducation, des privations subies pendant l'enfance, etc. Et sa névrose, c'est-à-dire ce que nous entendons par névrose, à savoir l'excerbation des prédispositions infantiles, la transformation symbolique des idées, des impressions, des sensations, des buts et des moyens de les réaliser, tout cela entre en action, dès que le malade se trouve dans une situation dans laquelle il voit une menace d'humiliation et qu'il se dispose à fuir. Lui, qui est, pour ainsi dire, inoculé avec des infériorités, manifeste une anaphylaxie surprenante à l'égard de, toute atteinte contre son sentiment de personnalité et trouve dans l'irrésolution, dans l'hésitation, dans le mépris pour les personnes en général ou pour les femmes en particulier, ou encore pour l'humanité tout entière, de même que dans une névrose ou une psychose, un refuge et une assurance contre la chose la plus pénible qui puisse lui arriver, contre la présentation à sa conscience d'une infériorité dont il a cependant la sensation la plus nette. Ceci nous amène à assigner à l'explosion des névroses et des psychoses un certain nombre de causes occasionnelles typiques qui sont les suivantes :

1° Recherche des différences existant entre les sexes ; conception vague et incertaine du propre rôle sexuel du malade ; doutes quant à sa propre virilité (cause initiale du sentiment d'infériorité). Le malade a la sensation de

posséder des traits auxquels il attribue des propriétés féminines, ses aperceptions portent le cachet de l'hésitation, du doute, de l'hermaphrodisme. Il possède des dispositifs hermaphrodiques. Les dispositions et les gestes psychiques faisant partie du rôle féminin donnent toujours lieu à une passivité plus grande, à une attente anxieuse, etc., mais provoquent aussi une affirmation de virilité, une émotivité plus grande (Heymans).

2° Commencement de la menstruation.
3° Fin de la menstruation.
4° Nuptialité et mariage.
5° Rapports sexuels, masturbation.
6° Grossesse.
7° Puerpéralité et allaitement.
8° Ménopause, diminution de la puissance sexuelle, vieillissement.
9° Examens, choix d'une profession.
10° Danger de mort et perte d'une personne proche.

Toutes ces phases et tous ces événements tendent à exalter ou à modifier l'attitude que le sujet se propose d'adopter à l'égard de la vie. Ce qui leur est commun, c'est qu'ils comportent l'attente de faits nouveaux qui, pour le névrosé, signifient toujours l'attente ou la perspective de nouvelles luttes et de nouvelles défaites. Aussi cherche-t-il à se procurer des assurances intensives, dont le suicide constitue la limite extrême. Les explosions de psychoses et de névroses représentent des renforcements de la prédisposition névrotique, dans laquelle on retrouve toujours des dispositifs de défense, des traits de caractère dont l'ensemble forme ce qu'on pourrait appeler un poste de défense avancé : exagération de la sensibilité, prudence plus grande, emportement facile, pédantisme, impertinence, esprit d'épargne, mécontentement, impatience, etc. La présence de ces traits étant toujours facile à déceler, ils se prêtent fort bien à la détermination de la durée d'une maladie psychogène. Se soustraire aux exigences impérieuses de la vie, ajourner la solution d'une question vitale, tout cela devient le but secondaire, idéal.

Dans ce qui précède, nous sommes arrivés à la conclusion que c'est le sentiment d'insécurité qui pousse le névrosé dans les bras, pour ainsi dire, de fictions, d'idéaux, de principes et qui le force à chercher une ligne d'orientation. L'homme sain recherche, lui aussi, des fictions, des idéaux, des principes et des lignes d'orientation. Mais ce ne sont là pour lui que des *modus dicendi*, des artifices lui permettant de distinguer entre le haut et le bas, entre ce qui est à gauche et ce qui est à droite, entre le juste et l'injuste. L'homme sain se possède suffisamment pour pouvoir, lorsqu'il s'agit de prendre une décision, se dégager de toutes ces abstractions et tenir compte de la réalité. Loin d'établir, entre les phénomènes du monde, des oppositions rigides, l'homme sain cherche plutôt à détacher sa pensée et son activité de la ligne d'orientation irréelle et à les rendre conformes à la réalité, à ses lois et à ses exigences. Si l'homme sain se sert de fictions, c'est uniquement à cause de leur utilité pratique, parce qu'elles lui fournissent un point de départ commode pour aborder la réalité et la vie. Le névrosé, au contraire, semblable en cela à l'enfant encore étranger au monde et à l'homme primitif, s'accroche au fétu de paille de la fiction, la substantialise, lui confère arbitrairement une valeur réelle et cherche à la réaliser. Et c'est à quoi elle ne se prête pas, surtout

lorsque, comme cela arrive dans la psychose, elle est promue à la dignité d'un dogme, subit une transformation anthropomorphique : « agis, comme si tu étais perdu, comme si tu étais le plus grand, comme si tu étais le plus haï ». Le symbole, en tant que *modus dicendi*, domine notre langage et notre pensée. Mais le névrosé le prend au pied de la lettre, et le psychopathe cherche à lui conférer une existence réelle. Telle est la manière de voir que je fais ressortir et sur laquelle j'insiste dans tous mes travaux sur les névrosés. Et c'est à un heureux hasard que je dois d'avoir pris connaissance du livre génial de Vaihinger,*Die Philosophie desAls Ob* (1911), dans lequel l'auteur montre la valeur que représentent par la pensée scientifique les formations intellectuelles que j'étude des névroses m'avait depuis longtemps rendues familières.

Après avoir montré que le but fictif auquel le névrosé subordonne toute sa pensée et toute sa conduite consistait dans une élévation illimitée du sentiment de personnalité, jusqu'à le faire dégénérer en une « volonté de paraître » (Nietzsche), nous pouvons essayer de délimiter et de définir les fondements théoriques de ce problème vital. Lorsque la curiosité du sujet le porte à rechercher les différences qui existent entre les sexes, il ne tarde pas, dès que sa curiorité est satisfaite, à accorder une préférence décisive au rôle masculin : aussi se trouve-t-il de bonne heure en présence de l'opposition : « homme-femme » et adopte-t-il la formule : « je dois agir, comme si j'étais (ou voulais devenir) un homme complet ». Il identifie le sentiment d'infériorité et ses conséquences avec le sentiment de la féminilité *, d'où la tendance compensatrice qui le pousse à introduire dans sa superstructure psychique des éléments susceptibles de lui assurer une virilité durable. Le sens de la névrose se laisse alors exprimer par une formule qui renferme l'idée fondamentale suivante : « Je suis (comme) une femme et voudrais être un homme. » Se traduisant dans les attitudes et dans les actes, ce but final crée les gestes et les dispositifs psychiques nécessaires, mais s'exprime aussi dans les gestes physiques et dans la mimique. C'est avec ces gestes, dont ce que nous pouvons appeler l'avant-garde est constituée par les traits de caractère névrotiques, tels qu'ambition, sensibilité, méfiance, hostilité, égoïsme, combativité, etc., c'est avec ces gestes, disons-nous, que le névrosé se dresse devant la vie et devant les personnes, ayant toute son attention concentrée sur un point : il faut que dans toutes les occasions et dans toutes les circonstances il se conduise comme un homme. Les simulacres de combats jouent un grand rôle : ils sont pour le névrosé un moyen d'exercice, un moyen de se renseigner et de s'informer sur les précautions à prendre ; ils lui servent d'exemple dans lequel il puise, comme dans un rêve, des arguments qui lui permettent de ne pas risquer le principal combat, de transporter le champ de bataille ailleurs. J'ai montré, dans la partie spéciale de mon livre *Pratique et théorie de la psychologie individuelle, à* quels arrangements, exagérations, renversements de valeurs, faux groupements il se livre pour affirmer et faire prévaloir sa fiction. Il n'en reste pas moins que le moyen de compensation le plus ancien dont se serve le névrosé n'est autre que la volonté de puissance, laquelle est capable d'intervertir les valeurs des sensations, en transformant, par exemple, le plaisir en déplaisir : c'est ce qui ressort des cas, assez fréquents, où la tentative droite de se comporter et de s'affirmer virilement se heurté à des obstacles et est obligée d'emprunter des voies détournées. Le patient en arrive à accorder une valeur plus grande au rôle féminin, les traits passifs subissent un renfor-

* Tel quel dans le livre [JMT]

cement, on voit surgir des traits masochistes, passivement homosexuels, à la faveur desquels le patient espère acquérir de la puissance sur des hommes ou des femmes. Bref : l'affirmation virile se sert de moyens féminins. Cet artifice est dicté, à son tour, par la volonté de puissance, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en observant les autres traits névrotiques qui expriment le désir de domination et de supériorité d'une manière non équivoque et souvent à un degré très intense. Mais l'aperception d'après la formule « masculin-féminin » introduit dans la névrose le jargon sexuel qui doit être conçu comme ayant un caractère symbolique et soumis à une analyse ultérieure ; et elle a pour effet d'orienter la vie et les attitudes érotiques du patient dans un sens conforme à ce qui constitue le noyau de sa personnalité.

En même temps, ou d'une façon prédominante, on observe chez le névrosé le mode d'aperception d'après l'opposition spatiale « haut-bas ». Cette tentative d'orientation, très renforcée et accusée chez le névrosé, a également ses analogies chez les peuples primitifs. Mais tandis que l'identification du principe viril avec le sommet de l'échelle des valeurs apparaît avec une évidence au-dessus de toute contestation, nous en sommes réduits à des suppositions quant au second terme de l'équation, dont « haut » constitue le premier. Nous pouvons cependant admettre avec quelque vraisemblance qu'il s'agit d'une opposition entre la valeur et l'importance de la tête qui forme le sommet du corps et la valeur et l'importance des pieds qui occupent l'extrémité opposée. Une supposition qui me paraît plus importante est celle d'après laquelle la grande valeur attribuée à la notion de hauteur aurait sa source dans le désir de l'homme de s'élever, de voler, de faire l'impossible. On sait le rôle que l'acte de voler joue dans les rêves humains, dans lesquels il présente d'ailleurs la signification que je propose. Et le fait que dans l'accouplement sexuel le principe viril occupe le « haut » par rapport au principe féminin est peut-être de nature à confirmer notre interprétation.

Le renforcement de la fiction dans la névrose a pour effet de concentrer l'attention du nerveux sur les points de vue auxquels il attache une valeur particulière. Il en résulte une certaine disposition motrice et Psychique, caractérisée par un rétrécissement du champ visuel. En même temps entre en action le caractère névrotique renforcé qui se met à la recherche de moyens de sécurité, prend contact avec les forces ennemies et, s'étendant loin au-delà des limites de la personnalité, au-delà du temps et de l'espace, apporte à sa volonté de puissance le renfort de la prudence et de l'esprit de précaution, qui forment la ligne d'orientation secondaire. La crise névropathique, enfin, qu'on peut comparer à la lutte pour la puissance, a pour but de préserver le sentiment de personnalité d'une dépréciation et d'une humiliation.

Placé dans une situation dans laquelle il est tantôt agresseur, tantôt victime d'agressions, le névrosé emporte de la vie une impression d'hostilité particulière. Des obstacles s'opposent ainsi à son adaptation à la collectivité. Comme la profession, la société et l'amour se concilient mal avec son attitude combative, il les évite le plus souvent, lorsqu'il n'en fait pas l'arène de sa lutte pour la puissance. Profondément pessimiste et misanthrope, il ignore les joies que procure l'acte de donner. Il ne songe qu'à prendre, qu'à s'emparer, et cette tendance empoisonne sa vie, qu'il traverse mécontent et jamais satisfait, et l'oblige à penser toujours à lui-même, jamais aux autres.

Les défectuosités constitutionnelles et autres états analogues de l'enfance font naître un sentiment d'infériorité qui exige une compensation dans le sens d'une exaltation du sentiment de personnalité. Le sujet se forge un but final, purement fictif, caractérisé par la volonté de puissance ; but final qui acquiert une importance extraordinaire et attire dans son sillage toutes les forces psychiques. Né lui-même de l'aspiration à la sécurité, il organise les dispositifs psychiques en vue de cette sécurité et se sert principalement du caractère névrotique et de la névrose fonctionnelle. La fiction dirigeante est construite d'après un schéma simple et infantile et affecte d'une manière particulière le mode d'aperception et le mécanisme de la mémoire.

Partie théorique

2

La compensation psychique et sa préparation

Retour à la table des matières

Nous venons de montrer que le sentiment d'infériorité se développait chez l'enfant sous l'influence de certaines défectuosités et tares constitutionnelles. Analogue au [mots en grec dans le texte], l'enfant cherche à acquérir un point de vue d'où il puisse se rendre compte des distances qui le séparent des principaux problèmes de la vie. Ayant trouvé ce point de vue dans la dépréciation de sa propre valeur, l'âme enfantine se met à forger des idées susceptibles de l'aider à atteindre les buts auxquels elle aspire. L'entendement humain, en vertu de son pouvoir d'intuition et d'abstraction, s'empare de ces buts, les conçoit comme des points fixes et leur donne une interprétation sensible. Le but consistant à être grand, fort, à être un homme, est symbolisé dans la personne du père, de la mère, du maître, du cocher, du conducteur de locomotive, etc. ; et, d'autre part, la conduite des enfants, leurs attitudes, leurs gestes par lesquels ils s'identifient avec l'une ou l'autre de ces personnes, leurs jeux, leurs désirs, leurs rêveries, leurs contes favoris, les idées qu'ils se font de

leur future profession, tout cela nous montre que les forces de compensation sont à l'œuvre et en train de créer des dispositifs pour le rôle futur. Le sentiment que l'enfant a de son incapacité, son sentiment de petitesse, de faiblesse, d'insécurité fournissent une base d'opérations appropriée, sur laquelle les sensations irrésistibles de malaise et d'insatisfaction engendrent les impulsions internes qui poussent l'enfant à se rapprocher du but. Pour pouvoir agir et s'orienter, l'enfant se sert d'un schéma général qui correspond à la tendance de l'esprit humain à utiliser des fictions et des hypothèses, pour renfermer dans des cadres circonscrits et bien délimités tout ce qu'il y a au monde de chaotique, de fluide, d'insaisissable. Nous n'agissons pas autrement lorsque nous divisons le globe terrestre à l'aide de méridiens et de cercles parallèles : c'est là, en effet, le seul moyen pour nous d'obtenir des points fixes et d'établir entre eux des relations. Dans tous les procédés de ce genre, et Dieu sait si l'homme en use largement, il s'agit de l'introduction d'un schéma abstrait et irréel dans la vie concrète et réelle. C'est là un fait d'une grande importance qui, d'après ce qu'a montré Vaihinger, se retrouve dans toutes les conceptions scientifiques et dont je me propose précisément dans ce livre de montrer les bases psychologiques, telles qu'elles ressortent de l'étude des névroses et des psychoses. Qu'il soit sain ou névrosé, l'homme se trouve à chacune des phases de son évolution psychique accroché aux mailles de son schéma : le névrosé ayant résolument tourné le dos à la réalité et ne croyant plus qu'à sa fiction ; l'homme sain n'utilisant la fiction que pour atteindre un but réel. Le contenu du schéma peut varier d'un enfant à l'autre, il varie souvent avec l'ordre de naissance de l'enfant, au sein d'une seule et même famille ; pour quelques-uns la recherche d'une position ferme et centrale devient un problème insoluble. Mais ce qui, dans tous les cas, pousse irrésistiblement à l'utilisation du schéma, c'est l'insécurité qui caractérise l'enfance, c'est la grande distance qui sépare l'enfant de l'homme, avec sa puissance, son rang prééminent, son privilège dont l'enfant possède des présomptions et des certitudes. Ce qui nous pousse tous, mais principalement l'enfant et le névrosé, à abandonner les voies commodes de l'induction et de la déduction, pour nous servir de ces artifices que représentent les fictions schématiques, c'est le sentiment d'insécurité, c'est la tendance à nous assurer des garanties, c'est-à-dire, en dernière analyse, la tendance à nous débarrasser du sentiment d'infériorité, le désir de nous élever à la plénitude du sentiment de personnalité, à la virilité complète - à l'idéal de la supériorité. Plus la distance qui sépare de ce but est grande, plus grande aussi est la force avec laquelle se manifeste l'action de la fiction dirigeante, de sorte que le sentiment d'infériorité apparaît dans certains cas comme un facteur aussi décisif que l'idée, exagérée au-delà de toute mesure, que l'enfant se fait souvent de la puissance de son père ou de sa mère.

Nous assistons ainsi à des états de tension qui dépassent, et bien au-delà, ceux qui accompagnent les efforts les plus intenses ; soit les efforts corporels par lesquels se manifeste l'activité de nos instincts, soit les efforts que nous déployons dans la recherche de satisfactions pour nos besoins organiques. Gœthe, entre autres, a fort bien noté que tout en rattachant ses perceptions à la satisfaction des besoins de la vie pratique, l'homme n'en cherche pas moins à dépasser cette vie par la force de son sentiment et de son imagination. Il a ainsi admirablement saisi la tendance qui nous pousse à l'exaltation de notre sentiment de personnalité, et voici ce qu'il dit encore à ce sujet dans une de ses lettres à Lavater : « Le désir d'élever aussi haut que possible le sommet de

la pyramide de mon existence dont la base existe déjà, enfoncée dans le sol, ce désir dépasse tous les autres et ne me laisse pas une minute de repos. »

Il est facile de comprendre qu'une situation psychique aussi tendue (et chaque artiste, tout homme de génie soutient la même lutte contre son sentiment d'insécurité, mais se sert de moyens plus raffinés, plus intelligents) est de nature à renforcer et à faire surgir une foule de traits de caractère qui concourent à constituer la névrose. L'ambition est le principal de ces traits. Elle est la plus forte de toutes les lignes d'orientation secondaires qui mènent au but final. Et elle produit une foule de dispositifs psychiques, destinés à assurer au nerveux la prééminence dans toutes les circonstances de la vie, mais qui semble aussi exalter son esprit d'agressivité et son affectivité. C'est ainsi que le nerveux apparaît toujours orgueilleux, ergoteur, envieux et tenace, cherche toujours et partout à en imposer, à être le premier, mais tremble toujours pour le succès et recule volontiers devant une décision à prendre. C'est ce qui explique l'attitude prudente et hésitante du névrosé, sa méfiance, ses indécisions et ses doutes. Il commence par utiliser ces dispositifs psychiques en petit, on dirait à titre d'exercice et de préparation, afin de se trouver entraîné lorsqu'il aura à réaliser des buts importants, ceux qui lui tiennent le plus au cœur. Sa tendance à la sécurité oblige le malade à accumuler, à titre d'épreuve, *in corpore vili*, des arguments destinés à justifier son attitude hésitante et indécise. Et il en arrive généralement à se convaincre qu'il doit être prudent, s'il veut atteindre son but. Il n'est pas rare de voir le patient accomplir des imprudences flagrantes, comme s'il voulait se dire : « prends garde, tu es un homme très imprudent, et si tu ne t'observes pas, tu risques de ne pas atteindre le but que tu poursuis ». C'est souvent par des hallucinations et des rêves que névropathes et psychopathes reçoivent cet avertissement ; en lui rappelant ce qui lui est déjà arrivé ou ce qui est arrivé à d'autres dans des conditions pareilles, ou en lui faisant entrevoir les conséquences qui se produiraient s'il persistait dans son imprudence, les hallucinations et les rêves l'empêchent de dévier de la ligne qu'il s'est tracée.

Les choses se passent autrement lorsque le névrosé est envahi par un sentiment de dépression, alors qu'il se trouve dans une situation tranquille, que tout semble aller bien et qu'il a plutôt des raisons d'être gai et content : pendant qu'il assiste, par exemple, à un concert ou à une représentation théâtrale. Ce sentiment subit de dépression peut être assimilé à celui qui pousse certaines gens à sacrifier, à la manière de Polycrate, une partie d'un bonheur péniblement acquis, dans la croyance superstitieuse de pouvoir ainsi conserver plus sûrement l'autre partie. Une analyse superficielle se contente dans ces cas de déclarer que tout s'explique par un penchant au sacrifice ou par l'existence d'un sentiment de culpabilité. Mais la psychologie individuelle établit que tous ces « sacrifices », tous ces *mea culpa* n'expriment qu'un sentiment de triomphe voluptueux que le sujet éprouve à se voir victorieux, à se savoir envié par tant d'autres qui ont succombé dans la lutte pour la vie et pour le bonheur.

D'autres traits, fort prononcés, servent encore à « élever aussi haut que possible le sommet de la pyramide de l'existence » : ce sont l'amour de la lutte, la ténacité et l'activité, tous ces traits étant renforcés par le pédantisme qui leur donne un relief particulier et sert, pour ainsi dire, à empêcher leur moindre déviation. Inutile d'insister sur le grand rôle que joue la curiosité, le

désir de savoir et de connaître, en tant que moyen d'atteindre des buts élevés. De même, l'impatience du sujet, sa crainte d'arriver trop tard, de ne pas réussir, exercent une action puissamment stimulante, le sujet étant ainsi à l'affût du moindre avantage, exagérant, souvent dans une mesure considérable, les efforts qu'exige la réalisation du but qu'il poursuit. Il est vrai toutefois que ces traits font déjà partie de la névrose pleinement développée, alors que l'aspiration à la sécurité a réussi à assumer le premier rang dans les préoccupations du malade et le pousse à recourir à des artifices dangereux : à donner plus de force et de profondeur à son sentiment d'infériorité, à agir comme s'il était diminué, comme si le succès lui était refusé à tout jamais, comme s'il n'avait plus rien à espérer ; ou bien il se plonge plus ou moins dans la passivité, fait ressortir ses traits féminins, adopte des allures masochistes et perverses, rétrécit enfin autant que possible son champ d'action, afin de pouvoir d'autant plus sûrement le dominer à la faveur de ses symptômes morbides. L'indolence, la paresse, la lassitude, l'impuissance, affectent les combinaisons les plus variées, destinées à fournir au névrosé le prétexte de se dérober aux décisions susceptibles de blesser son orgueil de névrosé, de se soustraire à l'étude, à l'exercice d'une profession, au mariage. Cette phase de développement de la névrose aboutit parfois au suicide, qui peut être considéré comme un acte de vengeance contre le sort, contre l'entourage, contre le monde entier.

Le sentiment de culpabilité gagne également en intensité et cherche, à son tour, à s'imposer de plus en plus à l'attention du sujet. C'est là un des points les plus difficiles à comprendre dans les névroses et les psychoses. Le sentiment de culpabilité et les scrupules de conscience sont, comme la religiosité, des moyens de défense fictifs contre l'imprudence et sont, comme elle, au service de l'aspiration à la sécurité [1]. Ils ont pour but d'empêcher la moindre baisse du sentiment de personnalité, lorsque l'agressivité pousse inconsidérément le sujet à des actes égoïstes susceptibles de blesser le sentiment de solidarité de l'entourage et de provoquer des protestations et imprécations aussi terribles que les effusions de colère du chœur des Euménides. Lorsque le sujet éprouve un sentiment de culpabilité, son regard est tourné en arrière, tandis que les scrupules de conscience le rendent prudent à l'excès ; mais aussi bien le sentiment de culpabilité que les scrupules de conscience sont, dans la névrose, des causes de stérilité, en ce qu'ils paralysent l'action. L'amour de la vérité se trouve, lui aussi, impliqué dans l'aspiration à la sécurité, il fait partie de l'idéal que nous nous faisons de la personnalité, tandis que le mensonge névrotique représente une faible tentative de sauver les apparences et constitue, pour ainsi dire, un moyen de compensation. L'amour de la vérité des névrosés est une source abondante de conflits stériles dans lesquels se trouve engagé le malade qui cherche à satisfaire son désir d'inaction et est persuadé qu'il s'élève luimême en abaissant les autres.

Tous ces essais d'élévation, toutes ces manifestations de la volonté de puissance doivent naturellement être conçus comme une forme de l'affirmation virile. Dans notre tendance à nous faire valoir, c'est, en effet, la virilité qui nous apparaît comme l'idéal le plus immédiat, et c'est conformément à cet idéal que nous groupons et rangeons toutes nos expériences, toutes nos perceptions, toutes les orientations de notre volonté. L'aperception se laisse

[1] Voir Furtmüller, *Psychoanalyse und Ethik*, E. Keinharot, München, 1912.

également diriger d'après ce schéma, le but final étant, chez le névrosé notamment, à utiliser la protestation virile contre toute dépréciation de soi-même. C'est ainsi

que l'attention, le doute, la prudence, de même que tous les autres traits de caractère, tous les autres dispositifs psychiques et corporels, mais avant tout l'appréciation de tout ce que le sujet éprouve, le jugement qu'il formule sur tous les faits de sa vie intérieure, sont subordonnés au but final de la virilité, si bien que tous ces phénomènes portent en eux et révèlent au connaisseur un dynamisme, en vertu duquel ils tendent pour ainsi dire de bas en haut, du féminin au masculin. Le déclenchement de toutes ces lignes de force, la fixation du lointain but final, la manière de se comporter à l'égard des traits inférieurs, féminins, dont on favorise la manifestation dans des occasions secondaires, afin de pouvoir les combattre d'autant plus efficacement, par la protestation, dans des occasions importantes et capitales, tout cela peut être considéré comme l'œuvre d'un facteur analogue à celui qui produit les compensations organiques : la tendance à l'équilibre [1], tendance qui s'exprime par des tentatives incessantes de suppléer à l'infériorité fonctionnelle par un surplus de travail et, dans le cas particulier qui nous occupe et qui est celui de la vie psychique, par la tendance à la sécurité, en vertu de laquelle le sujet, pour échapper au sentiment d'insécurité, fait de l'aspiration à la puissance, à la virilité, le principal objet, l'intérêt primordial de sa vie.

Une des plus grandes difficultés qui s'opposent à l'intelligence de la névrose consiste dans la protection et dans la reconnaissance que le patient accorde souvent aux traits inférieurs, de nature féminine. C'est ainsi qu'il assiste avec complaisance à l'éclosion de ses phénomènes morbides en général, qu'il ne cherche pas à étouffer ou à dissimuler ses traits passifs, masochistes, ses caractères de nature féminine, qu'il ne songe pas à se défendre contre l'homosexualité, l'impuissance, la suggestibilité, le penchant à l'hypnose, voire contre une manière de se comporter qui implique des gestes et des attitudes de nature nettement féminine. Le but final consiste toujours dans la domination des autres, que le sujet conçoit et ressent comme un triomphe viril, ou dans un arrêt de l'action. On retrouve toujours, dans la caractérologie de ces patients, les traits de compensation que nous avons décrits plus haut ; et cela n'a rien d'étonnant, si l'on songe qu'il s'agit de sujets obsédés par le sentiment de leur diminution et cherchant, par conséquent, à suppléer par tous les moyens à leur insuffisance, à trouver des substitutions à ce qui leur manque pour avoir un sentiment exalté de leur personnalité. C'est dans cette situation psychique que les facteurs sexuels assument le rôle de symboles, les patients se comportent comme si, leur sexualité étant lésée, ils cherchaient une substitution à ce qui leur manque sous ce rapport. Ils trouvent une des formes de cette substitution dans la diminution, dans ce qu'on pourrait appeler la réduction féminine d'autres personnes. Cette tendance à la dépréciation contribue notablement à renforcer certains traits de caractère qui représentent de nouveaux dispositifs destinés à porter préjudice à d'autres personnes :

[1] Freud parle à ce propos du « désir de mort » qui, certes, ne représente qu'une des nombreuses possibilités de rétablir l'équilibre, la parité. Nous tenons grand compte de ce « désir de mort » dans la psychologie du suicide qui constitue incontestablement un acte de vengeance contre la vie, l'expression du mépris qu'on a pour elle, du peu de valeur qu'on lui attribue.

sadisme, haine, intolérance, jalousie, envie, etc. L'homosexualité active, les perversions qui servent à abaisser le partenaire et la passion du meurtre proviennent de la tendance à la dépréciation qui caractérise le névrosé et dont on ne saurait exagérer l'importance. Tous ces traits de caractère ne sont que la traduction réelle du symbolisme dont nous avons parlé plus haut, et cela d'après le schéma de la supériorité sexuelle de l'homme. Bref, le névrosé peut encore exalter son sentiment de personnalité en abaissant les autres, en devenant, dans les cas les plus sérieux, maître de la vie et de la mort, à l'égard de lui-même et des autres.

Nous avons parlé plus haut de la protection que le névrosé accorde à ses traits féminins, afin de combattre d'autant plus efficacement, grâce à la connaissance de ses faiblesses, son irrésistible penchant à s'abandonner, afin de pouvoir se surveiller efficacement au cours de la névrose. Cette complaisance à l'égard de ses propres faiblesses, coexistant avec la tendance du sujet à exalter sa volonté de virilité, crée l'apparence d'un hiatus dans la vie psychique du malade, hiatus que connaissent bien les auteurs qui ont cherché à l'expliquer par l'hypothèse d'une double vie, d'une dissociation, d'une instabilité d'humeur, d'une succession d'états de dépression et de manie, d'idées de persécution et de grandeur qui caractériseraient les psychoses. J'ai toujours trouvé que le lien interne qui rattache les uns aux autres ces états opposés et contradictoires est formé par la tendance à élever le sentiment de personnalité, la situation « inférieure » étant en rapport avec une humiliation, mais étant aussi nettement circonscrite et délimitée en tant que base d'opérations. Cette situation inférieure provoque aussitôt la protestation virile que le malade pousse jusqu'à s'identifier à Dieu ou jusqu'à établir un lien intime entre Dieu et lui. Ce processus apparaît avec une netteté particulière dans la manie qui éclate toujours à la suite d'un fort sentiment d'humiliation. La manie cyclique n'est, en effet, qu'une répétition régulière de ce mécanisme qui entre en action dès que le malade est envahi par un sentiment de dépression, de diminution. Ce qui favorise encore cette dissociation de la conscience, c'est le mode d'aperception rigoureusement schématique du sujet prédisposé à la névrose : avec son grand penchant à l'abstraction, il groupe tous ses faits intérieurs et tous les événements extérieurs d'après un schéma composé, pour ainsi dire, de deux rubriques opposées, comme le doit et l'avoir dans la comptabilité, sans aucune transition. Ce vice de la pensée névrotique, en rapport avec le penchant exagéré à l'abstraction, découle également de la tendance à la sécurité qui, dans ses choix, ses aspirations et ses actes, se sert de lignes d'orientation nettes, rigoureusement circonscrites, de fétiches, d'idoles et de fantômes auxquels le malade croit. C'est ainsi que le sujet devient étranger à la réalité concrète, car, pour s'orienter dans celle-ci, il faut avoir l'âme souple, et non rigide, il faut se servir de l'abstraction, et non l'adorer, la diviniser, en faire une fin en soi.

C'est pourquoi nous constatons dans la vie psychique des névrosés, tout comme dans la pensée primitive, dans le mythe, dans la légende, dans la cosmogonie, dans la théogonie, dans l'art primitif, dans les manifestations de la psychose et dans la philosophie à ses débuts, une tendance extrêmement prononcée à styliser aussi bien les faits de la vie intérieure que les personnes de l'entourage. Certes, cette stylisation n'est possible qu'à la condition que la fiction, avec sa tendance à l'abstraction, crée une séparation suffisante entre des phénomènes ne se rattachant pas les uns aux autres. Ce sont le désir

d'orientation et la tendance à la sécurité qui veillent à ce que la fiction s'acquitte de cette mission. Et la pression exercée par ces deux facteurs est souvent considérable, au point d'exiger une dissociation de l'unité, de la catégorie, de l'unité du moi en deux ou plusieurs fragments opposés.

Entre le moment où, prenant conscience de sa propre valeur, l'enfant se trouve poussé, par l'infériorité de ses organes et les maux qui en résultent, à chercher des moyens de sécurité particuliers, et le développement complet de la technique névrotique de la pensée et de sa ligne auxiliaire, constituée par le caractère névrotique, se place un grand nombre de phénomènes psychiques que Karl Groos [1] qualifie de phénomènes de dressage et que nous considérons comme autant de moyens de préparation au but final. Ces phénomènes apparaissent de très bonne heure, et subissent sans cesse l'influence de l'éducation, consciente et inconsciente. La manière dont s'accomplit le développement d'un enfant montre que celui-ci se dirige d'après une idée qui se présente, certes, dans la plupart des cas, avec un caractère fort primitif, mais a toujours une tendance à se concrétiser sous l'aspect d'une personne. C'est sous cette pression, dont le mécanisme, dans sa plus grande partie, échappe à la conscience, que s'effectuent les manifestations les plus prononcées de l'âme en voie de formation, et la vie psychique et corporelle de l'homme, à chacune des phases de son évolution, peut être considérée comme une réponse partielle à la grande question de la vie en général.

Cette réponse, autrement dit la manière d'accepter la vie, n'est autre chose, d'après l'expérience que nous avons acquise, qu'une tentative de mettre un terme à l'incertitude de la vie, au chaos des impressions, de trouver un point d'appui pour surmonter les difficultés. Déjà, nous le savons, la réflexion, l'observation, la pensée et l'anticipation, l'attention, l'appréciation et la détermination de valeurs sont autant de produits de la tendance à la sécurité. Et comme le sentiment d'infériorité fournit à l'individu qui en est atteint un critère pour l'appréciation de l'inégalité entre les hommes, il fuit son sentiment d'insécurité et d'angoisse en se mettant à l'abri d'un but final fictif, comportant un certain degré de force et de grandeur. C'est ainsi que se forme dans l'âme de l'enfant une ligne d'orientation correspondant à son besoin d'élever son sentiment de personnalité, besoin d'autant plus urgent chez le névrosé qui ressent son infériorité avec plus d'acuité. La mythologie, le folklore, les poètes, les philosophes et les fondateurs de religions ont emprunté à leur époque les matériaux à l'aide desquels ils ont constitué les lignes d'orientation qu'ils ont proposées à leurs contemporains : c'est ainsi que l'individu qui aspire à sa pleine valeur peut, selon ses prédispositions particulières, choisir entre des buts finaux tels que la force spirituelle ou physique, l'immortalité, la vertu, la piété, la richesse, le savoir, la morale des seigneurs, le sentiment de solidarité, la perfection personnelle. La mort peut également apparaître comme un asile contre l'insécurité. A un moment donné, toutes les énergies, toutes les forces vives de l'enfant se mettent au service de son monde subjectif qui ; en tant que fiction directrice, les utilise pour déformer et transformer conformément à celle-ci toutes les sensations et impulsions, tous les plaisirs et toutes les peines, et jusqu'à l'instinct de conservation ; et c'est encore la même fiction qui, chez le névrosé, utilise d'une façon particulière les faits et les expériences de la vie intérieure qui lui servent à établir des dispositifs destinés à assurer au

[1] Voir Kart Groos, *Die Spiele der Menschen*, *Die Spiele der Tiere*.

sujet le triomphe final, la réalisation de son but suprême. Mais de ses expériences et perceptions personnelles l'enfant retire certains enseignements concernant les conditions de la vie en commun, conditions dont il tient compte dans une certaine mesure, lorsqu'il forme ses idéaux et établit ses lignes d'orientation.

Ces actes préparatoires comportant un renversement des valeurs s'observent avec une netteté particulière dans les jeux de l'enfant nerveux, dans ses réflexions sur sa future profession, ainsi que dans son attitude corporelle et psychique. Nous aurons encore à nous occuper de ces phénomènes, pour autant qu'ils sont dominés à leur tour par la tendance à la sécurité. En ce qui concerne l'habitus nerveux, il convient de noter qu'il apparaît généralement de bonne heure, en tant que représentation pantomimique d'un trait de caractère, et s'exprime par une attitude soit anxieuse, pleine d'attente, de méfiance, d'incertitude, de prudence et de timidité, soit hostile, provocante, assurée, satisfaite, tranchante. Tantôt le sujet rougit facilement, tantôt il a le regard scrutateur, fuyant ou hostile. On réussit toujours à retrouver le modèle qui a présidé à la formation de l'un ou de l'autre de ces gestes, d'un trait mimique par exemple. Dans beaucoup de cas l'enfant nerveux imite le principe viril, c'est-à-dire le père ; l'imitation de la mère ne survient que plus tard, lorsque la fiction dirigeante a subi un changement de forme ; ou bien elle existe dès le début dans les cas où la prééminence a toujours appartenu à la mère. Le plus souvent, l'imitation ne se manifeste que dans les choses insignifiantes dont on ne croit même pas devoir faire part au médecin : habitude de croiser les jambes ou les bras, démarche particulière, prédilection pour certains aliments ou certains plats ; dans certains cas, lorsqu'il s'agit d'enfants particulièrement entêtés, on observe une imitation à rebours, en ce sens que l'enfant contracte des habitudes et des traits de caractère nettement opposés à ceux du modèle. Les opiniâtres habitudes anormales, telles que l'incontinence nocturne, l'onychophagie, l'habitude de sucer les doigts, le clignement d'yeux, le bégaiement, la masturbation, etc., se laissent toujours ramener à cette attitude, caractérisée par l'entêtement et l'esprit de contradiction. Ce sont là des moyens dont se sert le faible pour diminuer la distance qui le sépare du fort et supprimer le sentiment qu'il a de sa propre infériorité. Ils servent, en dernière analyse, à annihiler une autorité et fournissent aussi des prétextes qui permettent de se soustraire à une décision, de l’ajourner. C'est une sorte de langage que l'enfant emploie comme s'il voulait opposer à tous les conseils et à tous les reproches qu'on lui adresse l'invariable : « Je ne suis encore qu'un enfant. »

Tous les phénomènes plus ou moins prononcés de cette catégorie sont déjà par eux-mêmes des traits de caractère ou peuvent être considérés comme des symptômes névrotiques, c'est-à-dire comme des expressions de la tendance à la sécurité, comme des manifestations de la force de compensation, déclenchée par le sentiment d'infériorité.

Partie théorique

3

La fiction renforcée, considérée comme l'idée directrice de la névrose

Retour à la table des matières

La principale tâche de la pensée consiste à prévoir les actes et événements, à concevoir les fins et les moyens et à exercer sur les uns et les autres le plus d'influence possible. Grâce à cette anticipation, notre structure psychique apparaît en premier lieu comme un appareil de défense et d'attaque, qui s'est formé sous la pression des limites trop étroites dans lesquelles se trouve enfermée notre vie et qui rendent difficile la satisfaction de nos besoins. La satisfaction purement physiologique de nos besoins et instincts ne subsiste et ne nous suffit, en effet, que jusqu'au moment où la stabilisation ayant été réalisée, l'individu se trouve à même de lutter avec succès contre les atteintes les plus graves que lui réserve la vie. Vers la fin de la période de l'allaitement, alors que l'enfant commence à accomplir des gestes autonomes, appropriés à des buts qui ne consistent plus seulement dans la satisfaction des instincts, alors qu'il commence à occuper une certaine place dans la famille et à s'adapter à son entourage, il possède déjà certaines aptitudes, certains gestes et dispositifs psychiques. Son activité devient plus unifiée, plus concentrée et commence à avoir pour objectif de lui assurer une place dans le monde. Pour

s'expliquer cette unification, cette concentration de son activité, on est obligé d'admettre que l'enfant a fini par trouver, en dehors de lui-même, un point fixe et unique vers lequel il tend avec toutes ses énergies de croissance psychique. L'enfant a donc dû se tracer une ligne d'orientation, se proposer une image à titre de guide dans le labyrinthe de la vie, guide susceptible de l'aider à éviter la peine, à augmenter la somme de ses plaisirs. Muni de sa ligne d'orientation, guidé par son image, l'enfant commence par éprouver un besoin de tendresse, lequel fait partie des aspirations sociales innées, base et condition nécessaires de son «éducabilité » (Paulsen). À cette attitude s'ajoutent aussitôt le désir de l'enfant de gagner la bienveillance, l'assistance et l'amour des parents, des velléités d'indépendance, de provocation et de révolte. L'enfant a trouvé pour lui-même le « sens de la vie », auquel il cherche à se conformer, dont il s'applique à préciser les contours encore vagues, qui sert de point de départ à ses anticipations et de critère à l'aide duquel il apprécie ses actes et ses impulsions. Son impuissance et son incertitude l'obligent à essayer un grand nombre de possibilités, à accumuler des expériences, à édifier et à perfectionner sa mémoire, afin de pouvoir jeter un pont au-dessus de l'abîme qui le sépare de l'avenir plein de grandeur, de puissance, de satisfactions de toute sorte. L'édification de ce pont constitue pour l'enfant la tâche la plus importante, car sans lui il se trouverait tout désemparé au milieu des innombrables impressions qui l'assaillent, abandonné à lui-même sans conseils d'aucune sorte, sans direction aucune. Il est difficile de délimiter ou de définir verbalement cette première phase, qui est celle de l'éveil du monde subjectif, celle de la formation du moi. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'image que l'enfant se fait de son but doit être de nature à lui assurer une sécurité plus grande, à imprimer à sa volonté une direction plus ferme. Et il ne peut acquérir une certitude que s'il tend vers un point fixe et s'il est convaincu que lorsqu'il l'aura atteint, il sera plus grand, plus fort, débarrasse de tous les défauts et de toutes les infériorités de l'enfance. En vertu de la nature plastique, analogique de notre pensée, l'enfant se projette lui-même dans l'avenir sous les traits du père, de la mère, d'un frère ou d'une sœur plus âgés que lui, du maître, d'un animal, de Dieu. Tous ces modèles ont en commun un certain nombre d'attributs, tels que grandeur, puissance, savoir et pouvoir, et sont autant de symboles d'abstractions fictives. Comme l'idole pétrie dans la terre glaise, ils reçoivent de l'imagination humaine force et vie et réagissent à leur tour sur l'âme qui les a créés.

Cet artifice de la pensée ressemble à celui qui fait naître la paranoïa et la démence précoce, états dans lesquels le sujet, en présence des difficultés de la vie, ne trouve pas d'autre moyen d'assurer sa sécurité et de maintenir à un niveau suffisant son sentiment de personnalité qu'en ayant recours à des « puissances hostiles », créées par son imagination. Il y a toutefois cette différence qu'à l'enfant est donnée la possibilité d'échapper à chaque instant à l'emprise de sa fiction, de faire abstraction de ses projections et de se borner tout simplement à utiliser l'impulsion fournie par cette ligne auxiliaire. Son insécurité est assez grande pour le pousser à se donner des buts fantastiques en vue de son orientation dans le monde ; mais elle n'est pas assez grande pour le déterminer à refuser à la réalité toute valeur et à dogmatiser, ainsi que cela arrive dans les psychoses, l'image qu'il a prise pour guide. Il convient cependant de ne pas perdre de vue les analogies qui existent entre l'homme sain, le névrosé et le psychopathe, en ce sens que chez tous les trois le sentiment d'insécurité et la fiction jouent un rôle également important.

Ce qu'il y a de généralement humain dans ce processus, c'est que la mémoire aperceptive tombe sous le pouvoir de la fiction dirigeante. Ce fait crée les possibilités d'une conception du monde qui, dans certaines limites et avec certaines restrictions, s'impose à tous. Petit et démuni, l'enfant cherchera toujours à élargir ses limites et prendra toujours pour modèle celles du plus fort. Et il arrive, au cours de l'évolution psychique, que ce qui n'était au début qu'un artifice imaginé de toutes pièces, tirant toute son importance et toute sa valeur de ses rapports avec les autres éléments de la situation, *qu'un* moyen de se donner une attitude, de trouver une direction, de poser des jalons, devient une fin en soi, sans doute parce que c'est ainsi seulement, et non par la satisfaction directe de ses instincts, que l'enfant croit pouvoir assurer à ses actes la certitude et la sécurité dont il ressent le besoin [1].

C'est ainsi que l'âme se laisse diriger par une force vive, située en dehors de la sphère corporelle et formant le centre de gravité de la pensée, de l'activité et de la volonté humaines. C'est ainsi encore que le mécanisme de la mémoire aperceptive, avec ses innombrables expériences, se transforme, de système objectif, en un schéma subjectif qui se ressent de l'influence exercée par la fiction de la future personnalité. Ce schéma est destiné à établir avec le monde réel des liens susceptibles d'élever le sentiment de personnalité, de fournir des directives et des indications aux idées et aux actes destinés à préparer l'avenir et de les rattacher à la base immuable des prédispositions existantes. Qu'on se rappelle la profonde remarque de Charcot qui, parlant de la recherche scientifique, a dit qu'on ne trouve que ce que l'on sait, observation qui, appliquée à la vie pratique, signifie, ainsi que l'a montré Kant pour les formes de notre intuition, que le champ de nos perceptions est limité de toutes parts par un grand nombre de mécanismes et de dispositifs psychiques rigides et immuables [2]. Nos actions, à leur tour, sont déterminées par le contenu de nos expériences, jugé et apprécié à la lumière de la fiction dirigeante. Nos jugements de valeur correspondent, en effet, non à nos sensations et sentiments de plaisirs « réels », mais à l'importance que nous accordons au but fictif. Et, comme l'a dit James, nos actes s'effectuent sous une sorte d'approbation, sont subordonnés à un commandement ou à un consentement.

La fiction dirigeante constitue donc primitivement un moyen, un artifice dont se sert l'enfant pour se débarrasser de son sentiment d'infériorité. Elle déclenche la compensation et est subordonnée elle-même à la tendance à la sécurité [3]. Plus le sentiment d'infériorité est profond et intense, plus fort et plus urgent devient le besoin d'une ligne d'orientation ayant la sécurité pour but final, et plus cette ligne d'orientation elle-même est nette et tranchée ; et, d'autre part, l'efficacité de la compensation psychique est, comme celle de la compensation organique, liée à un surcroît de travail et provoque dans la vie

---

[1] Ainsi que le montre Karl Groos, dans *Die Spiele der Tiere,* notre compréhension de l'âme de l'animal repose sur le fait que nous voyons celui-ci agir, *comme s'il* suivait une ligne d'orientation fictive.

[2] A mentionner également à ce propos les travaux de Bergson.

[3] W. Stern (voir son ouvrage *Individualität* 1918) est arrivé aux mêmes conclusions indépendamment de moi. Je ne puis malheureusement reconnaître la même indépendance à certains neurologistes, tels que B. Lewandofski, par exemple, qui, en parlant des névroses de guerre,leur ont attribué, sans mentionner mes travaux, une finalité que j'ai été le premier à faire ressortir : recherche de la sécurité, de la supériorité.

psychique des phénomènes nouveaux, étonnants et souvent d'une valeur considérable. Parmi ces phénomènes figurent la psychose et la névrose dont la destination consiste à assurer le sentiment de personnalité.

L'enfant affecté d'une infériorité constitutionnelle, avec toutes les misères et les insécurités qu'elle implique, s'appliquera à donner à son point fixe un relief aussi prononcé que possible, à le placer aussi haut que possible, tracera ses lignes d'orientation avec une netteté exclusive de toute erreur d'interprétation et s'y tiendra anxieusement ou par une ferme conviction. En réalité, lorsqu'on observe un enfant prédisposé à la névrose, on a surtout l'impression qu'il procède avec infiniment de précautions, qu'il tient compte d'un grand nombre de préjugés, qu'il manque de sérénité dans son attitude à l'égard de la réalité, que son agressivité n'est qu'un expédient, puisqu'il est toujours disposé, pour faire face à une situation, à remplacer l'hostilité par la soumission. Souvent, pour consolider son attitude, il stimule des maux qu'il n'a pas, mais qu'il emprunte pour ainsi dire à son milieu, ou bien il exagère ceux qu'il a. Lorsque ces procédés restent sans effet sur son entourage, il cherche à se débarrasser de ses maux réels, en s'imposant un surcroît d'effort et de travail, ce qui a pour effet, lorsqu'il s'agit d'un excès de compensation d'anomalies de l'oreille, de l'œil, de la parole ou de la musculature, le développement d'aptitudes qualifiées et artistiques. Ou bien l'enfant cherche un soulagement dans un appui plus solide, auquel cas on voit se manifester un sentiment d'angoisse, de petitesse, de faiblesse, l'enfant se montre gauche dans ses mouvements et dans ses actes, incapable, accablé par un sentiment de culpabilité, de remords, par un profond pessimisme. Dans la même direction agissent encore la consolidation de certaines défectuosités infantiles, la fixation de l'infantilisme psychique, qui se présente parfois comme une sorte de dissociation ou de débilité, pour autant que l'une et l'autre ne proviennent pas exclusivement ou subsidiairement d'une attitude de provocation et de bravade, ne correspondent pas au négativisme enfantin.

Beaucoup de maux infantiles sont d'ordre subjectif, proviennent d'un jugement totalement ou partiellement faux, ainsi qu'on peut le constater à propos des tentatives que font les enfants pour justifier ou expliquer leur sentiment d'infériorité. Dans ces interprétations logiques interviennent souvent soit l'ambition compensatrice, soit l'agressivité de l'enfant à l'égard de ses parents. « C'est la faute aux parents, c'est la faute au destin. » « Tout vient de ce que je suis le plus jeune, que je suis né trop tard. » « Je suis une Cendrillon. » « Peut-être ne suis-je pas leur enfant ; peut-être ne suis-je pas l'enfant de ce père ou de cette mère. » « Je suis trop petit, trop faible, j'ai la tête trop petite, je suis laid. » « Je souffre peut-être à cause de mon défaut de prononciation, à cause de mes troubles de l'ouïe, ou parce que je louche ou que je suis myope. » « Dois-je incriminer la malformation de mes organes génitaux, ou le fait que je ne suis pas du sexe masculin, que je suis fillette, ou ma méchanceté naturelle, ou ma bêtise, ou ma maladresse ? » « Mon état vient peut-être de mon penchant à la masturbation, de ma sensualité, de ma perversité naturelle, ou de mon manque d'indépendance et de ma soumission exagérée. » « Il est vrai aussi que mon infériorité peut s'expliquer par ma trop grande sensibilité qui fait que je pleure trop facilement. » « Serais-je un criminel, un bandit, un incendiaire, un homme capable d'assassinat ? » « La faute en est à mes origines, à mon éducation, au fait que je suis circoncis. » « Dois-je chercher l'explication de mes maux dans la conformation de mon nez, qui est trop long,

ou dans le développement excessif ou insuffisant de ma chevelure ou dans ma constitution rachitique? » C'est ainsi que, tout comme dans les drames antiques et dans les tragédies où les personnages succombent sous le poids de la fatalité, l'enfant cherche à charger le destin et à accuser les autres de son infériorité, seul moyen pour lui de se dégager de toute responsabilité et de sauver, de préserver son sentiment de personnalité. Lors du traitement psychique des névroses, on se heurte toujours à des tentatives d'explication de ce genre qu'il est toujours possible de ramener aux rapports qui, dans l'esprit du sujet, existent entre son sentiment d'infériorité et l'idéal qu'il se fait de sa personnalité. Ces rapports créent un ensemble d'idées qui agissent sur l'âme du névrosé à la manière d'un aiguillon stimulant et servent soit à exalter la tendance à la névrose, en la poussant dans la direction de l'idéal (type : idées de grandeur), soit à offrir un refuge et un prétexte, lorsqu'il s'agit de se soustraire à une décision en rapport avec le sentiment de personnalité. Cette dernière éventualité est de beaucoup la plus fréquente et la plus importante dans la névrose, parce que le sujet s'aperçoit, avec le temps, qu'il avait placé son but névrotique trop haut pour pouvoir l'atteindre. C'est alors que, pour suppléer à son impuissance relative, il fait intervenir l'esprit d'agression, les accusations contre le sort, contre l'hérédité. Il se procure une base d'opérations durable sur laquelle il peut, dans la même intention hostile, déployer, faire passer au premier rang et stabiliser des traits de caractère tels qu'entêtement, autoritarisme, manies pédantesques, à l'aide desquels il lui est possible, à défaut du monde entier, d'exercer une domination sur son entourage, sur son petit cercle familial, en alléguant toujours de graves souffrances. Tous ces ressentiments et dispositifs créés de toutes pièces, auxquels viennent s'ajouter des défectuosités ou anomalies d'origine infantile qui, au lieu de s'atténuer, n'ont fait souvent que s'aggraver, et des symptômes morbides imités ou inventés, se rattachent intimement les uns aux autres, ce qui tendrait à prouver qu'ils dépendent tous d'un facteur qui leur est extérieur, ce facteur étant constitué, ainsi que nous le savons déjà, par la fiction ambitieuse, née de la tendance à la sécurité, par l'élévation du sentiment de personnalité. C'est dans la base fictive de ces sentiments d'infériorité que le malade, pour des raisons de sécurité, se représente ou ressent sous une forme renforcée ou exagérée, mais qui ne sont jamais insurmontables, c'est dans cette base que j'aperçois la principale chance, la principale possibilité de guérison. Le fait de savoir si le sentiment d'infériorité lui-même est conscient ou non, n'a qu'une importance secondaire. L'orgueil est souvent tellement grand que « la mémoire s'incline » (Nietzsche). Certes, la situation que nous venons d'exposer échappe au malade, et c'est pourquoi il reste, jusqu'à la découverte et au redressement du mécanisme, jusqu'à la destruction de ses dispositifs et du plan pour ainsi dire névrotique qu'il avait assigné à sa vie, le jouet de ses sensations et de ses sentiments, dont l'action se complique encore du fait de l'intervention de dispositifs et de traits de caractère qui, en niant le sentiment d'infériorité, ne stimulent que davantage la tendance à la névrose. Parmi ces dispositifs et traits de caractère nous citerons l'orgueil, la jalousie, la cruauté, le courage, la rancune vindicative, la colère furieuse, etc. En dernier lieu intervient l'ambition, avec son action paralysante.

Le fait de souligner son infériorité et de l'étaler avec ostentation joue un grand rôle dans la psychologie du nerveux. Il est destiné à attirer l'attention sur la faiblesse, les souffrances, l'incapacité, l'inutilité du malade qui, en vertu du mécanisme dont il subit la contrainte, se comporte comme s'il était malade,

doué d'une nature féminine, dépourvu de valeur, négligé, diminué, en état de surexcitation sexuelle, impuissant ou perverti. La prudence dans la conduite qui accompagne toujours ces manifestations, l'aspiration renforcée vers un degré supérieur, les efforts que fait le sujet pour jouer d'une façon ou d'une autre le rôle masculin, pour être supérieur aux autres, la certitude où il se trouve de pouvoir, grâce à ces arrangements, se soustraire aux décisions portant sur des choses capitales et d'éviter ainsi des humiliations susceptibles d'abaisser son sentiment de personnalité, tous ces faits laissent facilement deviner la situation exacte : l'opinion peu flatteuse que le névrosé professe ou affecte de professer sur lui-même constitue un artifice dont il se servira plus tard pour atteindre, avec des forces augmentées, la ligne de direction qui doit l'amener à un sentiment élevé de sa personnalité. En abandonnant certaines positions de combat pour ouvrir un champ de bataille accessoire, qui est celui de la névrose, il s'assure pour ainsi dire contre un envahissement irréparable et irrémédiable par un sentiment d'infériorité et se procure un moyen presque infaillible de s'asservir les autres, d'accaparer leur attention et leurs soins.

C'est pourquoi on constatera toujours que le névrosé (et avec lui son médecin et son entourage) regarde pour ainsi dire à côté, n'aperçoit pas la seule chose intéressante, à savoir son sentiment d'infériorité primitif, ne se rend pas compte qu'il opère avec ses symptômes comme s'il s'agissait d'une souffrance purement personnelle. Mais il ne faut pas oublier qu'en cette occasion tout le système de références dont se compose la vie du malade entre en action pour empêcher sa collaboration loyale.

Son attitude hostile à l'égard de la vie fait naître chez le malade un état d'attente que Kraepelin a très nettement constaté. Son regard est presque uniquement fixé sur sa propre personne, et il accorde à peine une pensée aux autres. Ce n'est que péniblement qu'on peut l'amener à reconnaître qu'on éprouve plus de joie à donner qu'à recevoir [1].

La trame sexuelle de la psychologie des névroses, à laquelle Freud attache une importance de premier ordre, s'explique ainsi comme étant le simple effet d'une fiction. La « libido » ne se prête à aucune mesure objective. Ses hausses et ses baisses sont toujours en rapport avec le but final fictif. Le névrosé réussit facilement à se donner l'illusion d'une forte tension sexuelle par le recours à certains procédés plus ou moins opportuns, en cherchant sans cesse à savoir si la sexualité n'est pas de nature à nuire à sa sécurité, si son sentiment de personnalité n'est pas menacé de ce côté. L'affaiblissement des pulsions libidinales, qui va parfois jusqu'à l'impuissance psychique, doit être considéré comme un expédient destiné à troubler les dispositifs naturels, comme une sorte de « comme si », destiné à contrecarrer des velléités de mariage ou de déviations sexuelles, à le préserver d'une dégradation en présence du partenaire, à l'empêcher de tomber dans la misère ou de s'enfoncer dans le crime. Les penchants pervers doivent toujours être considérés comme des dérivations ou comme des projets de dérivations, de même que les pollutions et la masturbation apparaissent comme des symboles d'un pro-

[1] Sa joie de vivre est constamment troublée par le désir de prendre et de recevoir. Le sentiment d'insatisfaction, de domination ne le quitte jamais. Tout autre est l'état d'esprit de celui qui donne, qui pense plus aux autres qu'à lui-même et jouit de ce fait d'un équilibre psychique parfait.

gramme fictif propre à assurer à la vie du malade un abri sûr. Tous ces procédés et expédients sont imposés au sujet par sa fiction dirigeante, toutes les fois que son sentiment d'infériorité devient tel qu'il redoute de se trouver en présence d'un partenaire sexuel, ainsi que cela arrive constamment dans les anomalies sexuelles [1]. Souvent le sujet considère sa conduite comme héroïque, et cette fiction est de nature à refouler dans l'inconscient ses penchants à la perversion ou à dissimuler la crainte qu'il éprouve à l'idée d'un partenaire sexuel, ou encore à transformer sa paresse ou sa lâcheté en une attitude stérilement agressive ou arrogante. Elle obtient le premier de ces résultats en stimulant l'orgueil du malade, et le dernier en lui faisant voir dans la nécessité une vertu et en l'encourageant à déprécier d'avance le partenaire. Les impulsions incestueuses occasionnelles, auxquelles Freud attribue un rôle si important dans la genèse des névroses et des psychoses, se révèlent à leur tour, lorsqu'on les examine à la lumière de la psychologie individuelle, comme autant de constructions et de symboles utiles et secondaires, imaginés par le malade ou par le psychanalyste et dont les matériaux, le plus souvent inoffensifs, sont fournis par le passé infantile du malade et par les dispositifs qui caractérisaient ce passé. En analysant, par exemple, le « complexe d'Oedipe » qui persiste parfois chez l'adulte, on constate qu'il n'est au fond qu'une représentation imagée, le plus souvent dépourvue de toute coloration sexuelle, de l'idée que le sujet se fait de la force masculine, de la supériorité du père sur la mère. Et c'est commettre une profonde erreur que de vouloir tirer de cette idée et de sa représentation symbolique la conclusion que l'enfant voit dans la mère la seule femme qu'il puisse soumettre à son pouvoir, sur laquelle il puisse compter, et de supposer que son désir sexuel (n'oublions pas qu'il s'agit de l'enfant) soit violent et impétueux, au point de le rendre capable de s'affirmer coûte que coûte, même au prix de luttes contre des hommes plus forts que lui et au danger de sa vie. Il ressort de cette interprétation que la névrose sexuelle révèle toujours une fiction dirigeante présentant ou recevant du thérapeute un caractère sexuel, en même temps que l'existence d'un mode d'aperception travaillant d'après un schéma sexuel et qui aurait pour effet d'inciter aussi bien le nerveux que l'homme « normal » à emprisonner le monde et ses phénomènes dans un tableau sexuel et à imposer à l'un et aux autres une interprétation sexuelle. Or, nos recherches nous ont montré que ce schéma sexuel qui s'exprime, certes, de différentes manières dans le langage, dans les coutumes et dans les usages, ne représente lui-même qu'une modification d'un schéma beaucoup plus vaste et plus ancien, à savoir du mode d'aperceptions antinomique : « masculin-féminin, » « haut-bas » [2]. Même les impulsions perverses ultérieures, profondément enracinées dans l'âme, empruntent leurs matériaux et leur direction à des sensations physiques inoffensives et à des erreurs de jugement anodines de l'enfant qui, à l'occasion, leur attache une valeur particulière et les perçoit, en raison des sensations agréables dont elles s'accompagnent, sous la forme sexuelle. Le psychologue n'a pas le droit de se placer au même point de vue, de considérer ce mode d'aperception comme définitif et de postuler, à l'exemple du patient,

---

[1] Voir Adler, *Das Problem der Homosexualität*, E. Reinhardt, München.

[2] Voir le rêve d'Hippias, chez Hérodote, VI, 107 : « il croyait coucher auprès de sa mère ». Il a fait ce rêve, alors qu'il avait l'intention de conquérir sa ville natale, comme cela lui était déjà arrivé une fois, lorsqu'il accompagnait son père. Ici le « complexe d'Oedipe » apparaît comme le symbole du désir de domination. Chez les Romains « coucher auprès de quelqu'un » était également une expression symbolique du désir de domination, de triomphe. Cf. le double sens du mot « subigere ».

l'existence de facteurs sexuels réels, là où on ne se trouve en présence que d'une simple fiction. La tâche du médecin consiste plutôt à montrer au malade ce qu'il y a de superficiel dans son essai d'orientation, à le détruire comme ne répondant pas à la réalité des faits et à affaiblir le sentiment d'infériorité qui cherche anxieusement des lignes de direction, dans l'espoir d'obtenir par des voies détournées la possibilité de l'affirmation virile. La perversion signifie toujours que l'homme cherche à s'écarter de la norme, de peur d'être blessé dans son amour-propre. On retrouve la même situation chez les sujets s'adonnant à la masturbation, manifestant une affection exagérée pour des parents de sang proches ou éloignés, dans la pédophilie et la gérontophilie, dans l'impuissance, dans l'absence d'éjaculation et dans la frigidité.

La mémoire aperceptive qui exerce une si grande influence sur l'image que nous nous faisons du monde travaille aussi, sinon avec un schéma proprement dit, avec une fiction schématique, conformément à laquelle nous choisissons et façonnons nos sensations, nos perceptions et nos représentations ; et toutes nos impulsions et aptitudes sont orientées dans le sens de cette fiction, jusqu'à ce qu'elles deviennent de véritables dispositifs psychiques et techniques. Le mode de travail de notre mémoire consciente et inconsciente et la structure individuelle qu'elle affecte obéissent à l'idéal de la personnalité et à ses critères. Pour ce qui est de cet idéal, nous avons pu montrer qu'il était destiné, en tant que fiction dirigeante, à poser le problème de la vie toutes les fois que le sentiment d'infériorité et d'insécurité exige une compensation. Ce point fixe qui sollicite nos tendances et nos aspirations et auquel nulle réalité ne correspond, exerce une influence décisive sur le développement psychique, en ce qu'il nous permet de nous orienter dans le chaos du monde, en dirigeant, pour ainsi dire, notre marche ; c'est ainsi qu'un enfant qui apprend à marcher se laisse guider dans ses premiers pas par un but fixe quelconque. Avec plus de force encore, le nerveux s'accroche à son dieu, à son idole, à l'idéal qu'il se fait de la personnalité et, pendant qu'il fait tous ses efforts pour ne pas s'écarter de la ligne de direction qu'il s'est imposée, il perd de vue, volontairement et intentionnellement, la réalité, alors que l'homme sain est toujours disposé à renoncer à ce moyen auxiliaire, à cette béquille pour regarder la réalité en face, avec des yeux sereins et hardis. Le névrosé ressemble à un homme qui, après s'être recommandé à Dieu, attend patiemment et plein de foi ses directives ; il *est, pour ainsi dire, cloué à la croix de sa fiction.* L'homme sain est capable, lui aussi, de se créer une divinité, il se sent, lui aussi, attiré en haut ; mais cela ne l'empêche pas d'avoir toujours présente à l'esprit la réalité, de compter avec elle, toutes les fois qu'il est appelé à agir, à créer. Nous pouvons donc dire que *le nerveux subit l'influence hypnotisante d'un plan de vie fictif.*

Ajoutons toutefois que dans tous les cas *l'idéal de la personnalité* (pour beaucoup de raisons, nous évitons le terme « idéal du moi »), situé en dehors de la réalité, reste efficace, et nous en avons la preuve dans l'orientation qu'adoptent l'attention, l'intérêt, la tendance qui se fixent toujours sur des points de vue donnés d'avance. La finalité qui caractérise notre comportement psychique et les dispositions qu'elle crée font que nos actions, engagées dans une direction déterminée, ne suivent cette direction que jusqu'à un certain point ; que nos impulsions volontaires et involontaires visent toujours, ainsi que l'a montré Ziehen, à obtenir un certain effet au-delà duquel leur efficacité disparaît ; que nous sommes même obligés d'attribuer, avec Pavlov, une

fonction intelligente à nos organes. Tous ces phénomènes sont tellement frappants et impressionnants que philosophes et psychologues ont de tout temps été tentés d'invoquer l'intervention du principe téléologique là où il ne s'agissait pas d'une tentative d'orientation, voulue et calculée, vers un point postulé comme fixe et immuable.

La notion auxiliaire de la *sélection naturelle* est impuissante à expliquer tous ces effets dont l'interprétation varie avec les occasions qui les font naître. Toutes nos expériences nous commandent impérieusement de rattacher tous ces phénomènes à une fiction consciente dont les émanations conscientes, mais affaiblies, forment les buts finaux auxquels se conforment, en dernière analyse, et la manière dont nous concevons nos expériences intérieures et notre activité.

Il est plus facile de décrire les détails de cette fiction directrice que de définir la fiction elle-même, le but final fictif. Les recherches psychologiques ont fait ressortir, jusqu'à ce jour, un certain nombre de buts finaux. Étant donné le point de vue auquel nous nous plaçons ici, nous pouvons nous contenter de n'en envisager que deux. La plupart des auteurs admettent que toutes les actions et manifestations volontaires de l'homme sont dominées par les sentiments de plaisir et de déplaisir. Une observation superficielle des faits semble confirmer cette manière de voir, car rechercher le plaisir et éviter la peine apparaît, en effet, comme la principale préoccupation, la tendance capitale de l'âme humaine. Mais cette théorie repose sur une base bien fragile. Nous n'avons aucun moyen de mesurer la sensation agréable, voire la sensation en général. En outre, il n'est pas une perception, pas une action qui ne varient selon les moments et les lieux, selon les individus aussi, éveillant des sensations agréables chez les uns, désagréables chez les autres. Les sensations primitives elles-mêmes, celles qui, résultant de satisfactions organiques, présentent une certaine gradation, en rapport avec le degré de rassasiement et avec le niveau de culture, si bien que seules les grandes privations sont de nature à faire entrevoir un but final dans la satisfaction pure et simple. Une fois cette satisfaction obtenue, l'âme humaine n'aurait-elle plus besoin d'aucune autre ligne de direction ? Nous pensons, au contraire, qu'étant donné son besoin d'orientation et de sécurité, il lui faut un point de vue plus stable que le principe vacillant du plaisir et un objectif plus ferme que la satisfaction à l'aide de sensations agréables. L'impossibilité où il se trouve de s'orienter d'après ce principe et d'y conformer ses actions force même l'enfant à renoncer à des tentatives de ce genre. C'est enfin abuser d'une abstraction et se rendre coupable d'une pétition de principe que d'assigner le rôle d'un mobile dirigeant à la recherche du plaisir, après avoir déclaré au préalable que toutes nos tendances et impulsions ont un caractère libidinal, c'est-à-dire ont pour but et objectif le plaisir. Schiller, qui avait passé par l'école de Kant, voyait beaucoup plus loin et plus juste, lorsqu'il disait qu'à l'avenir c'est la « philosophie » qui dirigera les événements terrestres, tout en déclarant que dans le présent cette direction appartient encore à la faim et à l'amour. Mais attribuer cette direction, ainsi que le fait Freud, à la sexualité ou, ce qui est pour lui la même chose, à la libido, à l'amour en général, c'est faire violence à la pensée logique, c'est se rendre coupable d'une fiction de mauvaise qualité qui, acceptée comme un dogme, devait nécessairement engendrer de nombreuses difficultés et une grande confusion d'idées, parce qu'elle constituait un véritable défi à la réalité. C'est que la notion « amour » est encore trop peu

différenciée. Elle s'applique à un grand nombre de manifestations, essentiellement différentes, du sentiment collectif, et lorsqu'on l'emploie d'une façon irréfléchie, on devient facilement victime d'une illusion à la faveur de laquelle elle apparaît comme se rattachant exclusivement à la sexualité. C'est à cette imprécision de langage (amour maternel ou paternel, amour filial, amour conjugal, amour de soi-même, amour de la patrie, etc.) que nous devons la conception erronée de Freud. Il retrouvait dans tous les rapports les nuances et les tons érotiques qu'il avait au préalable, sans s'en rendre compte, introduits dans la notion « amour » (« libido »).

Il paraît plus difficile de déposséder de sa primauté le principe de la *conservation personnelle* qui s'appuie, d'une part, sur les constructions auxiliaires que lui offre la téléologie et d'autre part, sur la théorie de la sélection darwinienne. Mais nous sommes à même de constater à chaque instant que nous accomplissons des actions qui sont en contradiction aussi bien avec le principe de la conservation personnelle qu'avec celui de la conservation de l'espèce ; qu'un certain arbitraire nous pousse à déplacer continuellement, dans le sens de la surestimation ou dans celui de la sous-estimation, la valeur que nous attachons à la conservation personnelle (comme celle que nous attachons au plaisir) ; que, renonçant souvent, partiellement ou totalement, à la conservation personnelle, nous nous surprenons en train d'aspirer à la mort, lorsqu'il s'agit d'obtenir un plaisir ou d'éviter une peine et que, d'autre part, nous renonçons souvent au plaisir, lorsqu'il est incompatible avec la conservation de notre moi. Il s'agit là de deux impulsions qui sont certainement les plus efficaces parmi toutes celles qui contribuent à exalter notre sentiment de personnalité. Pour les caractériser de plus près, on peut dire qu'elles expriment deux manières distinctes d'envisager le monde et la vie et correspondent à deux types humains distincts (entre plusieurs autres) : chez les individus de l'un de ces types le sentiment de personnalité est, pour ainsi dire, inséparable du sentiment de plaisir, tandis que les représentants de l'autre type ont besoin, avant tout, de se sentir vivre, d'avoir la certitude de leur immortalité. Il en résulte des modes d'aperception différents, des manières de penser opposées, les uns ramenant toutes leurs aperceptions et pensées au « plaisir-déplaisir », les autres à l'antithèse « vie-mort ». Les uns sont incapables de mépriser le plaisir, les autres la vie. C'est l'idée de la reproduction qui s'exprime, à son tour, dans le schéma antithétique « masculin-féminin » qui sert de lien entre les deux types, en aiguillant les représentants de l'un et de l'autre dans la direction de la « protestation virile ». Pour autant qu'il s'agit de sujets nerveux, les représentants de premier type cherchent à compenser les sentiments désagréables que leur cause leur infériorité organique, tandis que les représentants de l'autre type ont toujours vécu et ont toujours été entretenus dans la crainte de la mort prématurée. Étant donné leur manière de concevoir le monde, les uns et les autres n'aperçoivent que des fragments de celui-ci, leur âme est affectée d'une cécité partielle, mais, tels les daltoniens, ils ne voient que d'une manière plus aiguë les couleurs pour lesquelles ils sont adaptés.

Et nous terminerons cet exposé critique en insistant sur la *primauté absolue de la volonté de puissance,* fiction qui apparaît et se développe d'une façon d'autant plus précoce et brusque que le sentiment d'infériorité organique éprouvé par l'enfant est plus envahissant et plus violent. C'est le désir de sécurité qui crée l'idéal de personnalité, synthèse de tous les dons et de toutes

les possibilités dont l'enfant anormalement prédisposé se *croit* frustré. C'est cette fiction, avec tous les renforcements qu'elle présente par rapport à la norme, qui imprime une certaine orientation à la mémoire, un certain cachet aux traits de caractères et aux dispositions naturelles. L'aperception névrotique s'effectue d'après un schéma figuré, fait d'oppositions violentes ; le groupement des impressions et sensations s'opère d'après des critères fondés sur des valeurs faussées et imaginaires ; tous les efforts du sujet sont concentrés et dirigés vers un seul but qui consiste à transformer l'idéal en réalité.

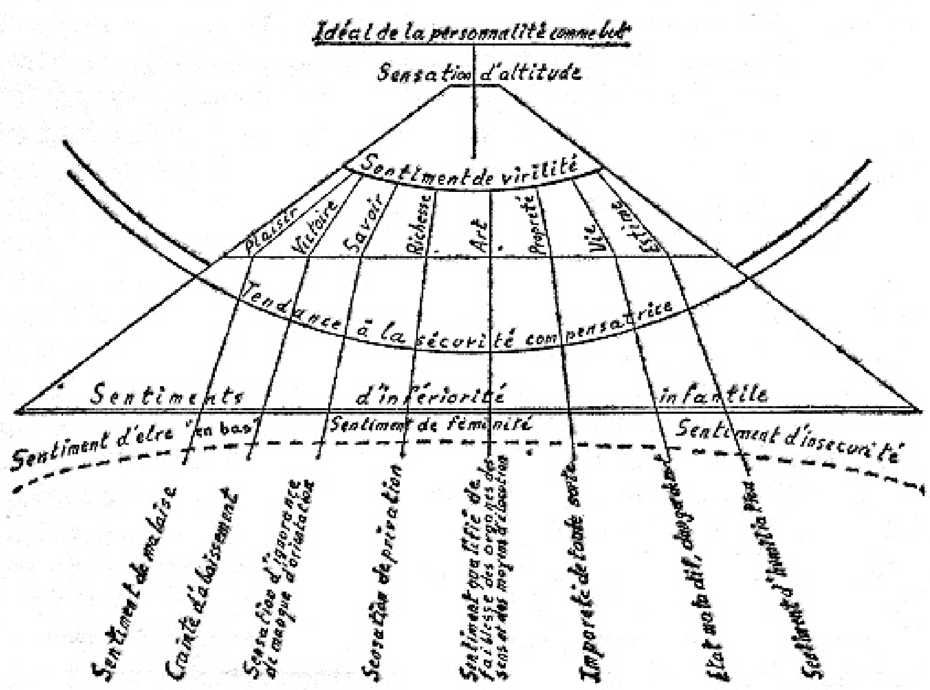
Ce qui caractérise essentiellement la fiction névrotique, *l'idéal de la personnalité* exalté, c'est que l'une et l'autre se présentent tantôt sous la forme d'un « mécanisme abstrait », tantôt sous celle d'une « image concrète », d'une fantaisie, d'une idée. Dans le premier cas, on ne doit pas perdre de vue le symbolisme de la situation et ses rapports avec les sentiments d'infériorité compensés ; dans le deuxième cas, on tiendra principalement compte du rôle du dynamisme psychique et de sa poussée « en haut ». Tant que nous n'aurons pas saisi, dans l'analyse d'une affection psychogène, cette poussée « en haut » qui, au fond, domine et caractérise toute la situation, nous n'aurons pas une idée exacte et adéquate de la nature de la maladie ; car quelque précieux et féconds que soient les points de vue des psychothérapeutes, leur conception restera incomplète, sans lien moral et psychique, aussi longtemps qu'ils ne tiendront pas compte de l'influence que des mobiles secondaires, tels que la recherche du plaisir, l'instinct de la conservation personnelle, l'affectivité (Bleuler) et tous les autres mobiles découlant du sentiment d'infériorité (Adler), exercent sur la formation et la nature de l'idéal de la personnalité.

L'idéal de la personnalité présente naturellement, dans la plupart des cas, sinon dans tous, un grand nombre de nuances, chacune étant fournie par une infériorité organique distincte et la plupart des sujets présentant généralement plus d'une infériorité. Voici un schéma provisoire, certainement incomplet, parce qu'il n'y est pas tenu compte des corrections apportées par les sentiments altruistes, schéma qui correspond davantage à l'âme abstraite du sujet nerveux qu'à la structure concrète et réelle de l'âme saine.

En consultant ce schéma, destiné à fournir un moyen d'orientation superficielle, on doit penser aux innombrables associations possibles entre les éléments dont ils se composent. Sans nous occuper de ces associations et de leurs nombreuses applications, nous attirerons seulement l'attention sur quelques phénomènes marquants et sur le camouflage qu'ils subissent du fait des sentiments altruistes, ce qui nous fera faire un pas de plus vers l'intelligence de la névrose et du caractère névrotique.

Chacune des lignes directrices de la névrose, ainsi que le mécanisme psychique sur lequel elles reposent, peut devenir ou être rendue accessible à la conscience à la faveur d'une image-souvenir. Cette image peut avoir pour source le reste d'une expérience infantile, ou bien se présenter comme un produit de l'imagination, comme une manifestation de la tendance à la sécurité. Elle peut être un symbole, une sorte d'étiquette désignant un certain mode de réaction, et sa formation ou transformation peut parfois s'effectuer à une époque assez avancée, alors que la névrose est déjà développée. Résultant manifestement de la tendance à l'économie de la pensée, d'après le principe du

moindre effort (Avenarius), l'image en question ne tire jamais son importance de la nature de son contenu : elle n'est qu'un schéma abstrait, le reste d'un événement psychique à la faveur duquel s'est réalisée un jour la volonté de puissance. Quelque concrète qu'elle se présente en apparence, cette fiction schématique doit toujours être considérée comme ayant un sens allégorique. En elle se reflète, avec une partie réelle des événements et faits intérieurs, une « morale », l'une et l'autre ayant été maintenues à l'état de souvenir, soit à titre de guide, soit à titre de préjugé destiné à empêcher le sujet de s'écarter de la ligne d'orientation principale. Ces images-souvenirs, ces fantasmes infantiles constituent en somme autant de moyens destinés à assurer la sécurité, et aucune ne doit être considérée comme susceptible, par elle-même, d'agir en qualité de traumatisme psychique, d'exercer une action pathogénique : mais lorsque, la névrose une fois établie, le malade commence à éprouver un sentiment d'humiliation qui le pousse à recourir aux compensations depuis longtemps préparées et déjà impliquées dans les images-souvenirs, celles-ci sont amenées au premier plan et sont utilisées soit pour justifier, soit pour interpréter la conduite névrotique.



Il s'agit avant tout de sensations de douleur, d'angoisse, de certaines dispositions affectives qui, impliquées dans ces souvenirs, sont susceptibles de se réaliser d'une façon hallucinatoire et peuvent être assimilées aux hallucinations acoustiques et optiques. Il s'agit naturellement des souvenirs les plus typiques, de ceux qui se rapprochent le plus de la ligne principale que le névrosé suit dans ses efforts d'élever son sentiment de personnalité. Ce qui caractérise l'âme du névrosé, c'est précisément la force et l'obstination avec lesquelles elle suit cette ligne, jusqu'à se confondre, pour ainsi dire, avec elle.

Les symptômes naissent des contradictions avec la réalité, des conflits qui en découlent et de la nécessité d'acquérir une valeur et une puissance sociales. Ceci apparaît avec le plus de netteté dans les psychoses où la ligne d'orientation est suivie avec plus de vigueur encore et où le malade ne se livre à des interprétations arbitraires de la réalité et à des démonstrations de toute sorte que dans le but de faire ressortir, pour ainsi dire, son inaptitude. Dans les deux cas le malade se comporte comme s'il avait toujours les yeux fixés sur le but final à atteindre. Dans la névrose, il exagère et combat les obstacles réels qui s'opposent au redressement de son sentiment de personnalité, lorsqu'il ne les tourne pas à l'aide de subterfuges. Quant au psychopathe, attaché à son idée (fixe), il essaie, pour maintenir son point de vue irréel, de transformer la réalité ou de n'en pas tenir compte. Freud, auquel nous devons la découverte du symbolisme de la névrose et de la psychose, a attiré notre attention sur les nombreux symboles qui caractérisent les affections de ce genre. Il s'est malheureusement contenté de signaler les éléments sexuels, réels ou possibles, qu'on peut rattacher à ces symboles, sans poursuivre leur analyse jusqu'au point où ils aboutissent au dynamisme de la protestation virile, de l'aspiration à un niveau supérieur. C'est ainsi que, pour Freud, tout le sens de la névrose s'épuise dans la transformation de pulsions libidinales, alors qu'en réalité on retrouve toujours derrière le symbolisme l'apparence ou la contrainte de la protestation virile, de l'aspiration à une personnalité supérieure.

En disant que l'idéal de la personnalité est une fiction, nous lui avons dénié toute valeur réelle ; mais nous devons ajouter pue, malgré son irréalité, il est de la plus grande importance pour l'évolution de la vie en général, pour le développement psychique en particulier. Dans sa *Philosophie du comme si*, Vaihinger a traité cette question d'une façon magistrale, en montrant que, tout en étant en opposition avec la réalité, la fiction n'en joue pas moins un rôle considérable dans le développement des sciences. J'ai été le premier à attirer l'attention sur ce double aspect de la fiction, pour ce qui concerne la psychologie des névroses, et le travail de Vaihinger n'a fait que m'encourager dans cette voie et raffermir ma manière de voir. Je suis aujourd'hui à même d'ajouter quelques nouveaux détails susceptibles de faire ressortir avec plus de clarté la nature de la fiction que représente l'idéal de la personnalité, son rôle et ses modes de manifestation dans l'âme humaine. Elle est avant tout une abstraction et doit être considérée en elle-même comme une sorte d'anticipation. Elle est le bâton de maréchal que chaque petit soldat porte dans son sac [1], une sorte de paiement anticipé qu'exige le sentiment d'insécurité primitif. La fiction se forme à la suite de l'élimination purement imaginaire des infériorités, sources de troubles, et des réalités, sources d'obstacles et d'entraves, opération qui a lieu toutes les fois que l'âme en détresse cherche une issue et une promesse de sécurité. L'insécurité, source de sentiments pénibles, est réduite à ses plus petites dimensions, pour être aussitôt transformée en sens contraire qui, en tant que but fictif, devient le point d'orientation de tous les désirs, de toutes les fantaisies, de toutes les aspirations. A un moment donné, ce but fictif peut revêtir un caractère concret. Une privation réelle

[1] Pour calmer les psychologues trop susceptibles, je dirai que ce n'est pas sans intention que je recours ici à des comparaisons empruntées à la vie militaire. La seule réserve à faire est que dans l'éducation militaire la distance entre le point de départ et le but fictif est moins grande, plus facile à mesurer, et chaque mouvement du soldat faisant des exercices a pour but de transformer en un sentiment de supériorité le sentiment de faiblesse primitif.

(restriction alimentaire, par exemple), qui a été éprouvée dans l'enfance, peut être ressentie comme un « rien » abstrait, comme un manque, et provoquer chez l'enfant le désir de posséder « tout », le superflu, jusqu'à ce que ce dernier but s'incarne dans la personne du père, d'un homme fabuleusement riche, d'un empereur tout-puissant. Plus la privation a été profonde et de longue durée, plus l'idéal abstrait et fictif sera fort et élevé, et plus profonde sera l'influence qu'il exercera sur la formation et la distribution des forces Psychiques présidant aux attitudes, dispositions et traits de caractère. Les traits de caractère que portera la personne seront ceux qu'exige son but fictif, de même que le masque de caractère, *persona*, du tragédien antique devait correspondre à la scène finale de la tragédie.

Lorsqu'un garçon conçoit des doutes sur sa virilité (et tout garçon affligé d'une infériorité constitutionnelle se sent déchu au rang d'une petite fille), il se propose un but destiné à lui assurer la domination sur toutes les femmes (le plus souvent aussi sur tous les hommes). C'est ainsi que se trouve fixée de bonne heure son attitude à l'égard des femmes. Il cherchera toujours à affirmer sa supériorité sur la femme, il dépréciera et humiliera dans toutes les occasions le sexe féminin, il s'emparera littéralement de sa mère, l'accaparera tout entière et s'attachera à la copier en jouant, afin de pouvoir d'autant plus facilement assumer vis-à-vis d'elle un rôle masculin. La névrose s~installe à partir du moment où cette attitude de l'enfant devient permanente, d'une rigidité pédantesque et lorsque le désir de domination de l'enfant, excité au plus haut degré, exige de tout le monde le même accueil, le même respect de sa personnalité que ceux qu'il trouve auprès de sa mère. C'est à ces névrosés obsédés par l'idée de l'insécurité que s'applique la remarque de Nietzsche que « chacun se forme une image de la femme d'après sa mère ; et selon l'impression qu'il garde de sa mère, il estimera la femme ou la méprisera ou se montrera généralement indifférent à son égard ». Les individus de ce type forment certainement la majorité ; mais il en est d'autres qui, ayant été méprisés par la mère, craignent d'être traités de même par toutes les femmes ou exigent des autres un dévouement à l'excès. Ce que Freud désigne sous le nom de « complexe incestueux » est un produit artificiel. Les véritables tendances incestueuses se rattachent à une sorte de phobie névrotique de la société, constituent une tentative désespérée de faire sauter la société humaine qui, en frappant d'anathème l'inceste et la masturbation, n'avait pensé qu'à son propre avantage.

Il n'est pas d'autre manifestation de la vie humaine qui s'effectue d'une façon aussi sournoise que l'édification de l'idéal de la personnalité. Nous en voyons l'explication et la cause dans le caractère combatif, pour ne pas dire hostile, de cette fiction. Elle ne naît qu'après que les avantages présentés par d'autres ont été longuement et minutieusement étudiés, examinés et mesurés et, comme elle est fondée sur le principe de l'opposition ou de la contradiction, elle doit nécessairement viser à remplacer ces avantages par des préjudices. L'analyse psychologique du nerveux révèle toujours et dans tous les cas l'existence d'une tendance à la dépréciation, dirigée sommairement contre tout le monde. Les penchants combatifs [1] s'expriment dans la rapacité, l'envie, la recherche de la supériorité. Mais la fiction de la supériorité, qui doit permettre de dominer les autres, ne peut être utilisée que pour autant que les

[1] *Voir Der Aggressionstrieb in Leben und der Neurose*, dans *Heilen und Bilden, l. c.*

rapports existants ne sont pas rompus à l'avance. C'est pourquoi elle doit se dissimuler, se masquer de bonne heure. Cette dissimulation est obtenue à l'aide d'une contre-fiction qui guide les actes visibles et permet d'approcher la réalité et de se rendre compte des foi-Ces qui y manifestent leur action. Cette contre-fiction, qui représente les correctifs sociaux, jamais absents, imprime à la fiction directrice un changement de forme, en lui imposant des scrupules, en l'obligeant à tenir compte des exigences morales et sociales et en assurant ainsi à la pensée et à l'action un caractère rationnel, c'est-à-dire universellement acceptable. Elle constitue le coefficient de sécurité de la volonté de puissance, et la santé psychique est caractérisée par les rapports harmonieux, par l'accord qui existe entre les deux fictions. Dans la contre-fiction trouvent leur expression les expériences et les enseignements, les formules sociales et culturelles et les traditions de la société. Dans les moments d'essor moral, de sécurité, d'état normal et de paix intérieure, c'est la contre-fiction qui constitue le facteur modelant et façonnant l'âme de l'individu, neutralisant ses tendances combatives et son affectivité exagérée, assurant l'adaptation de ses traits de caractère au milieu. Avec l'apparition du sentiment d'insécurité et d'infériorité et à mesure que l'individu s'abstrait de la réalité, la contre-fiction diminue de valeur à ses yeux, recule à l'arrière-plan, pour céder la place aux dispositions névrotiques, au caractère nerveux, au sentiment exagéré de la personnalité. Et on ne peut qu'admirer l'art avec lequel le névrosé, tout en s'adaptant à la contre-fiction fournie par les sentiments altruistes et sociaux, sait affirmer sa volonté de puissance, l'habileté avec laquelle il sait briller, tout en se montrant modeste ; vaincre, tout en faisant preuve d'humilité et de soumission ; humilier les autres par ses propres vertus apparentes, désarmer les autres par sa passivité, faire souffrir les autres par ses propres douleurs, poursuivre un but viril par des moyens féminins, se faire petit pour paraître grand. Il faut, pour y réussir, user d'artifices et de procédés que le névrosé connaît à merveille.

Je ne juge pas utile d'insister sur le caractère abstrait et sur le rôle de la perception et de la sensation primitives. Non moins abstraits sont et le point d'orientation fictif et le programme de vie intercalé entre le point de départ *et* le point d'arrivée, Nous avons, à plusieurs reprises, insisté sur le fait que plus le sentiment d'insécurité est intense, plus le névrosé cherche à éloigner son but final de la réalité, à le situer aussi haut que possible. À cela s'ajoute encore un autre fait, à savoir que les organes des sens, frappés d'infériorité constitutionnelle, fournissent des sensations altérées, tant au point de vue qualitatif que quantitatif, en même temps que les organes périphériques, eux aussi constitutionnellement inférieurs, manifestent un pouvoir technique également altéré : il en résulte que l'idée que le sujet se fait de sa propre personne, l'idéal qui lui sert d'orientation, l'image qu'il se fait du monde et le programme qu'il cherche à imposer à sa vie revêtent un caractère de plus en plus abstrait, de moins en moins conforme à la réalité. Il est vrai que dans certaines occasions, comme dans les manifestations créatrices de l'artiste, on assiste à une compensation, voire a une sur-compensation, à la faveur de laquelle l'image que le sujet se fait du monde tend à se rapprocher de la réalité [1]. Mais l'idéal de la personnalité, porté au degré d'exaltation le plus élevé, solidement fixé, poussé jusqu'à la divinisation, imprime souvent au névropathe et au psychopathe (même en l'absence d'idées de petitesse et de persécution qui jouent dans

[1] Voir Robert Freschl, *Zur Psychologie des Künstlers,* dans« Der Friede », Wien, 28 juillet 1918.

beaucoup de cas un rôle de facteur prédisposant) un cachet hypomaniaque et lui procure, à la faveur d'une sorte de certitude intérieure, sans laquelle l'établissement du but final serait impossible, un sentiment de prédestination. À mesure que l'insécurité augmente ce sentiment se renforce et apparaît nettement comme une anticipation de la fiction directrice, comme une sorte de paiement anticipé.

Voici comment Gustav Freytag décrit, dans ses *Erinnerungen aus meinem Leben*, le rôle de ce facteur de compensation et de sécurité :

« Le tir à la cible me devenait cependant de plus en plus difficile, et je me suis aperçu, pendant les exercices que je faisais à Oels, que j'étais très myope. Lorsque j'en fis part à mon père pendant les vacances, il me conseilla de tâcher de me passer de lunettes et me raconta l'histoire d'un théologien de ses amis qui le supplia un matin de lui chercher ses lunettes, sans lesquelles il lui était impossible de se lever et de retrouver son pantalon. J'ai suivi fidèlement ce conseil et ne me suis servi de verres qu'au théâtre et devant des tableaux. J'en éprouvais certains inconvénients que je cherchais bravement à surmonter, et il m'est souvent arrivé de passer, sans les apercevoir, à côté de choses qui auraient sûrement inquiété un observateur plus sagace. J'ai été souvent privé de ce qui est une source de joie pour les autres : du plaisir que procurent la vue d'un parterre de fleurs, le luxe et l'élégance des habits, les visages expressifs, la beauté féminine, *le* regard qui rayonne, le salut amical adressé de loin. Mais *comme l'âme s'accommode facilement de l'insuffisance des sens,* j'ai été récompensé de mes privations par une meilleure compréhension de ce qui se faisait dans mon champ visuel immédiat et par une rapide divination de ce que je ne voyais pas nettement : si les sensations que je recevais étaient peu nombreuses, je m'assimilais en revanche plus tranquillement et plus intimement celles qui m'étaient accessibles. Je dois dire toutefois que la perte fut plus grande que le gain ; mais la prédiction de mon père s'était réalisée : j'ai conservé toute ma vie durant une vision immuablement aiguë de ce qui se passait dans mon proche voisinage. »

Nous nous trouvons certainement là en présence d'un cas d'abstraction visuelle, dans lequel le divorce avec la réalité est déjà assez prononcé. Imaginons-nous un sujet se trouvant dans le même cas, mais subissant par surcroît la pression de la tendance à la sécurité : nous assisterons alors à la formation d'une aptitude aux hallucinations visuelles qui se manifestera même en dehors de l'état de rêve ou de rêverie, toutes les fois que le sujet éprouvera le besoin d'être calmé ou rassuré. L'abstraction et, avec elle, l'anticipation peut aller encore plus loin et donner lieu à des phénomènes pathologiques surprenants chez les « télépathes », les spirites, les clairvoyants. Ce qui, avec une force irrésistible, pousse les sujets à dépasser les limites assignées à l'homme, c'est, comme toujours, le sentiment d'infériorité, en vertu duquel le sujet, conscient de sa propre faiblesse, attribue aux autres une pénétration qui leur permet de voir les choses les plus cachées, les plus intimes. Chez l'enfant, la tendance à la sécurité peut de bonne heure atteindre ce point et faire naître chez lui la conviction que les autres voient jusqu'au fond de son âme, devinent ses pensées les plus intimes. Telle est également la conviction d'un grand

nombre de névropathes et de psychopathes ; elle possède la même valeur que le sentiment de culpabilité et la scrupulosité névrotique, qui sont autant de mesures de précaution contre l'abaissement menaçant du sentiment de personnalité, contre la honte, le châtiment, la raillerie [1], l'humiliation, contre le penchant à jouer un rôle féminin, et qui vont jusqu'à paralyser complètement l'aptitude à l'action.

La plus grande aptitude du névropathe à l'abstraction, à l'anticipation forme la base non seulement de ses hallucinations, de ses symptômes, de ses fantaisies et de ses rêves, mais aussi de l'exagération apparente de ses fonctions organiques qu'il transforme, à la suite d'une surestimation tendancieuse, en dispositifs de combat. La névrose trouve, en outre, un aliment dans la prévoyance et la prescience abstraites qui se transforment en cette prudence névrotique qu'on retrouve dans tous les cas et qui fait que le malade ne voit, ne juge et n'apprécie toutes les influences et rencontres qu'il peut subir qu'à travers le schéma «triomphe-défaite ». Par la sensibilité exagérée de ses organes, phase préliminaire des hallucinations, par sa grande susceptibilité aux odeurs, aux bruits, aux contacts, aux températures, aux douleurs, aux sensations gustatives, par ses dégoûts et ses répugnances, le névrosé se rend encore insupportable à son entourage, et c'est en prétendant être jugé d'après des critères particuliers qu'il établit un accord entre tout ce qu'il fait et sa ligne de direction fictive, qui est celle de la virilité. Il met au service de la même tendance à la sécurité toutes sortes d'absurdités et de superstitions - une croyance profondément enracinée à une fatalité funeste, à une malchance qui le poursuivrait, et tout cela à seule fin de se persuader et de persuader les autres qu'il est tenu aux plus grandes précautions, à l'extrême prudence. Et c'est enfin pour atteindre le même but que le névrosé a recours au réveil hallucinatoire de l'angoisse, moyen dont il se sert largement toutes les fois qu'il croit sa sécurité menacée,

Nous nous proposons de montrer dans ce livre, en nous appuyant sur des preuves aussi multiples que variées, que les traits de caractère et les dispositions affectives sont avant tout au service de la fiction directrice. La ligne d'orientation, presque verticalement ascendante, que suit le nerveux, exige des moyens particuliers et des formes de vie spéciales, les uns et les autres se résumant dans ce que nous appelons le « symptôme névrotique ». Partout où son système de relation névrotique est susceptible d'être mis en mouvement, même dans des endroits éloignés de son entourage immédiat, le malade établit des dispositifs destinés à assurer sa sécurité, dispositifs de clôture et de couverture souvent incompréhensibles, mais dans lesquels s'affirme impérieusement et victorieusement son impulsion centrale : la volonté de puissance. D'autres fois, lorsque la ligne droite ne lui paraît pas devoir le conduire au triomphe qu'il recherche, il s'engage dans des voies latérales, prend des chemins détournés, mais en ayant toujours soin de ne pas perdre de vue la ligne principale. Souvent le névrosé remplace certains phénomènes nerveux par d'autres, jusqu'à ce qu'il tombe, par une sorte de tâtonnement, sur le symptôme le plus grave, celui qui s'accorde le mieux avec l'idée directrice. De ces phénomènes et de leur psychogenèse le lecteur trouvera, je l'espère, une description détaillée dans le livre que je lui soumets. Ils procèdent tous

---

[1] *Voir Ueber neurotische Disposition et Die Lehre von der Organminderwertigkeit in der Philosophie and Psychologie,* dans *Heilen und Bilden, l. c.*

d'aptitudes depuis longtemps préparées et entraînées, aptitudes dont l'aperception névrotique exagère la valeur ; et cette exagération se justifie aux yeux du névrosé par le fait que les aptitudes en question lui apparaissent comme une arme des plus efficaces dans la lutte pour la conquête du sentiment de personnalité idéale. Ces aptitudes commencent à se former au début de la névrose, se développent à mesure que s'édifie le sentiment de la personnalité et finissent par s'adapter, par s'incorporer à celle-ci. Elles se montrent avec le plus de netteté dans les souvenirs d'enfance persistants, dans les rêves récurrents, dans la mimique et le comportement général, dans les jeux des enfants et dans les idées qu'ils se font de leur future vocation, de leur avenir en général.

Plus l'idée directrice est haut placée, plus elle éloigne son porteur, le nerveux, de la réalité. Cet état crée souvent un sentiment de dépaysement dont le sujet ne manque d'ailleurs pas d'exagérer l'importance et qu'il utilise tendancieusement, afin de recommander un recul prudent, en présence d'une situation incertaine. En opposition avec cette tendance au recul, d'autres sujets éprouvent souvent le sentiment injustifié de familiarité avec une situation donnée, le sentiment du « déjà vu », qui se sert d'une analogie cachée comme d'un moyen d'avertissement, d'encouragement [1]. Il m'est arrivé de voir des élèves névrosés intervenir dans une question qui leur était tout à fait inconnue, mais avec la profonde conviction qu'elle leur était familière. Je n'ai pas besoin de dire que leur intervention en pareil cas n'a jamais été heureuse. Des expériences de ce genre sont de nature, à cause des déceptions qu'elles laissent, à rendre très suspect au névrosé son sentiment du « déjà vu », du « déjà entendu », son sentiment de « familiarité ». En exagérant l'idée qu'il se fait de sa personnalité et en s'attachant de toutes ses forces à la certitude que cette exagération lui procure, le malade en arrive à se sentir (et à être vraiment) détaché du monde, sentiment et fait auxquels il ne manque pas de faire subir également une exagération tendancieuse. La crainte de tout ce qui est nouveau, la lourdeur des mouvements, la maladresse, la timidité, la taciturnité, tels sont quelques-uns des traits qui caractérisent le névrosé détaché de la réalité et occupé à l'interpréter, à la reconstruire à sa façon, à se la représenter comme hostile et comme étant sans valeur pour lui. Dans les cas les moins graves, le sujet trouve alors une compensation dans une contre-fiction qui le rapproche de la réalité. Mais alors il s'efforce, à la faveur d'une nouvelle abstraction, le plus souvent irrésistible, à exagérer le rôle et l'importance de cette réalité, à voir en elle une source inépuisable d'erreurs et de défaites contre lesquelles il juge nécessaire d'être sur ses gardes. L'oscillation entre l'idéal et la réalité se manifeste chez le névrosé d'une façon exagérée, et la

[1] Le sentiment de dépaysement et celui de familiarité qu'on observe dans les névroses ont leur analogue dans les avertissements et les exhortations d'une voie intérieure qu'on entend dans le rêve, dans l'hallucination et dans la psychose. Le sentiment de dépaysement montre que le patient ne se trouve pas adapté à la vie d'ici-bas, qu'il se considère déjà comme un être à peu près supérieur, auquel la vie n'offre rien de tentant. On peut ranger dans la même catégorie certains sentiments d'ordre général, inspirés également par l'orgueil : le malade se sent notamment vivre comme dans un rêve, il se sent embarrassé, mal à l'aise, n'être pas ce que tout le monde croit, etc. Il est facile de voir l'analogie qui existe entre cet état, d'une part, « l'isolement », l'état crépusculaire, les délires, voir l'extase, d'autre part. Cette aptitude à se soustraire à l'adaptation, cette aptitude à la « dépersonnalisation » (Janet) va de pair avec la décomposition à peu près complète du sentiment de solidarité. La vanité, l'orgueil deviennent les seules directives, ou à peu près. La logique, la faculté créatrice, la participation à l'âme collective disparaissent.

manie du doute, agissant à la manière d'un frein, prépare la recherche de la « seule et unique vérité » du but final représenté par la virilité. Ou bien le névrosé conserve les formes extérieures d'une manière pédantesque, s'y attache comme à un fétiche et leur attribue une valeur exagérée, comme si elles représentaient pour lui une garantie de sécurité. Je crois avoir trouvé une allusion à cette dernière attitude dans une des lettres de Hebbel [1] : « Il faut apprécier à leur juste valeur les formes extérieures, objet de tant de railleries frivoles de la part de la jeunesse : dans notre monde désordonné et agité elles constituent le seul moyen qui nous permette de faire les distinctions nécessaires. » Dans les petites occasions comme dans les grandes, le sujet aspire toujours à la sécurité, et il cherche à la réaliser en se fondant sur des analogies, par des moyens abstraits, en se conformant à certains principes.

Pour ce qui est de la fréquence, et surtout de la prédominance, des facteurs sexuels dans la névrose, l'analyse impartiale et objective les explique par les raisons suivantes :

1. les facteurs sexuels constituent le moyen d'expression le plus approprié de l'affirmation virile ;

2. il ne dépend que de la volonté du patient de transformer les sentiments qu'il éprouve du fait de ces facteurs en sensations réelles ;

3. à la faveur de ces facteurs, le névrosé est à même de se soustraire à la « soumission » à l'amour et aux nécessités et obligations sociales qu'il comporte. Pour pouvoir s'échapper « par la tangente », il se remplit de matériaux sexuels perturbateurs.

Ce qui, pour le patient, fait la valeur de la ligne sexuelle fictive qu'il suit, c'est l'appui qu'elle prête à son sentiment de personnalité, c'est le caractère d'abstraction qu'elle présente, c'est enfin le pouvoir qu'elle possède d'engendrer des hallucinations que le patient est capable de concrétiser et de transformer en anticipations.

La tendance aux hallucinations que présente le nerveux constitue donc une manifestation spéciale du mécanisme à l'aide duquel le sujet cherche à assurer sa sécurité. Comme la pensée et le langage, l'hallucination utilise les souvenirs primitifs, réduits à leur plus petite ampleur dynamique et servant de point d'orientation vers lequel l'abstraction dirige la tendance à la sécurité dans ses recherches d'un appui plus ou moins solide. Sa fonction et sa mission consistent à supputer, par analogie, la longueur du chemin qui sépare le sujet des hauteurs vers lesquelles il aspire ; et elle accomplit sa mission et remplit sa fonction, en soulignant, parmi les expériences simples et remontant à l'enfance, les humiliations que le sujet a pu subir ou en éveillant le souvenir consolateur d'un malheur surmonté. La faculté d'hallucination représente un dispositif, tout prêt à fonctionner, de la tendance à la sécurité, et elle emprunte ses matériaux, comme le font la pensée et l'anticipation intellectuelle, au contenu solide de la mémoire, à la différence près que dans les cas qui nous intéressent ici, celle-ci affecte un caractère névrotique. Ce que les auteurs

---

[1] R. M. Werner, *Aus Hebbels Frühzeit,* «Oesterreichische Rundschau », 1911.

désignent sous le nom de *régression* dans la névrose, dans le rêve et dans l'hallucination ne diffère en rien de la pensée courante, alimentée par les expériences quotidiennes : s'il y a une différence, elle ne porte que sur la nature des matériaux, mais elle est incapable d'expliquer la dynamique même du rêve et de l'hallucination. La dynamique psychique de l'hallucination [1] consisterait plutôt en ceci ' tourmenté par le sentiment d'insécurité, le sujet cherche passionnément une ligne d'orientation et recourt à l'abstraction, à l'analogie avec les trésors de l'expérience, à l'anticipation et à une représentation fictive, aussi rapprochée que possible de la perception sensible, pour hypostasier la direction trouvée. Cette représentation fictive constitue d'ailleurs le moyen d'expression le plus efficace, et elle peut, à la faveur d'une contre-fiction plus proche de la réalité et tout comme le rêve et la fantaisie, apparaître, à un moment donné, à la conscience du sujet, comme étant en opposition avec la réalité. Dans certains cas, la tendance à la sécurité absorbe la contre-fiction et la situe sur le même plan de réalité que l'hallucination.

Jodl voit dans la civilisation la « manifestation, dans des circonstances déterminées et avec une intensité particulière, de la tendance de l'homme à soustraire sa personnalité et sa vie à l'action des forces hostiles de la nature et à l'antagonisme de ses semblables, à satisfaire ses besoins, tant réels que spirituels, et à développer sa nature aussi pleinement et aussi librement que possible ». Le nerveux s'attache à cette tendance avec plus de force que l'homme sain, mais il est capable, en cas de besoin, de donner à son idéal, qui se perd dans les régions transcendantales, ou à la contre-fiction plus proche de la civilisation concrète, une expression plus schématique et plus abstraite, en usant pour ainsi dire d'un détour névrotique : c'est ainsi, par exemple, qu'il fait semblant de se poser en martyr, en victime bénévole de l' « antagonisme de ses semblables », croyant ainsi pouvoir d'autant plus facilement triompher de ceux-ci. C'est là une attitude que Tolstoï avait érigée en système.

À mesure que le nerveux aspire au développement aussi plein et libre que possible de sa nature, à mesure qu'il cherche à atteindre le sommet de ce qu'il pourrait appeler sa culture,' nous voyons se dérouler de nouveau ces « essais tâtonnants », si intéressants et importants au point de vue psychologique, que nous connaissons déjà et qui ont pour but d'introduire une compensation du sentiment d'infériorité primitif. Tous les organes infantiles encore inachevés mettent en œuvre toutes leurs facultés innées et toutes leurs possibilités de développement, pour élaborer des dispositifs pour ainsi dire rationnels et intelligents. Les nombreux effets manqués qui suivent les tentatives des organes frappés d'infériorité constitutionnelle font naître, étant donné les efforts plus grands qu'imposent les exigences de la réalité, un sentiment durable de déception, d'insatisfaction de soi-même. C'est ainsi qu'on voit apparaître, dès la plus tendre enfance, le désir d'être à même de dominer la situation, en se conformant à un modèle indiscutable, placé aussi haut que Possible, conçu avec toutes les perfections désirables, et le sujet s'impose un effort voulu et durable, pour suivre les yeux fermés, avec une obéissance aveugle, l'idée directrice que représente la volonté de puissance. Tel est aussi le but que se pose le névrosé et qui peut être résumé dans cette formule, consciente ou non ; je dois agir de façon à pouvoir, en fin de compte, me rendre maître de la situation. À mesure que le sentiment d'infériorité persiste chez l'enfant, l'impératif

[1] *Voir Ueber Halluzination,* dans *Praxis und Theorie,* l. c.

catégorique dont nous venons de donner la formule gagne en force et en intensité, devient plus pressant, de sorte que lorsque nous constatons que les tendances, les actes préparatoires, les dispositifs, les traits de caractère présentent, à une phase de développement quelconque, une intensité particulière, nous sommes autorisés à y voir l'effet d'un sentiment d'infériorité, lui aussi particulièrement intense à la phase en question. Les organes normaux eux-mêmes nous offrent de ces tentatives tâtonnantes, comme, par exemple, dans la manière dont nous apprenons à marcher, à voir, à manger, à entendre. Exner montre que dans le développement du langage l'enfant ne trouve les combinaisons de sons exactes et définitives qu'à la suite d'un grand nombre d'essais tâtonnants. Ces tâtonnements préparatoires offrent un caractère beaucoup plus morbide dans les organes frappés d'infériorité : dans le cas favorable de surcompensation,leurs potentialités et leur mode de travail peuvent donner naissance à des dispositions et manifestations artistiques, mais dans d'autres cas, comme dans les névroses, le sujet ne songe qu'à se tenir sur ses gardes et à s'entourer de toutes les précautions possibles. C'est en suivant le chemin que lui trace sa tendance à la sécurité que l'enfant cherche à se rendre compte de ses défauts, à y porter remède ou bien à les utiliser à la faveur d'un artifice quelconque. Ignorant la véritable raison de son infériorité, trop fier souvent pour chercher à la connaître, il est facilement porté à l'attribuer à des causes extérieures, à la « perfidie des choses », à la méchanceté des gens, des parents en particulier, et il adopte une attitude agressive, hostile à l'égard du monde réel. Le sentiment d'infériorité laisse souvent après lui un résidu abstrait, représenté par l'attente de malheurs dont le sujet s'exagère volontiers la gravité possible, dont il se sert lorsque la situation le permet, pour se suggérer un sentiment de culpabilité, afin de pouvoir justifier par de bonnes raisons ses prévisions, les mesures de prudence et de précaution dont il croit devoir user. La tendance névrotique a finalement pour effet d'élargir et de consolider les limites de la personnalité, et cet effet, le sujet l'obtient en mesurant et en essayant constamment ses forces contre les difficultés que lui oppose le, monde extérieur. C'est à ces efforts incessants qu'on peut rattacher certaines particularités des nerveux : leur manie de jouer avec le feu, de créer et de rechercher des situations dangereuses, leur passion pour tout ce qui est cruel et diabolique. De même que les penchants sadiques, les dispositions criminelles constituent une manifestation virile ; mais étant donnée leur opposition flagrante avec le sentiment social, ces dispositions se transforment rarement en actes : elles restent à l'état de souvenirs que le sujet exagère tendancieusement, afin de se mettre dans l'impossibilité de les traduire en actes.

Le fonctionnement défectueux des organes, les anomalies infantiles, le sentiment de sa morbidité en général sont utilisés par le névrosé dans un double but : il s'en sert, d'une part, pour mettre son sentiment de personnalité à l'abri des exigences de l'autorité paternelle d'abord, de la vie ensuite et, d'autre part, pour éliminer les décisions et les conflits susceptibles d'être une source de dangers pour la fiction virile, pour abandonner certaines positions de combat et les remplacer par d'autres, plus importantes. Le nerveux ira même souvent jusqu'à rechercher de petites défaites, à les provoquer artificiellement, à se créer des perspectives dangereuses, à seule fin de les donner comme une justification de sa manière d'agir et de ses précautions névrotiques. Lorsqu'on voit des sujets se cramponner, pour ainsi dire, à leurs anomalies infantiles, on

peut toujours y voir l'expression d'un défi, d'une disposition agressive à l'égard du père et de la mère.

Dans le fait que le malade cherche obstinément à comprendre les difficultés extérieures, à les surmonter, à les combattre, à les maîtriser, dans l'indifférence et le mépris qu'il professe pour la vie et ses joies, ainsi que dans l'empressement qu'il met à se soustraire à celles-ci, il faut voir un des côtés de la névrose. On constate souvent, à cette occasion, que le patient parle avec le plus ardent enthousiasme de la vie, du travail, de l'amour et du mariage, mais en se plaçant sur le terrain purement platonique ; tandis que par sa névrose il s'interdit en sous-main l'accès à toutes ces joies, afin de pouvoir exercer avec d'autant plus de force son amour de domination sur un terrain plus limité, dans sa famille, sur son père et sur sa mère.

Le regard, anxieusement scrutateur, que le névrosé dirige vers le dehors et par lequel il cherche à circonvenir, à mettre à l'abri de toute atteinte sa fiction directrice, comporte toujours un degré d'auto-observation très intense. Dans une situation d'insécurité psychique, l'idée directrice, personnifiée, divinisée, apparaît souvent comme un second moi, comme une voix intérieure qui, analogue au démon de Socrate, avertit, encourage, châtie, accuse. Et tout ce que les neurasthéniques et les hypocondriaques racontent sur la manière dont ils scrutent leur âme, contrôlent et surveillent jusqu'au moindre de leurs actes, s'applique au nerveux en général. L'observation intérieure, se servant des manifestations de la nosophobie, peut aboutir à la délimitation du champ de bataille, le névrosé étant à même, grâce à cette observation, d'opérer une retraite prometteuse de sécurité. Elle peut être considérée comme efficace, lorsque la crainte et le pressentiment d'une défaite ou d'une défaillance sont accompagnés de moyens de défense primitifs tel que l'angoisse, la honte, la timidité, et de moyens de défense plus compliqués tels que la répugnance, le dégoût, les scrupules de conscience, les crises nerveuses, qui empêchent le sentiment de personnalité de descendre au-dessous du niveau exigé. L'observation intérieure et l'idée que le sujet se fait de lui-même, toujours stimulées et renforcées par la fiction directrice qui crée une base d'opérations et déclenche l'agression, réveillent aussitôt les traits de caractère nerveux, au premier rang desquels figurent l'envie, l'avarice, le désir de domination, etc. Dans la lutte incessante que le nerveux soutient pour affirmer sa personnalité aux dépens de celle des autres, il est puissamment aidé par l'observation intérieure qui fournit des indications à ses anticipations et à ses fantaisies et annonce sa présence lorsque le patient se soustrait à une décision ou s'enferme dans le doute, afin de retarder la décision ou de la rendre impossible. Que cette observation intérieure soit imposée au malade par le sentiment qu'il a de son insuffisance, c'est ce qu'il est facile de comprendre ; et il est tout autant compréhensible qu'elle finisse, à un moment donné, par atteindre le but principal en vue duquel elle s'exerce et qui consiste à rendre évidente la nécessité d'une attitude prudente et pleine de précautions. C'est ainsi que l'observation intérieure est pour le sujet une source de retards et d'hésitations, d'égoïsme, de manie des grandeurs, d'esprit de l'escalier, de doutes, etc., bref, de toutes les manifestations qui naissent du sentiment d'infériorité ; elle sert plus particulièrement à renforcer et à contrôler les traits de caractère par lesquels s'exprime la « protestation virile », tels que le courage, l'orgueil, l'ambition, etc., ainsi qu'à approfondir, et à intensifier les tendances qui, telles que l'esprit d'économie, la ponctualité, le zèle, la propreté, constituent des

moyens par lesquels le sujet cherche à assurer sa sécurité. Elle exerce également une grande influence sur l'attention dont elle assure l'orientation, de sorte qu'on peut dire qu'elle occupe, dans le réseau des moyens de défense et de protection, une place prépondérante. Il est bon de savoir toutefois que les données qu'elle fournit sont tendancieusement faussées. C'est une erreur de les considérer comme libidinales ou agréables. La fonction de l'auto-observation consiste plutôt à grouper, d'une manière tendancieuse, toutes les impressions fournies par le monde extérieur, à les ramener pour ainsi dire à un texte unique, de façon à mettre à la disposition du sujet un moyen mathématique ou statistique, c'est-à-dire d'une efficacité aussi probable que possible, propre à empêcher son insécurité primaire de se révéler et, par conséquent, d'échapper à une défaite. Dans la *Disposition névrotique (Neurotische Disposition, l.* c.), j'ai pour la première fois attiré l'attention sur ce dynamisme de la névrose que je me propose, dans le présent ouvrage, d'approfondir et d'amplifier. L'observation intérieure, éveillée et intense, constitue donc une des étapes sur le chemin de la névrose, quels que soient les beaux résultats dont lui sont redevables la philosophie, la psychologie, notre connaissance du monde et de l'homme. Elle constitue la philosophie personnelle du névrosé qui, à la suite d'une fausse conclusion, s'écarte de la réalité du monde et dont l'aberration, que l'analyse est à même de corriger, trouve une précieuse analogie dans le [en grec dans le texte] du sublime philosophe. L'aberration en apparence incorrigible, qui est à la base des élucubrations et de l'observation intérieure du psychopathe et qui doit être considérée plutôt comme voulue et comme ayant pour but de préserver, de sauvegarder la valeur que le sujet attache à sa personnalité, cette aberration, disons-nous, est de nature à nous rendre plus compréhensible celle qui se manifeste dans les observations intérieures du névrosé.

Il est donc impossible d'envisager la tendance qui pousse le nerveux à rechercher la sécurité et d'examiner les moyens de défense dont il se sert à cet effet, sans envisager et examiner en même temps le facteur opposé, c'est-à-dire l'insécurité. Sécurité et insécurité sont, l'une et l'autre, des produits d'un jugement procédant par antithèses, tombé sous la dépendance de l'idéal de la personnalité fictive, mais présentant des appréciations tendancieuses, « subjectives ». Le sentiment de sécurité, correspondant, respectivement, au sentiment d'infériorité et à l'idéal de la personnalité, constitue, comme ce dernier groupe antithétique, un couple fictif, issu d'un jugement de valeur, une formation psychique, dont Vaihinger dit qu'il résulte « d'une dissociation artificielle de la réalité ; alors que les deux termes réunis présentent un sens et une valeur, chacun d'eux, lorsqu'on le considère isolément, ne peut nous conduire qu'à des absurdités, à des contradictions et à de faux problèmes ». Or, l'analyse des psychonévroses révèle toujours que ces couples antithétiques se laissent décomposer d'une manière analogue à celle dont se décompose l'opposition réelle « homme-femme », de telle sorte que les sentiments d'infériorité, d'incertitude, de niveau inférieur, de féminité viennent se ranger sur une colonne de la page, les sentiments de sécurité, de niveau supérieur, de masculinité, de personnalité exaltée sur l'autre colonne. On peut donc interpréter le dynamisme de la névrose (et c'est ainsi qu'il est interprété par le patient d'après ses irradiations psychiques) comme représentant un effort à la faveur duquel le sujet cherche à se transformer de femme en homme. C'est de cet effort que naît le tableau luxuriant de ce que j'ai appelé la *protestation virile.*

Il suffit d'examiner les manifestations volontaires des nerveux, leur manière d'agir, de penser et de sentir, leur attitude à l'égard du monde extérieur, leur préparation à la vie, leurs moyens de défense et d'attaque, chacun de leurs traits de caractère, chacun de leurs gestes psychiques et physiques qui traduisent la force de l'élan qui les entraîne vers des niveaux de vie supérieurs, pour constater l'importance du rôle que l'élément masculin joue dans l'idéal qu'ils se fort de la culture en général, et plus particulièrement dans leur plan d'orientation fictif. Ce rôle de l'élément masculin nous autorise à supposer qu'à l'origine ces sujets ont dû se sentir insuffisamment dotés de cet élément ; enfants, ils ont dû voir la raison de leur infériorité constitutionnelle dans le fait que le féminin l'emportait chez eux sur le masculin. Quelle que soit d'ailleurs la raison ou la cause du sentiment d'infériorité, dès que la fiction masculine fait son apparition, la raison présumée de l'insécurité infantile disparaît, et cette insécurité même est considérée, en vertu du groupement antithétique opéré par la névrose, comme un phénomène d'ordre féminin. Les sensations de petitesse, de faiblesse, d'anxiété, d'impuissance, de maladie, de privation, de mollesse, de souffrance provoquent chez le névrosé des réactions par lesquelles il semble vouloir se défendre contre ce qu'il y a en lui de féminin et affirmer sa force et sa virilité. C'est encore de la même manière, c'est-à-dire toujours dans le sens de la protestation virile, que le névrosé réagit contre toute humiliation, contre le sentiment d'insécurité, de diminution, d'infériorité ; et pour ne pas dévier du chemin qui doit le conduire vers les -hauteurs, pour rendre sa sécurité aussi parfaite que possible, le nerveux utilise ses traits de caractère pour imposer à son vouloir, à ses actes et à ses pensées des lignes de direction à travers les champs étendus et chaotiques de son domaine psychique. Le plus souvent, ces traits de caractère conduisent directement à l'idéal viril, et cela aussi bien chez les malades du sexe masculin que chez celles du sexe féminin ; mais souvent, et surtout après une défaite décisive, on voit les malades emprunter ce que nous avons appelé les chemins de détours névrotiques et présenter des crises ou des dispositions aux crises dans lesquelles on retrouve, après les avoir soumises à l'analyse psychologique et rangées dans le tableau général, la tendance à l'exaltation du sentiment de personnalité dans le sens de la virilité, alors même qu'elles apparaissent à l'observation extérieure et superficielle comme des signes d'irrésolution, d'angoisse, comme l'expression du désir de fuir la vie ou de s'en retirer, bref comme des manifestations n'ayant rien de viril. Mais le fait même de la persistance des symptômes névrotiques montre que dans les cas de cette dernière catégorie la décision manque encore, que le but final fictif, primitivement conçu, et qui est celui de la virilité, exerce toujours son action, mais que l'adaptation aux exigences de la vie civilisée, la paix et la satisfaction ne peuvent pas se produire, parce que le but est placé trop haut. Les lignes d'orientation « féminines » apparaissent alors comme un premier acte, suivi d'un second que représentent les lignes « masculines ».

La nuance masculine de la fiction directrice subit un renforcement du fait de l'incertitude où se trouve l'enfant relativement à son propre rôle sexuel. On peut, en effet, constater chez tous les enfants un intérêt extraordinaire, le plus souvent voilé et dissimulé, pour les différences sexuelles.

Le fait que les petits enfants des deux sexes sont vêtus de la même manière, l'existence de traits féminins chez les petits garçons, de traits masculins

chez les petites filles, certaines menaces des parents (surtout à l'égard des garçons : « si tu fais ceci ou cela, tu deviendras petite fille »), le reproche adressé aux garçons de se comporter comme des petites filles, et à celles-ci de se comporter comme des garçons, tout cela ne peut qu'augmenter l'incertitude, tant que l'enfant ignore les différences qui existent entre les deux sexes. Mais alors même que ces différences lui sont connues, certaines anomalies des organes génitaux, certains faux jugements sont de nature à faire naître des doutes. Ceux-ci, une fois nés, sont maintenus et entretenus à dessein, pour réapparaître au cours de la vie ultérieure sous la forme du couple antithétique « masculin-féminin ». Il en résulte que notre proposition primitive [1], d'après laquelle le doute qui accompagne, à titre d'élément symptomatique, la névrose aurait pour source le doute relatif au rôle sexuel du sujet, reste vraie, à la seule réserve près que la névrose maintient dans la suite ce doute à titre d'assurance contre les décisions, d'encouragement à « l'attitude hésitante ».

Plus l'incertitude du sujet relative à son rôle sexuel se prolonge, plus insistantes deviennent ses tentatives tâtonnantes d'assumer le rôle masculin. C'est ainsi que naît la forme primitive de la protestation virile par laquelle le sujet cherche à faire ressortir sa virilité dans toutes les circonstances ou à s'opposer (comme c'est le cas des petites filles et des garçons névrosés dès l'âge de trois ans) à son amoindrissement par toutes sortes d'artifices névrotiques. La formation des traits de caractère grossièrement masculins et d'une forte affectivité peut être considérée comme un effet de la même protestation virile.

Avant d'être instruit sur son rôle sexuel, l'enfant traverse une phase préliminaire, qui est celle de l'hermaphrodisme psychique, dont l'importance a été mise en lumière par Dessoir et par moi-même. L'analyse de psycho-névroses m'avait révélé le rôle énorme qui revient à cette phase, avec sa forte tendance à la masculinité, dans le développement des névroses qui sont caractérisées par la même tendance, à la différence près que l'idéal représenté par la masculinité est placé à une hauteur presque inaccessible. Goethe se montre bon observateur et excellent connaisseur de l'âme enfantine, lorsqu'il dit à propos de la vocation théâtrale de Wilhelm Meister : « A un certain moment, l'attention des enfants est attirée sur les différences existant entre les sexes, et des mouvements étonnants se produisent dans leur nature, à mesure que leurs regards cherchent à percer l'enveloppe qui cache ces mystères. C'est ce qui est arrivé à Wilhelm : il est devenu à la fois plus tranquille et plus inquiet qu'auparavant ; il croyait avoir appris quelque chose, mais avait le sentiment vague qu'il ne savait rien. »

Cette inexpérience, que l'âme ressent comme une véritable humiliation, se manifeste tout d'abord par l'exaltation de la curiosité, du désir de savoir ; et afin de trouver, malgré tout, un moyen de s'orienter dans la vie, l'enfant, obsédé par son idée directrice, agit comme s'il devait tout savoir. Et s'il réussit à se convaincre de la supériorité du principe mâle dans notre vie sociale, il

[1] *Psychischer Hermaphrodetismus im Leben und in der Neurose, dans Heilen und Bilden, l. c. Voir* également les travaux publiés dans *Praxis und Theorie der Individualpsychologie*

masculinise son idéal, surtout lorsque l'homme, le père, lui apparaît comme celui qui *sait* [1].

Chez les petites filles névrosées ces efforts se manifestent, entre autres traits de caractère, par un fort penchant à la masculinité. Le sentiment de diminution domine chez elles, comme d'ailleurs chez les garçons qui ne croient pas posséder à un degré suffisant le sexe masculin, et cela à un point tel qu'elles ne songent qu'à réunir des preuves de cette diminution susceptibles de justifier l'attitude agressive à leur égard, de la part de leur entourage. L'analyse des âmes névrotiques révèle l'existence d'images se rapportant à la castration, à l'efféminaton, à la transformation sexuelle dans le sens de la masculinité, aux formes masculines de la vie, images qui témoignent que ces malades ne rêvent qu'à devenir identiques aux hommes sous tous les rapports et réveillent constamment la fiction masculine au cours de la vie ultérieure, alors même que les lignes d'orientation primitives ont complètement disparu pour laisser place à d'autres. Au point de vue psychique, ces malades se comportent toujours comme s'ils avaient éprouvé une perte ou comme s'ils devaient prendre les plus grandes précautions pour éviter une perte. E. H. Meyer nous apprend *(Indogermanische Mythen, I, p. 16)* que « d'après l'Atharva Veda, les Gandharves (démons phalliques) dévorent les testicules des garçons qu'ils transforment ainsi en filles ». Telles, ou à peu près telles, semblent avoir été, au cours de leur enfance, les idées que beaucoup de nerveux se faisaient quant à la formation des deux sexes : ils se la représentaient comme une diminution qu'ils auraient éprouvée et qui se serait manifestée par l'image sexuelle de l'effémination. La conséquence psychique qui se manifeste immédiatement après est généralement celle d'une attitude exagérément agressive à l'égard des parents qui sont rendus coupables de cette diminution, et d'une recherche inlassable de la parité.

Fliess, Halban, Weininger, Steinach, après Schopenhauer et Krafft-Ebing, pour ne citer que les plus connus, expliquent l'hermaphrodisme psychique par la présence simultanée chez un seul et même individu d'une substance mâle et d'une substance femelle, l'une et l'autre également hypothétiques. Notre conception, au contraire, prend pour point de départ les jugements de valeur opposés dont sont l'objet le masculin et le féminin ; elle tient compte de la diffusion générale du schéma d'aperception antithétique et figuré : « masculin-féminin » et retrouve sans peine l'empreinte masculine de l'idéal de personnalité renforcé et exalté par la névrose. Le malade utilise précisément ce caractère masculin de son idéal pour souligner, donner plus de relief à son sentiment d'infériorité qu'il concrétise dans une image ayant tous les attributs féminins, afin de réagir contre elle par les pulsions, les penchants, les dispositions et les traits de caractère qu'implique la protestation virile. L'école freudienne a fait paraître dernièrement un certain nombre de travaux qui font état de constatations que j'ai publiées. À mesure qu'elles se poursuivent, les recherches analytiques mettent en effet de plus en plus en évidence l'inconsistance de la théorie de la libido, l'insuffisance de l'étiologie sexuelle et le caractère fictif (au sens large du mot) de l'attitude des névrosés à l'égard de la sexualité [2].

---

[1] Hedwig Schulhof, *Individualpsychologie und Frauenfrage*, Verlag E. Reinhardt, München.

[2] Oswald Schwarz, *Wiener Min. Wochenschr.*, 1922.

Après avoir montré que l'affirmation virile n'est autre chose qu'un artifice dont le malade se sert pour rendre sa sécurité aussi complète que possible, pour se mettre en règle avec l'idée qu'il se fait de sa personnalité, nous avons encore à tenir compte des transformations que subit ce processus, toutes les fois que le sujet se trouve en présence de contradictions et d'oppositions de nature à compromettre ou à rendre vains ses efforts tendant à réaliser cette ascension, cette élévation qui est le but vers lequel il est poussé par sa névrose. Une contradiction. une opposition de ce genre se produit, lorsque la réalité agit d'une façon déprimante sur le sentiment de personnalité. En principe, le nerveux s'en tiendra alors à son « idée » d'une façon plus ferme que l'homme normal. Mais plus le danger s'accentuera, et plus le sujet, aidé par ses souvenirs anticipant les dommages et préjudices qui l'attendent, mettra d'empressement à inventer de nouveaux détours névrotiques, à s'entourer de nouveaux moyens de défense, de nature également névrotique, qui, en présence d'un problème donné, n'impliqueront ni une affirmation, ni une négation, mais plutôt les deux à la fois. Il manifestera son hermaphrodisme psychique, en reculant devant le danger, en faisant semblant de le subir, en devenant « femme », au sens qu'il attribue lui-même à ce mot, mais sans cesser de poursuivre en même temps sa marche en avant, vers la domination, vers la virilité. Il en résultera que ses efforts resteront vains, puisque chaque pas qu'il fera en avant sera suivi d'un pas en arrière, et on aura l'illusion, en le voyant agir, d'assister à une pantomime. Ses traits masculins peuvent encore subir une modification sous l'influence de la crainte du blâme, du châtiment, de la honte, bref de tout ce qui vient d' « en-bas ». Le sentiment de culpabilité qu'engendre la névrose, les instincts criminels soi-disant « héréditaires », la brutalité, la férocité, l'égoïsme effraient le malade au même degré que le sentiment de timidité, d'impuissance, de sottise et de paresse. Chez l'enfant mauvais et inéducable, paresseux et réfractaire, dans certaines formes de psychose, ainsi que pendant la phase préliminaire de la « névrose constituée », on assiste à la formation rectiligne et ascendante de la protestation virile, devenue fin en soi et ayant définitivement pris la place de la fiction dirigeante renforcée.

Notre exposé théorique serait incomplet, si nous ne consacrions quelques mots à la nature et à la signification du rêve. Il m'est impossible d'offrir ici une théorie du rêve consistante ou complète. Mais je crois devoir, pour beaucoup de raisons, dire ici quelques mots des observations et constatations qui ont rendu possibles mes recherches sur les rêves, telles qu'elles sont exposées dans la deuxième partie de ce livre. À la suite d'une observation prolongée, s'étendant sur plusieurs années, de rêves de personnes saines et de personnes malades, je suis arrivé aux conclusions suivantes [1] :

1. Le rêve est un reflet sommaire d'attitudes psychiques et révèle à l'observateur la manière caractéristique dont le rêveur se comporte à l'égard d'un problème donné. Il se confond, par conséquent, avec la ligne d'orientation fictive, n'offre que des essais d'anticipations, des préparations tâtonnantes à une attitude agressive et peut dans une grande mesure faciliter la compré-

[1] Voir pour plus de détails, *Theorie und Praxis der Individualpsychologie*, l. c.

hension de ces préparations individuelles, des dispositions et de la fiction qui sert de guide au sujet.

2. Dans le rêve se manifestent également, d'une manière plus ou moins abstraite, les attitudes du rêveur à l'égard de ses semblables, ses traits de caractère [1] et leurs déviations névrotiques. Le caractère abstrait de la pensée dans le rêve doit être considéré comme une expression de la tendance à la sécurité qui cherche à résoudre un problème en le simplifiant, en le ramenant à des problèmes plus élémentaires, contemporains de l'enfance. Il est vrai que la pensée normale procède de même, mais il y a cette différence que le rêve pousse ce travail de réduction et de simplification beaucoup plus loin, en se servant de la mémoire tendancieuse, en ayant recours à des images et à des analogies, à l'évocation hallucinatoire de souvenirs effrayants ou stimulants. Ce qui rend encore plus abstraite la pensée dans le rêve, c'est l'isolement dans lequel se trouve le sujet par rapport à la réalité, ce qui exclut toute correction possible des illusions sensorielles qui se produisent pendant le sommeil. C'est cette circonstance, jointe à l'absence de toute finalité consciente dans la pensée du rêve, qui rend le contenu de celui-ci incompréhensible pour le rêveur ; le rêve ne reçoit un sens et une signification que lorsqu'on l'envisage comme un symbole de la vie, comme une analogie, comme un « comme si » qu'il n'est possible d'interpréter qu'en suivant la ligne de mouvement réelle.

3. Ces faits, dont nous aurons encore à démontrer l'exactitude, et le mode d'expression du rêve selon la formule « comme si » (« je sentais... comme si »), montrent que le rêve est, de par sa nature, une fiction reflétant les tentatives et essais préalables à l'aide desquels la prudence, l'esprit de précaution cherchent à assurer au sujet la maîtrise d'une situation future. C'est pourquoi les rêves de personnes nerveuses nous révèlent avec une netteté parfaite, en même temps que le mode d'aperception névrotique, c'est-à-dire conforme au principe d'une forte opposition, le sentiment d'infériorité qu'éprouve le sujet et l'idée de personnalité qui préside à ses aspirations. Si le sujet fait preuve de zèle et d'activité pendant le jour, ses rêves nocturnes le montrent au contraire assailli de doutes : à l'exemple de Pénélope, il défait pendant la nuit la toile qu'il avait tissée pendant le jour.

4. L'idée directrice, renforcé par la névrose, se manifeste toujours dans les rêves des nerveux, et le plus souvent sous la forme d'une aspiration « ascendante » ou de la protestation virile. La base d'opérations féminine, ou « inférieure », est toujours ébauchée.

5. C'est dans les rêves récurrents ayant le même contenu et dans les souvenirs de rêves infantiles que se manifeste le mieux la ligne d'orientation fictive. Les uns et les autres, en effet, viennent se ranger dans un schéma tout prêt ou reconnu comme utilisable, qui se dégage du but final fictif et est maintenu par lui. Lorsque plusieurs rêves surviennent au cours de la même nuit, il faut y voir autant de tentatives de solution et la preuve d'une incertitude beaucoup plus grande que d'ordinaire. Ce que Freud appelle la « censure du rêve », qui aurait pour fonction de cacher ou de masquer une certaine situation, n'est autre chose qu'une manifestation de la tendance à la sécurité

[1] G. Chr. Lichtenberg disait : « Si les hommes voulaient nous donner un récit sincère de leurs rêves, nous pourrions y lire leur caractère mieux que sur leur visage. »

qui imprime un changement de forme à la fiction, aussi bien dans le rêve que dans la névrose, et qui cherche, en empruntant des voies détournées, des chemins de traverse, à se soustraire à l'opposition à laquelle se heurte la ligne d'orientation masculine. Quant aux autres « déformations », elles s'expliquent par la nature abstraite de la pensée du rêve et par le fait que cette pensée ne constitue qu'un simple reflet.

6. Le symbolisme et l'analogie dont se sert le rêve forment le contenu formel par lequel se manifeste un dynamisme effectif renforcé. lis en sont, pour ainsi dire, les images verbales artistiques. Ils constituent la superstructure psychique qui vient couronner une combinaison entre une situation psychique et un souvenir, lequel, étant évoqué d'une façon tendancieuse, le plus souvent sophistique, est destiné à introduire la résonance qu'exige l' « idée ». L'interprétation rationnelle des rêves que je préconise présente, entre autres avantages, celui de nous permettre de révéler au rêveur sa tendance et les artifices dont il se sert (et qui apparaissent avec une netteté particulière dans les rêves) pour se maintenir sur sa ligne.

Contrairement à ce que prétend Freud, ce n'est donc pas à une réalisation de désirs infantiles et à une régression que nous aurions à faire dans le rêve, mais à une simple tentative anticipée de conquérir la sécurité, tentative dans laquelle il est fait usage de souvenirs tendancieusement groupés, n'ayant rien à voir avec les désirs libidinaux ou sexuels de l'enfance. Il s'agit, somme toute, d'un artifice dont se sert communément aussi bien la pensée logique. Ce qui distingue essentiellement la névrose, avec ses rêves et ses divagations, de l'état normal, c'est la tendance renforcée par la fiction, elle aussi renforcée, à choisir des souvenirs qui ont été rendus efficaces au préalable, autrement dit, c'est la perspective névrotique. Si le névrosé souffre, ce n'est pas parce qu'il est obsédé par ses réminiscences. Au contraire, c'est lui-même qui crée ces réminiscences. C'est pourquoi, si l'on veut comprendre la névrose et le rêve, il faut les envisager en se plaçant au point de vue dynamique.

Lorsque le point de repère, le but absolument indispensable à l'orientation et à la sécurité de l'action est trouvé, il est placé d'autant plus haut que le sentiment d'infériorité éprouvé par l'enfant a été plus pénible et plus prolongé ; et il doit, pour les raisons que nous avons données plus haut, une fois sa stabilisation effectuée, être hypostasié, être proclamé sacré, divin. D'un côté se trouvent les conditions et mouvements réels du sujet, de l'autre, en tant qu'effet compensateur du sentiment d'infériorité, Dieu, l'idée directive, concrétisée dans une personne, dans un événement. Ce point idéal agit désormais comme si toute la force motrice émanait de lui. C'est ainsi que ce que nous appelons la vie psychique naît de la vie organique, objective, du réflexe, de l'instinct, de la vie impulsive.

C'est dans ce système qu'évoluent tous les pas de l'enfant, et c'est ce système qui les dirige. Pendant tout le cours de son développement, l'enfant ne fait que se conformer à l'idéal, y rapporter tous ses actes, et il ne juge et n'apprécie ses essais, ses tentatives, ses tâtonnements, ses préparatifs et ses dispositions que dans la mesure où ils sont de nature à le rapprocher de cet idéal. Il se compare à l'homme aussi bien qu'à la femme ; et se servant de l'« opposition » des sexes comme d'une ligne secondaire, il est d'autant plus

attiré vers le terme masculin de cette opposition qu'il s'en sent plus éloigné et que la masculinité lui apparaît de ce fait comme plus étrangère à son être, comme lui étant presque hostile. Chez l'enfant prédisposé à la névrose, la tendance à la sécurité, née, à titre de compensation, du sentiment d'insécurité renforcé, a pour effet de faire converger, à la faveur d'un grand effort d'attention, toutes les lignes d'orientation, accentuées par la névrose, vers la protestation virile portée au plus haut degré d'excitation. Plus l'opposition des sexes apparaît tranchée, plus tôt et avec d'autant plus d'insistance l'enfant se sent attiré vers le sexe qui lui fait défaut ; surtout lorsque, comme c'est le cas chez le névrosé, le caractère éminemment masculin de l'idéal réagit sur le sentiment d'infériorité et le fait apparaître comme une manifestation purement féminine.

Par l'effet de l'éducation familiale il arrive généralement que, dans ses premières tentatives de se composer un idéal de personnalité, l'enfant ne croit pas pouvoir mieux faire que d'utiliser les traits appartenant au membre de sa famille qu'il estime le plus, c'est-à-dire son père. Les enfants prédisposés à la névrose et qui, en présence de leur père, subissent un renforcement, une accentuation de leur sentiment d'infériorité, adoptent aussitôt un plan de campagne et prennent des dispositions de combat, comme s'ils voulaient et devaient dépasser le père. De ces essais préparatoires découle, également l'attitude de l'enfant à l'égard de l'autre sexe, pour autant du moins qu'il ne se fait pas une idée trop fausse de son propre rôle sexuel ; et c'est par anticipation et comme en jouant [1] qu'il essaie, à l'état de veille, d'hallucination ou de rêve, sur les membres de sa famille du sexe opposé, un grand nombre de ses aptitudes qui joueront un rôle décisif dans sa vie future.

Nietzsche a déjà montré que c'est la mère qui, dans une certaine mesure, fournit au garçon le modèle féminin. Les limites que l'enfant s'impose sous ce rapport lui sont indiquées par ses essais et tâtonnements. L'enfant prédisposé à la névrose a des désirs illimités. Mécontent de la trop grande distance qui le sépare de son idéal de personnalité, il en vient quelquefois à concevoir des désirs sexuels à l'égard de sa mère, ce qui prouve l'énorme degré de tension que présente sa volonté de puissance. Mais la fixation d'un objet sexuel doit reposer sur d'autres raisons que des désirs illimités, conçus à un moment donné. Les convoitises de l'enfant se dirigent vers d'autres femmes de son entourage, et on obtient alors de nouveau un tableau analogue à celui de la perversion. « Vouloir posséder la mère » : ce désir devient le signe de son insatisfaction, le symbole de ses aspirations démesurées, de son obstination, de la crainte que lui inspirent les autres femmes, de son manque de sentiment social. Or, une « fixation » à la mère peut, dans une constellation analogue, survenir également dans la vie ultérieure, mais uniquement comme un moyen de protection contre les penchants érotiques, et naturellement à cause du caractère préalablement libidinal de ce désir. Quelle que fût en effet l'attitude réelle de l'enfant à l'égard de la mère, le névrosé l'utilisera toujours comme un moyen de protection contre son absorption par la vie sociale.

Le sentiment de diminution prive le nerveux des joies que procurent l'intimité, le contact avec la société. Incapable de donner, n'aspirant qu'à prendre, il ignore la sérénité et la satisfaction et passe son temps à ne penser qu'à

---

[1] *Voir Zur Lehre vom Widerstand,* dans Praxis *und Theorie,* l. c.

lui-même. C'est pourquoi il ne lui est pas donné de répandre la joie autour de lui ; c'est tout au plus s'il sait accorder des faveurs.

C'est un fait caractéristique, et qui a été souvent constaté, que dans les régions du corps naturellement inférieures, se développe une sensibilité exquise dont l'excitation procure souvent des sensations voluptueuses. J'attribue ce phénomène, que j'ai décrit dans *Studie über die Minderwertigkeit* (1907, Wien und Berlin), à des dispositifs de compensation qui se seraient formés chez les ancêtres de l'individu dans leur lutte pour la conservation et comme réponse aux dangers qui menaçaient l'organe ou une partie de l'organe en question. Cette contribution compensatrice d'un organe inférieur (inférieur, en raison des préjudices qu'il avait subis dans l'ascendance) constitue, à proprement parler, un moyen de défense et de protection, alors même que dans beaucoup de cas elle n'apparaît pas et ne se révèle pas comme telle, Comme la technique de ces organes est cependant devenue différente de celle des organes relativement normaux et ne marche plus de pair avec elle, leurs manifestations psychiques nous frappent et nous apparaissent également comme anormales. Il s'agit ici d'un processus analogue, bien que plus minutieux, à celui par lequel j'ai cherché à expliquer, en biologie, la variation, l'affinement et la décadence des organes [1].

C'est de cette manière, par exemple, que se sont formés, dans le domaine de l'appareil digestif, et à titre de dispositifs de défense et de protection, l'appareil gustatif et l'appareil qui nous permet d'éprouver des sensations de plaisir, l'un et l'autre assurant désormais la continuité de l'alimentation et le choix judicieux des aliments. La variation par rapport à la série ancestrale s'effectue à la faveur de « tendances compensatrices » incluses dans le germe. « C'est la conjoncture (le milieu, au sens large du mot) qui régit le plasma germinatif, » C'est ainsi que la prompte réaction : infériorité + protection compensatrice, s'explique par la modification des conditions de vie, au sens le plus large du mot. Ce qui revient à dire que tous les êtres vivants faisant partie d'une seule et même espèce varient dans la même direction, à la suite d'une modification identique de leur genre de vie. Pour ce qui est de la société humaine, on doit admettre qu'il existe entre les individus qui la composent des différences, quantitatives et qualitatives, plus grandes qu'entre les individus d'une espèce animale ou végétale ; et les exigences auxquelles les différents individus humains doivent satisfaire n'étant pas les mêmes, il en résulte que leur infériorité organique et les moyens de compensation destinés à y parer varient également dans des limites considérables. Et ces variations seraient encore plus accentuées [2], si le psychisme humain n'avait pas assumé le rôle de

---

[1] C'est ainsi que la valeur que présente un organe dans le « flux de la vie » devient un symbole dans lequel se reflètent, comme dans le caractère ou dans le symptôme nerveux, le passé, le présent, l'avenir et le but final fictif. L'idée du « symbolisme du visage » n'est pas nouvelle ; on la retrouve déjà chez Porta, Gall et Carus. De nos jours, elle est chaudement préconisée et défendue par Kretschmer.

[2] La protection psychique, avec ses dispositifs et ses traits de caractère, telle qu'elle existe chez l'homme, ressemble tellement aux variations protectrices qu'on observe dans le monde animal, que l'imagination des enfants, des nerveux, des poètes, voire le langage utilisent souvent cette ressemblance pour rendre intelligibles, à J'aide de l'image concrète d'un animal, tel geste psychique, tel dispositif, tel trait de caractère : nous rappellerons, à ce propos, les images d'animaux qui ornent les armoires, les comparaisons poétiques, les fables et les paraboles. Voir *L'Illustre Docteur Matheus*, d'Erckmann-Chatrian, *Reinecke*

principal organe de sécurité dans l'ensemble des corrélations et des compensations. Du fait de cette intervention du psychisme, les principales tendances compensatrices apparaissent sous la forme, non de variations organiques, mais principalement de variétés psychiques. Il n'en subsiste pas moins, entre les variations organiques et les variétés psychiques, un lien suffisamment visible, pour que nous soyons à même de conclure, de variations, de stigmates et de dégénérescences organiques, à un renforcement de dispositifs de compensation dans le cerveau et à une large diffusion de tendances compensatrices dans le domaine Psychique. C'est que, par sa nature et par ses tendances, tout processus psychique se réduit à un essai d'anticipation, à une préparation en vue de la transformation de l'infériorité en supériorité, de sorte qu'on ne peut s'empêcher de penser qu'âme, esprit, raison, entendement ne sont que des abstractions qui nous servent à désigner les lignes efficaces que l'homme suit pour dépasser la sphère de ses sensations corporelles, pour élargir ses limites, pour s'emparer d'un fragment du monde et s'assurer contre les dangers qui le menacent, bref pour exalter ses organes constitutionnellement inférieurs et les lancer sur les voies sûres de la connaissance et de la prévision intelligente.

La connaissance humaine est remplacée en partie chez les animaux par un appareil technique, d'une grande finesse de structure. Mais l'odorat humain n'a pas besoin de posséder la finesse que présente le flair du chien ; et l'œil intelligent de l'homme sait distinguer les plantes vénéneuses que les bœufs dans leurs pâturages ne reconnaissent qu'à leur saveur. Partout et toujours nous constatons la tendance à poursuivre la lutte ancestrale pour la conservation de la vie à l'aide d'organes de plus en plus fins et variés et d'artifices psychiques de plus en plus compliqués.

Aussi sommes-nous autorisés à voir dans ces appareils périphériques plus sensibles, dans leur aspect et leur mimique particuliers les témoignages d'une lésion organique, les signes révélateurs d'une infériorité organique, vaincue ou dépassée. Ceci est vrai également du développement particulier de la sensibilité gustative chez l'homme, de la plus grande sensibilité des muqueuses labiale et buccale, accompagnée le plus souvent d'une plus grande susceptibilité du palais, du pharynx et aussi, dans la plupart des cas, de l'estomac et de l'appareil intestinal. Au point de vue physiognomonique, l'infériorité organique ou constitutionnelle de la bouche s'exprime par une certaine hypertrophie ou par de légères déformations ou, au contraire, par une mobilité et une finesse exagérée des lèvres, de la langue *(langue scrotale* de Schmidt), du palais ; particularités qu'accompagnent souvent des signes de dégénérescence, tels qu'hypertrophie des amygdales ou, tout simplement, ce qu'on appelle *état lymphatique*. Dans certains cas, cependant, l'infériorité est impuissante à provoquer un effort de compensation, et l'hyperesthésie elle-même fait défaut. Les anomalies de réflexes sont très fréquentes : l'exagération du réflexe pharyngé et sa diminution font partie du même tableau. Les enfants atteints de cette infériorité ont une tendance à tout porter à leur bouche, à sucer les pouces, vomissent avec une facilité étonnante, ce qui ne les empêche pas de se bien porter, pour autant du moins qu'ils ne sont pas affligés en même temps d'autres infériorités organiques.

Fuchs, de Gœthe. Nombre de tableaux et de caricatures utilisent le même procédé analogique.

Mais les maux, les privations, les mauvaises habitudes et les douleurs qui accompagnent dès le berceau l'infériorité de l'appareil digestif font naître un sentiment d'infériorité générale, de diminution et d'incertitude et poussent l'enfant constitutionnellement prédisposé à recourir à des artifices. L'idéal de la personnalité, qui acquiert de bonne heure une force extraordinaire, implique également des espoirs de satisfactions exubérantes que la réalité ne pourra jamais procurer. L'attention de ces enfants, entretenue comme par une idée obsédante, est toujours concentrée sur des problèmes se rattachant à l'alimentation et sur leur sublimation (Nietzsche). La privation d'un bon morceau ou d'une gourmandise provoque chez eux des réactions affectives et des actes tout à fait différents de ceux auxquels nous pourrions nous attendre. Ils ne pensent qu'à la cuisine, leurs jeux et les idées infantiles qu'ils se font de leur future profession, inspirés par la même préoccupation pour ainsi dire alimentaire, aboutissent à des situations imaginaires dans lesquelles ils se voient cuisiniers ou pâtissiers. Ils se rendent compte de bonne heure et avec une, netteté extraordinaire du rôle de l'argent, en tant que facteur de puissance : aussi deviennent-ils d'une façon précoce avares et économes. Ils mangent souvent d'une façon stéréotypique et pédantesque, en se conformant rigoureusement à certains principes : c'est ainsi que les uns, les impatients, commencent leur repas par le meilleur morceau, tandis que d'autres, les prudents et les économes, réservent le meilleur morceau pour la fin. Certains exploitent, comme autant de gestes de révolte, comme autant de manifestations d'une attitude agressive à l'égard des parents, leurs idiosyncrasies pour certains aliments, leur répulsion pour d'autres, leurs troubles de la mastication et de la déglutition. Abstraction faite des affections organiques découlant de l'infériorité constitutionnelle de l'appareil digestif, au cours de la vie ultérieure (et parmi ces affections je citerai plus particulièrement l'ulcère de l'estomac, l'appendicite, le carcinome, le diabète, les affections du foie et de l'appareil biliaire), on trouve que dans la névrose les troubles fonctionnels de l'appareil gastro-intestinal jouent souvent un rôle important. Les rapports étroits que cet appareil présente avec la vie psychique s'expriment dans un grand nombre de symptômes névropathiques et psychopathiques. Il me semble, sans que je puisse l'affirmer d'une façon définitive et catégorique, qu'il s'agit là d'un artifice spécial. C'est ainsi qu'un grand nombre de symptômes névropathiques, tels que l'érythrophobie, la constipation et la colique nerveuse, l'asthme, probablement aussi les vertiges, les vomissements, les céphalées, la migraine présentent des rapports, dont je n'ai encore pu déterminer la nature, avec des contractions volontaires, mais inconscientes de l'anus (« crampe » des auteurs, « spasme de I'S iliaque » : Holzknecht, Singer) et du diaphragme . il s'agirait d'actes symboliques, d'une sorte de langage abdominal qui se manifesterait sous l'action d'une fiction renforcée. Le rougissement involontaire et la syncope hystérique me semblent toujours résulter de l'action combinée d'un spasme de la glotte et d'une pression abdominale.

J'ai pu constater que chez les individus présentant ces symptômes, l'amour du gain, la passion de l'argent et de la puissance constituent un des principaux facteurs de l'idéal qu'ils se font de la personnalité.

Le tempérament nerveux

Applications pratiques

Retour à la table des matières

Applications pratiques

I

Avarice. - Méfiance. - Jalousie. - Cruauté. - Critique humiliante exercée par le nerveux. - Aperception névrotique. - Névroses de la vieillesse. - Changement de forme et d'intensité de la fiction. - Jargon des organes.

Retour à la table des matières

Je parlerai d'abord de traits de caractère qu'on observe avec une certaine régularité chez tous les nerveux et qui s'expriment de la manière suivante : consciemment ou non, directement ou par des voies détournées, en pensant et en agissant rationnellement ou en s'aidant d'une certaine combinaison de symptômes, le patient poursuit passionnément un but qui l'absorbe et l'obsède et qui consiste à accroître son patrimoine, à augmenter sa puissance et son influence, à humilier, à diminuer les autres. Le plus souvent, toutes ces formes de l'égoïsme se trouvent réunies chez une seule et même personne, et il faut une analyse attentive pour discerner les subterfuges auxquels le patient a recours pour se tromper lui-même et pour tromper son entourage. Alors qu'il simule, par exemple, l'homme désintéressé, on retrouve dans ses crises, dans sa névrose, ainsi que dans le but que celle-ci poursuit, l'ardente convoitise dont nous venons de parler. On a aussi l'impression d'assister à un dédou-

blement du moi, à une dissociation de la conscience ; et tandis que, poussé par son but fictif, il suit clandestinement, avec plus de force que l'homme sain, les impulsions de l'avarice, de la jalousie, du désir de domination, de la méchanceté, de la coquetterie, de l'autoritarisme qui veut toujours avoir raison, il joue publiquement, toujours par coquetterie, le rôle d'un bienfaiteur, d'un protecteur, d'un ami de la paix, d'un homme saint et désintéressé. Souvent, il est vrai, ce jeu se termine par un malheur, comme dans le cas du fanatique de la vérité, Gregor Werle, dans le *Canard sauvage* d'Ibsen.

Le névrosé *veut tout avoir, être toujours le premier :* c'est là son principal trait de caractère et dont il faut tenir le plus grand compte, en dépit des traits de caractère opposés qu'il peut manifester publiquement. Le patient n'est animé, en réalité, que d'un seul désir, du désir de puissance aussi complète et exclusive que possible, et comme son sentiment de personnalité le fait reculer devant certains moyens et que la puissance des autres est de nature à compromettre son triomphe, il ferme les yeux, se cache à lui-même et aux autres les traits de caractère répréhensibles, et en connaisseur intelligent des tendances hostiles et de tout ce qu'elles ont de peu recommandable, il se laisse guider publiquement, dans sa « conduite consciente », par l'idéal de la vertu. Mais ses pulsions agressives subissent de ce fait un renforcement et s'expriment dans le rêve par des actes, des attitudes, des gestes et une mimique soustraits au contrôle et qui forment précisément les moyens dont sa névrose se sert pour se manifester. Il arrive ainsi qu'il y a toujours, dans l'entourage du névrosé, quelqu'un qui connaît son mauvais trait de caractère, sans que personne toutefois se rende compte de tout le sérieux de sa situation.

En ce qui concerne la question de la nature héréditaire de ces traits de caractère et de leur *arrangement antagoniste,* on constate toujours qu'ils n'ont rien d'originel, de congénital, mais ont été acquis à titre de ligne d'orientation secondaire, empruntés à des modèles tels que le père ou la mère ou des personnes en tenant lieu. L'âme névrotique se forme, soit aux dépens de matériaux qu'elle trouve en elle-même, soit aux dépens de ceux qui existent en dehors d'elle, dans beaucoup de cas aux dépens de ceux que lui fournissent le double jeu, le dédoublement de la conscience de la société humaine. Mais tout l'artifice de la névrose consiste à cacher, à dissimuler, à camoufler les traits agressifs, hostiles, inacceptables par lesquels le sujet cherche à réaliser l'élévation de sa personnalité et à poursuivre le même but par des traits de caractère en apparence opposés et par des symptômes névrotiques. On constate alors sans peine que la générosité exagérée du malade est destinée à l'aider à réaliser sa « volonté de puissance », au même titre que l'exaltation de ses pulsions agressives, de sa capacité, de son avarice : tout en faisant semblant de donner, il est en réalité celui qui donne le moins et reçoit le plus.

Un de mes patients que j'ai eu l'occasion de traiter pour du bégaiement et des états de dépression, ne s'est jamais montré à son entourage autrement que sous les traits d'un homme large et généreux. Un jour il fit don à un Institut d'une forte somme et, tout en me faisant part de ce fait, il ajouta comme par hasard qu'il se sentait, au moment où il me parlait, particulièrement déprimé. Son bégaiement paraissait également plus accentué. Il ne me fut pas difficile de me rendre compte que l'aggravation de sa névrose était une conséquence de sa générosité, à la suite de laquelle il se sentait diminué ; et il est permis d'attendre, avant de se prononcer sur son véritable caractère, ses actes,

pensées et rêves ultérieurs se manifestant parallèlement à ses symptômes névrotiques. S'étant trop éloigné de son but, consistant dans l'augmentation de son patrimoine, il s'est dit qu'il devait faire quelque chose pour s'en rapprocher de nouveau. « L'heure du déjeuner était passée depuis longtemps, continua-t-il son récit, j'avais faim et un ami m'attendait dans un restaurant où nous devions déjeuner ensemble. Il m'a donc fallu faire à pied le chemin (assez long) qui me séparait de ce restaurant. Heureusement, mon ami m'attendait toujours. Après avoir mangé, je me sentis un peu mieux. » Autrement dit, après avoir commis un acte de générosité, il recommença sans tarder à faire des économies, en se rendant à pied au restaurant, et cela malgré la faim, malgré son état de dépression et malgré le rendez-vous qu'il avait donné à un ami. Il eut ainsi, soit dit en passant, l'occasion de faire attendre l'ami, ce qui, pour le névrotique, constitue un moyen dissimulé de manifester son amour de la domination. J'ai vu, depuis, un grand nombre de patients chez lesquels la faim provoquait des maux de tête, des tremblements, de la dépression, des sentiments de haine. Quelques-uns de ces symptômes pouvaient bien avoir des causes organiques, mais les autres constituent certainement un moyen de protestation contre la diminution de la personnalité, occasionnée par la faim et pouvant dans certains cas aller jusqu'au délire.

Les premières manifestations et actions et les premières communications que le malade fait au médecin expriment déjà l'essentiel du mécanisme de la maladie et de son caractère. Cela provient de ce qu'il n'a pas encore eu le temps d'adopter un moyen de défense et de précaution contre le médecin. Lorsque le malade dont j'ai parlé plus haut se présenta chez moi pour la première fois, il me raconta, sans que je le lui demande, que son père n'était pas aisé et qu'il lui était impossible d'entreprendre le traitement, s'il devait coûter trop cher. Au bout de quelque temps, il fut obligé de m'avouer, au cours du traitement, qu'il m'avait menti, afin d'obtenir des conditions plus avantageuses. Son avarice se montra dans beaucoup d'autres occasions encore. Mais il chercha chaque fois à se la dissimuler à lui-même, et surtout aux autres. Ces deux traits, avarice et dissimulation, étaient également ceux de son père qui ne se lassait pas de recommander au patient l'économie, en lui répétant sans cesse : « L'argent est une puissance, avec l'argent on peut tout avoir. » Aussi arriva-t-il ceci : lorsque notre malade, qui, déjà enfant, était très ambitieux et dominateur, se trouva plus tard dans une situation incertaine et désespéra de pouvoir jamais égaler son père, il eut recours, toujours poussé par l'ambition, à un artifice qui était destiné, à ses yeux, à montrer au père à quel point l'éducation qu'il lui avait donné était manquée : il s'obstina à ne pas se défaire du bégaiement dont il était affligé depuis son enfance. Ne pouvant être le premier, ne pouvant dépasser son père, il rendit vains les efforts de celui-ci. Dans les autres cas de bégaiement que j'ai eu l'occasion d'observer, ce défaut était également un symptôme exprimant un état d'hésitation chez des gens ayant perdu momentanément ou définitivement la foi en eux-mêmes [1].

Mais notre civilisation donne généralement raison aux enfants qui voient dans l'argent un moyen de s'assurer la puissance. Aussi la volonté de puissance de notre malade se manifesta-t-elle extérieurement par l'amour de l'épargne et par l'avarice exagérée. C'est seulement en présence de l'opposition

---

[1] Voir également:Appelt,*Fortschritte der Stottererbehand1ung,* dans *Heilen und Hilden,* l. c.

qui existait entre les manifestations basses et franches de l'avarice et l'idéal de la personnalité qui doit également tenir compte de l'opinion publique, que le malade se vit obligé de dissimuler l'avarice à l'aide de laquelle il espérait pouvoir dépasser le père et d'utiliser le bégaiement à titre de manifestation substitutive.

La marche ultérieure de l'analyse nous révéla le point de départ de sa tendance exagérée au gain et à la possession. Il avait constamment souffert, pendant les premières années de sa vie, de troubles gastro-intestinaux, par l'effet d'une infériorité congénitale de son appareil digestif. Les affections gastro-intestinales étaient d'ailleurs très répandues dans sa famille. Le patient se rappelait très nettement avoir été obligé de se priver, malgré la faim et la convoitise, de mets agréables, pendant que ses parents et ses frères et sœurs en faisaient leur régal. Toutes les fois qu'il le pouvait, il mettait de côté aliments, bonbons et fruits qu'il se proposait de consommer plus tard. C'est ainsi qu'il fit preuve de bonne heure de l'amour de la thésaurisation et de l'épargne, expression lui-même de la tendance à la sécurité, en vertu de laquelle le sujet cherche sans cesse à neutraliser son sentiment d'infériorité.

Dans cette recherche de la neutralisation de son infériorité, le sujet peut quelquefois aller très loin. L'amour de la puissance et de la possession peut notamment subir, sous l'influence du sentiment d'infériorité, une telle stimulation qu'on le retrouve dans des manifestations avec lesquelles il n'avait en apparence rien de commun. Un jeune patient, dans le genre de celui dont le cas nous occupe ici, pourra commencer par désirer la pomme qui lui est défendue, en voyant son père ou son frère se régaler de pommes. Il éprouvera d'abord un sentiment de jalousie et poussera ensuite ses réflexions et anticipations jusqu'à se laisser hypnotiser par la passion de l'égalité et à trouver injuste que les autres puissent jouir de ce qui lui est inaccessible. Et il ne songera plus qu'aux moyens susceptibles d'empêcher cette injustice. On verra, par exemple, un enfant, doué d'une musculature plutôt insuffisante, s'astreindre pendant toute une année à grimper sur les arbres et à sauter jusqu'à atteindre une véritable maîtrise dans ce genre d'exercices. L'âme humaine n'est pas capable de se rendre compte à chaque instant des buts fictifs qu'elle poursuit ; et c'est ainsi que l'enfant en question, détaché en apparence de son but fictif, pourra mettre ses aptitudes pour les sports et la gymnastique au service d'autres tendances, également favorables, quoique d'une autre manière, à l'élévation du sentiment de la personnalité. Cela nous fait penser aux États modernes qui accumulent des armements, sans savoir exactement contre quel ennemi ces armements sont dirigés.

Le père de notre patient dépassait son entourage par la taille, par la force, par la richesse et par sa situation sociale. Rien d'étonnant qu'il ait été le premier modèle choisi par le garçon. Pour sortir de l'incertitude et de l'état d'insécurité dans lesquels l'avait plongé son infériorité constitutionnelle, il devait prendre ses dispositions en vue de sa vie ultérieure, en se conformant à un certain plan, en se proposant un point fixe. L'orientation très accentuée vers l'idéal fourni par l'exemple du père constitue déjà un trait névrotique, en ce qu'elle nous révèle toute la détresse de cet enfant, envahi par le sentiment d'insécurité, et l'extrême tension de tout son être. La tendance à la sécurité, inhérente à la névrose, incite le patient à dépasser ses propres forces et le pousse sur une voie qui doit le conduire hors de la réalité, et cela pour les

raisons suivantes : 1º il cherche par tous les moyens à réaliser la fiction en vertu de laquelle il voudrait égaler ou dépasser son père, à ramener, à grouper toutes les expériences qu'il reçoit du monde à cette fiction, à les soumettre à l'influence de celle-ci ; 2º il est impossible de réaliser complètement une pareille fiction, sauf dans la psychose ; 3º le but qu'on se propose en pareil cas effraie le sujet par son énormité même, par toute l'exagération qu'on lui a conférée. Il naît ainsi dans l'âme de l'enfant un trait particulier qui le pousse sans cesse à chercher, à mesurer, à peser, à hésiter, à temporiser, trait dont il ne sera pas inutile de dire ici quelques mots.

Ce qui, d'après mon expérience, détermine principalement l'enfant névrosé à prendre le père pour le modèle, c'est, ainsi que j'ai montré dans mes autres travaux, la recherche du rôle sexuel. L'enfant prédisposé à la névrose ou, pour employer ma terminologie particulière, l'enfant accablé par le sentiment d'infériorité, veut *devenir* et, dès que la névrose a éclaté, *être* un homme. Dans les deux cas, il ne peut s'agir que d'une apparence : l'enfant se comporte *comme s'il* était ou devait devenir un homme. Autrement dit, la tendance à la sécurité oriente le jeune nerveux vers la fiction, provoquant ainsi, en partie tout au moins, une stimulation consciente. C'est ainsi qu'une petite fille, pour échapper au sentiment d'infériorité, commencera par une imitation consciente des gestes de son père. Rien ne nous autorise à admettre qu'elle le fasse, parce qu'elle serait soi-disant amoureuse du père. Son imitation s'explique suffisamment bien par la grande valeur qu'elle attache au principe masculin ; mais nous convenons volontiers que la petite fille et son entourage peuvent se tromper sur la véritable signification de sa conduite, surtout lorsque des allusions à l'amour et au mariage jouent un grand rôle dans les jeux de l'enfant, dans ses anticipations d'avenir. Dans notre cas, la recherche d'un idéal de compensation avait abouti au désir ambitieux de surpasser le père en richesse, en estime et, par conséquent, en virilité. Et, en même temps, dans son désir d'être fixé sur son rôle sexuel, l'enfant avait été pris d'une curiosité sexuelle intense et psychique et, son sentiment d'infériorité aidant, il avait éprouvé sa propre petitesse par rapport au père comme une grave humiliation, comme un manque de virilité. Son amour-propre, qui devait l'aider à s'élever au-dessus de son infériorité, atteignit un degré tel qu'il devint honteux de ses organes génitaux, à cause de leur petitesse, et que pour rien au monde il n'aurait consenti à se découvrir, même si peu que ce soit, afin de ne pas révéler aux autres ce qui était pour lui une cause d'humiliation. À cela s'ajoutait encore le fait qu'il était d'origine juive. Ayant entendu parler de circoncision, il s'était imaginé que cette opération lui avait infligé une certaine diminution. Sa protestation virile le poussa à mépriser la femme, à lui dénier toute valeur : c'était pour lui un moyen de montrer sa supériorité, même à l'égard de sa mère, avec laquelle il était dans les plus mauvais termes. Quant au père, dont il savait entretenir les bonnes dispositions à son égard par une adaptation diplomatique, il ne le haïssait pas moins, surtout lorsque celui-ci manifestait d'une façon trop bruyante, comme il en avait d'ailleurs l'habitude, sa supériorité. Cherchant une orientation, au milieu de cet enchevêtrement de sentiments, il crut la trouver en se proposant de devenir supérieur à son père, de le dépasser en virilité. Et c'est par ces velléités, ainsi que par le désir d'humilier son entourage, que se manifesta sa protestation virile, velléités et désir qui aboutirent à de nombreuses et vaines tentatives, dans lesquelles l'enfant fit preuve surtout d'irrésolution et de prudence.

Le père fondait de grands espoirs sur le don de la parole que le patient avait manifesté dès l'enfance et, n'étant pas dupe du léger bégaiement dont il était affligé, il tenait à ce que son fils embrassât la carrière d'avocat. Sentant que c'était là pour le père l'endroit le plus sensible, il se mit à bégayer d'une façon de plus en plus intense : manifestation névrotique de la défense contre la supériorité du père, manifestation dont il avait pris l'habitude par contagion ou par imitation, en l'empruntant à un de ses précepteurs affligé du même défaut. Dans la suite, ce symptôme fut utilisé de mille autres manières : c'est ainsi que le bégaiement lui permettait de gagner du temps pour observer son partenaire, pour peser ses paroles, pour se soustraire aux exigences de sa famille, pour exploiter la compassion des autres, ainsi que le préjugé en vertu duquel on ne faisait pas grand fonds sur lui, ce qui lui permettait de dépasser facilement toutes les attentes. Ce qui est intéressant, c'est que son bégaiement, pourtant assez frappant, loin de lui nuire auprès des femmes, le faisait au contraire bien voir d'elles, ce qui, à mon avis, s'explique par le fait que beaucoup de jeunes filles recherchent pour mari un homme qui leur soit inférieur, qu'elles puissent dominer.

Il a su, pour échapper à la réprobation sociale, masquer les impulsions hostiles qu'il éprouvait à l'égard de ses parents, de ses frères et sœurs et des domestiques, de façon à paraître aux yeux de tous comme un homme bon et généreux. Il obtint ce résultat, en se livrant tous les soirs à une confession dans laquelle il se reprochait sa méchanceté et stimulait des scrupules de conscience. C'est ainsi que son intelligence plus développée l'avait conduit, par un chemin détourné, à trouver, pour élever sa personnalité, un moyen emprunté à la vie civilisée.

L'absence de toute attitude franchement et directement agressive nous est prouvée encore par le fait que toute son ambition se résolvait en idées et en fantaisies, ainsi qu'en succès scolaires par lesquels il dépassait la plupart de ses camarades. Un penchant de plus en plus prononcé pour le sarcasme et le persiflage : telle fut désormais la seule manifestation visible de son agressivité, jadis très violente, qui lui avait valu le surnom de « sangsue ». Son attitude combative en faveur du judaïsme avait joué un grand rôle dans sa vie et s'était manifestée dès sa douzième année par un acte obsessionnel particulier : toutes les fois qu'il se trouvait dans une piscine, il cachait ses organes génitaux avec ses mains, plongeait la tête dans l'eau et ne l'en retirait qu'après avoir compté jusqu'à 49, de sorte qu'arrivé à l'air libre, il était à moitié asphyxié et épuisé. L'analyse a révélé qu'il cherchait ainsi à réaliser l'égalité des organes génitaux chez tous les hommes. La 49e année était, d'après la loi juive qu'il venait d'apprendre, l'année jubilaire, au cours de laquelle on rétablissait l'égalité des fortunes. Les idées de ce genre, ainsi que le fait consistant à cacher les organes génitaux, étaient de nature à faciliter singulièrement l'interprétation de ce cas. Je me crus en effet autorisé à conclure que le bégaiement était pour lui également un moyen de compenser une supériorité, celle de son père, celle de tous les autres hommes, et cela en les mettant dans une situation gênée et pénible. Mais, en même temps, lui-même et son entourage voyaient dans son bégaiement une limitation imméritée et mystérieuse de sa puissance fonctionnelle.

Son avarice, son amour de l'épargne avaient également pour but d'éliminer la supériorité des autres, de le mettre lui-même à l'abri de l'humiliation et

d'une nouvelle diminution par l'appauvrissement ; et il lui a fallu, pour élever son sentiment de personnalité, pour arriver à la protestation virile, donner à ces traits de caractère une grande ampleur, subordonner à leur pouvoir toutes ses expériences ultérieures. C'est seulement dans les occasions où la manifestation trop patente de ces traits de caractère aurait pu nuire à son sentiment d'euphorie, qu'il les étouffait et les repoussait dans son inconscient. Il serait absurde de vouloir juger une question qui relève de la médecine et de la psychologie, en se plaçant au point de vue de la morale, et de dire des personnes, dans le genre de celle dont nous nous occupons, qu'elles sont moralement inférieures. A ceux qui seraient tentés de le faire, je rappellerai les traits de caractère compensateurs, forts et précieux, ainsi que la sentence d'un moraliste français qui disait - « Je n'ai jamais examine l'âme d'un homme méchant ; mais j'ai examiné une fois l'âme d'un homme bon, et j'ai reculé d'horreur! »

Dans un autre cas, l'avarice apparaît non seulement comme une construction secondaire, destinée à compenser le sentiment de diminution, mais aussi, et surtout, comme un artifice au service de la tendance à la sécurité. Un patient âgé de quarante-cinq ans, qui avait souffert toute sa vie d'impuissance psychique et était obsédé par des idées de suicide, présentait un penchant particulièrement fort à humilier les autres. Ce trait de caractère nous est déjà connu, puisque nous l'avons vu servir, dans le cas précédent, à compenser le sentiment que le malade avait de sa propre infériorité. Cette tendance est toujours accompagnée d'une méfiance et d'une jalousie très prononcées, dans lesquelles je vois des dispositifs névrotiques, psychiques, destinés à égarer le sujet dans la recherche de l'appréciation de ses expériences intérieures. On observe, en outre, dans les cas de ce genre, une tendance plus ou moins dissimulée à infliger aux autres une douleur physique ou psychique. Le point de vue abstrait par lequel il cherchait à s'assurer une situation dominante, « supérieure », semblait manifestement menacé et rendit nécessaire le renforcement des lignes d'orientation fictives. Des souvenirs d'enfance ont été utilisés dans la névrose, grâce auxquels il a failli devenir la proie d'un homosexuel. Dans une famille composée de plusieurs enfants il était le seul garçon, situation qui, d'après mon expérience, empêche souvent l'enfant de se faire une idée exacte de son propre rôle sexuel, le rend sensible à l'excès et peu sûr de lui-même. Son attitude à l'égard du père était également de nature à lui imposer la recherche de moyens de protection renforcés. Or, son père était un homme brutal, égoïste, tyrannique, ce qu'empêchait l'enfant de s'affirmer ouvertement en sa présence. À la suite de certaines aventures amoureuses, le père s'était trouvé dans des situations fort difficiles, dont le souvenir a été utilisé par sa névrose. Sa méfiance s'étendait sans distinction à toutes les femmes. Il s'est montré toute sa vie plein de dévouement pour ses sœurs, fait qu'il percevait lui-même très vivement et dont il a tiré la conclusion tendancieuse qu'il était capable de céder facilement aux femmes. Et rien que pour se montrer aux autres, en ce domaine, sous un jour favorable, il était capable, dans certaines occasions, d'aller très loin dans cette direction. Mais il ne s'en tenait que plus prêt à se soustraire aux femmes, à leur refuser son dévouement.

Dès son enfance, il avait transformé ses sentiments d'infériorité en une image sexuelle. A force de chercher la cause de son attitude dépourvue de virilité (l'homosexuel n'a-t-il pas voulu user de lui comme s'il était une petite

fille!), il trouva qu'elle provenait d'une cryptorchidie occasionnelle, compliquée du manque d'occlusion d'un canal inguinal. Tant que son père lui avait servi d'idéal, il avait usé des moyens ordinaires pour l'égaler. Il buvait en secret sa liqueur, cherchait à attirer la mère de son côté et choisit de bonne heure le métier de son père, lequel devait lui permettre de satisfaire ses penchants sadiques surexcités par son sentiment d'infériorité et par le désir de réaliser l'idéal paternel: il devint boucher. Il se livrait également à des brutalités sur des femmes et des jeunes filles, en les mordant, en les frappant, et il fut même une fois impliqué dans un viol. Mais cet événement, dans lequel il se révéla par la manière brutale de son père, l'effraya par les conséquences pénales qu'il pouvait lui valoir et par la diminution de son sentiment de personnalité qui pouvait en résulter, et il put échapper aux unes et à l'autre par le chemin détourné de la névrose. Il utilisa sa méfiance, déjà assez grande, à l'égard des femmes et des jeunes filles pour les tourmenter par des scènes de jalousie, les plier entièrement à sa volonté et à son influence et se procurer ainsi une apparence de supériorité et de domination. Ses éjaculations précoces et son impuissance consécutive (qui, comme la frigidité, constitue une marque certaine des natures égoïstes et incapables de dévouement) satisfaisaient aussi bien à son besoin de sécurité qu'à la haine qu'il éprouvait pour les femmes. Il cherchait de préférence à débaucher des femmes mariées, afin de les laisser déçues par son impuissance, mais aussi pour corroborer sa conviction que « toutes les femmes » sont méchantes et mauvaises. Ce penchant à faire souffrir s'exprimait également par des idées obsessionnelles. C'est ainsi qu'alors qu'il était déjà en traitement, il eut un jour l'envie de mordre et de battre une femme qui lui donnait des leçons de langues étrangères, parce que l'idée lui était venue tout à coup qu'elle lui préférait un autre amant. Cette réaction sadique à un sentiment de soumission, sorte de protestation virile contre un manque de virilité, de volonté et de caractère, provient de son enfance et se manifeste d'un bout à l'autre de sa névrose. Il ne fut pas difficile de montrer que son impuissance devait, elle aussi, lui servir de moyen d'échapper aux entraînements amoureux, à la soumission à une femme, tendance qui trouva un aspect dans ses tentatives d'humilier par tous les moyens possibles toutes les femmes avec lesquelles le hasard le mettait en contact. Voyant qu'il avait peu de chances de réussir auprès du professeur de langues étrangères, il la congédia rapidement, d'autant plus qu'il savait que la jeune femme gagnait sa vie en donnant des leçons et qu'en la congédiant il lui causait un certain préjudice. Il avait au préalable supputé les frais que lui occasionnaient les leçons qu'il prenait, et il les trouva énormes pour sa situation, ce qui était manifestement faux et tendancieux, étant donné qu'il s'agissait d'un homme très aisé. C'est encore avec la même intention et dans le même but qu'il utilisait les souvenirs de velléités incestueuses qui, de temps à autre, surgissaient dans son esprit : il y voyait un moyen de plus de se donner à lui-même la conviction qu'il était incapable de dominer sa faiblesse, de résister à ses penchants criminels, dès qu'il se trouvait en présence de femmes. C'est ainsi qu'il avait pris toute une série de dispositions destinées à le préserver des femmes, à lui assurer dans la vie une supériorité durable.

Il craignait surtout (et de toutes les raisons qui le poussaient à prendre des précautions contre les femmes, c'était là certainement la plus profonde) d'éprouver dans l'amour et dans le mariage des déceptions qu'il aurait pu attribuer à son manque de virilité. Comme il cherchait avant tout, par sa névrose, à prouver sa puissance, il était obligé de procéder avec précaution et en suivant

précisément des détours névrotiques. Lui aussi présentait des troubles gastro-intestinaux anciens qui, s'ajoutant à la cryptorchidie et à l'ouverture du canal inguinal, ne pouvaient qu'aggraver son sentiment d'infériorité. Étant donné la façon dont il concevait la vie amoureuse, son avarice exagérée devait infailliblement l'empêcher de s'engager dans des aventures qui l'auraient trop absorbé. Mais pour être un moyen vraiment efficace, son avarice devait être, pour ainsi dire, omniprésente, se manifester dans tous les détails de sa vie. Elle devait, à son tour, s'appuyer sur des étais et des contreforts solides. Et ce résultat fut obtenu grâce à des idées obsessionnelles, arrangées d'une certaine façon. Toutes les fois qu'il montait en automobile, il ne pouvait se défaire de l'idée d'un accident possible, survenant par sa faute ou par la faute d'un autre. Un examen attentif de cette idée montra qu'il ne croyait pas le moins du monde à cette possibilité, mais qu'il utilisait cette phobie pour se soustraire aux voyages coûteux. Alors même qu'il avait à faire un trajet un peu long en tramway, il était pris, à la fin de la première section, de la crainte d'une collision ou de l'écroulement du pont que le tramway allait franchir dans quelques instants ; aussi s'empressait-il de descendre pour faire le reste du trajet à pied, ce qui lui faisait économiser quelques sous. Il en est venu au point de se reprocher la moindre dépense et de rétrécir dans une mesure incroyable son pouvoir d'action.

Afin d'introduire une certaine unité dans sa conduite, il en est venu à ne pas plus épargner l'homme que la femme. C'est ce qu'il a montré en faisant la chasse aux femmes mariées ; et s'il éprouvait une grande satisfaction à déconcerter et à décevoir les femmes qu'il avait séduites, à les accabler ensuite d'injures, il n'était pas moins heureux de sentir sa supériorité sur les maris trompés. C'est cette forme qu'avait revêtue dans la suite sa fiction primitive, son désir de devenir aussi viril que possible. La crainte de la femme qui, agissant dans la même direction que le sentiment qu'il avait de sa propre féminité, l'avait poussé primitivement à l'exagération de sa protestation virile, se retrouvait dans les mesures de précaution excessives qu'il prenait contre la femme et dans le renforcement extraordinaire de sa méfiance et de son avarice, dans lesquelles il voyait des digues solides contre tout entraînement, des arguments propres à tout justifier. À cette tendance à la sécurité il donna pour appui complémentaire son impuissance psychique à laquelle il s'était heurté dès ses premières tentatives. Une jeune domestique qu'il avait voulu séduire jadis, lui avait opposé une vive résistance. Il manquait alors d'expérience et se crut impuissant. Plus tard, mieux informé, il expliqua son inexpérience en se disant que la femme était pour lui une énigme indéchiffrable. Mais c'est dans son impuissance primitive, qui n'était que l'expression psychique de ses contre-arguments et contre-raisons, et dans sa poursuite inlassable de femmes qu'il trouva les détours névrotiques pour échapper à une défaite définitive, à une décision qui aurait fait sombrer sa virilité. Il mit, à se comparer aux autres hommes, une ardeur de plus en plus grande. Il se surprenait, par exemple, dans des situations psychiques dans le genre de celle-ci : il était à table avec plusieurs autres personnes et se demandait, avant même que quelqu'un ait prononcé une parole, ce qu'il répondrait, de manière à blesser l'interlocuteur, à le mettre dans son tort. Il ne pouvait pas parler d'un livre, d'une pièce de théâtre, d'une société, d'un endroit quelconque, sans se livrer à une critique amère et acerbe. C'est ainsi encore qu'au cours de chaque séance de traitement il se livrait, après une brève introduction, à des manifestations de méfiance, d'avarice, de dénigrement. L'agressivité, le dénigrement

des autres étaient devenus chez lui un geste psychique, une attitude dont il ne pouvait plus se défaire et qui ne pouvaient pas ne pas se manifester, surtout au cours du traitement. Ce qu'il venait en effet chercher auprès du médecin, ce n'était pas la suppression pure et simple de son impuissance, car cette suppression devait, à son avis, le replonger dans le chaos de ses craintes. Ce qu'il lui fallait plutôt, c'était une preuve de son incurabilité ou un moyen lui permettant de retrouver sa puissance, sans avoir à craindre une défaite. Or, il ne pouvait obtenir la preuve de son incurabilité qu'en dépréciant le savoir, les moyens d'action du médecin. Mais sa guérison ne pouvait être obtenue qu'en ramenant la crainte que lui inspiraient les femmes à ses sources erronées, au sentiment infantile qu'il avait de son manque de virilité et qui était la forme concrète qu'avait prise son sentiment d'infériorité. Un rêve qu'il avait fait quelque temps avant la fin du traitement illustre fort bien cette situation. Je tiens toutefois à dire au préalable que je vois dans le rêve en général une tentative, fondée sur l'abstraction et la simplification, de procurer au sentiment de la personnalité un refuge sûr, en présence d'une situation dans laquelle le sujet voit une menace de défaite ; et ce refuge, il l'obtient à la faveur d'anticipations et en examinant les difficultés d'après un schéma qui lui est propre. C'est pourquoi on retrouve dans chaque rêve le schéma significatif, propre à chaque homme, mais renforce chez les nerveux, du mode d'aperception antithétique : « masculin-féminin », « haut-bas ». Les idées et souvenirs qui se présentent doivent être rangés dans ce schéma, car c'est ainsi seulement qu'on comprendra la véritable signification du rêve qui, loin de représenter toujours et nécessairement la réalisation d'un désir infantile, est plutôt destiné à faciliter les essais préparatoires tendant à établir, sous une forme réduite, le bilan névrotique du sujet, de façon à ce qu'il se chiffre par un bénéfice en sa faveur. Voici maintenant le rêve de mon malade : « Je fais le commerce d'antiquités à Vienne, en Allemagne ou en France. Mais je suis obligé d'acheter des objets neufs que je lessive ensuite. Cela revient meilleur marché. Après le lessivage, les objets prennent de nouveau l'aspect d'anciens. »

Les « objets neufs » signifient une nouvelle puissance, par opposition avec les « antiquités », c'est-à-dire avec son impuissance que personne dans aucun pays n'a encore réussi à guérir. Ici nous voyons transparaître l'idée d'une vie nouvelle, de la possibilité de devenir puissant. Les mots : « cela revient meilleur marché » se rapportent aux idées que nous avons exposées plus haut, à sa crainte de la dépense qui l'attend, lorsqu'il aura recouvré sa puissance sexuelle. Mais cette dernière idée n'est justifiée que pour autant que le patient est convaincu de la force irrésistible de ses désirs sexuels, qu'il se sait passionné à l'excès et coureur de femmes inlassable. Or, cette conviction, il la déduit tendancieusement des souvenirs de son enfance, de sa puberté et de son âge adulte. Il donne en même temps une certaine forme à ses souvenirs incestueux infantiles, en se persuadant, comme le font tous les nerveux, lorsqu'ils veulent utiliser les souvenirs de ce genre, qu'il avait eu pour sa mère ou ses sœurs des désirs sexuels. Autrement dit, il se sert d'une fiction déduite de son but final, pour se procurer une sécurité, de même que Sophocle a utilisé la légende d'Oedipe pour raffermir les saints commandements des dieux. Son désir de soumission à la mère ou aux sœurs s'exprime dans un jargon sexuel. Notre malade est une victime volontaire de son manque d'intelligence pour la dialectique, pour le caractère antithétique de la pensée primitive. L'idée directrice de son idéal de personnalité : « Je ne dois pas convoiter des femmes auxquelles me rattachent des liens de proche parenté »,

contient dialectiquement l'idée opposée de la possibilité de l'inceste. Le nerveux, qui cherche avant tout à assurer sa sécurité, s'accroche à cette idée opposée, joue avec elle, la souligne et l'utilise dans la névrose à titre de souvenir effrayant. Il y a eu, dans la vie de notre patient et de tous les nerveux, beaucoup plus d'événements faits pour les convaincre qu'ils sont libres de toute impulsion incestueuse, qu'ils sont en général très sobres, prudents et irrésolu& Mais comme les malades cherchent avant tout la sécurité, leur mémoire et leur mode d'aperception névrotique, c'est-à-dire déformant et tendancieux, repoussent tous ces souvenirs qui parlent en leur faveur. Ils se rendent bien compte qu'ils n'ont jamais eu des désirs sexuels à l'égard de leur mère ou de leurs sœurs, mais cette constatation ne leur est d'aucune utilité au point de vue de la sécurité qu'ils recherchent. Il ne reste au malade que le souvenir de certaines hardiesses sans portée, de certains simulacres qui n'étaient que des jeux ; tuais c'est à ce souvenir qu'il s'attache, parce qu'il y voit un avertissement, il en fait un épouvantail destiné à lui inspirer une frayeur salutaire. Il veut « lessiver », c'est-à-dire se défaire de ses penchants mauvais ou criminels. L'angoisse névrotique, l'agoraphobie, l'hypocondrie, le pessimisme et la manie du doute naissent exactement de la même façon, les malades ne tenant compte que des impressions et souvenirs susceptibles de les aider dans leur recherche de la sécurité, propres à renforcer leur état affectif, et négligent complètement tous les autres, surtout ceux d'un caractère opposé. Tout comme les sophistes, le nerveux et le psychopathe possèdent l'aptitude à in *utramque partem dicere*, et de cette aptitude ils ne manquent pas de se servir en cas de besoin.

Par suite de ses aptitudes nettes et tranchées, tendancieusement exagérées, et des traits de caractère névrotiques qui s'y rattachent, le nerveux se trouve désemparé, désorienté en présence de chaque nouvelle situation (misonéisme de Lombroso). Ce que notre malade redoute le plus, c'est la satisfaction sexuelle qu'il ignore, parce que, pour des raisons de sécurité, il s'est toujours attribué, dans ses anticipations de cette nouvelle situation, un rôle de soumission, de subordination. Or, cette crainte, dont le malade prétend qu'elle lui est inspirée par son impuissance, représente un nouveau moyen de préservation contre l'éventualité d'être enchaîné, ligoté, subjugué, trompé par une femme, de se montrer moins puissant qu'elle, contre le rôle allant à l'encontre de l'idéal qu'il se fait de la virilité et qu'il qualifie avec mépris de féminin. Avec ces traits anodins et généralement répandus que sont l'égoïsme, l'avarice, l'esprit d'épargne, il a su arranger un moyen de défense formidable, immanent en apparence, mais en réalité fictif. Il se défend d'avance contre l'éventualité de se voir nanti, comme cela lui est arrivé en rêve, comme il l'avait souhaité dans son enfance, d'organes génitaux normaux, d'une puissance nouvelle. Et il recourt à un moyen qu'il connaît depuis longtemps, qui lui a souvent été recommandé, quoique en vain, mais qui réussissait seulement à affaiblir ses érections, au lieu de les provoquer : les ablutions froides. C'est à ce moyen dont son expérience lui a montré l'inefficacité, qu'il assimile mon traitement. Il est convaincu que celui-ci aura un effet opposé à celui qu'on recherche et que je n'obtiendrai pas plus de succès que les médecins qui l'avaient soigné avant moi. C'est ainsi que le rêve montre au patient la voie qu'il doit suivre pour se soustraire à la guérison, pour affirmer sa supériorité sur le médecin. « Tout cela, ce sont de vieilles choses. »

Dans d'autres cas d'impuissance psychique, la guérison est obtenue facilement et, comme nous le savons, avec des moyens divers. Il s'agit le plus souvent de patients nerveux qui, par le seul fait qu'ils s'adressent au médecin, font comprendre qu'ils seraient disposés à renoncer au moyen de sécurité en question. Dans les cas de ce genre les médicaments, l'électricité, le traitement hydrothérapeutique, et surtout la suggestion sous toutes les formes, rendent les plus grands services. Il suffit souvent que le médecin sache parler avec autorité, pour faire disparaître beaucoup de doutes, d'hésitations et de préjugés. Dans les cas graves, il est nécessaire d'effectuer une transformation de l'âme, trop exclusivement orientée vers la sécurité, et d'introduire le patient dans la vie sociale dont il cherche à se détacher à la faveur de son impuissance.

La vieillesse donne souvent un relief tout particulier à la jalousie et à l'avarice. Au point de vue psychologique, ce fait n'est pas difficile à comprendre. Poètes et philosophes ont beau décrire la vieillesse sous des couleurs riantes et idylliques, il n'en reste pas moins qu'il n'est donné qu'à quelques esprits d'élite de conserver leur équilibre lorsqu'ils aperçoivent l'entrée de la vallée de la mort. Et, d'autre part, les privations et les restrictions que la vieillesse comporte naturellement, ainsi que la supériorité que les personnes plus jeunes de l'entourage du vieillard lui font sentir comme malgré eux, sans penser ou sans avoir l'air de penser à mal, contribuent nécessairement à la diminution, à la dépression du sentiment de personnalité chez des personnes âgées. La lumineuse et sereine disposition à laquelle Gœthe a donné une expression exquise dans le « Père Kronos », constitue pour la plupart des mortels un idéal inaccessible, et heureux sont ceux qui acceptent d'une humeur calme et tranquille la disparition de la meilleure période de leur vie.

C'est ainsi que la vieillesse nous apparaît comme une cause naturelle de la diminution du sentiment de personnalité. Et cette diminution sera particulièrement prononcée chez les personnes prédisposées à la névrose. La vieillesse, la ménopause chez les femmes, le sentiment d'insuffisance intellectuelle ou psychique, les premiers signes d'impuissance, la dissolution de la famille, le mariage d'un fils ou d'une fille, pertes d'argent, perte d'un emploi ou d'une situation honorifique, telles sont les principales causes de déchéance, d'effondrement chez un grand nombre de sujets. Le plus souvent on trouve, parmi les antécédents de ceux-ci, des traces ou de véritables explosions de phénomènes névrotiques. La vieillesse, avec ses atteintes, agit comme toutes les autres causes de diminution du sentiment de personnalité. Pour rétablir l'équilibre la pulsion agressive cherche d'autres voies qui, dans les cas de ce genre, ne sont malheureusement pas faciles à trouver. La résignation serait une solution beaucoup plus facile, si la vie affective se rétrécissait parallèlement à la baisse des forces physiques et intellectuelles. Mais ce fait se produit rarement. Et pour trouver la compensation, la pulsion agressive, stimulée par le sentiment d'insécurité, réveille une fois de plus tous les aiguillons du désir. L'opinion publique se révolte généralement contre les manifestations de ce genre chez les personnes âgées. On n'est que trop disposé à critiquer l'attitude, le genre de vie, les désirs et velléités, la manière de se vêtir, de travailler de ces personnes. Celles qui sont disposées à la névrose se laisseront facilement effrayer par ces critiques et reculeront, malgré les possibilités de satisfaction qui s'ouvrent encore devant elles. Elles s'imposeront la soumission, elles chercheront à étouffer leurs sentiments et désirs, sans toujours y

réussir. Ces sentiments et désirs s'affirmeront, au contraire, plus forts que jamais, lorsque la personne voudra s'imposer une résignation sans compensation. C'est ainsi que se manifesteront en pleine activité les traits de caractère hostiles, c'est ainsi que la jalousie, l'inimitié, l'avarice, la soif de domination, les impulsions sadiques subiront toutes sortes de renforcements et, jamais satisfaites, engendreront un état d'inquiétude et d'agitation qui poussera sans cesse le sujet à chercher un appui, des possibilités de compensation, des moyens de sécurité. « Le bonheur est là où tu n'es pas! » C'est que la situation réelle des personnes âgées est très menacée dans notre société qui ne juge la personnalité que d'après la qualité et la valeur de son travail. Or, l'apparence de la puissance, le prestige : voilà ce que recherche le névrosé, voilà ce qui constitue son pain quotidien. Nous savons déjà que le suicide constitue la dernière expression de la protestation virile dans la vieillesse. Quant à la mélancolie, elle apparaît dans beaucoup de cas comme un acte de vengeance.

L'approche de la vieillesse produit des effets plus intenses chez la femme que chez l'homme. C'est ainsi que la femme est déjà portée à exagérer outre mesure l'importance de la ménopause. Mais il faut surtout tenir compte du fait que, plus que pour l'homme, la jeunesse est pour la femme l'âge de la beauté et de la puissance. Les charmes de la jeune femme lui procurent la domination, des victoires et des triomphes, c'est-à-dire tout ce qu'un sujet névrotique désire le plus et recherche avec le plus d'insistance. Or, la vieillesse la frappe comme un véritable fléau. La femme âgée perd plus de sa valeur que l'homme âgé, et l'opinion courante lui est même, dans beaucoup de cas, plutôt hostile. Cette regrettable attitude tient à la tendance essentiellement masculine à déprécier la femme et, renforcée par les traces psychiques de nos expériences sociales, elle devient, pour ainsi dire, partie intégrante de notre être. Consciemment ou inconsciemment, ceux qui prétendent avoir droit à la vie, sont poussés, d'une façon souvent irrésistible, à déprécier la femme âgée, à humilier son sentiment de personnalité. Le simple amour filial, le respect devant la vieillesse, les sentiments bienveillants dictés par le code de la vie sociale constituent un minimum qui ne suffit jamais à satisfaire la volonté exaspérée de ceux qui sentent leurs forces décliner. C'est alors qu'intervient la compensation névrotique. « Je suis diminué, la vie m'a donné trop peu, je n'ai rien à en attendre » : telles sont les plaintes qu'on entend généralement de la bouche des névrotiques, à mesure qu'ils avancent en âge ; et ils s'affermissent tellement dans cette manière d'envisager la vie qu'ils finissent par s'enfoncer dans un égoïsme méfiant et rancunier qu'on ne leur avait point connu auparavant, du moins au même degré. En même temps leur état d'irrésolution et de doute se stabilise. « Agis comme si tu devais quand même réussir à affirmer ta personnalité » : telle est l'autre ligne d'orientation qui se dessine : la convoitise névrotique subit de ce fait un renforcement, les impulsions ayant pour sources la soif de domination, l'avarice, la jalousie font violemment irruption et viennent se placer au premier plan, mais sont tenues en bride par les mobiles qui font reculer le patient devant tout désir et toute initiative. C'est ainsi que couvent sous les cendres, péniblement soustraites à la conscience, les impulsions qui entretiennent un état constant d'insatisfaction, d'impatience, de méfiance et orientent sans cesse l'attention vers l'irréalisable et l'inaccessible. Cet inaccessible est souvent cherché dans le domaine érotique, et souvent aussi le sexuel devient le symbole du but inaccessible. Dans ce dernier cas, toute la volonté devient, pour ainsi dire, sexualisée, ce qui s'explique facilement, étant donné, d'une part, la grande souplesse du symbole sexuel et,

d'autre part, le fait que la preuve d'une insatisfaction sexuelle (et c'est cela qui importe avant tout) est toujours facile à produire. Rien d'étonnant si les personnes de cette catégorie mettent l'analogie sexuelle à la base de leur mode d'aperception.

Mais il convient de ne pas commettre l'erreur consistant à prendre pour une sensation primitive ce qui n'est qu'une fiction sexuelle, autant dire une manière de parler ou un jargon sexuel. Dans la partie théorique de cet ouvrage j'ai montré que si la ligne d'orientation sexuelle apparaît chez le névrotique avec une grande netteté, cela tient aux raisons suivantes :1°comme toutes les autres lignes d'orientation, elle subit chez le névrosé un renforcement considérable, ce qui la fait percevoir comme une sensation réelle, alors qu'il s'agit d'un simple dispositif de sécurité ; 2° elle aboutit, dans son trajet, à la protestation virile. C'est pourquoi tous les désirs d'une femme névrosée, ayant dépassé la jeunesse proprement dite, sont rapportés non seulement par elle-même, mais aussi par le médecin, lorsqu'il veut s'en donner la peine, à une analogie sexuelle. C'est pourquoi aussi le médecin est à même de satisfaire le désir de sécurité immanent au névrosé par une compensation sexuelle, au sens freudien du mot. Cela ne constitue un gain que pour autant qu'on réussit à détacher le malade de sa fiction, c'est-à-dire à le rendre plus sûr de lui-même et à lui faire reconnaître dans son impulsion en apparence libidinale une fiction déformante.

La *période critique de l'homme,* décrite par des auteurs tels que Freud et Mendel, est une fiction de ce genre. Chez la femme, la période critique, c'est-à-dire la ménopause, produit avant tout des effets psychiques, dans le sens d'une diminution du sentiment de la personnalité. Quant aux processus métaboliques qui accompagnent la ménopause, ils sont seulement susceptibles de modifier ou de renforcer l'aspect névrotique, et cela par leur action spécifique, s'exerçant dans le sens de l'aggravation de l'insécurité. Nous avons un tableau nosologique de ce genre, c'est-à-dire mixte et renforcé, dans la névrose basedowienne des femmes à la période de la ménopause. Quant à la névrose consécutive à la « ménopause masculine », elle serait également un effet indirect de l'atrophie génitale, mais peut subir un renforcement sous l'influence de cette abstraction exagérée : « Je ne suis plus un homme ; je suis une femme ! » À la faveur de ce point de vue idéologique, la ligne d'orientation masculine devient l'objet d'une attention renforcée, génératrice d'excitations inattendues ; elle subit ainsi une sorte d'hypostase, à la suite de laquelle on voit se produire les remarquables phénomènes de cet « été de la Saint-Martin » sexuel, dont Karin Michaël, dans son Âge *dangereux,* a constaté avec raison la grande fréquence chez les femmes. Il convient cependant d'insister sur le fait que, contrairement à la manière de voir purement biologique, la ligne d'orientation sexuelle n'est ni la seule ni la fondamentale : si l'on veut rester en accord avec les faits, on doit la considérer comme un des modes d'expression et ne lui accorder ni plus ni moins de valeur qu'aux autres formes de désir. Une veuve âgée, pour se venger de ses enfants qui lui avaient retiré la direction de la maison, se lance dans des aventures amoureuses avec des hommes jeunes qu'elle paie. Un homme âgé souffre depuis des années d'insomnie : il en accuse sa femme et son enfant, auxquels il reproche leur manque de tendresse, et est convaincu que seule la licence sexuelle lui ferait recouvrer le sommeil. Mais il convient de noter qu'il se trouvait dans un état

de dépression et de lassitude continue, incompatible avec la moindre pulsion érotique.

La névrose de la ménopause nous offre ainsi un autre aspect de la névrose née de la protestation virile, et les traits qui la caractérisent (lignes d'orientation secondaires, destinées à se perdre dans la ligne principale) rappellent les hypostases que nous connaissons déjà. Je n'ai pas vu un seul cas de névrose ayant éclaté seulement après la ménopause, et étant donné le point de vue que nous défendons ici, nous n'hésitons pas à affirmer que la névrose dite « de la ménopause » s'était déjà manifestée antérieurement, bien que sous un autre aspect, mais d'une façon atténuée, lorsqu'un heureux concours de circonstances et une certaine situation sociale ont pu procurer au sujet une satisfaction partielle de son désir de puissance. Mais le plus souvent on se trouve en présence de symptômes névrotiques ayant subi depuis des années une aggravation incessante, ce qui permet de supposer que le sujet s'est trouvé dans l'obligation de renforcer, d'accentuer sa tendance à la sécurité. Je citerai, à titre d'exemple, la transformation de céphalées ou d'accès de migraine en une névralgie du trijumeau, ou celle de la simple prudence névrotique en angoisse ou, sous l'obsession d'un malheur escompté, en mélancolie. Ces trois phases correspondent à trois degrés d'incertitude, d'après le schéma suivant que nous empruntons à la partie théorique de cet ouvrage.

PRUDENCE :	je suis tourmenté par l'idée que je *pourrais* perdre mon argent, me trouver « en bas ».
ANGOISSE :	je suis tourmenté par l'idée que je vais perdre mon argent, etc.
MÉLANCOLIE :	je suis tourmenté par l'idée que j'ai *perdu* mon argent, etc.

En d'autres termes, plus le sentiment d'insécurité est fort, plus le sujet s'écarte de la réalité et renforce sa fiction qui revêt de plus en plus les caractères d'un dogme. Le sujet entretient en lui-même et imagine tout ce qui est de nature à le rapprocher de sa ligne d'orientation. La réalité perd de plus en plus de valeur à ses yeux et les critères fournis par la vie sociale se montrent de plus en plus insuffisants.

On voit souvent des cas dans lesquels des phénomènes névrotiques se produisent d'une manière pour ainsi dire expérimentale, à des périodes pathogènes connues. Kisch et d'autres ont attiré l'attention sur la valeur anamnésique des troubles nerveux qui se produisent au début de la période menstruelle. On trouve beaucoup plus souvent, parmi les antécédents des malades, des troubles dysménorrhéiques, ou des névroses, soit ayant précédé le mariage, soit s'étant manifestées pendant la grossesse, soit enfin continues.

Après cette description, il ne nous reste plus qu'à laisser les lignes d'orientation dont nous avons parlé jusqu'à présent déboucher dans la ligne d'orientation principale. La névrose des personnes qui approchent de la

vieillesse n'est qu'un autre aspect, une superstructure psychique appropriée, élevée au-dessus d'une ligne d'orientation élémentaire : « Je veux être un homme. » Et cette ligne d'orientation qui, si elle était suivie directement, ne pourrait conduire le sujet qu'à un échec, subit toutes sortes de camouflages dont aucun ne peut être considéré comme pleinement satisfaisant. On a souvent l'impression que le sujet est en proie à une grande inquiétude, à un grand découragement, comme s'il ne savait pas comment il doit s'y prendre pour réaliser son désir. Tous les plans qu'il projette sont viciés par le doute, par des hésitations, par des affirmations exagérées, le sujet cherchant à se persuader tantôt qu'il est trop vieux, tantôt qu'il est encore jeune. La tendance qui domine ces patients consiste à rechercher puissance, influence et considération. Mais le sentiment qu'ils ont de rechercher l'inaccessible ne les abandonne jamais. Dans les rêves perce toujours la tentative de renforcer la protestation virile : les sujets se voient jeunes, mais aussi (d'une manière voilée, puisqu'il s'agit de femmes) doués de tous les attributs de la masculinité. Le plus souvent ces patientes avouent ouvertement leurs préférences pour les hommes âgés. L'effet de la tendance à la sécurité se manifeste également dans les traits de caractère, qui sont des lignes d'orientation de deuxième ordre. Pédantisme, avarice, jalousie, soif de domination, désir de plaire : tels sont quelques-uns des traits qui apparaissent sous les formes les plus dissimulées. Et finalement les symptômes névrotiques deviennent tels que tout l'entourage s'en ressent. Souvent la malade, plus ou moins hésitante, usant de moyens de dissimulation, essaie de réaliser un désir comme si cette réalisation devait lui procurer le triomphe de ses velléités viriles. D'autres fois, elle aspire au divorce, à la vie dans la capitale, ou bien elle cherche à humilier ses gendres ou ses belles-filles, comme si la réalisation de l'un quelconque de ces désirs devait procurer un repos à son âme inquiète. La malade éprouve souvent des difficultés à manger, souffre de constipation, se berce de rêves en rapport avec des grossesses et des naissances imaginaires. Elle simule souvent des défauts de mémoire, des tremblements, des accidents traumatiques, afin de se persuader et de persuader les autres qu'elle n'est qu'une femme malheureuse et sans défense. Elle se livre à des plaintes incessantes, attribue une importance exagérée au moindre incident désagréable. Par l'insistance qu'elle met à faire ressortir ses souffrances et par son attitude pleine d'hésitation et d'irrésolution, elle réussit, d'une part, à concentrer sur elle tout l'intérêt de son entourage et, d'autre part, à se préparer une retraite en cas d'une attitude dédaigneuse de la part de celui-ci. Il est facile d'établir psychologiquement que les plaintes constituent, elles aussi, une sorte de révolte, de protestation virile contre le sentiment d'infériorité et que la malade peut difficilement s'en passer, puisqu'elles servent à énerver, à désarmer les autres.

Le traitement des cas de ce genre (traitement qui consiste à développer l'esprit d'indépendance et d'endurance) offre de très grandes difficultés, étant donné l'âge avancé des malades. Comme toujours, la personne du psychothérapeute et ses succès réels ou possibles ne servent qu'à stimuler la jalousie, et les améliorations se traduisent souvent par des aggravations ultérieures. L'autorité que le médecin acquiert assez facilement trouble l'équilibre de la malade qui s'était montrée toute sa vie réfractaire à l'adaptation et à la soumission. Le moyen suprême, dans les cas les plus graves, consiste, pour le médecin, à renoncer à tout amour-propre, en assumant la responsabilité du prétendu échec du traitement et à diriger la malade chez un autre médecin qui

cueillera ainsi à sa place les lauriers du succès. Dans beaucoup de cas cet artifice m'a pleinement réussi. Mais je dois ajouter que, même dans certains cas graves, le traitement a été suivi d'améliorations considérables et même, au bout d'un intervalle assez long, d'une guérison complète, qui avait toutes les apparences d'une guérison spontanée.

Une de mes malades, âgée de cinquante-six ans, souffrait depuis dix-huit ans d'états d'angoisse, de vertiges, de nausées, de douleurs abdominales et de constipation grave. Elle passait son temps soit au lit, soit sur une chaise longue, surtout depuis huit ans, époque à laquelle aux symptômes énumérés plus haut étaient venues s'ajouter des douleurs violentes dans la région du sacrum et dans les extrémités inférieures. Jadis la malade était une femme robuste, mais elle avait souffert, à l'âge de seize ans et, à ce qu'il semble, pendant des mois, de rhumatismes articulaires. En l'absence de toute altération organique et l'examen de la malade m'ayant révélé la présence des traits de caractère correspondant à la tendance à la sécurité, je me crus autorisé à conclure à la nature purement psychogénique de son état actuel [1].

Un gynécologue éminent ayant constaté chez la malade des adhérences périmétritiques, l'avait engagée à se faire opérer, en lui faisant entrevoir qu'il pouvait bien s'agir de l'extirpation de l'utérus. Je crus d'autant moins devoir tenir compte de cet avis que l'observation d'autres cas analogues m'avait montré que les adhérences de ce genre n'agissent sur la névrose que d'une façon indirecte, par l'intermédiaire de certains facteurs psychiques. On trouve souvent chez les malades névrosés des altérations au niveau des organes génitaux, des phénomènes d'inhibition, des déformations et des affections de toute sorte. Et Bossi a certainement raison d'insister, ainsi que je l'avais fait avant lui *(Studie,* 1907), sur la concomitance qui existe entre la névrose, d'une part, et ces altérations, déformations et affections, d'autre part. Mais le rapport entre celle-là et celles-ci s'établit par l'intermédiaire d'un sentiment d'infériorité spécial qui, chez les sujets prédisposés, constitue la cause immédiate de la névrose ; ou bien la névrose, provoquée par d'autres causes, a besoin d'alléguer une altération organique pour justifier la protestation virile. L'infériorité sexuelle ébranle tout d'abord toute la foi que l'individu avait en sa valeur en général, et ce n'est que secondairement qu'elle assume, pour ainsi dire, le rôle d'un véhicule : cela saute particulièrement aux yeux dans les cas où des modifications insignifiantes, voire imaginaires et fictives, telles qu'une prétendue perte du clitoris, une augmentation du volume des petites lèvres, l'humidité permanente de l'orifice vaginal, de prétendus stigmates de masturbation, des anomalies pilaires, le phymosis, la présence de canaux para-uréthraux, une asymétrie du pénis ou des testicules, ou une cryptorchidie, servent de prétexte ou de symbole au sentiment d'infériorité.

Chez notre malade l'état morbide avait débuté par des douleurs abdominales survenues au cours d'une partie de tennis. Elle avait perdu une fille un an auparavant, et son mari, qui aimait beaucoup les enfants, en désirait d'autres. La malade qui se lamentait depuis sa jeunesse sur son sort féminin, n'était pas disposée à satisfaire le désir de son mari. La douleur, provoquée

[1] Ces traits de caractère présentent une importance considérable au point de vue du diagnostic différentiel. il faut toujours se demander si l'existence simultanée d'une affection organique ne constitue pas une simple coïncidence.

par une distorsion, avait fourni à sa résistance vaguement consciente un nouvel aliment ; la malade ne pouvait plus supporter la moindre compression abdominale, et son ventre était devenu la partie faible de son organisme ; en faisant venir à son secours l'insomnie et des nausées, ces dernières à titre de symbole de l'état de grossesse, elle en était arrivée à se faire interdire par des médecins les rapports sexuels et à engager son mari à faire chambre à part.

Déjà la manière dont elle m'avait parlé de son rhumatisme articulaire était très caractéristique. Elle en attribuait la faute à sa défunte mère qui l'avait forcée à laver et à repasser, qui l'avait négligée au profit de ses autres sœurs et de ses frères et s'était toujours montrée dure envers elle. Elle avait beaucoup souffert de l'avarice de sa mère, mais c'est du père qu'elle croyait avoir hérité les maux dont elle souffrait actuellement.

Les incriminations de ce genre contre les parents dissimulent, d'après mon expérience, un autre reproche que les enfants adressent généralement, d'une façon inavouée, à tours parents lorsqu'ils se sentent insuffisamment virils ou privés de virilité. Ces reproches, de même que le sentiment de culpabilité (voir ce que je dis sur la prédisposition névrotique dans *Heilen und Bilden*, l. c.), finissent par revêtir un caractère abstrait et deviennent un moule susceptible de recevoir les contenus les plus variés. Les enfants prétendent donc que les parents ne se sont pas montrés suffisamment tendres à leur égard, ne les ont pas suffisamment surveillés, les ont trop gâtés, etc. Bref, cette manière de formuler une attitude à l'égard des parents et, plus tard, à l'égard du monde nous révèle un changement de forme tel que l'exigent les lignes d'orientation poursuivant un but pratique, et nous permet souvent d'entrevoir un autre aspect, plus conforme à la situation actuelle. Il s'agit de remonter au point de départ du changement de forme. Et, pour ce faire, notre méthode se sert de la réduction, de la simplification (Nietzsche), de l'abstraction [1]. Le renforcement ou l'affaiblissement de la fiction directrice joue un rôle aussi important que le changement de forme. Plus le sentiment d'insécurité est fort, et plus le patient se sent poussé à intensifier sa ligne d'orientation, à augmenter sa dépendance vis-à-vis d'elle. Je souscris ici volontiers à la profonde manière de Vaihinger qui, parlant de l'histoire des idées, montre que, dans leur évolution historique, celles-ci présentent une tendance à se transformer de fictions (c'est-à-dire des constructions auxiliaires, fausses au point de vue théorique, mais utiles au point de vue pratique) en hypothèses d'abord, en dogmes ensuite. Dans la psychologie individuelle, ces changements d'intensité caractérisent aussi bien la pensée de l'homme normal (pour lequel la fiction est un simple artifice) que celle du névropathe (qui cherche à réaliser la fiction) et du psychopathe (anthropomorphisme incomplet, mais rassurant, et réalisation de la fiction : dogmatisation). Plus notre détresse intérieure est profonde, plus nous cherchons à la compenser, en renforçant ses lignes d'orientation. C'est pourquoi on trouve toujours chez l'homme normal des équivalents des lignes d'orientation et des traits de caractère névro- et psychopathiques, seulement, chez le normal, ces lignes et ces traits de caractère sont toujours susceptibles d'être corrigés, d'être rapprochés de la réalité.

Après avoir dégagé les lignes d'orientation de notre malade, après avoir remonté le cours de leur développement, à travers les changements de forme

[1] Contrairement à la méthode de Freud qui se sert d'analogies empruntées à *la vie* érotique.

et d'intensité qu'elles avaient subis, jusqu'à leur expression primitive et fondamentale, nous nous trouvons en présence de la fiction suivante : « Je suis une femme et veux être un homme. » L'homme normal s'inspire, lui aussi, toute sa vie durant, de cette formule, qui l'aide à s'approprier ce qu'il y a de mâle dans notre culture et confère même à celle-ci une tendance à la « masculinisation » de plus en plus grande. Mais elle n'existe qu'à titre provisoire, comme une ligne auxiliaire dans une construction géométrique. Dès que le résultat, c'est-à-dire le niveau supérieur, correspondant à notre conception de la virilité, est atteint, cette formule devient inutile et est rejetée (Vaihinger). En ce qui concerne le mythe, qui peut être considéré comme la ligne d'orientation d'un peuple, Nietzsche déplore sa « transformation en conte » et exige sa « transformation en une production virile ». Le névropathe souligne sa fiction, la prend au pied de la lettre et cherche à obtenir sa réalisation. Ce qu'il poursuit, ce n'est pas l'adaptation de la fiction à la vie réelle, mais l'affirmation de son prestige mâle : but le plus souvent irréalisable sous la forme exagérée que lui imprime le malade, ou se heurtant à des obstacles résultant soit des contradictions internes que contient la protestation virile, soit de la crainte d'une défaite qu'éprouve le malade, qui ne se rend d'ailleurs pas compte de la signification et de la portée de sa fiction, en grande partie inconsciente. Et il est d'autant plus incapable de se faire une idée exacte de cette fiction que son sentiment d'insécurité est plus fort et son sentiment d'infériorité moins conscient. Le psychopathe se comporte comme si sa fiction était une vérité. Il agit sous la pression d'une contrainte irrésistible et se réfugie auprès du dieu qu'il s'est créé lui-même et dont il sent la présence réelle. C'est ainsi qu'il se fait l'effet d'être à la fois femme et surhomme, la fiction de surhomme étant une réaction provoquée par sa protestation virile exaltée. Cette dissociation apparente de la personnalité correspond à l'hermaphrodisme psychique et peut revêtir des formes diverses, en s'exprimant, par exemple, par l'association des idées de persécution et de grandeur, par la combinaison de la dépression et de la manie, la fixation de la folie étant favorisée par l'insuffisance relative ou la faiblesse absolue des trajets susceptibles d'apporter la correction nécessaire. Si, dans la définition que Freud a donnée de la démence précoce *(Jabhruch Bleuler-Freud,* 1911*),* on supprime la « sexualisation » qui a été introduite inutilement, si on l'ampute, à chaque bout, de la libido qui nous apparaît comme un facteur superflu, on obtient une formule beaucoup plus compréhensive, celle qui rattache la protestation virile à l'hermaphrodisme psychique et que Freud combat dans son travail, parce qu'il en méconnaît la signification véritable.

Pour en revenir à notre malade, nous dirons encore que son sentiment de diminution lui avait inspiré plusieurs formes de protestation virile. C'est ainsi qu'elle se montrait très intolérante pour tout ce que faisaient les hommes. Elle se livrait contre ceux-ci à des critiques acerbes, surtout lorsqu'elle les voyait « tirer vanité de ce qu'ils faisaient ». C'est ce qui explique que beaucoup de malades résistent par tous les moyens que leur fournit la névrose aux médecins qui croient devoir faire preuve, dans leur attitude et dans leur manière de faire, d'assurance et de fermeté. Sans doute, il y a chez ces malades une sorte d'instinct qui les empêche, étant donné le but qu'ils poursuivent par leur maladie, de se plier aux ordres du médecin. Mais il est arrivé parfois à notre malade de réagir par des nausées et des vomissements au moindre ascendant que le médecin réussissait à acquérir ; auquel cas elle ne manquait pas de relever avec force la soi-disant « erreur » commise par le médecin. On

ne doit jamais se laisser décourager par des phénomènes de ce genre : la réaction dont il s'agit fait partie d'un tout, elle est une des nombreuses expressions de la jalousie à l'égard de l'homme en général de l'homme présumé, supérieur en particulier.

La malade usait largement des privilèges que lui conférait sa maladie. Avant tout, celle-ci lui a fourni le prétexte de se soustraire, autant qu'elle le jugeait utile, à son rôle de femme d'intérieur et aux obligations découlant de la situation sociale assez élevée qu'elle occupait dans sa ville de province. Elle recevait bien des visites dont elle profitait pour se plaindre de sa maladie, mais ne faisait des visites elle-même que d'une façon tout à fait exceptionnelle, s'assurant ainsi, comme le font généralement les nerveux, une situation privilégiée, à part. Elle pouvait ainsi se soustraire aux comparaisons et aux confrontations, aux épreuves que comportent les relations sociales suivies [1]. Pendant les dernières années elle était tourmentée par l'idée qu'à mesure qu'elle vieillissait, eue perdait toute influence sur les hommes. Une de ses amies lui ayant montré combien il était ridicule, de la part d'une femme âgée, de vouloir paraître jeune, elle prit la décision de s'habiller désormais de façon à faire ressortir son âge véritable, sans toutefois pouvoir se défaire de l'idée, qui flottait à la surface de sa conscience, *qu'un homme ayant son âge* est loin d'avoir dit son dernier mot.

Elle a toujours trouvé pénible que les circonstances l'aient obligée à passer sa vie dans une ville de province. Aller habiter Vienne a toujours été son rêve. Mais son mari, par ailleurs très tendre et bon pour elle, se montrait intraitable sur ce point. Elle était brouillée à mort avec son frère et prétendait que la seule idée de le rencontrer, ce qui était à peu près inévitable dans une petite ville, lui donnait un sentiment d'angoisse incroyable. Ce prétexte ne suffisant pas, elle perdit le sommeil, à cause, prétendait-elle, du bruit des voitures qui passaient la nuit sous les fenêtres de sa chambre à coucher. Elle finit par obtenir ce qu'elle voulait : elle vint s'installer à Vienne où elle loua un appartement à côté de celui de sa fille, dans une rue dont le calme avait toujours fait ses délices et où elle retrouva son sommeil.

Elle détestait surtout sa ville de province depuis que sa fille était installée à Vienne. L'analyse révéla, à côté d'autres lignes d'orientation, qu'elle était jalouse à cause de ce fait qu'elle considérait comme un avantage extraordinaire, ainsi que de cet autre : que sa fille portait un nom à particule nobiliaire. Elle aussi voulait habiter Vienne et aurait depuis long. temps réalisé ce désir, mais elle craignait l'éventualité d'avoir à faire face par ses moyens personnels aux dépenses de sa fille.

Son attitude de rivalité à l'égard de sa fille était totalement inconsciente et servait pour ainsi dire, de couverture à une ligne d'orientation infantile : au désir de dépasser une sœur que ses parents avaient gâtée à l'excès. Mais cette dernière ligne d'orientation se montra, à son tour, équivalente à la ligne fondamentale, à savoir au désir d'acquérir une importance plus grande, d'être à la place du frère.

---

[1] Elle « planait », dirions-nous dans notre langage moderne.

Les fortes dépenses qu'elle fut obligée de faire à Vienne firent naître une contradiction dans sa protestation virile. Le névrosé, qui souffre du sentiment pénible de sa diminution, ne se laisse dépouiller de rien impunément. Tout ce dont il se prive, tout ce qu'il dépense, tout ce dont il se dépouille lui apparaît comme une nouvelle cause de diminution de sa personnalité, diminution qu'il conçoit sous la forme d'une castration, d'une féminisation, d'une violence, souvent aussi sous la forme d'une grossesse ou d'un enfantement [1]. Dans notre cas, ce sont les sentiments analogiques de la grossesse qui apparurent au premier plan : la malade commença à souffrir de nausées, de douleurs abdominales et tomba dans l'obsession de l'idée de grossesse [2]. Elle fut prise de douleurs de jambes qui présentaient la forme d'une *phlegmatia alba dolens,* et une constipation opiniâtre lui fournit une justification « anale » de sa maladie. Elle ne songeait et ne faisait songer son entourage qu'à l'état de son intestin et aux moyens d'en assurer le libre fonctionnement, créant ainsi une expression permanente de son état morbide et faisant de celui-ci l'objet de ses préoccupations continues et de celles de son entourage.

La compréhension exacte du mode d'expression des névroses a pour condition essentielle, à mon avis, la connaissance de ce que j'ai décrit sous le nom de « jargon des organes » [3]. On retrouve ce « jargon » dans les expressions du langage populaire et des mœurs populaires. Freud, qui n'a pas bien compris ce jargon, a fait des images qu'il exprime un des piliers de la théorie de la libido, des zones érogènes. Je rappellerai plus particulièrement son travail sur *Le caractère anal et l'érotisme anal,* plein d'affirmations osées et fantaisistes. Le point saillant est fourni par le fait que certains organes possèdent une valeur amoindrie, par la manière dont l'entourage se comporte à l'égard des manifestations de ces organes et par l'impression d'ensemble que la conscience de son infériorité et l'attitude de l'entourage laissent dans l'âme de l'enfant. Les enfants prédisposés aux névroses tâcheront, pour se donner une représentation particulièrement efficace, d'établir un rapport entre les traits de caractère découlant de leur sentiment de personnalité protestataire, tels que désobéissance, besoin de tendresse, propreté exagérée, pédantisme, anxiété, ambition, jalousie, rancune, etc., et certaines manifestations de leur infériorité organique. Un de mes malades, atteint d'épilepsie psychogène, avait, pour renforcer sa protestation virile, établi un rapport, un croisement, de ce genre : chacun de ses accès était précédé d'une période de constipation, qui était destinée à éveiller l'inquiétude de son entourage d'une façon, pour ainsi dire, préventive. La désobéissance et le négativisme infantiles peuvent déjà être nettement développés à la fin de la première enfance. Ces traits de caractère reçoivent un renforcement considérable du fait de leur association avec des anomalies fonctionnelles de l'appareil urinaire, intestinal, digestif. L'enfant qui hésite à aller à la selle tire son plaisir non de l'excitation de l'anus par les

---

1 Ceci signifie que l'opération intellectuelle, au lieu de s'effectuer en conformité avec la réalité, se sert d'analogies et de symboles, générateurs d'une fausse affectivité qui augmente l'agressivité du nerveux. Or, cette agressivité correspond à l' « opinion » inconsciente, directrice. L'image, le symbole, l'analogie sont au service de l'agressivité vers laquelle le nerveux est poussé par son idéal de personnalité et dont il multiplie le degré.

2 Dans une « névrose de la lactation », d'obnubilation de la conscience, j'ai observé un fantasme qui reproduisait, avec une fidélité frappante, l'acte d'accouchement. Or, la malade avait, depuis son mariage, la plus profonde répulsion pour la grossesse et pour tout ce qui pouvait lui rappeler l'accouchement.

3 *Voir Organdialekt,* dans *Heilen und Bliden,* l. c.

matières fécales retenues, mais de sa désobéissance satisfaite qui se sert de ce moyen peu honorable, l'enfant pouvant ultérieurement, jusqu'à ce qu'il soit guéri de son entêtement, attribuer à ses sensations anales une qualité de sensations agréables.

La mère d'une fillette âgée de deux ans environ, encore atteinte d'incontinence d'urine et présentant des signes d'entêtement et de désobéissance, c'est-à-dire une tendance au négativisme et à l'indépendance, me racontait que lorsqu'elle retirait l'enfant du lit pour la mettre sur le vase, tout allait bien tant que l'enfant était endormie : elle satisfaisait son besoin, sans la moindre résistance, sans le moindre signe de désobéissance. Il en était tout autrement lorsqu'elle se réveillait au moment où on la retirait du lit : on était obligé de la recoucher, sans avoir pu obtenir d'elle quoi que ce soit. Et lorsqu'elle se réveillait au milieu ou avant la fin de l' « opération », elle se levait brusquement du vase, le renversait avec colère et se mettait à hurler, pour se venger de la ruse dont elle avait été victime. Une fillette âgée de dix-sept mois simulait le besoin d'aller à la selle toutes les fois qu'elle voulait avoir auprès d'elle sa mère qui se trouvait dans une pièce à côté. Il est ainsi possible de montrer dans tous les cas que le sentiment d'indépendance de l'enfant se manifeste de très bonne heure par une opposition latente ou ouverte contre l'entourage, qu'il se conduit d'une manière combative et conquérante au sens le plus large du mot, jusqu'à ce que toutes ces impulsions agressives, fondues en un tout indivisible, donnent naissance à la protestation virile qui se dresse contre les penchants à la mollesse, à la soumission et à la faiblesse, considérés et combattus comme autant de symptômes féminins. Dans certains, la protestation virile souligne ces symptômes féminins, afin de s'en faire une sorte d'épouvantail, ou les fixe par arrogance ou par couardise, ouvrant ainsi la porte aux formations hermaphrodiques qui agissent cependant, elles aussi, dans le sens de la protestation virile. La ligne d'orientation combative, celle qui domine toutes les autres, à savoir « je veux être un homme », se sert de tous les symptômes corporels utilisables, ceux notamment qui présentent un caractère hostile, et plus particulièrement les symptômes par lesquels s'exprime l'infériorité organique, parce que c'est sur eux que se concentre principalement l'attention du patient lui-même et celle de son entourage. Il arrive ainsi que la protestation virile se sert d'un langage symbolique, tels ou tels organes jouant le rôle de symboles. Nous en avons un bel exemple, qu'on retrouve d'ailleurs souvent dans les fantasmes névrotiques, dans un fantasme juvénile de Léonard de Vinci, en lutte avec un vautour qui cherche à introduire sa queue dans la bouche de Léonard . Ce fantasme exprime d'une manière aussi abstraite que possible la constellation psychique du peintre. Les fantasmes en rapport avec la bouche se laissent toujours ramener à des manifestations d'infériorité de l'appareil digestif à l'âge infantile. C'est au fait que l'attention de Léonard était concentrée sur ces manifestations que nous devons ses ébauches d'une science de l'alimentation. La queue du vautour est un symbole phallique. L'addition de ces deux lignes d'orientation donne l'idée fondamentale caractéristique : « Je vais subir le sort, la destinée d'une femme. » Mais le fait même de l'adoption d'une ligne d'orientation symbolique montre qu'il s'agit là d'un aboutissement psychique qui n'a rien de définitif : étant donné les caractéristiques mâles de notre culture, tous ces enchaînements d'idées sont faits pour donner plus de force à la pulsion qui pousse dans la direction opposée, pour fournir une sorte de sur-compensation, destinée à faire ressortir avec d'autant plus de relief et de netteté la ligne

d'orientation masculine. D'où la conclusion, cette fois définitive : « Je dois agir, comme si j'étais un homme complet. » Qu'il y ait une contradiction entre ces deux lignes d'orientation, dont chacune est d'ailleurs en opposition avec la réalité, pour autant qu'on les prend à la lettre, au lieu de n'envisager que leur caractère d'utilité pratique et de les considérer, de ce fait, comme susceptibles d'être corrigées, c'est ce que j'ai essayé de montrer dans mon travail sur *L'hermaphrodisme psychique dans la vie et dans la névrose.* Cette opposition se reflète dans les doutes, dans l'irrésolution, dans la peur des décisions, c'est-à-dire dans des traits de caractère dont l'analyse révèle toujours que le sujet avait éprouvé dans son enfance une grande incertitude relativement à son futur rôle sexuel, incertitude dont se sont ressenties toutes ses perceptions, sensations et pulsions ultérieures, au point que chacune d'elles faisait renaître en lui son doute primitif et le remettait en présence de la question : « Suis-je un homme ou une femme? » (voir *Disposition zurNeurose,* dans *Heilen und Bilden,* l, c.).

Dans son « langage anal », notre patiente prétend qu'elle a un orifice à boucher. Idée essentiellement et nettement féminine. Imaginez-vous qu'une souris fasse irruption dans un salon rempli de femmes et d'hommes ; ces derniers également habillés en femmes. Les femmes trahiront immédiatement leur sexe, en serrant leurs jupes autour des jambes, comme si elles cherchaient à barrer le passage à la souris. De même, la phobie des trous, des morsures, des piqûres, la crainte d'être poursuivies par des hommes, par des taureaux, d'être tirées à droite, en arrière, d'être serrées, de tomber, etc., révèlent la ligne d'orientation féminine, génératrice de terreurs, à laquelle les sujets réagissent généralement par une angoisse rassurante [1]. La constipation, en tant que symptôme névrotique, a pour point de départ une infériorité congénitale de l'appareil intestinal qui, sous l'influence d'ensembles d'idées se rattachant à l'accouchement et aux rapports sexuels, peut aboutir à une véritable contraction spasmodique du sphincter anal. Notre malade avait, en effet, été atteinte dans son enfance de catarrhe intestinal avec incontinence de matières fécales et avait souffert plus tard de constipation, compliquée d'une fistule recto-vaginale. Que la constipation ait été produite par l'idée dominante se rapportant à l'occlusion des orifices, c'est ce qui ressort du fait qu'après son mariage notre malade avait été atteinte pendant longtemps de vaginisme. Sa constipation actuelle exprime la même orientation de sa volonté que le vaginisme de son jeune âge : « Je veux être un homme, et non une femme. » « Je ne veux pas résoudre la question de ma vie » : telle est l'idée exprimant la protestation qui seule pénètre jusqu'à la surface.

Je suis obligé, pour des raisons théoriques et pratiques, de dépasser considérablement le cadre que comporte la simple description d'un caractère, comme cela arrive généralement lors de la discussion de questions psychologiques, discussion qui ne peut être menée à bien que pour autant qu'on tient compte de l'ensemble de la vie psychique. En outre, ce cas que j'ai réussi à analyser dans ses détails les plus minutieux m'a ouvert des perspectives qu'on obtient rarement dans d'autres cas, dans lesquels l'influence du médecin ou celle des circonstances extérieures amènent soit une guérison, soit une

---

[1] Cette affirmation virile aboutit, dans la névrose, au trismus, au blépharospasme, au vaginisme, à la contraction spasmodique des sphincters, au spasme de la glotte, symptômes par lesquels les sujets cherchent à se soustraire à certaines exigences de la vie.

interruption du traitement, avant qu'on ait pu reconstituer intégralement le schéma conformément auquel s'est établie la névrose. Aussi vais-je essayer, dans le cas dont je m'occupe ici, de rétablir ce schéma, formé par un réseau compliqué de moyens de défense contre le rôle féminin ; après quoi, j'essaierai de confronter les symptômes avec le schéma ainsi obtenu, en y rapportant également les mesures de protection contre le monde extérieur et les traits de caractère de notre malade.

C'est dans ce schéma (voir pages 132-133) que la malade rangeait toutes ses impressions et sensations, et toutes les fois qu'elle le pouvait (et les occasions de le faire se présentent souvent dans la vie de chacun de nous, lorsque nous nous abandonnons à l'aperception symbolique, chargée d'une attention tendancieuse) elle réagissait par les phénomènes morbides correspondant à ce schéma. Les traits de caractère, destinés à assurer la sécurité, remplissaient l'office de postes avancés, étaient toujours prêts à parer au danger, interprétaient toutes les situations dans le sens des idées directrices et recevaient, le cas échéant, des renforts empruntés aux symptômes appropriés à la circonstance. Leurs manifestations indépendantes rencontraient un obstacle dans l'attitude, pleine de tendresse et d'intelligence, du mari, ainsi d'ailleurs que dans les idées directrices, bienveillantes et pleines de bon sens, de la malade. C'est ainsi que le schéma fondamental : « Je ne suis qu'une femme ! » devait ses effets à des impressions ayant conservé leur caractère tendancieux et que la malade avait gardées de son rôle féminin, tandis que l'élément de sécurité était fourni par le mécanisme inconscient des idées directrices en rapport avec la virilité. Ce qui distingue la femme saine, c'est une attitude plus consciente à l'égard de son rôle féminin, une adaptation plus rationnelle à la réalité, une conformité plus grande entre son schéma et celle-ci. Dans la psychose, où le besoin de sécurité atteint un degré d'intensité extrêmement prononcé, il se produit un renforcement du schéma fictif et une attitude illogique dans les limites de ce système : une malade atteinte de psychose se comporterait comme si elle était réellement enceinte. Dans tous les cas, la fiction de la gravidité et de tous ses phénomènes ultérieurs serait une représentation symbolique du rôle féminin, dans toute son infériorité, une expression imagée du sentiment d'humiliation, neutralisé par la protestation virile, un artifice destiné à épargner à la femme, ainsi que nous l'avons montré plus haut, d'autres humiliations [1].

Un rêve que la malade avait fait dans la dernière période de son traitement nous montre les rapports qui existaient entre sa pensée directrice primitive et ses luttes intérieures actuelles : elle rêvait que, *malade et lasse, elle était assise sur un banc, dans un pare, à proximité de l'habitation de sa fille. Elle avait sur sa tête deux bonnets de bain. Deux jeunes filles s'approchent d'elle par-derrière, et l'une d'elles lui arrache un des bonnets. Elle se précipite vers la jeune fille, la saisit et la maintient, tandis que l'autre disparaît, en menaçant de la dénoncer. Une pauvre femme, mal vêtue, passe et lui dit que la jeune fille s'appelle Vélicka. Elle se rend ensuite chez sa mère pour se plaindre de ce qui vient de lui arriver. La mère lui donne un panier plein*

[1] La fiction virile peut subir un changement de forme tel que la femme désire ardemment la grossesse et la maternité, et souvent dans des cas où des obstacles graves s'opposent à l'une et à l'autre. Ce désir d'avoir un enfant s'exprime par des récriminations contre le mari. La fausse grossesse représente souvent un arrangement de ce genre.

d'œufs, en lui disant qu'il coûte 5 florins. Elle prend deux œufs à la main et constate qu'ils sont beaux et grands.

Le fait qu'elle se voyait assise sur un banc, sa lassitude et les bonnets de bain constituent une allusion à un traitement hydrothérapique que la malade avait entrepris, avant de venir me voir, pour combattre ses insomnies. La veille de son rêve elle avait reproché à sa fille de se servir de son linge de bain ; elle possède, en effet, deux bonnets de bain dont sa fille se sert souvent. « Vélicka » est un mot slave, qui signifie « grand ». Sa fille a un nom nobiliaire slave. La femme mal vêtue est une dame noble, qui s'appelle *Grand venier*. Contrairement à sa fille et à cette femme, la malade est une petite bourgeoise, rétrécie et raccourcie. Elle regrettait que son mari n'ait pas été anobli, mais n'aurait jamais, par fierté, avoué ses regrets. Elle craint que sa fille ne la dépossède de tout ce qu'elle a. Elle avait eu deux filles, dont l'une est morte, a disparu. Elle se plaint souvent à moi de ce que sa fille lui coûte beaucoup d'argent. Elle lui avait déjà donné tous ses bijoux. Depuis son enfance, elle se trouvait dans une situation inférieure à celle des autres. Sa mère elle-même l'avait toujours traitée avec dédain et se faisait payer par la patiente, alors que celle-ci était déjà mariée, la moindre chose qu'elle lui donnait. Elle, au contraire, approvisionne régulièrement sa fille en œufs, gibier, lait, beurre, etc. Ce qui n'empêche pas sa fille d'avoir toujours besoin d'argent. Avant son départ pour Vienne, la malade avait oublié d'acquitter une dette de 5 florins. Elle avait, dans la journée ayant précédé le rêve, écrit à son mari de le faire à sa place. Elle paie toujours comptant et immédiatement tout ce qu'elle achète [1]. Sa mère n'a pas bien agi à son égard : elle lui réclame dans le rêve 5 florins. Elle a toujours fait des économies à ses dépens. Dans le rêve, la malade reçoit de sa mère l'attribut masculin (deux oeufs : les testicules) dont elle l'avait privée à sa naissance.

Nous voyons de nouveau le sentiment de la diminution féminine donner naissance à la protestation virile qui, dans le rêve, se révèle comme un moyen de protection contre de nouvelles atteintes nuisibles. Ce rêve représente une tentative de la patiente de se soustraire, par la pensée, à de nouvelles diminutions et d'associer sa fille et sa mère dans la même accusation : celle de lui avoir enlevé tout ce qu'elle possédait, de lui avoir tout refusé.

---

[1] La crainte de subir une diminution à la suite de nouvelles dépenses aurait pu développer chez notre malade l'avarice et l'esprit d'économie. Elle échappe à ces traits de caractère maternels, à son avis féminins, par l'insistance qu'elle met à payer d'avance, pour se montrer ainsi supérieure à sa mère, plus généreuse qu'elle.

SCHÉMA

SYMPTÔMES	Déviation de la ligne féminine Protestation virile	Dispositifs de sécurité
Sociophobie. Rougeur involontaire. Peur de la solitude. Palpitations. Peur de chutes. Vertige des hauteurs.	Moyen de préservation contre les démarches amoureuses.	Méfiance (abandon suivi de protestation). Dépréciation de l'homme. Timidité. Morale vertueuse. Soif de domination (souplesse, soumission, suivie de protestation).
Sensibilité à la pression abdominale (au niveau du coecum). Frigidité. Hypersensibilité acoustique (par exemple pour les ronflements du mari). Vaginisme. Sensation d'oppression thoracique. Intolérance pour toute pression ou compression. Lutte contre le corset.	Moyens de défense contre l'homme.	Humeur capricieuse. Esprit de contradiction. Esprit querelleur. Tendances dirigées contre l'homme.
Douleur abdominales. Angoisse respiratoire, Palpitations. Nausées. Vomissements. Représentation obsédante d'une grossesse Astasie occasionnelle. Lassitude. Lubies alimentaires.	Moyens de défense contre la gravidité.	Hypersensibilité corporelle allant jusqu'à l'exagération hypocondriaque.
Intolérance pour le decubitus dorsal. Douleurs dans les jambes, Fiction d'une Tendance à garder le lit. thrombophlébite.	Défense contre la parturition.	
Faiblesse dans les jambes, faisant songer à l'astasie et à l'abasie. Démarche titubante, Fatigue à la suite de la moindre marche.	Représentation symbolique des relevailles.	Réactions complexes ayant pour but de supprimer le sentiment d'infériorité et de diminution.
Attitude hostile, souvent sadique, à l'égard des enfants. La société des enfants fatigue rapidement la malade et la rend impatiente. Insomnie, Amour exagéré de la propreté. Hypersensibilité auditive pendant la nuit. La malade se réveille facilement la nuit.	Défense contre les devoirs de la maternité.	Avarice, esprit d'économie, jalousie, désir de domination, impatience, crainte de ne pouvoir aboutir à rien, ou de ne pouvoir rien achever, efforts de toute sorte, tentés en vue de diminuer la distance qui sépare la malade de l'égalité avec l'homme.

Le désir de tout avoir, d'avoir tout ce qu'ont les autres, est illustré par l'observation suivante qui montre, encore plus nettement que la précédente, comment la malade, par orgueil, écarte de son champ visuel, « refoule », ce trait de caractère. Nous verrons d'ailleurs combien insignifiant est le changement qu'introduit la suppression du refoulement et l'explication analogique d'après le schéma fondé sur la légende d'Oedipe. On constate dans tous les cas de ce genre que le désir de tout avoir poursuit souvent les buts les plus absurdes. Dans leur passion pour une sorte d'égalité idéale, ces malades n'ont d'yeux que pour ce que possèdent les autres. Alors même qu'ils possèdent plus que les autres, ils n'en envient pas moins ceux-ci. Et à supposer qu'ils réussissent à s'emparer de ce qu'ils envient aux autres, ils ne tardent pas à le repousser, sans y trouver aucun plaisir, pour se mettre à la poursuite de nouveaux buts, leur désir se trouvant toujours attaché à des buts qu'ils ne peuvent atteindre. On conçoit que ces sujets soient incapables d'amour et d'amitié. L'art de la dissimulation prend souvent chez eux un développement très prononcé, et ils cherchent à capter les âmes, parce qu'ils ont vu d'autres personnes exercer un ascendant moral sur leur entourage. L'amour que les parents portent à un frère, la toilette de celui-ci, le mariage d'un frère ou d'une sœur, un livre écrit ou un exploit accompli par une personne connue ou un inconnu, tout les remplit de rage, de jalousie haineuse [1]. Ils sont jaloux du premier né, et il suffit qu'un frère ou une sœur ait passé avec succès un examen, ait fait une affaire lucrative ou obtenu une distinction honorifique, pour qu'ils soient aussitôt pris de maux de tête, d'insomnie et présentent des symptômes névrotiques graves. Dans leur crainte de ne pas égaler un frère plus âgé ou plus jeune, ils deviennent inaptes au travail. Ils essaient alors de se soustraire à toute décision, à toute épreuve critique, entrent dans la phase de l'inhibition agressive, se retirent d'une façon ou d'une autre de la vie, en prétextant leurs symptômes qu'ils ont d'ailleurs créés *ad hoc*, tels que rougissement involontaire, migraines, céphalées de toute sorte, palpitations, bégaiement, agoraphobie, tremblement, somnolence, dépression, affaiblissement de la mémoire, polydypsie, polyurie, épilepsie psychogène, pour ne citer que les plus fréquents. Ces manifestations revêtent un caractère particulièrement net et prononcé dans l'alcoolisme, la morphinomanie et la cocaïnomanie dont les malades ne guérissent qu'à mesure que se développe leur sentiment social et que diminue leur vanité.

Je pense, en disant tout cela, aux sujets ayant des frères ou sœurs plus âgés ou aux sujets qui sont les derniers nés d'une famille de plusieurs enfants. C'est, en effet, le cas qui se présente le plus souvent, à cause des multiples prétextes que cette situation fournit à la rivalité jalouse. Mais on peut être également jaloux de frères ou sœurs plus jeunes, et les enfants uniques eux-mêmes présentent souvent cette attitude de rivalité et d'hostilité. Celles-ci peuvent être dirigées en premier lieu contre le père et la mère qui représentent souvent l'image concrète de la supériorité à laquelle on aspire. L'enfant prédisposé à la névrose éprouve le besoin de proposer à volonté une image, une fiction directrice, et cela à une époque où il ne recherche pas encore le plaisir

[1] C'est ainsi que le mariage imminent d'une jeune fille peut provoquer chez son frère, chez sa sœur ou chez son père, lorsqu'ils sont prédisposés à la névrose, des crises ou une aggravation de la névrose existante. Les sujets simulent alors un véritable état amoureux qui peut être facilement interprété comme une « pulsion incestueuse ».

sexuel, mais songe uniquement à s'assurer un droit de possession sur une personne ou un objet appartenant à d'autres. Notons encore que la protestation virile s'exprime souvent par la foi à la prédestination et par le désir d'égaler Dieu.

L'anamnèse nous montre souvent dans la kleptomanie une manifestation de la convoitise, le produit de l'action combinée de l'ambition, de la jalousie, du manque de courage devant les problèmes posés par la vie, de rêves de richesse et d'une abolition partielle du sentiment de solidarité sociale.

Le malade n'a pas toujours conscience de sa ligne directrice. On le voit souvent chercher à s'en écarter, à donner le change en faisant preuve de pulsions opposées, de générosité par exemple. Le désir, par exemple, qui l'attire vers la mère, quelque apparent que soit son caractère sexuel, peut devenir conscient, sans que la situation en subisse le moindre changement. Mais que le malade ait réussi à comprendre et à restreindre son désir de l'inaccessible, de ce qui, par la nature des choses, appartient à d'autres, qu'il ait réussi à se débarrasser de la terreur que lui inspirait le problème de la vie, et sa guérison devient une quasi-certitude.

L'immense orgueil qu'on constate dans beaucoup de cas de ce genre n'est pas fait pour aider le malade à comprendre sa jalousie et son envie. La tendance à la dépréciation est, au contraire, développée à l'excès et présente une netteté qui ne laisse rien à désirer. Méchanceté, rancune, esprit vindicatif, penchant à l'intrigue et, chez les intelligences inférieures, tendances agressives, brutales, sadisme et instinct du meurtre, tels sont quelques-uns des moyens par lesquels les malades cherchent à s'assurer contre une défaite dans la vie réelle [1]. Mais la peur des conséquences, la crainte d'affliger les proches, l'idée des châtiments, des privations et des misères retiennent ces sujets, servent de frein aux manifestations de leur protestation virile. Des crises peuvent remplir le même office, comme, par exemple, dans notre cas où une attaque psycho-épileptique se produit à temps pour inhiber des pulsions inconscientes au fratricide et au parricide.

L'amour repoussé contribue presque toujours à la formation de l'état qui nous intéresse, en provoquant les plus violentes manifestations de haine contre les personnes qu'on aime sans retour. Une pareille transformation affective est difficilement concevable chez l'homme sain. C'est seulement lorsque l'homme fait appel à toutes ses pulsions de puissance et de domination, lorsque son sentiment de personnalité se trouve exalté à l'excès qu'il peut vouloir s'emparer par force de l'âme d'une autre personne. Comme le névropathe veut tout avoir, il n'aperçoit pas les obstacles naturels et voit dans le rejet de son « amour » une atteinte à ce qu'il a de plus sensible. Il ne songe plus alors qu'à la vengeance : A*cheronta movebo.*

Dans les cas où on n'est pas bien certain si c'est le père ou la mère que le sujet voudrait accaparer à son profit, on peut souvent dissiper le doute, en

[1] La perversion résulte de la peur de la réalité, pour autant que cette peur se borne au problème sexuel. Voir Adler, *Das Problem der fHomosexualität, E.* Reinhardt, München, 1919, 21ºédit. - Le manque de courage devant le choix d'une profession engendre l'oisiveté, le vice et le crime.

admettant le contraire de ce que le patient affirme. Il lui est toujours très douloureux d'avouer que son amour est dédaigné. L'expérience suivante m'a le plus souvent fort bien réussi : en faisant asseoir le patient entre les deux personnes en question, on constate au bout d'un certain temps qu'il se rapproche de celle qu'il préfère.

C'est ainsi que j'ai pu m'assurer que le malade dont je me propose de donner ici l'observation, se sentait attiré davantage vers sa mère, alors que, quand nous étions en tête-à-tête, il semblait préférer le père. Il lui arrivait souvent d'injurier ~a mère, et il ne se passait pas de jour sans qu'il eût une discussion avec elle.

Ce malade présentait, à un degré très prononcé, un phénomène très fréquent dans la névrose : un pédantisme qui, formant comme un poste avancé, avait pour mission de se mettre en contact avec l' « ennemi ». L'ennemi, c'était avant tout la mère avec laquelle il avait des batailles quotidiennes, parce qu'elle n'arrivait jamais à satisfaire ses exigences concernant les repas, le linge, les habits, la préparation du bain et du lit. Notre patient trouva ainsi une base d'opérations pour ses tentatives détournées de mettre la mère complètement à son service. C'est ainsi qu'un trait de caractère névrotique était devenu pour notre malade un artifice qui lui avait permis de s'en tenir fidèlement à son schéma, de dominer sa mère à son tour, ainsi que le faisait, lui semblait-il, son père. « Et si tu ne te laisses pas faire de bon gré, j'userai de violence! » Cette idée s'était emparée de lui dès son enfance, et il ne tarda pas à adopter à l'égard de sa mère une attitude pleine de méfiance, guettant toutes les occasions de l'humilier, montrant ostensiblement sa préférence pour d'autres, plein d'énergie tendue et de sombre attente, craignant sans cesse de ne pas réussir à l'accaparer complètement. Ce n'est pas qu'il l'aimât ou voulût la posséder : il voulait seulement avoir sur elle les mêmes droits que les autres, il voulait se l'approprier comme tant d'autres objets, jouets, bonbons, etc., qu'il n'appréciait guère outre mesure, qu'il mettait dans l'armoire une fois qu'il les avait obtenus, pour les oublier aussitôt après. C'est ainsi que la possession de la mère n'était pas pour lui une fin en soi, que son désir n'était ni libidinal, ni même sexuel : sa mère et la distance qui le séparait d'elle était pour lui le symbole, la mesure du degré de sa propre humiliation. Et comme il se comportait de la même manière, c'est-à-dire avec méfiance, avec une sensibilité exagérée, avec la sombre attente d'une déception, à l'égard du monde en général, à l'égard des femmes dans toutes ses rencontres et tous ses contacts avec elles, il se priva de toute possibilité de succès, de satisfaction. Il ne voyait que les forces qui lui étaient opposées, qui s'opposaient à ses succès, et le peu qu'il réussissait à atteindre n'avait plus pour lui aucun charme. Il avait résolu le problème de sa vie par l'arrangement de sa névrose. Il se considérait comme fortement diminué, du fait même que la possession de sa mère lui était refusée. Nous sommes en présence d'un tableau morbide qu'on observe fréquemment et qui présente une certaine autonomie. Je propose de le désigner sous le nom de « névrose de conflit ».

Les phénomènes, graves dans la plupart des cas, découlent de l'attitude singulière du malade à l'égard de ses semblables, attitude qui le fait apparaître comme un ennemi du genre humain et le pousse de conflit en conflit. La « névrose de conflit » est presque toujours accompagnée de phénomènes

obsessionnels, ainsi que de crises d'angoisse et d'hystérie. Elle a pour effet de porter le malade au plus haut degré d'excitation et de le rendre inapte à la vie.

Ce malade, qui souffrait d'états d'angoisse, de migraines, de dépression, aurait-on pu le guérir en lui rendant sa mère ? Au moment où le malade se présente chez le médecin, il serait vain de tenter ce moyen. La mère la plus indulgente et la plus dévouée (et beaucoup de mères se sentent pendant longtemps très distantes de leurs fils) serait incapable de faire preuve de patience et de dévouement, au degré qu'exige le malade, dans sa méfiance démesurée et dans sa soif de puissance inassouvissable. C'est le passé et le souvenir de privations antérieures qui fournissent des Prétextes incessants à ses violences et à ses tourments [1]. La tentative dont nous parlions tout à l'heure peut encore, à la rigueur, réussir dans l'enfance, la solution pédagogique de ce problème névrotique spécial devant être cherchée dans le traitement prophylactique qui consiste à éclairer graduellement l'enfant, à lui inculquer l'esprit d'indépendance, à le rassurer sur son avenir. C'est l'incertitude qui déforme l'image que ces enfants se font de l'avenir, incertitude dont nous connaissons déjà les sources organiques et psychiques.

Alors que notre patient était encore enfant, et au sein, le moindre bruit l'effrayait et le faisait tressaillir. Cette frayeur facile des nourrissons, qu'on attribue déjà à la nervosité, constitue manifestement un héritage organique et se rattache, d'après mes expériences, à une hypersensibilité héritée (infériorité) de l'organe auditif, ce qui fait que les enfants affectés de cette infériorité réagissent violemment aux bruits et aux sons qui laissent les autres indifférents [2]. Je vois donc dans la facilité de s'effrayer le signe d'une sensibilité exagérée de l'ouïe, un phénomène d'infériorité d'organique, auquel correspondent des affections auriculaires familiales, ainsi qu'une certaine finesse auditive et ce qu'on appelle l'oreille musicale. A l'âge de six ans, notre patient avait souffert pendant longtemps d'une inflammation de l'oreille moyenne ayant nécessité la paracenthèse de la membrane du tympan, fait qui s'accorde parfaitement avec ce que nous disions de son infériorité organique. Il avait en même temps une oreille très musicale et une ouïe d'une finesse extrême, de sorte que rien de ce qui se disait et se faisait autour de lui ne pouvait lui échapper. Cette finesse de l'organe de l'ouïe, lorsqu'elle est chargée d'attention, développe chez l'enfant une curiosité tendancieuse, alors même que son état d'incertitude et d'insécurité provient d'autres causes. Dans notre cas, l'insécurité à laquelle le malade cherchait à se soustraire par la curiosité provenait de ce qu'il était moins intelligent que son frère aîné, lequel se livrait sur lui, comme cela n'arrive malheureusement que trop souvent, à toutes sortes de méchantes plaisanteries et le traitait souvent d'imbécile. Le patient se rappelle également avoir été atteint pendant assez longtemps de cryptorchidie, par suite de l'ouverture d'un canal inguinal qui donnait facilement passage au testicule correspondant et lui permettait de remonter vers la cavité abdominale. Cette dernière circonstance, ainsi que le développement plus grand des organes génitaux et du système pileux chez son frère, lui firent penser de bonne heure qu'il pouvait bien être une fille. Jusqu'à l'âge de quatre ans il

---

1 Dans le mariage on observe également ces attitudes de conflit qui entretiennent la névrose. Elles accompagnent l'impuissance, la frigidité, l'angoisse, l'agoraphobie, etc.

2 L'hypersensibilité de l'odorat, du goût, de la vision, ainsi que l'hypersensibilité générale, qui sont des signes d'infériorité organique et de variation, sont de ce fait des dons naturels douteux, parce qu'autant que l'hyposensibilité, ils rendent difficile l'adaptation à la vie.

avait été habillé en fillette, et c'est dès cet âge que l'idée s'était enracinée en lui qu'il n'était pas fait comme son père et son frère et qu'il pouvait bien ne jamais devenir un homme complet. Il a été raffermi dans cette idée, et par conséquent dans son incertitude, par le fort développement de ses glandes mammaires [1]. La preuve de l'ignorance dans laquelle il vivait concernant les différences sexuelles nous est fournie par un fait qui est resté gravé dans sa mémoire, parce qu'il a fait rire tous ceux à qui il en a fait part. Ayant notamment vu une fillette uriner dans un jardin publie, il raconta à la maison qu'il avait vu un garçon dont le jet d'urine était dirigé d'avant en arrière [2].

C'est à cette phase précoce de sa vie que s'était établie sort attitude à l'égard de sa famille et du monde en général. Il se voyait diminué et ne trouvait dans sa famille rien qui pût compenser son sentiment d'infériorité. Son désir d'égaler son père, son frère, tous ceux qu'il considérait comme forts, puissants, capables, devint irrésistible et l'aiguilla sur des voies qu'il ne pouvait suivre qu'en entrant à chaque instant en conflit avec ses parents. Il devint un enfant mauvais, mal élevé, ce qui n'était certainement pas un moyen (bien au contraire !) de rendre ses parents plus tendres à son égard. Ses caprices et lubies commencèrent à dépasser toute mesure, et plein de méfiance et de méchante rancune, il cherchait à se préserver contre toute humiliation, et cela à une époque où il pouvait être rassuré sur son rôle sexuel. Mais à mesure que se développaient ses traits de caractère, qui, soit dit en passant, n'étaient pas faits pour favoriser ses succès scolaires, sa situation dans la famille devenait de plus en plus défavorable, si bien qu'étant donné son excessive sensibilité, il put finalement se considérer à bon droit comme humilié, diminué, dédaigné. C'est ainsi que le retour à l'état normal lui devint impossible. Or, le premier rêve qu'il fit au cours du traitement nous montre qu'il continuait à percevoir sa diminution, son humiliation sous les espèces du rôle féminin. Ce rêve peut être formulé ainsi : Je *crus voir un singe allaiter un enfant.*

Son frère avait l'habitude de le traiter de singe, à cause de son abondante chevelure dont il était d'ailleurs très fier. Le singe qui allaite un enfant, donc une guenon, c'est lui-même. Autrement dit, il se voit dans un rôle féminin, il se sent femme, le fait de l'allaitement pouvant être considéré, d'après ce qu'a révélé l'interprétation du rêve, comme une allusion à l'hypertrophie de ses glandes mammaires. C'était d'ailleurs là l'élément féminin qu'on retrouvait dans tous ses rêves, l'allusion à son abondante chevelure devant être considérée comme se rattachant à sa protestation virile. Le patient commence donc le traitement en nous déclarant qu'il se sent humilié et diminué, et l'image qu'il choisit pour nous faire part de ce sentiment permet de conclure qu'il ressent son infériorité comme étant de nature féminine.

---

1 À noter l'infériorité des glandes endocrines comme prédisposition organique à. la névrose. Voir *Organische Grundlagen der Ncurose,* dans *Praxis und Theorie der Individualpsychologie,* l. c. C'est à la psychologie individuelle que revient le mérite d'avoir montré les rapports qui existent entre l'infériorité organique et la prédisposition à la névrose et à la psychose.

2 J'ai déjà depuis plusieurs années attiré l'attention sur le rôle que l'incertitude primitive relativement à la destination sexuelle joue dans le développement des névroses, auxquelles elle sert plus tard de symbole et de base d'opérations dans la lutte pour la domination à laquelle se livrent les névrosés.

J'attirerai en passant l'attention sur le fait que les images et les modes d'expression dont se sert le rêve sont pénétrés à la fois de caractères féminins et masculins. Il s'agit, par exemple, d'un singe, femelle parce qu'allaitant, mâle par sa chevelure. Ces modes d'expression qui se rattachent, d'après mon expérience, à l'hermaphrodisme psychique, sont. favorisés par les deux circonstances suivantes : 1° ils répondent à l'inaptitude infantile à se rendre compte des différences qui séparent les sexes ; 2° étant donné le caractère fortement abstrait des rêves, la catégorie du temps s'y trouve totalement, ou presque totalement, abolie, comme la catégorie de l'espace est abolie dans d'autres cas, ce qui facilite la coexistence et la simultanéité de deux idées (dans notre cas, de l'idée : « je me fais l'effet d'une femme » et de cette autre : « je veux être un homme ») qui devraient normalement être séparées dans le temps et dans l'espace.

L'accent que ce premier rêve de notre malade met sur son sentiment d'infériorité et par lequel il réagit pour ainsi dire au traitement à peine commencé, doit naturellement être considéré, en même temps, comme un avertissement à l'adresse du médecin : « Ma maladie provient de mon sentiment d'infériorité ». « Ma maladie, c'est-à-dire mes crises de défaillance et mon incapacité professionnelle, sont mes moyens de défense contre une défaite finale. Je suis impuissant et incapable comme un enfant et j'aspire à l'amour (amour du singe) tel que je le vois dans mes rêves. » Nous complétons : il est impuissant par principe, pour se faire choyer comme un enfant, ce qu'il obtient à peu près à la suite de chacune de ses crises ; et il est incapable, c'est-à-dire qu'il se trouve dans une situation qui exige qu'on lui assure ses moyens de subsistance, qu'on ne l'oublie pas, qu'on ne lui refuse pas l'affection et une place dans le testament. La frayeur dans laquelle le jetaient les bruits intenses et brusques, c'est-à-dire son hyperacousie, lui fournissait un moyen particulièrement commode d'atteindre son but, qui consistait à attirer sur lui tout l'amour de ses parents, en particulier celui, plus difficile à gagner, de sa mère. Aussi se servait-il de toutes les occasions où un bruit plus ou moins insolite, inattendu et intense, le plongeait dans l'état de frayeur dont nous venons de parler, pour agir sur le cœur de sa mère. C'est ainsi qu'il réussit à rendre son hyperacousie permanente et qu'il la présente encore actuellement. Cette hypersensibilité tendancieuse, comme celle de l'hystérie d'ailleurs, nous montre que c'est l'état d'incertitude dans lequel il se trouve qui force le malade à étendre pour ainsi dire ses antennes, qu'elle lui sert, à l'égal de ses traits de caractère, de moyen d'exploration et de défense contre les dangers qui peuvent le menacer. D'autre part, cette même hypersensibilité, source de frayeurs, choquait son sentiment masculin et lui apparaissait comme un attribut féminin. Aussi s'attachait-il, et souvent avec succès, à faire preuve sous beaucoup de rapports de courage et d'intrépidité.

La mise au jour de son désir de gagner l'amour de sa mère resta sans effet. Ses crises continuèrent à se produire à peu près aux mêmes intervalles, mais seulement au lit. Ce fut là un artifice qui lui permit de se soustraire aux interventions thérapeutiques qui ne pouvaient plus aussi facilement qu'au début établir les causes de ses crises de défaillance. Auparavant, en effet, ces crises se produisaient à la suite de certains événements, ou en rapport avec ceux-ci, qui agissaient d'une façon déprimante sur le sentiment de personnalité du patient, tandis que désormais je devais me contenter de reconstituer ces événements et leurs effets psychiques d'après ses confessions et ses rêves.

Le patient, il est vrai, faisant de la nécessité une vertu, prétendait que ce changement était dû à une amélioration obtenue par le traitement, espérant ainsi gagner ma sympathie dont il attendait, comme de l'amour de son entourage, une augmentation de son sentiment de puissance. C'est le désir d'acquérir ce sentiment qui avait fait de lui, dans ses rapports avec des étrangers, l'homme le plus prévenant et le plus aimable du monde.

On pourrait m'objecter qu'étant donnée la manière dont je conçois et présente ce cas, le « complexe d'Oedipe » apparaît avec moins de netteté et de pureté qu'il n'apparaîtrait dans une description faite par Freud. Rien de moins exact. Dans peu de cas on voit aussi nettement que dans celui-ci l'attirance vers la mère présenter un caractère incontestablement sexuel, et le patient n'hésitait jamais à citer, comme preuve de ses désirs sexuels, ses rêves dans lesquels le « complexe d'Oedipe » apparaissait souvent avec un relief remarquable. Nous pourrions citer un grand nombre de rêves de ce genre. En voici un :

Je me dirige avec une dame, du lieu où nous nous étions donné rendez-vous, vers la rue. La dame, ainsi que l'ont montré certains détails, représentait sa mère ; la rue symbolisait la prostitution. Quant au « rendez-vous », il faisait partie d'un souvenir diurne et se rapportait à une jeune fille qui lui avait refusé un rendez-vous et qu'il avait, à cause de ce refus, dans lequel il voyait un manque d'amour et de tendresse, assimilée à sa mère. Il était incapable d'en imposer aux jeunes filles, ce qui, à son avis, devait être attribué à la faible intensité de son sentiment masculin ; à titre de protestation, il humiliait sa mère, ainsi que la jeune fille et toutes les femmes en général d'ailleurs, en les traitant mentalement de prostituées et, poussé par le sentiment de son infériorité, il recherchait réellement des prostituées professionnelles [1].

Non moins nettement apparaît le « complexe d'Oedipe » dans d'autres rêves où c'est seulement à la suite de l'analyse de la constellation psychique qu'on put se rendre compte que leurs éléments sexuels ne constituaient qu'un jargon, un *modus dicendi*. Il rêve par exemple :

Je suis assis devant une table rustique, en bois noir ; une jeune fille m'apporte un grand vase rempli de bière.

La table lui rappelle une brasserie en sous-sol à Nüremberg ; il s'était rendu dans cette ville en vue d'une documentation scientifique et avait fait plusieurs visites au *Musée germanique*. C'est le *germanisme* qui avait éveillé les idées relatives au grand vase et à la bière. Il est évident que notre patient, qui était très doué au point de vue musical, était arrivé à Nüremberg avec de fortes réminiscences des *Maîtres Chanteurs* de Wagner. Ayant prononcé le titre de cet opéra, il chercha à s'en rappeler un autre, également de Wagner, dans lequel un personnage absorbe une boisson. Il se souvient, d'abord, de Tristan et, ensuite, de l'arrivée de Siegfried à la cour de Gunter. Dans les deux scènes, le héros absorbe un philtre d'amour. C'est ainsi que le patient expliquait par les charmes magiques de sa mère l'attrait mystérieux qu'elle exerçait sur lui. En dernier lieu, il pensa à Siegmund auquel sa sœur Sieglinde tend

---

[1] *Voir Individuelle Psychologie der Prostitution,* dans *Praxis und Theorie,* l.c.

avec compassion une corne remplie d'hydromel. Ce rêve peut donc être interprété ainsi: la voix du sang a parlé, sa mère est prise de pitié pour lui, il est le héros qui arrache à l'homme (à son père) sa femme. L'inceste apparaît sous le même aspect que chez Wagner : le patient désire sa mère, comme s'il était en état d'ivresse.

Mais la situation psychique du patient prit un caractère « féminin ». Son frère, qui revenait d'un voyage, fut accueilli à la maison avec de grandes effusions d'amour. Ce n'est pas ainsi qu'il fut accueilli lui-même quelque temps auparavant, à son retour de son voyage à travers l'Allemagne ! Son idée : « je suis humilié », fut renforcée par l'accueil fait au frère, et il cherche dans le rêve à se raccrocher à la ligne d'orientation masculine. Cette tentative devait échouer. Il eut une crise au cours de la même nuit.

Cette crise devait faire gagner au malade la tendresse, la compassion de sa mère. Le père lui accorda facilement l'une et l'autre ; et la mère oublia, elle aussi, ses explosions de colère jalouse et brutale, dès qu'elle le vit sans connaissance, et s'assit sur le bord de son lit. C'est ainsi qu'il satisfit son désir de tout avoir, au même degré et au même titre que son père et son frère. La transformation de sa fiction primitive : « Je ne serai jamais un homme complet » avait abouti à cette idée : « Je veux avoir la mère, la posséder comme la possèdent mon père et mon frère. » Pour pouvoir procéder avec l'énergie nécessaire, il avait besoin d'être profondément convaincu de son attachement à la mère : aussi se suggéra-t-il cette conviction.

L'analyse ultérieure a permis de découvrir, avec le point décisif de son sentiment d'insécurité, la signification profonde de son attitude passionnelle à l'égard de sa mère. A mesure qu'il voyait, alors qu'il était encore enfant, sa mère se détacher de lui, il se demandait avec une insistance de plus en plus grande, comme le font beaucoup d'enfants qui se trouvent dans une situation pareille, s'il n'était pas un intrus, un étranger dans sa famille. Le souvenir de Blanche-Neige et de Cendrillon dont il connaissait l'histoire n'a sans doute pas été étranger à cette idée. A un moment donné, son frère aîné tomba gravement malade, et la mère ne quitta pas un seul instant son chevet. Depuis lors, notre malade présenta fréquemment des crises de défaillance destinées à attirer sur lui l'attention de ses parents, surtout de sa mère, à les éprouver, à faire parler en eux la voix du sang. Il se livrait à ces épreuves avec une persévérance véritablement névrotique ; et c'est ainsi que nous voyons chez lui le « complexe d'Oedipe » s'évanouir comme tel et apparaître comme une simple fiction arrangée, comme un moyen d'expression de la protestation virile contre un sentiment d'insécurité et d'infériorité, comme une manifestation de la tendance névrotique à la sécurité, du désir insatiable de « tout avoir ».

La contradiction interne qui entache souvent cette forme de la protestation virile, la condamnation morale qui s'attache au mode d'agir s'inspirant uniquement du désir de « tout avoir », l'éventuelle impossibilité de réaliser ce désir et, enfin, la crainte que les décisions qui seront prises ne se retournent contre le malade, tout cela impose souvent la nécessité d'un compromis. Le malade consent à la possession « de compte à demi ». Cherchant une issue au dilemme, il la trouve dans l'application du principe ; « divide et impera ».

Dans certains cas, le sujet obtient par ce moyen une satisfaction de son désir de domination. Dans d'autres, il aboutit à des utopies dans lesquelles les revendications d'égalité et de justice jouent un rôle capital.

Applications pratiques

2

L'ascèse, L'amour, La passion des voyages, Le crime comme moyens d'amplification de la névrose. - Simulation et névrose. - Le sentiment d'infériorité chez la femme. - Le but de l'idéal. - Le doute comme expression de l'hermaphrodisme psychique. - Masturbation et névrose. - Le « complexe Incestueux » comme symbole de la soif de domination. - La nature de la folie.

Retour à la table des matières

Nous nous proposons de montrer dans ce chapitre que l'idée compensatrice qui inspire au névrosé le désir de « tout avoir » peut ne pas toujours être suivie en ligne droite, mais pousser le malade, par toutes sortes de détours et d'artifices, à des manifestations névrotiques particulières, criminelles ou créatrices, pour l'amener finalement au but recherché, lequel consiste, ainsi que nous le savons, à élever le sentiment de personnalité ou, tout au moins, et tant que la névrose reste productive, à le préserver de toute nouvelle humiliation. Chez certains névrosés l'esprit d'épargne, l'avarice et l'ascétisme présentent un de ces détours dont le patient se sert, comme si c'était pour lui le seul moyen de se préserver de dangers. Il agit en se conformant rigoureusement à ces lignes de conduite, il y croit et, dans le cas où son sentiment d'insécurité atteint une intensité excessive, son état anormal s'exalte jusqu'à revêtir les caractères d'une psychose. Dans la mélancolie, lorsque le malade

est obsédé par la crainte de l'appauvrissement, il procède par anticipations, afin d'échapper à un danger réel, comme le fait l'hypocondriaque pour échapper à un état qu'il redoute : il s'attache alors à réaliser une fiction, accentue son sentiment d'infériorité et utilise ses souffrances pour défendre son sentiment de personnalité. La manie des achats, le fétichisme, la kleptomanie et la thésaurisation névrotiques constituent également des manifestations de ce désir de tout avoir que nous connaissons. On constate toujours une tendance à se soustraire, pour échapper à un sentiment de diminution, aux limites imposées par la réalité, en suivant une ligne de conduite fictive. Et, toujours, l'aperception s'effectue alors d'après le schéma rigoureusement antithétique « masculin-féminin » et pousse le malade à user de toutes sortes d'artifices destinés à prouver à tout le monde qu'il est un homme. Le symbole sexuel constitue dans ces cas un excellent moyen d'expression, et son analyse révèle qu'il s'agit d'une exagération de la ligne d'orientation masculine, obtenue par des détours singuliers. On peut ranger dans la même catégorie de manifestations l'amour du mensonge, la vantardise, la présomption, la tendance à jouer avec le feu, avec l'amour, à s'avancer jusqu'au bord de l'abîme, tout cela afin d'écarter autant que possible les limites que la réalité impose à la névrose. Parmi les phénomènes plus inoffensifs, figure l'amour pathologique des voyages qui, chez les névropathes et les psychopathes, dégénère souvent en fugues [1]. Ces sujets se laissent généralement guider par un idéal de la personnalité dont ils cherchent à atteindre la hauteur par une attitude arrogante, négative. C'est encore pour pousser leur pouvoir masculin à un degré aussi élevé que possible que ces sujets éprouvent un plaisir particulier à la lecture ou au récit d'événements horribles et effrayants, profitent de toutes les occasions d'assister en témoins oculaires à des événements de ce genre, en regrettant souvent de n'en être pas les acteurs.

Plus la tendance à la possession pour la possession s'accentue, plus le sujet déforme ses penchants et ses jugements de valeur normaux. C'est ainsi que le touriste simule, par son exagération même, son amour de la nature, en s'arrangeant de façon à ce que pas un sommet de montagne ne manque à son alpenstock. La liste de Leporello symbolise cette même avidité, par rapport à l'amour ; et à Don Juan on peut assimiler Messaline, la nymphomane toujours insatisfaite et déçue, parce que dans la variété névrotique dont elle souffre toutes les possibilités de satisfaction réelles deviennent insuffisantes. Il s'agit, pour les sujets de cette catégorie, d'enchaîner et d'humilier le partenaire, de se mettre en garde, par tous les moyens, contre sa supériorité réelle ou apparente.

« Ma chère âme, où n'ai-je pas été? » telle est la réponse que Münchhausen donne à quelqu'un qui lui demande s'il connaît tel endroit éloigné. Les satisfactions réelles que procurent les jeux de plein air, l'équitation, les voyages en automobile ou en avion proviennent, en dernière analyse, du sentiment de possession, de domination, C'est pourquoi tout enfant veut être cocher, chauffeur, conducteur de locomotive, aviateur, mais aussi empereur ou professeur pour dominer les autres et obtenir une expression visible de sa supériorité. D'autres veulent devenir médecins, pour pouvoir maîtriser la mort, généraux pour conduire des armées, amiraux pour être maîtres de la mer.

---

[1] Les jeunes nerveux, qui ne se sentent pas suffisamment surveillés, justifient généralement leurs fugues, leur vagabondage par cet argument : « On aurait dû faire davantage attention à moi ». Donc : mécontentement et pression sur l'entourage.

Le mensonge, le vol et autres manifestations criminelles des enfants ne sont, en dernière analyse, que des tentatives de franchir les limites de la réalité. Le plus souvent il ne s'agit que de simples fantasmes et rêveries. Une enquête que j'ai faite dans une école supérieure de filles m'a révélé l'existence, chez 25 élèves, de souvenirs de petits larcins [1]. La maîtresse a d'ailleurs avoué des souvenirs du même genre. Un examen plus approfondi montre que ce qui entretient chez les enfants cette aspiration vers la hauteur, c'est l'état de surexcitation intolérable produit par le sentiment d'infériorité. Sous l'influence de cette surexcitation, l'enfant devient souvent curieux, friand, avide d'apprendre, cherche à reconnaître ses erreurs, afin de rendre possible l'épanouissement de sa personnalité. Tout comme les processus de compensation dans le monde organique, les privations, les misères, le sentiment d'insécurité ou d'infériorité favorisent souvent un développement tumultueux de la superstructure psychique. Dans les *Prétendants à la Couronne,* Ibsen fait dire à Jatgei : « J'ai reçu le don de la douleur, et je suis devenu skalde. » Il est facile de montrer que dans beaucoup de cas c'est un sentiment intense d'infériorité qui fait naître le besoin de recherche et d'investigation et que « l'accord initial d'une vie d'artiste, exemple d'une harmonie entre l'art et la vie, a toujours pour point de départ une rude dissonance » (B. Litzmann, *Clara Schumann).* Ajoutons que Clara Schumann était restée sourde-muette jusqu'à l'âge de huit ans.

Les enfants se montrent supérieurs à leurs parents d'une autre manière encore, celle que j'ai décrite dans le *Traitement psychique de la névralgie du trijumeau* [2]. C'est ainsi qu'utilisant le souvenir de défauts antérieurs ou imitant les défauts des autres, ils en arrivent à présenter tous les signes d'imbécillité, de cécité, de surdité, de claudication, de bégaiement, d'incontinence d'urine et de matières fécales, de maladresse, de manque d'appétit, de vomissements, de paresse, d'incurie. Peu à peu ces attitudes psychiques, par lesquelles l'enfant réagit au sentiment qu'il a de sa situation diminuée se transforment en véritables dispositifs qui, dans la névrose, orientent les symptômes dans une direction déterminée, c'est-à-dire conformément à l'impératif : « agis, comme si tel ou tel de ces défauts, telle ou telle de ces infirmités devait te procurer le sentiment de supériorité ». Cette manière de se faire remarquer, par un côté certainement désagréable, vise nettement à une satisfaction de la vanité, constitue une sorte de vengeance pour le manque d'égalité et sert à accaparer l'attention de l'entourage. Elle diffère de la simulation en ce que le phénomène ne se produit pas dans tous les cas où le sujet se trouve en présence d'une supériorité : il s'agit d'une formation symptomatique, incorporée, pour ainsi dire, à la mémoire et toujours prête à fonctionner comme moyen de défense contre la crainte d'une domination, comme les doigts agiles d'un virtuose sont toujours prêts à fonctionner lorsque l'occasion ou la nécessité se présente [3]. Tous les innombrables symptômes névrotiques : rougissement, céphalées, migraines, syncopes, douleurs, tremblements, dépression, exaltation, etc., se laissent ramener à ces attitudes psychiques préformées.

---

[1] Mon collègue Wexberg m'a obligeamment communiqué l'observation d'un vol qui a été commis incontestablement dans le but d'affirmer la supériorité sur le père.

[2] Voir *Pratique et théorie...,* l. c.

[3] Il en résulte qu'une simulation véritable est incompatible avec l'existence d'une pareille préformation psychique dans les antécédents du sujet.

Même à l'état normal nous réagissons à certaines circonstances, non seulement par la pensée et par la parole, mais par toutes les parties du corps, par l'appareil circulatoire, par l'appareil respiratoire. Une surprise provoque le rire, des larmes, une mimique souvent fort amusante. Demandez à quelqu'un : « qu'est-ce qu'on appelle compact »? ou « qu'est-ce qu'un escalier tournant »? ou encore « qu'est-ce qu'un clocher »? et vous le verrez répondre par tout un ensemble de mouvements. Les choses ne se passent pas autrement dans les cas anormaux qui nous occupent ; seulement, ici le système de mouvements est plus étendu et masqué.

Un des faits que ma conception de la psychologie individuelle m'a permis d'établir se rapporte au sentiment d'infériorité, plus ou moins conscient, qui existe chez toutes les femmes et toutes les jeunes filles, du fait même qu'elles sont « femmes ». Leur vie psychique s'en trouve tellement modifiée qu'elles présentent toujours des traits en rapport avec la « protestation virile », et cela le plus souvent sous une forme détournée, et notamment sous la forme de traits en apparence féminins, inférieurs. L'éducation, ainsi que les préparations nécessaires à la vie d'avenir, les obligent, en effet, à manifester leur supériorité, leur « protestation virile » d'une façon détournée, dissimulée, avec une résignation affectée. Mais la prédominance de l'élément émotionnel reste toujours suffisamment nette (Heymans), et la soif de domination, l'avarice, la jalousie, la cruauté, le désir de plaire sautent tellement aux yeux qu'il est impossible de les interpréter autrement que comme des traits de compensation masculins, orientés selon la ligne de direction masculine. Parkes Weber *(Lancet*, 1911) a constaté, après moi, que cette sorte de défense contre la diminution forme la base des phénomènes hystériques.

Les dispositions criminelles apparaissent comme des produits de la protestation virile chez des personnes dont l'idéal compensateur implique le mépris de la vie, de la santé, des biens des autres hommes. Lorsque leur état d'insécurité subira une aggravation, lorsque leurs privations deviendront également trop graves, au point de menacer sérieusement leur sentiment de personnalité, ces personnes, après avoir cru trouver une compensation à leur infériorité dans une certaine exaltation affective, chercheront à se rapprocher de leur idéal de personnalité par le crime : ils n'auront qu'à suivre rigoureusement, les yeux fermés, leur ligne d'orientation, en envisageant la réalité à un point de vue purement abstrait. Le docteur A. Jassny a fort bien mis en évidence ce mécanisme dans les crimes passionnels, dans les crimes habituels et dans les crimes par négligence, surtout chez les femmes criminelles *(Archiv für Kriminalanthropologie*, 1911). Nous devons ajouter qu'en se décidant pour le crime, le sujet prouve précisément la grande incertitude où il se trouve quant à la possibilité de son adaptation aux exigences sociales.

Étant donné la grande place que les relations amoureuses occupent dans la vie humaine, l'avidité névrotique, le désir de tout avoir, interviennent régulièrement dans les rapports entre les sexes et y apportent une tendance perturbatrice, en obligeant l'homme et la femme à faire abstraction de la réalité et à se livrer à des démarches ayant pour but l'élévation du sentiment d'infériorité. Ce qui caractérise, en effet, le nerveux, c'est qu'il cherche sans cesse à atténuer son sentiment de personnalité en faisant valoir par tous les moyens possibles sa supériorité. C'est pourquoi on exige de la personne aimée le

renoncement complet à sa personnalité, sa fusion complète avec celui ou celle qui l'aime ; bref, celui qui aime veut faire de la personne aimée un moyen d'élévation de sa propre personnalité. L'amour vrai, libre de toute tendance névrotique, serait celui où chacun des deux amants laisserait l'autre affirmer pleinement sa personnalité, l'y aiderait même au besoin. Mais un amour pareil est fort rare. C'est précisément dans les rapports entre les sexes que la méfiance et l'égoïsme apparaissent avec un relief particulier et troublent à chaque instant l'intimité et l'abandon. Chacun des amants cherche à affirmer ses principes ; on dirait que chacun se trouve devant une énigme qu'il cherche à résoudre par tous les moyens. L'analyse révèle toujours dans ces cas que le sentiment d'infériorité fait naître chez chaque amant la crainte de succomber devant le partenaire et le pousse à affirmer sa supériorité. Il en résulte une lutte qui, au fond, est incompatible avec l'amour et le mariage, lesquels ont leur logique propre. La lutte pour la puissance ne peut agir sur eux que d'une façon dissolvante.

Nous avons déjà assisté à cette lutte sournoise et dissimulée chez des individus ayant le sentiment de la personnalité fort exalté et atteints d'infériorité organique [1]. Une foule de dispositifs névrotiques fournissent au sujet des armes destinées à l'aider dans cette lutte, et certains de ces traits de caractère reçoivent un relief et un saillant particuliers, grâce auxquels s'établit un contact intime « avec l'ennemi ». Parmi ces caractères il faut citer en premier lieu, comme jouant un rôle social des plus importants, la méfiance et la jalousie ; viennent ensuite le désir de domination et la prétention d'avoir toujours raison. Ce sont les antécédents du malade, ses dispositions utilisables et ses souvenirs tendancieusement interprétés qui impriment un relief et une netteté particuliers à l'un ou à l'autre de ces traits. Mais dans tous les cas les traits en question se trouvent sous la dépendance étroite du but final, se manifestent avec violence toutes les fois que le sentiment de personnalité se trouve menacé et restent souvent actifs après même que l'orgueil les eut refoulés dans l'inconscient. Ils ont à leur disposition, dans tous les cas, des potentialités névrotiques qui, se réalisant sous la forme de la dépression, de l'angoisse devant la solitude, de l'agoraphobie, de l'insomnie et de mille autres symptômes, sont destinées à exercer une pression sur l' « adversaire » et à l'obliger à déposer les armes. Les principes moraux les plus rigoureux assument, tout comme le désir de plaire ou l'adultère, le caractère de moyens de vengeance, toutes les fois que le sentiment d'une diminution pousse le sujet à chercher le rétablissement de son égalité avec les autres ou à obtenir par un moyen quelconque la défaite de l'adversaire. Chez l'homme, le désir de vengeance, en tant que moyen de protestation contre son état d'infériorité, se manifeste dans la plupart des cas d'une façon assez rectiligne : par des jeux sauvages, par des écarts, par une attitude de dédain, souvent aussi par de l'impuissance, par un amour affecté pour les enfants ou par des doutes quant à leur légitimité ; d'autres fois, l'homme, poursuivi par le désir de vengeance, fuit son foyer, se livre à l'alcoolisme et à toutes sortes de plaisirs. Le but en vue duquel s'accomplissent toutes ces actions est tellement évident que toute discussion à son sujet serait oiseuse : il s'agit d'obtenir la diminution, l'humiliation de la femme. Ce n'est pas leur impuissance sexuelle qui rend les alcooliques jaloux ;

[1] Il est étonnant que Kretschmer qui, par sa description du faciès schizothymique, a apporté une contribution si précieuse à la théorie de l'infériorité organique, n'ait pas aperçu tout le côté finaliste de la névrose et de la psychose et soit resté indécis devant l'abîme qui sépare les influences humorales des manifestations psychiques.

mais impuissance, alcoolisme et jalousie exaspérée sont des moyens d'expression morbides au service du prédisposé à la névrose dont le sentiment d'infériorité a, pour une raison quelconque, subi une aggravation. En tant que névrosé, l'impuissant, alcoolique et jaloux, est affligé d'un mode d'aperception qui l'empêche de se rendre compte de la distance qui sépare la réalité d'un idéal tendancieusement renforcé. Mais une des attitudes les plus caractéristiques du nerveux consiste précisément à mesurer l'homme réel en prenant pour critère cet idéal renforcé, car cela lui permet de refuser toute valeur à cet homme réel. Le désir de vengeance des femmes dédaignées, abandonnées, humiliées s'exprime volontiers par des symptômes névrotiques, parmi lesquels la frigidité occupe une des première places. En se montrant frigides, ces femmes cherchent, à leur tour, à humilier l'homme, en le faisant douter de ses aptitudes sexuelles, en posant des limites à sa puissance et à son influence.

Il résulte des analyses qui précèdent que cette puissante superstructure est la conséquence de sentiments d'infériorité primitifs qui cherchent une compensation. L'aperception d'une diminution ou celle de la crainte ou du désir d'un état analogue s'effectue d'une façon générale conformément à l'antithèse « homme-femme », ce qui fait qu'un relèvement du sentiment de personnalité est perçu comme une ascension vers la masculinité, tandis que sa diminution est perçue comme une déchéance, comme un rapprochement humiliant de ce qui est féminin. Dans certains cas, le sentiment de diminution est remplacé dans les fantasmes et les rêves par l'idée de la castration (réalisation du type féminin). Très souvent, la ligne d'orientation masculine, qui avait déjà joué un rôle important dans les antécédents du malade, prend dans la névrose un relief particulier et vient renforcer les traits masculins, dès que le sentiment de personnalité est mis en question, ce qu'on observe avec une fréquence frappante chez les femmes. En même temps s'effectue l'isolement du sujet, son retrait de la vie sociale.

En dehors du penchant à la jalousie, on observe chez les femmes nerveuses une foule d'autres symptômes découlant du maintien d'une ligne d'orientation masculine. Ces femmes sont généralement étrangères à l'amour, et répugnent plus particulièrement aux rapports sexuels. Et si vous leur demandiez le pourquoi de ce sentiment de répulsion, elles vous citeraient une foule de raisons, en se gardant bien toutefois de vous donner la seule vraie, à savoir que, mécontentes de leur rôle de femme, elles cherchent par tous les moyens possibles à se rapprocher du type masculin. La répulsion pour l'amour et pour le mariage peut durer toute la vie ; mais chez certaines femmes on voit se développer, à mesure qu'elles avancent en âge, la crainte de perdre toute emprise sur l'homme, crainte qui engendre, au milieu d'hésitations continuelles, des pulsions amoureuses de nature névrotique. Quant aux hésitations, elles proviennent de ce que la nouvelle ligne d'orientation, le désir de gagner l'homme, afin d'obtenir ainsi un relèvement du sentiment de personnalité, porte déjà en elle son contraire, à savoir la diminution du sentiment de personnalité, par suite de l'envahissement de plus en plus grand de la femme par ce qu'il y a en elle d'essentiellement féminin. On voit souvent apparaître, dans les cas de ce genre, le doute morbide qui se manifeste dans les circonstances les plus banales et dont l'analyse révèle la source dans le contenu hermaphrodique de la situation actuelle, laquelle est également la source des hésitations dont nous avons parlé plus haut. Chaque décision provoque dans la « contre-conscience » (Gegenbewusstsein de Lipps) une pulsion opposée,

l'une et l'autre étant perçues et appréciées d'après le schéma antithétique « masculin-féminin », si bien que la patiente joue simultanément ou successivement le rôle masculin et le rôle féminin. Le cas suivant est de nature à donner une idée concrète de cet état :

Une jeune fille qui gagne sa vie en donnant des leçons vient me trouver en accusant un état d'agitation, de doute continu, d'insomnie et des idées de suicide. Depuis la mort du père, c'est elle qui subvient aux besoins de toute la famille, c'est-à-dire qu'elle remplace l'homme, le père nourricier, et elle s'apparaît à elle-même, dans ses fantasmes et ses rêves, comme la bête de somme, comme le cheval qui travaille pour tout le monde. Elle travaille, en effet, jusqu'à épuisement et sacrifie tout à son frère et à sa sœur. Depuis qu'elle se connaît, elle a toujours voulu être un homme. Enfant, elle avait des manières et des mouvements brusques, et encore à l'âge de quinze ans on la prenait au bain pour un garçon.

Dans son travail sur l'état thymico-lymphatique, Neusser avait attiré l'attention sur l'existence, dans cette anomalie constitutionnelle, de caractères somatiques appartenant au sexe opposé. J'ai pu confirmer ce fait dans mes travaux neurologiques où j'ai montré également que ces caractères appartenant au sexe opposé sont souvent utilisés par la névrose qui s'en sert soit pour relever l'infériorité consécutive à un cachet féminin très prononcé, soit en vue de la protestation virile. Les constatations plus anciennes de Fliess qui, en même temps que Halban, avait attiré mon attention sur cet ordre de faits, ne se rapportent pas au mécanisme psychique, au sens dans lequel je l'entends. On admet trop souvent la sexualité psychique opposée là où elle n'existe pas, ou on exagère trop facilement celle qui existe, ce qui porte également à l'affirmation erronée d'une sexualité psychique opposée.

Usant d'une variante assez fréquente, la patiente nous révèle sa protestation virile dès le premier jour, en refusant avec énergie l'offre d'un traitement gratuit. Elle ne veut accepter aucun cadeau. C'est ce qu'elle me déclare à plusieurs reprises en ajoutant, sur un ton et dans des termes que je connais depuis longtemps, qu'il n'est pas digne d'un homme d'accepter des cadeaux. Mais si elle a toujours refusé des cadeaux, elle en fait elle-même volontiers, surtout, étant donné le rôle paternel qu'elle joue dans sa famille, aux membres de celle-ci.

Je relève dans son anamnèse un fait important : à l'âge de neuf ans, elle fut victime de tentatives de viol de la part d'un de ses oncles. Elle en éprouva une frayeur passive, mais n'en fit part à personne. Depuis que sa nervosité a fait des progrès, elle a réussi à se persuader qu'elle a été dès son enfance une créature sensuelle, prête à se donner au premier venu. Telle elle serait restée jusqu'à ce jour. Nous nous trouvons donc ainsi en présence de l'utilisation (que nous connaissions déjà) d'un souvenir, dans le but de créer un état de certitude et de sécurité : grâce, en effet, à cette suggestion, elle a réussi, jusqu'à l'âge de trente ans, à se soustraire à toutes les tentatives et convoitises des hommes.

A partir de l'âge de dix ans, elle s'adonnait avec passion à la masturbation et ne renonça à cette pratique qu'il y a cinq ans.

L'habitude de la masturbation développa chez elle un intense sentiment de culpabilité qui renforça la conviction qu'elle avait de sa sensualité et l'amena à la conclusion qu'elle s'était rendue à tout jamais indigne de contracter mariage. Cette conviction ne pouvait que la raffermir dans l'attitude qu'elle avait adoptée à l'égard des hommes.

C'est en faisant naître le sentiment de culpabilité et en permettant de se passer de partenaire que la masturbation sert, dans la névrose, de moyen de défense contre le sexe opposé [1]. L'analogie avec les cas dans lesquels la sécurité est obtenue par le renforcement d'un défaut infantile, tel que l'incontinence d'urine ou le bégaiement, ou par des symptômes purement névrotiques, est évidente. Le sentiment d'infériorité primitif forme une sorte de « coquille » dans laquelle le sujet emmagasine tous ses fantasmes relatifs à sa diminution, ainsi que tous ses sentiments de culpabilité et qui le pousse à réaliser son idéal masculin par des voies détournées. La malade dont nous nous occupons ici se comportait selon l'impératif : « Je veux être un homme, je veux me soustraire au rôle féminin. »

Elle est depuis quelques années obsédée par une idée qui illustre fort bien notre manière de concevoir la névrose. Elle croit notamment avoir perdu, à la suite de la masturbation, une partie saillante de ses organes génitaux, partie qui, d'après la description qu'elle en donne, ressemblerait à un pénis. Cette perte l'aurait rendue inapte au mariage, car elle mourrait de honte, si son éventuel mari devinait son vice. Le moyen de sécurité semble parfaitement efficace, et l'on voit nettement qu'elle oppose son idéal de masculinité fictive à son sexe réel qu'elle souligne et considère comme inférieur, artifice qui lui permet précisément de se garantir contre les obligations que comporte son sexe réel.

Parmi les traits de caractère auxiliaires de notre malade, la première place doit être accordée à la vanité et à la tendance au mépris ; celle-là lui servant à se faire valoir auprès de sa famille, auprès de ses amies et dans l'exercice de sa profession, celle-ci se manifestant dans son attitude plus que réservée à l'égard des hommes. Ces deux traits contribuèrent d'ailleurs à développer et à renforcer sa répulsion pour la vie sociale, au point qu'elle se trouvait réduite à n'avoir des relations qu'avec les membres de sa famille, phénomène qu'on observe toujours chez les jeunes filles qui, dans leur protestation virile, finissent par redouter tout contact avec les hommes.

---

[1] Les premiers scrupules de conscience que fait naître la masturbation sont la suite de l'atteinte infligée à l'idéal de personnalité et servent en même temps à préserver cet idéal. Dans la névrose, ces moyens de préservation subissent souvent un renforcement, malgré le maintien de la masturbation, et sont incorporés téléologiquement dans le programme de la vie : l'auto-érotisme devient ainsi le symbole de ce programme, et c'est ce qui explique la contrainte qu'il exerce sur le sujet. Or, le programme de la vie comporte l'isolement, l'étouffement du sentiment de solidarité, l'élimination de toute faculté de dévouement et d'abandon. C'est que la fusion avec la collectivité est envisagée comme un obstacle à la réalisation du désir de domination. Or, le contact avec la collectivité se maintient surtout par l'intermédiaire de la langue, de la sexualité et de l'amour, de la profession et de la vie active. C'est sur tous ces éléments que la névrose exerce une action dissolvante. Chaque nerveux présente une forme d'érotisme qui cadre le mieux avec le programme de sa vie.

Mais même ce moyen de défense ne pouvait pas, malgré son apparente efficacité, satisfaire à la longue l'idéal de personnalité de notre patiente. Beaucoup de ses amies l'ont quittée pour se marier, et lorsque sa plus jeune sœur se fiança à son tour, sa ligne d'orientation primitive lui échappa, sa vanité s'étant développée jusqu'à lui faire désirer la possession d'un « pouvoir sur les hommes ». Comme toutes les jeunes filles nerveuses, plongées dans un état d'incertitude et d'insécurité, elle se dit tout d'abord : « Je tâcherai de subjuguer le premier venu. » Elle se rendit à un bal masqué où elle fit la connaissance d'un homme très honorable qui, au bout de quelque temps, la demanda en mariage. Au cours d'une excursion qu'ils firent ensemble, elle se donna à lui, et lorsque le monsieur la pria plus tard de lui dire franchement s'il était son premier amant et pourquoi elle était si froide à son égard, elle lui lança, à sa plus grande stupéfaction, cette réponse mensongère : « Oui, j'ai déjà appartenu à un autre homme. » Là-dessus le monsieur rompit toutes relations avec elle.

Il est facile de deviner ce qui s'ensuivit. La patiente, qui ne pouvait déjà pas se consoler de la perte de sa masculinité, se sentit de nouveau diminuée à la suite de l'évanouissement de son triomphe sur un homme. Elle reniait son mensonge et cherchait à me convaincre que c'est pour faire souffrir l'homme, pour le punir de la « défaite » qu'il lui a infligée qu'elle lui a répondu comme elle l'a fait. Je sais d'ailleurs qu'elle avait tout fait pour effacer la fâcheuse impression que sa réponse fit sur son ancien prétendant, en tâchant de lui faire comprendre la signification et l'intention véritables de cette réponse. Ce fut en vain, l'homme ayant décidé qu'il ne pouvait pas épouser une jeune fille aussi nerveuse, dont le caractère pouvait être une cause de troubles graves dans le ménage. À la suite de ce refus définitif, la patiente fut prise d'une véritable passion amoureuse pour cet homme dont elle avait fait son dieu. Elle passait des nuits sans sommeil, ne pensant qu'à lui et se jura que, si elle ne réussissait pas à l'avoir, elle n'aurait jamais aucun autre homme. Ce qui voulait dire en effet qu'elle n'en aurait jamais aucun autre, étant donné que celui-ci était pour elle, selon toutes les prévisions humaines, perdu pour toujours. C'est ainsi qu'à la faveur de divers artifices suggérés par sa névrose, elle était revenue à sa ligne d'orientation primitive, en se créant un idéal fictif, mais en répudiant, jusqu'au moment où avait commencé son traitement, son rôle purement féminin.

Au cours du traitement psychothérapique, le médecin doit veiller à ce qu'il ne devienne pas lui-même victime de la tendance aveugle du patient à déprécier, à humilier tous ceux avec qui il se trouve en contact, à rendre vains leurs efforts, à jeter une suspicion sur leurs intentions. Le patient y parvient par ses moyens ordinaires, en les accentuant seulement, en renforçant certains symptômes, en en faisant surgir certains autres, en créant des situations tendues, des relations amoureuses ou amicales, mais poursuivant toujours l'intention que lui dicte son but névrotique, c'est-à-dire la protestation virile - l'intention de soumettre le médecin à sa domination, de l'humilier, de lui imposer un rôle « féminin », de détruire son autorité. Les artifices tactiques et pédagogiques auxquels on est obligé de recourir pour affaiblir cette lutte contre le médecin, pour en faire comprendre au malade la signification et pour ouvrir ses yeux sur le caractère névrotique de sa conduite dans toutes les autres circonstances de la vie, ces artifices, disons-nous, jouent un rôle de premier ordre dans le traitement et constituent le principal instrument de la

guérison. Mais il faut également tenir compte de la protestation tacite du nerveux qui se manifeste surtout à la fin du traitement et qu'il convient de traiter d'une façon calme et objective comme étant la politique d'agression et de puissance que le malade poursuit naturellement et qui se confond avec sa névrose même, puisque c'est elle qui crée les dispositifs et les traits de caractère nerveux. Nous parlerons plus loin de l'hypothèse freudienne du transfert amoureux. Il s'agit d'un simple artifice auquel recourt le malade pour ravir au médecin sa supériorité objective. Bezzola et d'autres ont également décrit les moyens plus ou moins détournés dont les nerveux se servent pour diminuer, amoindrir l'ascendant du médecin. C'est toujours la ligne d'orientation masculine qui se manifeste dans ce cas, car c'est en elle que le malade voit la promesse de cette sécurité qu'il cherche et désire.

Pour entretenir ses penchants agressifs, il n'a pas de moyen plus efficace que ses symptômes, qui font d'ailleurs partie de ses penchants. Voici l'extrait de l'observation d'une patiente se rapportant à la dernière phase du traitement : il nous fait assister à une véritable campagne de dépréciation dirigée contre le médecin et nous montre dans cette campagne un des dispositifs psychiques au service de sa protestation virile. La malade, vieille fille de trente-six ans, était en traitement pour des états d'angoisse et des cris nocturnes. Je commencerai la description de ce tableau névrotique par l'exposé du rêve suivant .

Je suis couchée à vos pieds et je tends mon bras pour toucher la soie de votre habit. Vous faites un geste lascif. Le voyant, je vous dis en souriant : vous n'êtes pas meilleur que les autres hommes. Vous faites un signe de la tête, comme pour dire que j'ai raison.

Essayons d'interpréter ce rêve, sans tomber dans l'exclusivisme freudien qui, dans tous les rêves, quels qu'ils soient, accorde la première place aux mobiles et aux désirs sexuels.

À l'époque où elle a fait ce rêve, la malade avait une liaison avec un homme marié. Lorsque, sa femme ayant été obligée de s'absenter, celui-ci devint très pressant et proposa à la malade de se rendre chez lui, elle éprouva toutes sortes de scrupules, dans lesquels je fis tout mon possible pour l'encourager. Elle n'en maintint pas moins la liaison, jouant ainsi avec le feu, parce que, disait-elle, l'impatience de l'homme l'amusait. Mais le maintien de la liaison pouvait être considéré en même temps comme une pointe hostile dirigée contre ses proches et contre moi-même, son mentor trop prudent. Sa propre explication n'était qu'un vain prétexte, niais ses antécédents, la manière dont elle s'était comportée pendant sa maladie qui durait depuis vingt ans et pendant le traitement, montraient nettement et sans aucune équivoque possible qu'elle était en état de protestation excessivement prononcée et que, tout en pouvant exiger la soumission de l'homme, elle devait nécessairement repousser avec angoisse et frayeur (nous avons dit plus haut qu'elle souffrait de crises d'angoisse et de frayeurs nocturnes, accompagnées de cris) le rôle féminin. Le noyau de son attitude psychique était formé par la crainte de l'homme, par la conviction qu'elle avait de n'être pas à sa hauteur ; crainte et conviction qu'elle cherchait à compenser en se donnant des apparences masculines et en s'évertuant à humilier, à refuser toute valeur aux hommes.

Telle est l'atmosphère psychique dans laquelle s'est produit le rêve. Quant à celui-ci, il est évident que la malade y exagère la dépendance dans laquelle elle se trouvait à mon égard et exprime cette exagération par le moyen qui se prête le mieux à ce but : par une image de rêve. « Je suis couchée à vos pieds. » Ce fait d' « être en bas » est pris comme base d'opérations, et nous devons nous attendre à ce que la construction d'un rôle féminin fictif soit suivie d'un essor masculin. C'est ce qui se produit dans tous les rêves, et c'est ce qui s'est produit dans le rêve qui nous intéresse : elle lève le bras en haut. Dans la suite, je cesse d'être un homme, pour être transformé en femme: je porte une robe de soie. Le reste du rêve nous révèle le même mécanisme psychique de la dépréciation, de l'humiliation. J'avais mis la patiente en garde ; dans son rêve, je fais un geste lascif, le même dont s'était rendu coupable l'homme qui lui faisait la cour. Conclusion : je suis au même niveau que lui, je ne suis pas meilleur que les autres hommes [1]. Cette conclusion, je l'accepte sans rien dire, en l'approuvant de la tête. L'idée opposée, à savoir que je pourrais être meilleur, apparaît à la malade comme intolérable ; cette idée, qui lui permettrait de m'attribuer une certaine supériorité, fournit le point de départ à la fiction préventive, rassurante, conforme à la perspective névrotique, qu'elle bâtit dans son rêve. La malade ne se sent en sécurité que pour autant qu'elle est convaincue que tous les hommes sont, en principe, également mauvais. Cette conviction lui permet de retourner à sa ligne d'orientation primitive et de se sentir elle-même supérieure. Sa supériorité s'exprime dans son rire, ainsi que dans mon silence. Mon mode d'interprétation des rêves a ceci de caractéristique et d'essentiel que je cherche avant tout à montrer au sujet qu'il déforme et que ses arguments sont dépourvus de toute consistance. J'ajouterai que le nerveux n'agit pas autrement à l'état de veille.

À noter cette circonstance que, pour une première liaison, ma malade s'était trouvée dans une situation assez dangereuse, puisque son amant était un homme marié. On peut voir dans ce choix, inconscient si l'on veut, un moyen de défense symbolique contre le mariage, éventuellement aussi contre les rapports sexuels en général. La ligne d'orientation masculine est maintenue, mais la réalité s'affirme par l'intervention d'impulsions et de sensations féminines. Il s'agit, ainsi que j'ai souvent eu l'occasion de le montrer, d'une protestation virile par des moyens féminins, ce qui nous rappelle les faits en rapport avec l'hermaphrodisme psychique. Ce qui, dans les cas de ce genre, donne encore plus de force à la ligne d'orientation masculine, c'est la supériorité que des malades comme la mienne s'attribuent à l'égard de la femme légitime.

Essayons maintenant de procéder selon les méthodes de la psychologie comparée et de donner une expression consciente à l'aperception qui sert de base à l'attitude de notre malade. Demandons-nous notamment quelle est l'origine, la source de ce dispositif psychique qui pousse la malade à dépouiller l'homme de sa valeur spécifiquement masculine, en se servant des moyens purement féminins fournis par sa pulsion amoureuse. Nous savons déjà que le but qu'elle poursuivait consistait à relever son propre sentiment de personnalité, à lui donner un caractère viril et à affirmer sa supériorité sur une autre

[1] La généralisation est un des artifices favoris du nerveux qui aspire toujours vers la ligne d'orientation fictive, « sûre ». Sans la généralisation, sa conception du monde et l'attitude qui en découle s'écrouleraient en présence des manifestations aussi variées que multiples de la vie.

femme, sur la femme légitime de son amant. Mais n'aurait-elle pas pu arriver au même but en procédant autrement ? Eh bien! disons-le tout de suite : la source du dispositif en question doit être cherchée dans ses rapports avec son père et sa mère. C'est dans ses rapports avec les parents qu'elle avait appris à voir dans son père un modèle concret qu'elle approchait avec amour et vénération, modèle qu'elle avait cherché à s'approprier, à faire sien, en montrant ainsi sa supériorité sur sa mère. Si l'on fait abstraction de la protestation virile de l'enfant névrotique et si, recourant à l'analogie, comme le fait d'ailleurs le nerveux lui-même, on range tous ces faits dans un schéma sexuel, on obtient le « complexe incestueux ». On peut, ainsi que je l'ai montré dans des travaux antérieurs, déduire de ce « complexe incestueux », une fois constitué, tout ce que l'orientation masculine y avait préalablement introduit, à savoir la défense du sentiment de personnalité sous la forme d'une relation amoureuse. A chaque instant on trouve dans la littérature psychanalytique l'affirmation d'après laquelle la libido du nerveux, fixée sur le père ou sur la mère, rechercherait la réciprocité de la part de celui ou de celle qui fait l'objet de l'amour. La seule condition réelle qui préside à l'amour du nerveux est celle qui découle de sa « volonté de puissance et d'apparence ». C'est cela, la puissance et l'apparence, que le nerveux recherche avec toutes les précautions possibles, avec tous les dispositifs rigides, achevés dans tous les détails, que crée sa tendance à la sécurité et qui s'opposent à la moindre modification portant soit sur leur nature, soit sur leur but. Les attitudes amoureuses n'ont pas d'autre signification que celle que leur confère la tendance qui pousse le sujet à préserver son sentiment de personnalité ; et l'action exclusive de ce sentiment nous révèle encore mieux que ne saurait le faire aucun autre phénomène que c'est la protestation virile qui constitue pour ainsi dire la force motrice, que c'est celle qui crée l'apparence de la constellation incestueuse. Lorsque la fixation à l'un ou à l'autre des parents devient tout particulièrement visible (et c'est ce qu'on constate dans un certain nombre de cas), elle présente un caractère intentionnel [1], voulu, le sujet espérant ainsi se soustraire à toute décision relative au choix d'un autre partenaire, à l'amour et au mariage. C'est que dans la plupart des cas le nerveux détruit ou laisse à l'état inachevé, comme incompatible avec son but final masculin, ses dispositions à l'amour et au mariage.

Mais la plus primitive des situations triangulaires (père, mère, enfant), la « situation incestueuse », se laisse ramener, lorsqu'on l'examine de près, à une situation purement « asexuée », produite par la « manie des grandeurs de l'enfant » et présentant déjà tous les caractères névrotiques de l'enfant : jalousie, impertinence, insatiabilité, précocité, soif de domination, manque de sentiments altruistes. Ce qui favorise le maintien de souvenirs appropriés, les déformations de souvenirs et les exagérations de traces laissées par des souvenirs, c'est la crainte d'une défaite dans la vie. Et dans les cas où la pulsion sexuelle existe réellement, où l'enfant se trouve réellement en présence de possibilités d'inceste, le souvenir est conservé à titre de trace destinée à servir d'épouvantail, à inspirer de l'horreur. Ce qui guide l'âme du névrosé, ce ne sont pas des souvenirs et des réminiscences : c'est l'idéal masculin, but final fictif, qui utilise dispositions et traits de caractère. Ces réminiscences peuvent être « refoulées », repoussées dans l'inconscient ; cela importe peu et ne change rien à la situation, tant que l'attitude qui leur correspond persiste.

[1] En rapport avec le plan imposé à la vie, avec le but final.

Dans tous les cas, le caractère névrotique et les gestes psychiques qui s'y rattachent constituent un obstacle à l'adaptation du sujet aux exigences de la vie sociale.

C'est ce qui se produisit, en effet, dans le cas de notre malade. Elle nous raconta notamment qu'elle avait toujours fait tout ce qui était possible pour attirer le père de son côté et qu'elle y avait réussi en mettant le plus grand soin à deviner ses idées et à prévenir ses désirs. Il ne lui fut pas difficile de le détacher de la mère. A l'âge de quatorze ans, elle commença à se soustraire à ses baisers qui lui procuraient une sensation péniblement érotique. On comprendra facilement cette attitude, si j'ajoute que la malade avait commencé à présenter des signes de névrose manifestes dès l'âge de douze ans. Sa situation d'alors nous rend intelligible la signification de cette défense à l'aide de dispositifs érotiques expressément construits. Elle s'était toujours comportée comme un garçon mal élevé, ayant subi de bonne heure la force de la pulsion sexuelle et y ayant réagi par la masturbation. Vers la même époque elle commença à être courtisée par les hommes dont les avances provoquaient chez elle une angoisse intense. Depuis quelques années, cette tendance à la sécurité avait pris des proportions telles que la disposition à l'angoisse s'en était trouvée considérablement renforcée : née primitivement à titre de réaction contre des événements et des impressions réels, elle pouvait désormais être déclenchée avec une facilité extrême, à la moindre occasion, toutes les fois que la malade croyait, avec ou sans raison, avoir à craindre une diminution, un refoulement vers son rôle féminin. Elle pouvait alors provoquer un état d'angoisse à la manière d'une hallucination ; elle savait que ce moyen de réaction était toujours à sa disposition, qu'elle n'avait pour ainsi dire aucun effort à faire pour l'évoquer.

Cette anticipation et cette évocation hallucinatoire des sensations correspondant à une défaite qu'on craint imminente, sont l'œuvre de la tendance à la sécurité, dont l'action se manifeste d'une façon pour ainsi dire préventive, et forment, ainsi que je l'ai montré ailleurs [1], l'essence même de l'hypocondrie, de la phobie et de nombreux symptômes tant neurasthéniques qu'hystériques. Je n'ajouterai ici qu'en passant que la nature de la folie repose également sur une représentation dogmatique, anticipée, d'une crainte ou d'un désir, représentation que la tendance à la sécurité, pour la rendre plus vraisemblable, fait surgir pendant une phase de grande incertitude, en contact plus étroit avec la ligne d'orientation fictive. Pour mieux se préserver contre une perte de prestige dont son état d'angoisse lui faisait pressentir la possibilité, elle ne trouva rien de mieux que de maintenir cet état d'angoisse. De temps à autre, l'excitation hallucinatoire avait besoin d'un nouveau renforcement : la patiente trouva le moyen d'obtenir ce renforcement à l'aide de la représentation obsessionnelle du meurtre qu'elle aurait commis d'un enfant nouveau-né. L'analyse montre que l'angoisse qu'elle éprouvait devant les hommes, et qui s'exprimait parfois par de l'agoraphobie, se rattachait à des conseils et des avertissements qu'elle avait reçus de sa mère. Ce qui signifie que la patiente avait soigneusement conservé le souvenir des paroles qu'elle avait entendues de la bouche de sa mère, et cela malgré l'hostilité qu'elle éprouvait pour celle-ci, unique-

[1] *Syphilidophobie.* Voir *Praxis und Theorie des Individualpsychologie, l.* c.

ment parce que ces paroles étaient de nature à lui offrir un moyen de défense et de protection [1].

Sur ces entrefaites se produisit un événement qui devait fatalement accélérer la formation des dispositifs de sécurité : une de ses cousines, non mariée, avait mis au monde un enfant, ce qui avait soulevé la plus grande indignation dans la famille bourgeoise et bien pensante à laquelle elle appartenait, et la situation était d'autant plus grave que le séducteur n'avait pas tardé à s'éclipser. Connaissant mieux le développement de cette jeune fille, nous comprenons sans peine pourquoi cet événement devait accélérer l'élaboration de la névrose et pourquoi elle avait tout d'un coup attribué une si grande importance aux paroles de sa mère pour laquelle elle n'avait, au fond, que du mépris. Encore enfant, la patiente était une petite fille sauvage, mal élevée, d'une grande force corporelle, aimant de préférence les jeux de garçons, répudiant avec mépris tout ce qui lui rappelait les inclinations et les goûts féminins. Elle se rappelle encore l'horreur que lui inspiraient les poupées et les travaux manuels féminins. La personnalité du père dépassait à ses yeux infiniment celle de la mère. Une tante non mariée, qui vivait dans sa famille, lui en imposait par ses allures masculines, par sa barbe et par sa voix d'homme. À ces souvenirs, qui revenaient sans cesse et avec force, s'en ajoutait un autre qui provenait d'une époque ultérieure et s'accordait parfaitement avec la tendance sous le pouvoir de laquelle la malade se trouvait depuis son enfance. Nous savons notamment que la malade avait toujours désiré être un homme ; or, le souvenir auquel nous faisons allusion était celui d'une de ses condisciples qu'elle avait connue pendant de longues années et qui, d'hermaphrodite, s'était trouvée transformée en homme. Lorsque les malades font au médecin des communications dans le genre de celle-ci ou lorsqu'on les voit témoigner un intérêt particulier pour l'hermaphrodisme, par exemple, on est autorisé à conclure que ces malades, hommes ou femmes, désirent s'affranchir de toute apparence féminine, revêtir des caractères masculins, comme s'ils étaient convaincus de leur aptitude aux transformations, et qu'ils passent leur vie à essayer de jouer le rôle masculin qu'ils apprécient davantage. Parmi ces essais, ces tentatives de « corriger la fortune » [2], il en est deux qui nous intéressent plus particulièrement : l'élaboration du caractère névrotique et des dispositifs névrotiques, sous la forme de la névrose et de ses symptômes.

Je puis citer, comme un trait de caractère assez fréquent chez les patientes de ce genre, une grande tendance à la frivolité qui frise souvent l'impudicité : cette tendance se manifeste soit dans l'enfance, soit au cours de la vie ultérieure, dans le rêve, dans les fantasmes ou pendant l'accès névrotique, alors que les malades s'arrachent les vêtements, ou encore dans la psychose au cours de laquelle elles n'hésitent pas à étaler leur nudité, comme si les règles

[1] Disons en passant que les mères n'obtiendront pas toujours de bons résultats par leurs menaces apodictiques. Un de mes patients me raconta que lorsqu'il était enfant, on venait toujours le chercher à l'école, pour le ramener à la maison. Un jour qu'on oublia de venir le chercher, il resta pendant cinq heures à attendre devant l'école la femme chargée de l'accompagner, jusqu'à ce que ses parents, effrayés, vinssent s'assurer de la raison de son absence. Nietzsche, lorsqu'il était petit garçon, désavoua également un jour ses éducateurs en revenant à la maison au pas de promenade sous une pluie battante. Aux reproches de sa mère inquiète il répondit que, d'après ce qu'on lui avait appris, les garçons sages doivent revenir à la maison posément, sans courir, sans faire du bruit, sans se hâter et sans bousculer les autres.

[2] En français dans le texte.

de la pudeur féminine ne s'appliquaient pas à elles. Les cas de ce genre montrent qu'une perversion telle que l. « exhibitionnisme » provient, non d'une « constitution sexuelle congénitale », mais d'une source toute différente - la névrose, qui a pour mission de protéger le sentiment de personnalité, s'attache à détruire, à repousser les sentiments d'infériorité et exprime le désir ardent du sujet de devenir un homme total, un être ayant une valeur supérieure. Le jargon sexuel apparaît ici uniquement comme un mode d'expression, comme un « comme-si » ; et le contenu des idées et des faits n'est qu'une représentation symbolique du plan auquel on voudrait conformer la vie. La pudeur féminine exagérée que présentent parfois ces malades constitue, elle aussi, un artifice destiné à donner le change, à dissimuler le manque de masculinité [1]. L'impudeur remplace, chez les malades dont nous nous occupons, la masculinité désirée, constitue une protestation virile ; quant à la pudeur exagérée, elle révèle généralement des suites d'idées plus pénibles, en rapport notamment avec la résignation, et provoque des protestations viriles qui renforcent considérablement les lignes d'orientation ayant pour aboutissements la vanité, l'impertinence, le désir d'être au-dessus des autres, de tout avoir, etc. Au cours du développement ultérieur de la névrose, le désir de conquête, de victoire sur les autres, ainsi que la tendance à déprécier les autres, peuvent s'exprimer sous la forme de fantasmes hostiles plus ou moins rationalisés, ayant pour objet la castration. On constate souvent aussi le désir de réduire le partenaire à l'impuissance, de se donner à soi-même une preuve de sa propre supériorité, ce qui constitue le contenu courant de l'exhibitionnisme. Le manque de propreté et de décence chez les jeunes filles peut souvent être interprété comme une trace de la fiction qui cherche à se faire jour : « Je veux être un homme! Je n'ai que faire du rôle féminin! »

Tous ces traits de caractère, malgré leurs manifestations parfois opposées, présentaient ceci de commun qu'ils étaient au service du but final de notre patiente. On put découvrir sans peine, parmi les conditions préliminaires de son attitude masculine, une phase de grande incertitude qu'elle avait traversée dans son enfance, alors que, insuffisamment instruite et renseignée, mais suivant la pente de sa prédisposition morbide et de son ambition compensatrice, elle nourrissait l'espoir de se voir un jour muée en homme. Ce but final, ce désir d'évoluer de l'état hermaphrodique (Dessoir) vers la masculinité, apparaît avec une évidence qui ne laisse rien à désirer, si l'on interprète ses allures garçonnières comme une préparation à son attente fictive. On peut ranger dans le même ordre de faits sa manie de se vêtir en garçon, phénomène qui, comme celui des travestis d'Hirschfeld, s'explique par le dynamisme psychique dont nous nous occupons ici. Son image conductrice apparaissait avec une netteté particulière dans ses fantasmes infantiles et dans ses rêves éveillés. Nourrie de contes, de légendes et de mythes, elle se voyait subir les transformations les plus variées, se croyait parfois muée en ondine ou en sirène dont la moitié inférieure du corps (et c'est ce qui donnait à ce fantasme un sens particulier) était formée par une queue de poisson. Vers la même époque, et en rapport avec les fantasmes de ce genre, un symptôme névrotique

[1] Adler, *Männliche Einstellung bei weiblichen Neurotikern (Venustraum)*, dans *Praxis und Theorie der Individualpsychologie* l. c. - Ces manifestations substitutives « masculines » sont accompagnées du sentiment de leur inefficacité. Dans les névroses et psychoses graves (mélancolies, démence précoce et paranoïa) dominent un sentiment de désespoir et le manque de joie dans la victoire possible du *moi* égocentrique qui poussent les sujets à la révolte contre toute la vie et toute la société. Il en est de même dans le suicide.

très net s'était déclaré : dans certaines occasions, la malade se sentait incapable de marcher, comme si elle avait eu une queue de poisson à la place des jambes. Elle tomba également dans un fétichisme particulier, celui des chaussures, qui attestait également son orientation masculine et consistait en ce qu'elle ne pouvait porter que de grosses chaussures, des chaussures d'homme, parce que, disait-elle, les autres lui faisaient mal aux pieds. Aux *Métamorphoses* d'Ovide que, dans sa soif de lecture, elle avait lues de bonne heure, elle avait emprunté une autre image que je voyais encore surgir de temps à autre dans ses rêves, au cours du traitement : elle se voyait transformée de telle sorte que la partie inférieure de son corps était représentée par un tronc aux racines profondes. C'est ainsi, et de bien d'autres manières encore, qu'elle cherchait à résoudre la question de son futur rôle sexuel [1], dont elle attendait la transformation, non de ses propres forces, mais, comme tous les névrosés qui se sentent sans courage devant les exigences de la vie, d'un miracle ou d'un événement magique.

Nous ne serons pas étonnés d'apprendre que, dans son attitude à l'égard de la femme, elle était également influencée, comme tous et toutes les malades de ce genre, par son idéal masculin. Dans ses préparations à ses destinées futures les rapports amoureux et sexuels devaient nécessairement avoir une certaine place : c'est pourquoi nous voyons notre malade de bonne heure dans le rôle de protectrice (ou, plutôt, de protecteur, puisqu'elle envisageait ce rôle comme essentiellement masculin) de sa plus jeune sœur. Elle s'était également livrée à des actes sadiques à l'égard de jeunes filles et de domestiques, ainsi qu'à l'égard de jeunes garçons frôles et efféminés. C'est ainsi que dans la ligne d'orientation masculine de notre malade nous voyons s'entrecroiser des traits de caractère secondaires, renforcés par les lignes auxiliaires de l'homosexualité [2] et du sadisme (masculin) qui se sont formés au cours et à la suite de l'élaboration des dispositifs masculins : à la faveur de son mode d'aperception névrotique et tendancieux, la malade avait jugé, et non sans raison, que de toutes les impressions qu'elle avait reçues de la vie, l'homosexualité et le sadisme constituaient pour elle les seuls substituts possibles de la sexualité masculine. Ces deux perversions sont également (et nous aurons encore l'occasion de le montrer) des moyens détournés et des artifices névrotiques, des lignes d'orientation secondaires nées de la protestation virile exagérée. La question de savoir si les perversions reposent sur une base constitutionnelle est sans intérêt, étant donné que la névrose protectrice, dans son choix tendancieux de matériaux, peut s'attacher aux circonstances les plus insignifiantes, leur donner une ampleur et leur attacher une valeur souvent démesurées, en les exagérant et les exaltant selon ses besoins.

Un jour la malade, âgée de quatorze ans, fut accostée dans l'escalier par un homme qui lui fit des propositions inavouables. A la suite de cet incident, elle resta pendant longtemps obsédée par une idée délirante : celle d'être l'incarnation d'Hugo Schenk, l'assassin de jeunes domestiques. C'est ainsi qu'à force d'abstraction, et toujours en vue de sa sécurité, elle réussit à réunir en un seul

---

[1] Dans une des *Métamorphoses* d'Ovide une nymphe exige d'Apollon, comme prix de son amour, sa transformation en homme.

[2] Moll a noté, avec beaucoup de perspicacité, la coïncidence fréquente de l'homosexualité et de l'exhibitionnisme. Nous faisons ressortir les liens internes qui existent entre l'une et l'autre. Les deux perversions sont des expressions de la protestation virile chez des hommes incertains de leur rôle sexuel.

réseau ses fictions masculine, homosexuelle et sadique, en leur donnant une expression plus nette et en anticipant en même temps un événement redouté. Ces trois faits : détachement (abstraction) aussi complet que possible de la réalité, renforcement de la ligne d'orientation masculine « ascendante », et anticipation, sous une forme le plus souvent masquée, de l'image directrice, constituent les conditions fondamentales de toute formation délirante. Les poisons endogènes et exogènes agissent souvent en aggravant le sentiment d'incertitude et suppriment le sentiment de solidarité qui s'oppose à la politique de puissance. Il en est de même des événements psychiques et des crises affectives. Il n'en reste pas moins que la tendance à la sécurité, qui caractérise la névrose et devient d'autant plus prononcée que le sentiment d'incertitude augmente d'intensité et de profondeur, constitue la cause principale et la plus en efficace des formations délirantes. C'est cette tendance qui s'empare de la force d'aperception du névrosé, en la mettant à son service et en déterminant ainsi l'isolement du malade. En faisant entrer de jeunes domestiques dans son édifice délirant, notre malade exprime en même temps son mépris pour le sexe féminin. Une place importante est réservée dans cet édifice à l'angoisse, qui apparaît nettement comme un moyen de préservation contre l'homme et en coordination avec l'intention qu'elle poursuit par son délire : autre expression de sa protestation virile renforcée [1].

Notre malade avait encore une autre perversion, dont elle ne se rendait d'ailleurs compte que très vaguement : c'était la manie de tout porter à la bouche et de sucer tous les objets qui lui tombaient sous la main. La malade connaissait fort bien les objets qui s'y prêtaient et que sa fantaisie névrotique pouvait utiliser. Elle avait toujours été très gourmande et se laissait volontiers aller à ce penchant, lorsqu'elle était enfant. Aujourd'hui encore elle laisse apparaître de temps à autre cette faiblesse. Mais il lui est souvent arrivé d'introduire dans la bouche les objets les plus affreux, sans en éprouver le moindre dégoût. Dans ses efforts pour se soustraire au rôle féminin [2], la malade qui, ainsi que cela ressort de certains détails de son histoire clinique, voyait dans l'accouchement l'acte le plus inacceptable et le plus féminin, avait essayé une fois de se représenter cette situation perverse comme possible. Ce fut à la suite d'une conversation à laquelle elle avait assisté sans être remarquée. On parlait d'une voisine jouissant d'une situation agréable et vivant seule. S'étant de bonne heure détournée des hommes, notre malade n'en cherchait pas moins, à l'occasion, à se mettre en contact avec la réalité, et c'est dans la répudiation de toute possibilité d'accouchement et dans son penchant exagéré pour les pratiques dégoûtantes qu'elle trouva les préliminaires qui la conduisirent à cette fantaisie perverse. Mais sa protestation virile ne tarda pas à se dresser contre celle-ci. Ses frayeurs et ses cris nocturnes étaient généralement provoqués par des rêves qui reproduisaient des situations dans le genre de celle à laquelle nous faisons allusion ; et c'est par cette protestation virile s'exprimant par des cris et par une angoisse protectrice qu'elle réagissait contre ses velléités de perversité féminine.

---

[1] À mesure qu'avec l'aggravation de l'incertitude du névrosé, sa ligne d'orientation fictive se renforce, il est obligé, pour assurer sa sécurité, de recourir à des moyens de plus en plus forts : à l'angoisse qui remplace la morale, à l'hypocondrie qui remplace la prudence. Notre malade utilise à la fois le délire et l'angoisse, alors que d'autres jeunes filles se tirent encore d'affaire avec la morale et la prudence. C'est ainsi encore que les hallucinations et le délire remplacent la prudence, les appréhensions et la prévoyance.

[2] Voir *Das Problem der Homosexualität*, l.c.

L'attitude psychique de la malade, telle que nous l'avons décrite au début, s'était considérablement modifiée. Elle gardait encore une certaine crainte des hommes et un reste de sa protestation virile, mais au bout de quelque temps sa manière de se comporter devint normale. La seule chose qui donne un peu à réfléchir, c'est qu'elle se montre toujours inapte à la vie sociale, inférieure aux exigences de cette vie. Il est possible qu'en poursuivant le traitement on parvienne à la débarrasser de cette inaptitude et de cette infériorité. Mais il est également possible que l'une et l'autre soient des effets durables de l'âge déjà assez avancé de la malade et de la névrose dont elle a souffert pendant une grande partie de sa vie.

Tout en étant très rigides et très tenaces, les symptômes névrotiques et le caractère névrotique n'en présentent pas moins dans beaucoup de cas une variabilité et une malléabilité qui sont les premières à attirer l'attention des observateurs. Ce n'est pas sans raison que beaucoup d'auteurs (Janet, Strümpell, Raimann, etc.) voient dans l'humeur capricieuse et changeante, dans la suggestibilité, dans la facilité de subir des influences étrangères, un signe important des affections psychiques. Nous tenons cependant à faire ressortir que dans les phénomènes psychiques qui ne sont, ainsi que nous l'avons montré, que des moyens, des modes d'expression, des dispositifs en vue d'un but, la variabilité elle-même a souvent besoin d'être préservée, parce qu'elle peut, à un moment donné, représenter une ligne auxiliaire, d'une grande utilité pour le but final fictif qui consiste dans le relèvement du sentiment de personnalité. Toutefois, dans le jugement que le névrosé porte sur lui-même, cette variabilité devient le point de départ d'un nouvel ordre de considérations et, grâce au renforcement tendancieux de sa suggestibilité, le sujet exagérera l'idée qu'il se fait de sa faiblesse et invoquera à son appui des souvenirs soigneusement choisis, le plus souvent déformés et faussés. C'est ainsi qu'il obtiendra encore par des moyens purement névrotiques l'essor et le relèvement qu'il recherche tant.

Le cas suivant illustre assez bien ce processus. Il y a quelque temps, un médecin viennois faisait une démonstration publique de cas de suggestion à l'état de veille. Parmi les sujets figurait une dame sur laquelle il obtenait des résultats très intéressants. Mais un soir, au moment où les expériences devaient être reprises sur cette même dame, elle a réagi, comme pour se venger, par une crise tellement violente que la police s'en mêla et finit par interdire les séances. Au cours du traitement psychothérapique, il ne faut jamais perdre de vue qu'à mesure que s'établit l'adaptation du malade à la vie réelle, sa protestation virile s'accentue et les crises surviennent avec une facilité plus grande. Aussi doit-on s'attacher avant tout à neutraliser cette réaction. Le malade éprouve toute amélioration comme une contrainte et une défaite, et on voit souvent survenir une aggravation n'ayant pas d'autre cause qu'une amélioration antécédente. Les traits de caractère variés, bipolaires, ambivalents (Bleuler) des névropathes et des psychopathes s'édifient sur ce qu'on peut appeler la ligne de clivage hermaphrodique de la psyché névrotique et obéissent uniquement à l'idéal de personnalité, entouré de multiples précautions et protégé en outre par une sensibilité exagérée. Si l'on sait bien comprendre leur coordination, on constate qu'ils forment un tableau psychique d'une grande et parfaite unité. Par exemple : « Puisque je suis faible, frivole, sans caractère, facile à soumettre, je dois paraître fort, prudent, circonspect,

dur, dominateur. » Selon les cas, telles parties de cette « ambivalence » se présentent avec plus de relief que telles autres. C'est à l'arrière-plan que se trouve le reste, destiné à assurer leur égalité.

Applications pratiques

3

Principes nerveux. - Pitié, coquetterie, narcissisme, - Hermaphrodisme psychique. - Protection hallucinatoire, - Vertu, scrupules de conscience, Pédantisme, fanatisme de la vérité.

Retour à la table des matières

Dans le chapitre précédent, nous avons assisté à des tentatives et des préparations et observé des dispositifs qui ont été provoqués chez une malade par ses aspirations masculines. Il en est résulté une crainte de l'homme tellement grande que ce fut seulement à la suite du traitement que la malade se sentit la force et le courage d'affronter des relations amoureuses. Dans beaucoup de, cas on voit la protestation virile s'exprimer d'une manière en apparence opposée : les malades nouent sans cesse de nouveaux rapports qui, il est vrai, ne durent pas longtemps et sont menacés des pires éventualités. Elles se montrent capables aussi bien de contracter que de rompre des mariages avec la plus grande facilité. Très souvent on voit éclater les plus intenses passions amoureuses, capables de vaincre tous les obstacles qui ne font que les attiser. On observe souvent les mêmes phénomènes chez les nerveux de sexe masculin. Un examen attentif permet de découvrir les traits connus du névrosé, en premier lieu la soif de domination qui, comme les

autres caractères, se sert de l'amour comme d'un véhicule, pour s'affirmer d'une façon visible et manifeste. Le désir de tout avoir devient alors le désir de conquérir tous les hommes, tous les humains, ce qui stimule la coquetterie, le besoin de tendresse, entretient le mécontentement chaque fois que le but semble atteint. Souvent ces malades semblent rechercher les difficultés. Telle jeune fille de petite taille a des préférences pour des hommes de grande taille ; chez telle autre l'amour n'éclate que lorsque les parents s'y opposent, tandis qu'elle traite le but une fois atteint avec un mépris et une hostilité non déguisés. Dans les conversations tenues par ces jeunes filles et dans leurs appréciations les mots « ne... que » reviennent à chaque instant. Elles *ne* veulent qu'un homme instruit, qu'un homme riche, qu'un homme dans toute la force de la virilité, *que l'amour* platonique, *que* le mariage sans enfants, *qu'un* homme qui leur laisse toute liberté, et ainsi de suite. Leur tendance à déprécier se manifeste alors avec une force telle qu'il ne reste finalement pas d'homme capable de satisfaire à leurs conditions et exigences. Elles ont le plus souvent leur idéal tout prêt, dans beaucoup de cas inconscient, dans lequel se retrouvent des traits du père, d'un frère, d'une figure légendaire, d'un personnage historique ou littéraire. Plus on examine ces idéaux, et plus on constate qu'ils ne sont là qu'à titre de critère fictif, destiné à rabaisser la réalité. L'orientation psychique, avec les traits « non féminins » qu'elle implique, donne naissance à des traits « masculins », tels que licence sexuelle, infidélité et mépris de la chasteté, et a pour objectif, pour but final, l'égalité avec l'homme. L'analyse révèle facilement l'existence d'infériorités organiques primitives, d'un sentiment d'infériorité exagéré, d'une opinion extraordinairement exagérée de la valeur de l'homme, en même temps que d'une dépréciation de celui-ci, à cause même de sa valeur par laquelle on craint de se laisser subjuguer. Il existe encore d'autres moyens de protection, susceptibles de confirmer notre manière de voir. Des généralisations telles que : « tous les hommes sont brutaux, tyranniques, sentent mauvais, sont infestés », etc., attestent l'influence de l'aperception tendancieuse. Chez les névrosés mâles on trouve un certain nombre de principes inspirés par la méfiance : toutes les femmes sont vicieuses, insatiables, frivoles, pauvres d'esprit, dominées, absorbées par la sexualité. Nos maîtres, philosophes et poètes, qui créent les idéaux de notre époque, se rendent souvent coupables de fictions du même genre. Le nerveux s'en empare volontiers, dans l'espoir d'y trouver une ligne de direction sûre et stable au milieu de l'agitation de la vie. En dehors des fondateurs de religions et des pères de l'Église, des philosophes et des poètes, tels que Schopenhauer, Strindberg, Möbius et Weininger, ont fourni à l'orientation névrotique des hommes dont nous occupons ici les clichés les plus connus. Le *Marteau des maléfices* [1] et le honteux supplice du feu infligé aux sorcières ont été la conséquence des savantes disputes au cours desquelles des moines avaient agité la question de savoir si la femme possède une âme, si elle est un être humain. L'attitude érotique qui convient le mieux à cette manière de voir ne peut être que perverse ou bien se trouver réduite à la masturbation ou à des pollutions répétées : il s'agit de se passer de partenaire, c'est-à-dire de la femme. Comme l'art n'est encore que l'œuvre à peu près exclusive de l'homme et que l'aperception névrotique de la femme offre des matériaux moins appropriés, les fictions protectrices schématiques des jeunes filles sont empruntées à une conception infantile, ce qui augmente encore la distance qui sépare ces fictions de la réalité.

---

[1] *Malleus maleficarum*, ouvrage paru en 1489.

Mais dans les cas où la réalité est à même d'exercer une influence sur la fiction névrotique des jeunes filles, elle fait naître des traits de caractère et des tendances que nous connaissons déjà : traits de caractère masculins, tendance à subjuguer l'homme, tendance aussi à l'homosexualité, lorsque les malades éprouvent un besoin de protection plus efficace, tendance à rechercher l'amour ou le mariage avec l'homme auquel on n'attache pas une grande valeur, avec l'homme peu combatif. On croit alors se trouver en présence d'une attitude dictée par la pitié ; mais ce n'est qu'une apparence : l'amour se manifeste librement, lorsque l'homme se trouve impuissant, déprimé, vieilli, lorsqu'il est réduit à l'état de ruine. C'est dans les fantasmes, les rêves et les hallucinations où l'homme apparaît dépourvu de sa virilité, transformé en femme ou en cadavre, mais c'est surtout dans le désir de voir l'homme désarmé, petit, humilié, que se manifeste la force de la fiction masculine, laquelle trouve dans la nécrophilie son expression extrême [1].

Il existe, et nous l'avons déjà dit, une autre voie qui, à travers la ligne caractérisée par le désir de « tout avoir », conduit à la coquetterie. La protestation virile s'exprime alors : 1° par la tendance à compenser un sentiment primitif d'infériorité, de diminution, par l'affirmation du pouvoir sur le plus grand nombre d'hommes possible ; 2° par le refus de se prêter au rôle féminin dans les rapports sexuels, dans le mariage ; à la place de ce rôle, considéré comme humiliant, nous voyons apparaître des artifices dictés par l'orientation masculine, tels que l'anesthésie sexuelle et les perversions sexuelles de toute sorte, au premier rang desquelles figurent les perversions sadiques dictées par l'intention d'humilier l'homme. Block définit fort bien le pouvoir qu'exercent les coquettes, lorsqu'il dit *(Beiträge zur Psychologie der Psychopathia sexualis*, 1903*) :* « La coquetterie, qui consiste dans les efforts déployés par la femme pour s'attacher l'homme, l'enchaîner et le soumettre à son pouvoir, se sert de préférence, pour atteindre son but, de moyens sensuels et peut, sous ce rapport, être considérée comme une émanation d'instincts essentiellement gynécocratiques. » Nous ajouterons seulement que ces instincts gynécocratiques se confondent avec la revendication féminine de l'égalité avec les hommes, qu'ils se rattachent, par conséquent, à un idéal de personnalité masculin, bien qu'à la faveur d'un certain artifice il ne soit fait usage que de moyens purement féminins et que ces moyens se révèlent comme les plus efficaces. L'attention et l'intérêt de ces nerveux, parmi lesquels les hommes nous frappent par le fait qu'à la manière des femmes coquettes ils cherchent par tous les moyens à s'assurer et à faire valoir leur triomphe masculin . L'attention et l'intérêt de ces nerveux, disons-nous, ne sont orientés que vers un seul objectif : faire impression, asservir les autres. Le renforcement névrotique de cette ligne secondaire donne lieu à la présomption et entraîne, par ce fait même, le renforcement du désir de domination, de l'orgueil et du mépris pour les autres. Aussi ne devons-nous pas trouver étonnant que, du fait de son narcissisme, le patient semble attacher une valeur exagérée à l'objet de son désir. Cette surestimation constitue même la condition préalable de l'établissement du rapport entre le patient et l'objet de son désir, et en elle se reflète le

[1] Eulenburg a dégagé de la même manière les rapports intimes qui existent entre l'algolagnie (v. Schrenck-Notzing) et la nécrophilie.

sentiment de grandeur du premier [1]. Ce sont principalement les cas de ce genre qui, au cours du traitement psychothérapique, créent l'apparence d'une absorption amoureuse du malade par le médecin. Il est facile de montrer que ce « transfert amoureux » n'est qu'un des nombreux dispositifs de combat destinés à briser la supériorité de l'homme, celle du médecin, en tant qu'homme. Et il est également facile de montrer que le sentiment de diminution, qui provoque chez la malade cette forme singulière et compliquée de la protestation virile, découle de son sentiment de féminité qu'elle perçoit dans la suite comme un sentiment d'infériorité.

Mais quelles que puissent être souvent les apparences contraires, jamais la nerveuse coquette ne cherche à se soumettre à l'homme. A un moment donné, l'homme devient pour elle fatalement un objet de mépris, et ce moment est toujours celui où la malade névrosée commence à trouver que la situation devient trop « féminine ». Et nombreuses sont les circonstances qui peuvent provoquer ce changement d'attitude : un contact plus intime que d'habitude, un baiser, l'attente de rapports sexuels ou la crainte de la grossesse ou de l'accouchement dorment une force nouvelle au désir de se préserver et de se garantir et provoquent l'explosion de ce qu'on appelle communément névrose ou psychose. La malade s'abstrait alors de plus en plus de la réalité, les fictions en rapport avec la politique de puissance prennent un relief de plus en plus grand, et dans sa tendance irrésistible à déprécier l'homme, la malade est poussée à des gestes et à des actes qui semblent dépourvus de toute signification, en même temps que les dispositifs hostiles, au service du penchant agressif exalté, ainsi que les traits de caractère névrotiques, deviennent de plus en plus patents.

Cette coquetterie narcissique existe, à un degré plus ou moins prononcé, chez tous les névrosés : elle naît, en effet, de l'idée de personnalité hypostasiée et repose, comme celle-ci, sur un sentiment primitif d'infériorité. C'est ce qui explique en grande partie pourquoi tout névrosé, surtout les névrosés de la catégorie que nous venons de décrire, éprouve tant de difficulté à se séparer de personnes ou de choses. Le départ d'un homme qui lui est en apparence tout à fait étranger, à plus forte raison le départ d'un homme soi-disant aimé, peuvent provoquer chez un sujet de cette catégorie les symptômes névrotiques les plus graves, tels que crises névralgiques, dépression, insomnie, accès de larmes, etc. D'autre part, les menaces d'abandon ou de séparation ne sont pas rares et sont destinées à prouver au malade ou à la malade l'influence qu'il ou elle exerce sur la personne ainsi menacée.

Il existe un grand nombre de phénomènes qui montrent la grande place que la protestation virile occupe dans la coquetterie névrotique. Nous avons déjà insisté sur l'existence d'une forte répulsion pour un rôle nettement féminin ; et nous savons également que cette répulsion peut provoquer, chez les sujets en question, un tableau assez remarquable : celui d'une « double vie » apparente, d'une dissociation de la conscience, d'une ambivalence (Bleuler). L'analyse révèle un grand nombre d'autres indices de la tendance à la masculinité. Rêves, fantasmes, hallucinations, psychoses intercurrentes font apparaître avec toute la netteté désirable cette tendance ou l'un de ses nombreux

[1] La foi du malade au charme qu'il exerce est tellement grande que toute résistance fournit le prétexte à de nouveaux efforts. Voir Adler, *Das,Problem der Homosexualität,* l.c.

équivalents, par exemple l'appréhension devant l'éventualité du sort féminin. La forte tendance à déprécier l'homme découle du désir de devenir son égale et fait naître, dans la vie amoureuse, la fiction d'un rôle masculin qui trouve son expression dans la frigidité et se manifeste dans des situations où l'homme se voit imposer un état d'esclavage, d'humiliation.

On fait souvent remonter l'explosion de la névrose aux moments où la crainte d'une décision à prendre, l'angoisse éprouvée à propos d'un examen ou devant la perspective d'un mariage ou d'une production en public, l'agoraphobie enfin, amènent le malade chez le médecin. Or, dans tous ces cas l'angoisse naît d'une contradiction à laquelle se heurte la protestation virile, lorsque, dans sa poursuite de la puissance, le malade se voit menacé d'une humiliation, d'une défaite, se croit condamné au sort féminin et, par suite, à la nécessité de s'avouer impuissant et imparfait.

C'est ce qui est arrivé à une de mes patientes, pianiste, qui, il y a quelques années, fut prise subitement d'une crampe des doigts, le jour même où elle devait donner son premier concert. A cette névrose il y avait un excellent prétexte : la malade voulait ainsi se soustraire à une défaite. L'examen plus attentif des conditions dans lesquelles se produisit cette crampe révéla qu'il s'agissait d'une illusion névrotique, l'aspect des notes ayant rappelé à la malade la forme des organes génitaux de l'homme. On serait tenté de conclure à l'existence, chez notre malade, d'une sexualité exaltée, mais refoulée, et d'en chercher l'expression dans la crampe des doigts, conçue comme un refoulement de la « tendance à la masturbation ». Ce n'est pas ce que nous révéla l'analyse. Le triomphe en public équivalait à l'égalité avec l'homme. Cette fiction était en contradiction avec la réalité, avec le sexe véritable de la malade, et la production en apparaissait à celle-ci (comme à tant d'autres jeunes filles et femmes douées qui, pour les mêmes raisons, succombent au dernier moment) comme une épreuve décisive. La patiente, qui n'avait pas perdu tout sentiment de la réalité, pressentait quel serait le sens de cette décision ; aussi, attribuant un sens symbolique aux têtes et aux traits des notes, créa-t-elle un obstacle fictif qui lui rappela son propre sexe et lui fournit un prétexte pour la retraite [1].

La contradiction qui se manifesta dans la protestation virile de notre patiente fut la conséquence, comme cela arrive toujours dans la névrose, de l'irréalisabilité de la fiction, de la crainte d'une défaite, d'un échec, crainte que chacun éprouve d'ailleurs toujours, avant de prendre une décision. C'est alors qu'on voit généralement l'angoisse, la timidité, le trac s'aggraver et fournir de nouveaux prétextes ou des dispositifs qui orientent le sujet dans la même direction. L'émotion et la contraction spasmodique des mains occasionnent des douleurs, immobilisent le sujet, comme ce fut le cas de notre malade, et détournent son attention des menaces dirigées contre sa protestation virile.

Mais, même dans notre cas, on est frappé par la force de la ligne d'orientation masculine qui fit que, même en se réfugiant dans la maladie, la patiente adopta un dispositif de combat masculin. C'est poussée par sa mère et tout à

---

[1] Des surexcitations sexuelles qui se rattachent à des situations inévitables, telles que voyages en tramway, théâtre, vie mondaine, etc., constituent pour beaucoup de sujets un prétexte qui les pousse à se retirer de la société.

fait à contrecœur que cette jeune fille avait embrassé la carrière de virtuose. L'écroulement des rêves et projets de la mère ambitieuse signifiait pour la fille une victoire qui lui procurait une compensation partielle. Le but qu'elle n'a pas pu atteindre par sa résistance, par sa révolte virile, elle l'a atteint par sa maladie, dès le moment où les têtes des notes lui eurent adressé cet avertissement plein de menaces : « tu es une femme incapable, fais attention, ne te laisse pas mener par ta mère, tâche plutôt de la subjuguer ».

L'état d'infériorité dans lequel elle se sentait à l'égard de sa sœur aînée lui avait fourni une autre base d'opérations contre sa mère, un autre prétexte d'adopter à l'égard de celle-ci une attitude combative. Cet ordre d'idées, ainsi que sa lutte pour la possession exclusive de chaque personne, de sa mère, de tous les membres de sa famille, de tous ceux qui l'entouraient, même d'un chien que possédait la famille, se reflètent dans sa coquetterie exagérée et s'expriment, par exemple, en ce qui concerne son attitude à l'égard du médecin, dans un de ses derniers rêves :

Je suis assise en face de vous et je vous demande si vous êtes aussi gentil avec d'autres patientes qu'avec moi. Vous répondez : « oui, avec toutes, et aussi avec mes quatre enfants ». Tout d'un coup, vous vous transformez en femme et vous vous endormez. Une dame fait attention aux notes.

Dans son amour, cette patiente n'admet aucune rivalité. Pour sentir sa supériorité, il lui faut la certitude de la victoire. Moi, le médecin, qui lui fais comprendre que je soigne avec le même intérêt tous mes malades et que j'aime en outre mes enfants, je deviens l'objet de son désir de domination, comme l'ont été avant moi sa mère, son mari, qu'elle avait épousé quelque temps auparavant, toutes les personnes de son entourage : domestiques, fournisseurs, professeurs, etc. Étant donné sa nature égocentrique, elle n'a pas besoin d'opérer des « transferts », car elle n'apporte dans le cours du traitement que des dispositifs tout prêts, rigides, qu'elle met en action dès la première rencontre avec le médecin. La situation qui résulte de cette rencontre diffère des autres en ce qu'elle comporte des difficultés et des obstacles qui empêchent sa volonté de dominer par l'amour de se donner libre cours. Il va sans dire que ma femme ne figure pas dans son rêve. C'est cette omission qui constitue précisément le point capital de la situation : ma femme est définitivement écartée. Tous ces résultats sont obtenus à l'aide de moyens féminins, sans que la malade ait eu à s'écarter de la ligne d'orientation féminine. Mais voici que surgit nettement la protestation masculine : je perds ma virilité, les notes, ce symbole protecteur des organes génitaux de l'homme, se mettent de la partie ; la malade elle-même « fait attention », prend des précautions destinées à empêcher la baisse de son sentiment de personnalité, à la mettre elle-même à l'abri d'une défaite.

Par le fait qu'elle me voit m'endormir dans son rêve, elle m'assigne une situation analogue à celle de son mari. La malade est profondément froissée de ce que son mari, qui est un industriel se surmenant beaucoup, s'endort avant elle. La dévirilisation du mari constitue une réaction contre ce fait, de même que l'ennuyeuse insomnie de la malade, dont le rôle constructif consiste en ce qu'elle permet à celle-ci d'opérer contre le mari. Elle se croit désormais en droit de lui refuser ses faveurs et finit par le reléguer dans une autre chambre, car il « ronfle et l'empêche de s'endormir ». À défaut de cet argument, la

patiente en aurait facilement trouvé un autre, et ce serait une erreur de refuser à son prétexte tout caractère névrotique, parce qu'il paraît valable et fondé. La malade sait généralement fort bien argumenter, pour se donner toutes les apparences de la raison : le stigmate névrotique doit être cherché dans sa tendance à affirmer sa supériorité par tous les moyens possibles. Chez les personnes qui ont la manie de se plaindre à tout propos et hors de propos, ce mécanisme apparaît avec une netteté toute particulière. La névrose de notre patiente ne cesse d'ailleurs de multiplier des constructions. Son insomnie ne tarde pas à se compliquer d'une hyperesthésie acoustique qui ne fait que l'aggraver et dont le mécanisme est représenté par une exagération tendancieuse de l'attention auditive ; de sorte que nous pourrions dire également : cette exagération auditive sert à réveiller la malade, à la faveur du moindre bruit. En outre, ayant passé une nuit blanche, elle a un prétexte tout trouvé pour se livrer au sommeil pendant le jour, ce qui lui permet de se soustraire aux travaux de ménage féminins, de même que son trac et ses crampes des doigts l'ont soustraite au pouvoir de la mère [1].

Ce cas, et d'autres analogues, m'ont montré que la suggestibilité se trouve au service de la tendance à la préservation, soit que le malade, puisant dans les petites choses la conviction de sa faiblesse, profite de cette expérience pour être sur ses gardes au moment décisif, soit qu'il fasse preuve d'une souplesse d'adaptation étonnante pour conquérir les autres [2]. Les tentatives plus rectilignes qu'il fait pour assouvir sa soif de domination diffèrent tellement de celles dont nous nous occupons ici, qu'on serait tenté, lorsqu'on ne se donne pas la peine d'aller au fond des choses, de conclure à un dédoublement de la conscience. Dans beaucoup de cas, l'orgueil, la vanité, la présomption conduiraient le malade au même but, et dans d'autres cas il a recours à un artifice contraire, en se montrant notamment modeste, simple et débonnaire dans sa manière de se comporter et de se vêtir. Le plus souvent, le sujet fait un grand usage du miroir et surveille attentivement son extérieur, son attitude physique. Dans beaucoup de cas, on obtient des traits narcissiques dont la base constructive est représentée essentiellement par des tentatives de réaliser d'une manière détournée l'égalité par rapport à l'homme, c'est-à-dire de compenser le sentiment de domination. Les *Mémoires* de Marie Bashkirtseff et d'Hélène Rakowiza nous offrent les formes les plus raffinées de ces tentatives de protestation virile.

À une époque où je savais depuis longtemps à quoi m'en tenir sur les doutes de l'enfant nerveux quant à son futur rôle sexuel et sur la signification de la protestation virile qui en découle nécessairement, j'ai obtenu une confirmation intéressante de ma manière de voir en analysant toute une série de malades qui avaient conservé, avec une pureté et une netteté qu'on n'observe pas souvent, le souvenir de ces remarquables impressions remontant à leur enfance. Certains de ces malades se souvenaient fort bien avoir ignoré, jusqu'à l'âge de douze ou de quatorze ans, s'ils appartenaient au sexe masculin ou au sexe féminin. Et ce n'est certainement pas par une simple coïncidence que tous ces malades appartenaient en réalité au sexe masculin.

[1] *Voir Ueber Schlaflosigkeit*, dans *Praxis und Theorie der Individualpsychologie*, l.c.

[2] Ce dernier mécanisme se trouve également à la base de l'homosexualité passive, et les deux attitudes peuvent être considérées comme faisant partie du masochisme (pseudo-masochisme).

L'idée leur venait parfois qu'ils pouvaient bien être des hybrides, si bien que je suis maintenant porté à voir une dernière expression du doute que tel malade concevait jadis quant à son rôle sexuel, lorsque, parmi ses souvenirs, j'en trouve un qui, surgissant spontanément et avec insistance, se rattache à l'idée de l'hermaphrodisme. J'ai également retrouvé cette trace significative dans beaucoup d'observations de névropathes et de psychopathes qui ont été publiées par d'autres auteurs, dont aucun d'ailleurs ne s'était rendu compte de l'importance capitale de cette attitude de doute du malade à l'égard de son rôle sexuel. Mechede a décrit un cas frappant de manie du doute, Freud en a décrit un autre de démence précoce, d'après la biographie de Schreber, et il suffit de lire un peu attentivement ces deux descriptions pour acquérir la conviction qu'aussi bien dans le cas de Mechede que dans celui de Freud le point de départ de la maladie était constitué par l'hermaphrodisme psychique, avec sa politique de puissance démesurée et l'écroulement final de cette politique. Il est possible que l'attention des malades de ce genre ait été attirée sur ce fait par des affiches illustrées, par certaines lectures et exhibitions, par des cas relatés dans les journaux : je n'attribue pas à cette explication plus d'importance qu'à l'explication scientifique, qui invoque les phases du développement masculin, la « ménopause » masculine, les recherches relatives à la part respective qui, dans la composition de l'individu, revient aux facteurs mâles et aux facteurs femelles. Ce qui m'importe surtout et avant tout, c'est l'impression persistante dans laquelle les rapports réciproques pouvant exister entre le masculin et le féminin se trouvent soulignés avec une évidence qui saute aux yeux. Au cours de ces dernières années, et depuis que j'ai découvert ces phénomènes fondamentaux de la névrose, je m'étais souvent demandé si un doute analogue n'avait pas présidé à ma propre évolution infantile, bien que le problème de l'hermaphrodisme n'ait jamais intéressé en moi que le critique, c'est-à-dire ne m'ait intéressé que d'une façon secondaire en apparence et assez tardive. A ceux qui m'attribueraient ce doute, je pourrais opposer mon refus de reconnaître dans l'hermaphrodisme biologique la cause de la névrose (Fliess) ; mais je sais par expérience que la négation elle-même a souvent pour source un intérêt ancien, devenu inconscient. Quoi qu'il en soit, étant donné ma manière de concevoir le monde, je puis affirmer qu'à supposer que l'hermaphrodisme psychique ait joué un rôle dans mon évolution infantile, j'ai certainement réussi à le surmonter, sans pour cela aboutir à une protestation virile exagérée. C'est qu'après avoir commencé, dans la vie et dans la science, par attribuer une valeur trop grande au principe mâle abstrait, j'ai fini par repousser, avec une sérénité tenant compte des enseignements de la vie réelle, tous les innombrables arguments qui ont été formulés pour prouver l'infériorité de la femme. Pour ce qui est de ceux qui ont toujours si amèrement critiqué ma conception de la « protestation virile », je me fais fort de tirer de leurs gestes de matamores et de leurs aveugles malentendus la seule conclusion qu'ils comportent, à savoir que l'acharnement dont ils font preuve dans une discussion purement scientifique, ainsi que la terreur que leur inspire le mot « hermaphrodisme », peuvent être ramenés à une ancienne impression infantile dont ils ont gardé le souvenir déplaisant : impression de féminité ou d'hybridité. En disant ceci, je n'entends d'ailleurs nullement refuser à qui que ce soit le droit de discussion et de critique scientifique.

Si vous voulez avoir la certitude que vous vous trouvez, dans un cas donné, en présence d'une névrose véritable, demandez au malade ce qu'il pense du

sexe opposé au sien et comment il l'apprécie : toutes les fois qu'un malade se montre adversaire ou négateur de l'égalité des droits entre les deux sexes, toutes les fois que vous le verrez sous-estimer ou surestimer l'autre sexe, vous pourrez conclure, sans risque de vous tromper, que vous vous trouvez en présence d'un sujet ayant des dispositifs et des traits de caractère névrotiques. Mais ces dispositifs et traits de caractère se rattachent eux-mêmes à la tendance névrotique à la sécurité, présentent tous des traces très nettes de la protestation virile agissante et attestent que le sujet est guidé par une fiction abstraite, théorique. Ils représentent des artifices dont se sert la pensée humaine pour relever le sentiment de personnalité. Nous aurons encore, dans la suite, à dire quelques mots de l'importance fondamentale que présente pour le sujet le fait d'avoir reconnu à temps et de bonne heure l'invariabilité, l'immuabilité du rôle sexuel.

Si la psychologie des névroses, telle que je l'entends et que je l'ai décrite, correspond à la réalité des faits, on trouvera logique et naturel que certains sujets prédisposés, et il s'agit plus particulièrement d'enfants appartenant aux deux sexes, envisagent avec frayeur et angoisse la perspective d'une vie féminine, autrement dit la perspective d'une soumission à un homme, celle de donner naissance à des enfants, de jouer dans la vie un rôle subordonné, d'être obligée d'obéir, d'être inférieure par le vouloir, par le savoir, par la force et par la sagesse, d'être faible, d'avoir des menstrues, de se sacrifier au mari et aux enfants, de devenir une vieille femme avec laquelle on ne compte pas. Que cette frayeur devant l'avenir stimule les traits de caractère égoïstes, c'est ce que nous avons déjà montré précédemment. J'ai observé un cas frappant de ce genre chez une petite fille et je l'ai décrit dans ma *Disposition zur Neurose* (dans *Heilen und Bilden*, l. c.). Les névroses et les psychoses les plus graves sont celles où le mécontentement, l'insatisfaction que procure le rôle sexuel jugé comme insuffisamment viril ne trouve pas de compensation adéquate. Lorsque le divorce avec la vie est complet, l'insatisfaction, le penchant aux conflits, le manque de scrupules et d'hostilité à l'égard du monde deviennent des traits permanents. Les sujets gardent souvent le souvenir des questions qu'ils avaient l'habitude de poser lorsqu'ils étaient enfants, de celle notamment qui concerne la cause de l'existence de deux sexes ; et ce souvenir trahit précisément leur insatisfaction primitive.

Certains cas de «lactopsychose », d'un caractère le plus souvent schizophrénique, révèlent un renoncement formel au mariage et à la maternité. On voit plus d'une malade de ce genre ne manifester qu'un seul désir : celui de retourner auprès de ses frères et sœurs, d'autres souhaitent devenir aveugles ou être transformées en serpents, pour être ainsi soustraites à leurs devoirs féminins. Un examen attentif permet de constater que toujours, bien longtemps avant la constitution de leur maladie, ces malades ont eu beaucoup de peine à s'acquitter de leurs tâches.

Une de mes patientes, atteinte de névrose gastrique, présentait une manière de se comporter qu'on retrouve régulièrement au cours du développement psychique des névrosés. Il s'agit de l'anticipation, par la pensée, souvent par le sentiment, de tous les préjudices auxquels le sujet peut s'attendre. On observe déjà cette faculté dans la première enfance, surtout chez les petits sujets atteints d'infériorité de certains organes, avec tous les inconvénients plus ou moins graves qui en résultent. Très souvent, ces sujets pensent à leur état

avant de se mettre au lit, et il n'y a rien d'étonnant si cet essai d'anticipation se poursuit dans l'image de rêve, souvent sous une forme effrayante. La seule différence qui existe sous ce rapport entre le rêve et l'état de veille consiste en ce que dans celui-là, comme d'ailleurs dans l'hallucination, il s'agit d'une anticipation par le sentiment, tandis qu'à l'état de veille nous assistons à une anticipation par la pensée. Ainsi que je l'ai montré dans *Studie über Minderwertigkeit von Organen*, l'excitabilité hallucinatoire n'est autre chose qu'une faculté grossie du cerveau soumis à un entraînement excessif, à un fonctionnement exagéré, en vue de certaines compensations ; elle est au service de la tendance à la sécurité qui caractérise le névrosé, et si elle se trouve représentée dans la conscience, c'est à la mémoire tendancieuse qu'elle le doit, ainsi qu'à la prudence et aux précautions avec lesquelles le névrosé dirige son aperception. La vie psychique infantile, peu développée, ne comporte que des sensations hallucinatoires fictives en vue d'un but, comme des anticipations surgissant dans des moments de grande incertitude.

Dans tous les cas de névrose et de psychose, sans exception, l'excitation hallucinatoire est au service de la fiction, représentée par l'idéal de personnalité. Qu'on pense seulement au rôle énorme que les hallucinations de douleur et d'angoisse jouent dans les affections nerveuses. Un examen plus attentif du mécanisme de l'hallucination nous montre, sans aucune équivoque possible, que celle-ci se compose de tendances à l'abstraction et à l'anticipation, et qu'à titre de fiction renforcée et d'avertissement elle tire son importance de ce qu'elle pousse le sujet, avec une insistance accrue, à consolider les moyens de défense servant d'abri à son sentiment de personnalité. Que des traces de souvenirs se mêlent à l'hallucination, qu'elle soit de ce fait « régressive », cela importe peu. L'âme humaine travaille exclusivement avec des contenus de la conscience et avec des sensations fournies par l'expérience et datant du passé. Le rôle de l'âme en général, de l'âme névrotique en particulier, consiste à choisir parmi ces traces de souvenirs et à les rattacher tendancieusement au mode d'aperception névrotique. C'est ainsi que la tendance à la sécurité, fouettée et stimulée par la névrose, a recours à une anticipation fictive d'un genre spécial, que nous appellerons *hallucination*, au cours de laquelle le sujet voit se dérouler une scène symbolique et abstraite, dont il entrevoit l'aboutissement final, dont il anticipe la conclusion, soit encourageante - auquel cas il poursuit le chemin dans lequel il se trouve engagé - soit effrayante - auquel cas il cherche à engager son action dans une autre voie. L'hallucination et le rêve, comme tant d'autres tentatives préalables de l'âme humaine, ont pour but de montrer à l'homme la voie qu'il doit suivre, s'il veut obtenir le relèvement et la conservation de son sentiment de personnalité. Dans l'hallucination se reflètent les attentes, les espoirs, les jugements ou les appréhensions du malade.

La malade dont nous venons de parler était sur le point de se marier au moment où éclata sa névrose gastrique. Elle commença à souffrir de douleurs gastriques, avec renvois, vomissements, anorexie et constipation. Un soir, au moment de se mettre au lit, elle entendit nettement le mot :«Esquadambra ». On voit souvent les névrosés forger des mots en apparence absurdes ; à un examen approfondi, on trouve que ces mots sont formés d'après un schéma défini, comme les langages qu'inventent souvent les enfants, afin de se donner un sentiment de supériorité. Dans certains cas, j'ai constaté l'existence de bourdonnements d'oreilles, à titre de souvenir effrayant du bruit de la mer et

des dangers que celle-ci présente, à titre aussi d'image de la vie, comme chez Homère qui compare [en grec dans le texte] au tumulte de la mer [1]. Dans la paranoïa, dans la manie et dans la démence précoce, les impulsions qui conduisent à la protestation virile revêtent en partie la forme d'hallucinations, acoustiques ou visuelles, qui constituent pour ainsi dire un mur d'enceinte destiné à protéger le schéma psychopathique.

Pour ce qui est de l'hallucination auditive de notre malade, nous devons admettre que, sous l'influence d'une nécessité interne, la tendance à la sécurité avait subi une forte stimulation [2], ce qui s'était trouvé exprimé par le mot incompréhensible et sans valeur pour elle : « Esquadambra ». Nous sommes pourtant en droit de nous attendre à ce que ce mot, si nous parvenons à le comprendre, nous révèle un sens qui nous mettra sur la voie de l'état psychique de la jeune fille. D'une façon générale, les hallucinations ne sont pas difficiles à comprendre, en tout cas pas plus difficiles que de petits fragments de rêves. Questionnée sur le sens de ce néologisme, la malade répond qu'il lui fait penser à « Alhambra ». Or, elle s'est toujours intéressée à l'Alhambra, magnifique jadis, à l'état de ruine aujourd'hui. La première syllabe du mot « Esquadambra », «Esq », se retrouve dans le mot « Esquimaux », ainsi que dans le mot « E (tru)sque ». Elle pense encore, à ce propos, au peuple « Basque », ce dernier mot renfermant également les lettres de la syllabe «Esk ». La patiente. montra ainsi le chemin qui l'avait conduite à la formation de ce néologisme : elle l'avait notamment composé avec des fragments provenant de noms de groupes ethniques et avec un fragment emprunté au nom d'une ville en ruines. Finalement, le mot «Esquadambra » ne signifie, à son tour, qu'un fragment, ce qui nous permet de supposer que cette hallucination se rapporte à l'idée de ruine, de domination, d'humiliation. La syllabe «squad », fait partie, ainsi que la malade en a convenu spontanément, du mot « cascade ». Elle en est certaine, car elle se rappelle que parlant de ses dernières règles, elle avait dit que c'était une « véritable cascade ».

Si l'on songe que cette malade était sur le point de se marier, on saisit facilement le rapport qui existait entre ce néologisme et sa situation psychique. Qu'elle ne soit pas disposée à se marier, c'est ce qui ressort déjà de sa névrose, qui constitue un obstacle tout trouvé [3]. L'hallucination représente une esquisse fragmentaire d'un enchaînement d'idées, dont voici à peu près la séquence : « l'éclat de ma virginité sera détruit j'engendrerai une nouvelle génération (groupes ethniques) ; j'aurai à sacrifier de véritables cascades de sang ».

---

1 Chez un autre de mes malades, les bourdonnements d'oreilles représentaient le souvenir des bruits que produisent les fils télégrapbiques ; ce bruit rappelait au malade la solitude de sa triste enfance, alors que, n'ayant pour toute consolation que ses perspectives d'avenir, il se retirait souvent dans une petite gare et, tel un réseau télégraphique, étendait en imagination ses tentacules sur le monde entier. Il s'agit toujours, dans les cas de ce genre, d'une « préoccupation » qui permet au malade de différer la solution des problèmes que pose la vie et de ne s'occuper que de lui-même.

2 C'est ce qui se produit aussi, très probablement, dans le rêve qui ne fait, le plus souvent, que représenter le reflet d'un mouvement psychique dans la conscience, sans offrir au rêveur des choses compréhensibles.

3 Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'attente du mariage constitue une des causes pathogéniques les plus fréquentes de l'aggravation d'une névrose et de l'explosion de psychoses. Souvent ces malades affectent le désir de se marier ; mais l'analyse montre qu'il s'agit toujours d'un désir purement « platonique ».

Lorsque j'en suis arrivé à ce point de l'interprétation, la malade m'est venue en aide, en me racontant qu'à l'âge de huit ans elle avait entendu parler d'une femme, familière de leur maison, qui était morte d'une hémorragie à la suite d'un accouchement. C'est depuis lors qu'elle ne peut pas penser sans frayeur aux accouchements.

Et, maintenant, quel est le sens de cette hallucination? Peut-on dire qu'elle représente la « réalisation d'un désir »? Tout le contexte nous permet d'affirmer qu'il n'en est rien. Le néologisme de notre malade présente le sens d'une anticipation d'un danger possible, d'une humiliation ; il exprime la crainte de devenir, ainsi que sa mère l'a souvent appelée, une ruine, de mourir comme la femme dont elle se rappelait encore la triste fin.

Cette tendance à se soustraire aux fonctions féminines (et c'est même consciemment que la malade cherche à se soustraire au mariage) est cependant encore plus ancienne : elle remonte à la toute première enfance, alors qu'elle s'exprimait par le désir d'être « en haut », saine et forte comme le père. Elle fut alors élevée à la dignité d'une ligne d'orientation fictive et reçut un contenu logique, groupé autour d'un idéal de personnalité masculin et ayant pour corollaire la crainte inspirée par le rôle féminin. D'autres matériaux m'ont permis peu à peu de faire comprendre à la malade le sens de sa névrose gastrique : il s'agissait d'excitations hallucinatoires qui étaient destinées à donner à la malade l'avant-goût des troubles de la grossesse et d'aggraver ainsi sa répulsion pour celle-ci, son désir de s'y soustraire. L'écho de la tendance à la sécurité se retrouvait donc aussi bien à l'état de veille que dans le rêve, l'hallucination et la névrose : « ne sois pas une femme, refuse de te soumettre, sois un homme ! ». Cette jeune fille avait des gestes brusques, résolus et adoptait une attitude combative à l'égard de tout le monde. Elle était dévorée par l'ambition et l'impatience. De son fiancé, qu'elle traitait assez mal, elle exigeait une soumission absolue et rompait pour un oui ou pour un *non* toutes relations avec lui. Un jour, cependant, s'étant aperçue qu'il manifestait une certaine sympathie pour une autre jeune fille, elle mit tout en œuvre pour le retenir. Dans son enfance, elle avait eu un rêve éveillé dans lequel elle avait vu toute l'humanité périr, elle seule exceptée : fantasme analogue à la légende du déluge, mais laissant bien transparaître le caractère égocentrique, hostile de notre malade. Une aérophagie à peine consciente, mais que la moindre excitation aggravait, lui servait, comme dans tous les cas de ce genre, de moyen de provoquer des troubles gastriques.

Chez beaucoup de malades qui, comme celle dont nous nous occupons, sont dominés par le désir de « tout avoir », on trouve également des traits de caractère opposés. Ils sont souvent d'une honnêteté, d'une modestie, d'une modération tellement affectées que cela seul suffit à faire naître des doutes quant à leur sincérité. Ils invoquent à tout propos leur « conscience » ; et leur sentiment de culpabilité [1], toujours en éveil, est prêt à réagir à la moindre occasion. La solution de cette vieille énigme, qui avait toujours préoccupé l'humanité, s'offre toute seule, dès qu'on a réussi à comprendre la nature de la tendance à la sécurité qui sait abandonner, pour donner satisfaction au senti-

[1] Adler, *Ueber neurotische Disposition* (dans *Heilen und Bilden)* et Furtmüler, *Ethik und Individualpsychologie* (E. Reinhardt, München).

ment social, les lignes agressives droites et rigides et tempérer la rapacité et les extravagances, toutes les fois que celles-ci constituent une menace pour le sentiment de personnalité. Elle fait surgir alors ce que nous appellerions une fiction directrice intermédiaire, la conscience, dont le sentiment de culpabilité abstrait constitue pour ainsi dire une exaltation anticipante :ce sont des instances qui impriment aux actions et préparations engagées une transformation permettant au sujet de maintenir à un niveau élevé la valeur qu'il s'attribue, sans entamer en quoi que ce soit sa volonté de puissance et d'apparence. Nous nous trouvons ici en présence d'une compensation du sentiment d'incertitude qui, par opposition au sentiment d'infériorité primitif, repose sur une base morale. À partir de ce moment, le névrosé est à même d'éliminer avec certitude un grand nombre de manifestations possibles de son amour de puissance, lorsque ces possibilités impliquent pour lui une menace d'humiliation.

L'action de la tendance à la certitude se fait sentir sous beaucoup d'autres rapports encore dans la morale, dans la religion, dans la superstition, dans les manifestations de la conscience et du sentiment de culpabilité. Dans tous ces domaines, le névrosé se trouve en présence de formules et de principes rigides qui lui fournissent la certitude dont il a besoin. Il peut d'ailleurs commencer à s'exercer dans les petites choses, à éprouver ses dispositifs moraux dans des occasions insignifiantes, et il peut surtout -*principiis obsta!* - se préserver de suites fâcheuses et de chute morale que sa faculté de prévoyance lui fait fortement exagérer, en ressentant par anticipation la défaite morale. Ce dernier artifice, de nature hallucinatoire, peut être mis sur le même rang que la préservation à l'aide de l'angoisse névrotique, que les scrupules de conscience, que le sentiment de culpabilité et l'angoisse tantôt se complétant dans la névrose, tantôt se succédant, se relayant. La connaissance de ce fait est d'une grande valeur pour le psychothérapeute qui est ainsi à même de se faire une idée exacte des rapports existant entre la masturbation et la névrose et de se rendre compte que le sentiment de culpabilité qui accompagne l'onanisme possède également la valeur d'un moyen de protection, de préservation. Ce sentiment de culpabilité se surajoutant à la masturbation, pour servir de frein à la poussée, à la contrainte sexuelle, il en résulte une base d'opérations qui permet au malade d'élargir ses dispositifs névrotiques, afin de mieux se défendre contre une diminution de son sentiment de personnalité. D'une façon générale, sentiment de culpabilité et masturbation fournissent aux malades (et ils sont aidés en cela par l'anticipation de « suites » telles qu'impuissance, tabès, paralysie, amnésie) des prétextes pour se soustraire à des décisions et, toujours et surtout, pour fuir avec une crainte accrue le partenaire sexuel. J'ai décrit, dans ce travail et dans d'autres, plusieurs cas de ce genre.

L'honnêteté et les scrupules de conscience vont dans la névrose jusqu'au pédantisme. Et nous ne serons pas étonnés de constater que les sujets n'apprécient ces qualités morales que pour autant qu'elles leur fournissent un nouveau moyen d'abaisser les autres, d'entrer en conflit avec eux, de s'élever au-dessus d'eux, de se les soumettre et de les subjuguer. Le névrosé, en effet, qui, dans son désir de tout avoir, garde le souvenir du vice, se gardera bien, et mieux qu'un autre, de livrer son secret et d'aller ainsi au-devant d'une défaite certaine. Il s'attachera plutôt, souvent d'une façon anxieuse, à conserver par tous les moyens les apparences, il rougira lorsqu'il lui arrivera de ramasser son propre portefeuille tombé à terre, il évitera de rester seul dans une pièce chez des personnes étrangères, afin de ne pas être soupçonné de vol en cas de perte

d'un objet. D'autres tiennent absolument à payer d'avance tout ce qu'ils achètent, à ne rien devoir à personne, et ce sont généralement des gens qui voyaient dans chaque dépense nouvelle une diminution de leur personnalité. Ces gens préfèrent mettre fin à leur frayeur, plutôt que d'éprouver une frayeur sans fin, mais ils éprouvent en même temps un sentiment de supériorité sur ceux qu'ils payent ou auxquels ils remboursent leur dû, et emploient leur temps à s'occuper de bagatelles.

Le fanatisme de la vérité, par lequel tant de névrosés sont dominés, se révèle, lui aussi (qu'on songe à l' « enfant terrible », qu'on peut considérer comme le prototype de cette catégorie), comme un acte de vengeance du faible dirigé contre une force qui le dépasse. Un catatonique me raconte qu'il est opprimé et humilié par sa femme. Une nuit, il éclata en sanglots et avoua à sa femme qu'il l'avait trompée avec une bonne. Ce fut un artifice dont, dans sa protestation virile, il se servit dans l'espoir d'obtenir le divorce. Cet artifice, qui consiste à associer à un acte répréhensible un aveu et l'expression d'un sentiment de culpabilité, nous est déjà connu. Il se trouva malheureusement que la femme, en plus de l'ascendant moral qu'elle exerçait sur le mari, disposait également de la bourse du ménage. Le patient, homme de prestige, mais faible de caractère, vivait des revenus de sa femme, ce que d'ailleurs celle-ci et sa famille ne se faisaient pas faute de lui reprocher en toute occasion. Pour se protéger contre l'ascendant de sa femme, pour ne pas tomber complètement sous son influence, il « arrangea », dans sa lutte pour la domination masculine, une impuissance psychique. Mais la femme profita précisément de cette nouvelle infériorité du mari pour l'humilier encore davantage. Son flirt avec la bonne fut sa première tentative de vengeance. Mais celle-ci ne pouvait avoir l'effet bienfaisant qu'il en attendait, dans le sens du relèvement de son sentiment de personnalité, qu'à la condition qu'elle fût suivie d'un aveu viril. Aussi s'inculqua-t-il l'amour de la vérité qui lui avait déjà souvent servi de moyen destiné à masquer des méchancetés. Le fait qu'il avoua sa faute en pleurant atteste l'hésitation qu'il éprouva devant la décision à prendre, mais lui rendit aussi plus facile cet aveu, si douloureux pour sa femme.

Les événements ultérieurs se montrèrent très défavorables au triomphe masculin de cet hermaphrodite psychique : la femme devint encore plus agressive et se plaignit à ses parents qui accablèrent le pauvre mari d'amers et humiliants reproches. Sa tendance à la sécurité s'accentuant, il tomba dans un état d'apathie ; voyant que sa faute ne lui a été d'aucune utilité, en ce sens qu'elle n'avait en rien contribué à son triomphe masculin, il fit comme si rien n'était arrivé et trouva la solution dans la fiction d'un miracle purifiant que Dieu lui aurait envoyé. A partir de ce moment, il se sentit de nouveau réconforté ; s'abandonnant à l'empire de sa fantaisie de la prédestination, il se voyait en communication directe avec Dieu, dont il recevait des ordres et des conseils, et il forgea toute une construction imaginaire, d'après laquelle il était soi-disant le prophète, l'envoyé de Dieu sur la terre. Pour échapper au sentiment de diminution, il désignait comme un miracle la masturbation elle-même, à laquelle il se livrait fréquemment. Une de ses attitudes stéréotypiques consistait à redresser de temps à autre son corps, en tenant la tête haute, attitude que j'ai également observée chez une hystérique et que j'ai pu interpréter comme exprimant une tendance masculine.

« Dire à chacun une amère vérité! » C'est ainsi que peut se résumer le sens de la manière de procéder dont nous nous occupons. Le névrosé se sert de la vérité, pour faire du mal aux autres. Vous n'entendrez jamais des vérités agréables de la bouche d'un névrosé ; et lorsque cela arrive par hasard, on voit immédiatement se produire la réaction, qui consiste dans l'aggravation de son mal. Tout sentiment amoureux est perçu comme un sentiment féminin, comme un signe de soumission, et est suivi d'un sentiment de haine, à titre de protestation virile à laquelle on donne toutes les apparences de la vérité. Dans ces cas de schizophrénie on découvre également une phase dans laquelle le sujet réussit, à l'aide de certains artifices et par la tension de la fiction directrice, à superposer à sa protestation virile le doute au sujet de sa virilité, dans laquelle la tendance compensatrice à la sécurité pousse le sujet à prendre à la lettre un symbole de direction (à se persuader, par exemple, qu'il est professeur, empereur, sauveur, etc.).

L'humeur changeante et capricieuse et l'insociabilité constituent également des moyens dont le malade peut se servir à chaque instant, pour anéantir la supériorité, pour rendre impossible la manifestation de la volonté des autres. L'homme nerveux est le rageur et le trouble-fête par excellence ; guidé uniquement par son idéal de grandeur, il est toujours plongé dans un état d'incertitude grave, cherche constamment à hypostasier, à diviniser ses propres lignes d'orientation et à se mettre en travers de celles des autres. Mais ces traits se prêtent encore à un autre emploi. Dans son inadaptabilité, dans ses attaques perturbatrices, le nerveux voit une preuve des mauvaises intentions des autres à son égard, et il s'entoure du mur protecteur de ses principes, afin de pouvoir déployer dans cette enceinte, à son gré et à l'abri de toute atteinte, son sentiment de puissance. C'est alors qu'on voit surgir, par exemple, le désir d'être seul, parfois celui d'être enterré, ou des images dans lesquelles le malade se voit enterré vivant, caché dans le sein de sa mère (Grimer). J'ai souvent vu ce désir de déployer librement la puissance dans la solitude aboutir à des séjours prolongés dans les water-closets. C'est toujours pour s'assurer la domination que certains nerveux font preuve d'une souplesse exagérée, d'une plasticité qu'ils considèrent comme féminine. Mais ces malades ne s'en tiennent pas moins sur leurs gardes : bien qu'ils cherchent par cette souplesse et par cette plasticité à désarmer et à enchaîner les plus forts qu'eux, ils ne manquent jamais de dévier vers la ligne masculine et de jouir ouvertement de leur triomphe.

Le nerveux est, en outre, très difficile dans ses choix, ce qui lui fournit une arme de plus dans la lutte pour sa personnalité. Cela lui permet de déprécier tout et tous, de se soustraire aux décisions et d'affirmer ses prérogatives. Il se montrera d'un choix difficile dans les cas où cela conviendra le mieux à ses tendances et où il espérera trouver un avantage particulier. C'est en se montrant difficile dans le choix de la nourriture, d'amis, de maîtresses, de relations qu'il affirme sa supériorité, si pénible pour les autres. Tout le monde doit compter avec lui, car il est un nerveux, un malade. Ce trait de caractère se montre riche en effets, lorsque le malade s'en sert pour justifier la crainte qu'il éprouve devant le partenaire sexuel, la frayeur que lui inspire l'idée du mariage. Aucune jeune fille, aucun homme ne trouvent grâce à ses yeux, et c'est au nom d'un idéal nébuleux et inconscient qu'il se livre ainsi à la dépréciation de tout le monde. À d'autres moments, sous d'autres rapports, ce trait de caractère apparaît comme un « arrangement », comme une mesure de

précaution adoptée par quelqu'un qui n'a pas encore surmonté le point faible de son sentiment d'infériorité : il peut également se montrer capable de se contenter de peu, « lorsque le vent souffle du nord-nord-est », lorsque sa volonté de puissance l'exige. Il faut être aveugle pour, dans les cas de ce genre, ne pas apercevoir l'orgueil et l'arrogance avec lesquels le malade semble condamner le monde, les hommes et les rapports sexuels tels qu'ils existent dans la vie réelle.

Le moyen auquel on recourt toujours et partout pour calmer, rassurer les enfants, lorsqu'ils se montrent mécontents, consiste à faire miroiter à leurs yeux des perspectives d'avenir susceptibles de flatter leur orgueil, à leur promettre qu'ils seront un jour plus grands, plus forts. On entend souvent les enfants eux-mêmes dire : « Quand je serai grand, je ferai ceci et cela. » Le problème de la croissance préoccupe énormément l'enfant, et son attention y est attirée sans cesse au cours de son développement : à propos de sa taille, de la pousse de ses cheveux et de ses dents et, à partir du jour où il commence à penser à son appareil sexuel, à propos des organes sexuels et des poils du pubis. Pour que l'enfant se situe dans son rôle masculin, il faut que sa personne et les différentes parties de son corps aient atteint certaines dimensions. Lorsque cette condition ne se trouve pas réalisée (et si nous revenons à ce qui constitue la base de l'infériorité d'organes, et plus particulièrement au rachitisme causal [anomalies du thymus ?], aux anomalies thyroïdiennes, à celles des glandes séminales, de l'hypophyse, etc.), son désir d'être considéré comme un homme devient protestation virile. L'enfant devient jaloux, envieux, vantard, rapace, agité et ne cesse de se comparer aux autres, surtout aux personnes marquantes de son entourage, et enfin aux héros des contes et des légendes. Ses regards s'orientent alors vers l'avenir, et dans son imagination, stimulée par la tendance à la sécurité, il voit tous ces désirs se réaliser, pendant que la réalité et la vie sociale reculent à l'arrière-plan. Aussi peut-on dire que chaque nerveux gaspille son temps dans l'inactivité.

Applications pratiques

4

Tendance à la dépréciation. - Indiscipline et sauvagerie. - Valeur symbolique des rapports sexuels des nerveux, -Dévirilisation symbolique. - Sentiment de diminution. - Aspiration à une vie ayant pour programme l'égalité de la femme et de l'homme. - Simulation et névrose. - Les substituts de la virilité. - Impatience, insatisfaction et taciturnité.

Retour à la table des matières

La tendance irrésistible du nerveux à orner son idéal de personnalité de traits masculins, auxquels il attribue une valeur plus grande, se heurte à des obstacles que lui oppose la réalité et, surtout, le sentiment social : aussi se voit-il obligé d'imprimer à ses lignes d'orientation un changement de forme et à emprunter des voies détournées pour atteindre un but conforme à sa conception de la virilité. Ce qui le déroute et l'induit en erreur, c'est son désir de réaliser un idéal en soi irréalisable. Lorsqu'en suivant la ligne principale de la protestation virile il subit une défaite ou est seulement envahi par le pressentiment d'une défaite, il s'engage dans des chemins de traverse et, s'aidant de certains artifices, s'efforce de substituer au but principal un autre, qu'il considère provisoirement comme équivalent. C'est alors que commence généralement ce processus de transformation psychique que nous qualifions de névrose et qui ne se déclenche que pour autant que la fiction directrice, au

lieu d'aider le malade à se rendre maître de la réalité, est perçue par lui comme une source de troubles : c'est ce qu'on observe dans la neurasthénie, l'hypocondrie, la névrose d'angoisse, la névrose obsessionnelle et dans l'hystérie. Dans la psychose, la fiction directrice, dans laquelle se résume l'aspiration à la virilité, apparaît revêtue de symboles et d'images de provenance infantile. Le patient ne se comporte plus alors comme dans la névrose, c'est-à-dire comme *voulant être viril, être placé au-dessus*, mais, recourant une fois de plus à l'artifice de l'anticipation, il se conduit *comme s'il était déjà* ce qu'il voulait être ; et c'est seulement en passant, généralement tout à fait au début, comme pour justifier sa prétention (dépression, manie de la persécution, phobie du péché, de l'appauvrissement),qu'il invoque sa situation inférieure, non Virile, féminine. Ce qui caractérise essentiellement la psychose, c'est qu'elle est étrangère à ce qui « nous lie tous », c'est-à-dire à la logique.

Pour donner un peu plus de clarté à mon exposé, je décrirai quelques-uns des traits de caractère des nerveux, aussi bien ceux qui tendent en ligne droite vers l'idéal de Personnalité au contenu viril que ceux qui suivent cette ligne droite d'assez près pour qu'on puisse dire qu'il ne s'agit que de détours insignifiants, empruntés par la protestation virile. Les uns et les autres sont considérés généralement comme des traits masculins, actifs, ce qui permet au nerveux d'invoquer, à l'appui de sa conception, la manière de voir courante. Mais nous avons eu l'occasion de montrer précédemment que le choix des traits masculins est conditionné par le but final fictif et ne dépend que dans une mesure fort restreinte du jugement conscient du malade ou même de l'observateur. Pour affirmer sa protestation virile, le nerveux se sert également de moyens qui ne sont pas toujours ou ne sont que partiellement considérés comme masculins par la logique courante : coquetterie, tendance au mensonge, etc. Parmi les traits de caractère qui servent plus directement aux fins de la protestation virile, nous citerons ceux qui sont en rapport avec la tendance, souvent consciemment exprimée, à être un homme complet, à être courageux, agressif, franc, dur, cruel, à dépasser les autres par la force, l'influence, la puissance, l'intelligence, etc.

Lorsque le sentiment d'infériorité, qui est à la base de ces traits de caractère (et qui résulte de la prévision ou du pressentiment d'une défaite inéluctable), exige des compensations rassurantes plus fortes, il se produit un renforcement des dispositifs de combat qui permettent au malade de tendre au même but, qui est celui de supériorité virile, en suivant des voies détournées, d'une manière plus abstraite, à la faveur d'autres traits de caractère, souvent opposés à ceux que nous venons de citer, mais coexistant avec eux. Le nerveux peut alors, sans cesser d'être insolent et provocant, se montrer souple et modelable, être, selon les besoins, présomptueux ou modeste, brutal ou doux, courageux ou lâche, autoritaire ou humble, viril ou efféminé : il se montre ainsi on ne peut plus opportuniste, car il s'agit pour lui avant tout de se préserver d'une défaite, de relever par des moyens détournés son propre sentiment de personnalité ou d'abaisser, d'humilier les autres.

Or, nous savons par l'exemple des femmes et de certains personnages historiques que la faiblesse, l'humilité et la modestie sont souvent des armes de lutte aussi efficaces que les qualités contraires.

Il est toujours facile de se rendre compte de la domination qu'exercent sur les malades les idoles qu'ils ont eux-mêmes créées, autrement dit la fiction directrice et les fictions auxiliaires qui s'y rattachent. Mais dans les psychoses cette domination est un fait qui saute aux yeux. J'ai eu l'occasion de traiter une jeune fille de vingt-deux ans qui était affligée d'incontinence nocturne, était souvent prise pendant le jour d'accès de colère ou de mauvaise humeur, se trouvait sous l'obsession d'idées de suicide et vivait sur un pied de guerre avec tout le monde, sauf avec moi. Cette jeune fille eut un rêve dont l'analyse nous permettra de montrer que toutes les anomalies que je viens d'énumérer, ainsi que d'autres traits de caractère qu'elle présentait, tels que désir de domination, obstination, état d'angoisse, constituaient des manifestations de sa protestation virile ; mais j'espère pouvoir montrer en même temps que celle-ci était déterminée par une infériorité constitutionnelle de l'appareil urinaire qui, jointe à la laideur de la malade et à la lenteur originelle de son développement mental, par suite de son état thymico-lymphatique, avait provoqué la formation d'une ligne d'orientation exagérément masculine. Pour abréger mon exposé et le rendre plus intelligible, je dirai au préalable que la malade utilisait dans sa névrose protectrice ses souvenirs d'enfance, et quant à son incontinence nocturne, elle faisait intervenir ce symptôme toutes les fois que son sentiment de personnalité subissait une diminution. La formidable puissance de la tendance à la dépréciation se manifestait dans la manière dont la malade arrangeait ses crises qui mettaient sa mère dans un état de désespoir impuissant, ainsi que dans la manière, généralement méchante et vilaine, dont elle déclinait toute responsabilité de la faute commise, en la rejetant sur d'autres, avec l'intention de les humilier. C'est ce qui apparaît nettement dans le rêve suivant :

Ma mère montre à mon amie la couverture sale du lit. Nous commençons à discuter. Je dis : « la couverture est à toi », et me mets à pleurer à chaudes larmes. Je me réveille inondée de pleurs.

Peu de temps auparavant, elle me raconta qu'il lui arrivait souvent de se réveiller en pleurant, sans savoir pourquoi [1]. En tenant compte de la genèse de la maladie que je commençais déjà à entrevoir, j'ai pu conclure que les larmes représentaient chez notre malade un artifice, très fréquent d'ailleurs chez les enfants, par lequel elle cherchait à atténuer la supériorité de sa mère. Après m'avoir fait le récit de son rêve, elle ajouta : « Vous êtes sans doute convaincu que vous avez découvert la véritable cause de mes pleurs. » Au cours du traitement psychothérapique, on entend souvent des remarques de ce genre, dont l'intention critique constitue une manifestation de la tendance à la dépréciation dirigée contre tout le monde. Étant donné le ton, somme toute assez conciliant, avec lequel la malade formula cette remarque et étant donné l'absence de réactions plus violentes, je crus pouvoir conclure qu'elle était en voie de guérison, en ce qui concerne l'incontinence nocturne. Jusqu'alors elle me répondait toujours, dans des occasions analogues, avec violence et passion,

---

[1] Les processus psychiques du sommeil sont guidés par le but final, tout comme ceux de l'état de veille. Dans le sommeil, le patient se détourne de questions irrésolues, urgentes, pour s'orienter vers le but final. Le rêve nous présente, comme par analogie, une partie de cette évolution et montre aussi avec quel arbitraire le malade choisit les arguments destinés à justifier son attitude prédéterminée à l'égard de la vie. Voir *Praxis und Theorie der Individualpsychologie Traurn und Traumdeutung*, etc. - Dans le rêve que nous avons relaté plus haut, la préparation en vue du conflit avec la mère a été provoquée par des souvenirs relatifs à des contrariétés éprouvées de la part de celle-ci.

que je me trompais, ou bien ne me soufflait mot de rêves et idées qu'elle croyait pouvoir m'intéresser. Très souvent même elle oubliait les uns et les autres. Ce qui confirma ma conclusion, c'est le fait, qui me fut plus tard communiqué par la malade elle-même, qu'aussitôt après le rêve elle retira la couverture, pour la nettoyer en secret, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant, puisqu'elle tenait à ce que l'aspect de la couverture salie n'échappât pas à la vue de sa mère.

Pour expliquer son rêve, elle me fit part de sa certitude que la mère avait parlé à toutes leurs connaissances du défaut dont était affligée sa fille. Tous les parents paraissent d'ailleurs au courant de ce défaut. Un de ses oncles maternels lui dit un jour, avec l'intention évidente de la consoler, que lui-même et un de ses frères (donc deux frères de la mère de la malade) avaient pendant longtemps souffert de cette anomalie. Dans son rêve, elle semble adresser ce reproche à sa mère : ce défaut me vient de ta famille, c'est de ta faute si je salis le lit (autrement dit : « c'est toi qui salis le lit »). Elle me raconta ensuite qu'en changeant de linge, elle confondait souvent une taie d'oreiller avec un drap ; celle-là, ajoute-t-elle, est fermée, celui-ci ouvert, et dans le coffre les deux objets sont faciles à confondre.

Derrière ces idées se cache le problème d' « ouvert-fermé », comme expression, facile à reconnaître, de l'opposition entre les sexes. Elle accuse la mère de sa maladie, mais aperçoit aussitôt dans la nature féminine de la mère la cause et la raison de ses souffrances et montre dans la protestation virile de son rêve le peu de valeur qu'elle attache à la différence entre l'homme et la femme. George Sand prétendait de même qu'il n'existe qu'un sexe. Les querelles et les pleurs forment la principale modalité de son attitude agressive à l'égard de la mère dont elle cherche par ce moyen, ainsi que par la persistance de son incontinence nocturne, à atténuer la supériorité. Et il résulte d'autres perspectives de sa psyché névrotique que son incontinence lui sert également de moyen d'échapper à l'homme, au mariage, à la soumission au pouvoir masculin.

Voici les changements de forme successifs qu'avait subis sa fiction masculine : au début, la malade voulait être un homme ; pendant la phase de traitement dont il a été question plus haut, ce désir a fait place à celui d'être supérieure à la mère, comme un homme est supérieur à la femme ; vers la fin du traitement elle ne pensait plus qu'à humilier la mère, par des moyens féminins. Dans un rêve, donc dans une tentative préliminaire, dans une ébauche, cette ligne d'orientation apparaît en conformité avec notre manière de voir, d'une façon particulièrement manifeste :

Je suis couchée dans un lit en flammes. Autour de moi tous pleurent de désespoir. Je ris aux éclats.

Ce rêve a été précédé de conversations et de réflexions sur l' « amour libre ». Dans l'esprit de la patiente, le lit en flammes symbolise les joies de l'amour. Conformément à notre conception du rêve, nous traduisons : « Que serait-ce si je m'adonnais à l'amour libre? Ma mère en serait déshonorée, mais moi, je me moquerais d'elle, je lui serais supérieure. » J'attire l'attention sur la

notion de « brûler » qui, en opposition avec « eau » (incontinence) [1], provient dans beaucoup de cas de la superstructure psychique de la fonction urinaire. Et qu'on remarque la description imagée qui utilise ce « langage urinaire ». Le « rire » de ce rêve-ci constitue le pendant des « pleurs » du rêve précédent. L'un et l'autre expriment des intentions agressives visant à la défaite de la mère. L'impossibilité d'expliquer ce cas par un dédoublement de la personnalité saute aux yeux, et l'hypothèse d'un désir sexuel réel ne serait pas moins erronée. La malade ne se servirait de ce désir que s'il devait l'aider à diminuer la mère, à revêtir le rôle de l'homme dominateur.

La fiction de l'égalité avec l'homme existe, sous une forme ou sous une autre, chez toutes les femmes et jeunes filles. Ainsi que je viens de le montrer à propos de la malade dont il est question ici, la réalité impose à la protestation virile un changement de forme, l'oblige à se voiler, à se masquer. Il est également essentiel, lorsqu'on analyse des femmes névrosées, de découvrir dans leur vie psychique le point exact où commence leur protestation contre le sentiment qu'elles ont de leur féminité. On y parvient toujours, car la tendance au relèvement du sentiment de personnalité impose aux malades la construction de lignes d'orientation protectrices, en opposition avec l'idée du « féminin ». Chez les jeunes filles et les femmes normales, il s'agit le plus souvent d'idées d'émancipation, d'hostilité contre l'homme et ses prérogatives. Par la manière de s'habiller, de se tenir, de concevoir le monde, par la transformation des mœurs et des lois, on cherche à diminuer la distance qui sépare l'homme de la femme, ce qui exalte encore davantage la protestation virile des nerveux. On adopte pour les vêtements des modes tranchantes, mais aussi d'une simplicité masculine, on allonge souvent certaines parties du costume et on affectionne des chaussures montantes. Ou encore ces malades repoussent tout vêtement ayant un caractère essentiellement féminin. Elles manifestent souvent une répulsion particulièrement marquée pour le corset, comme cause de gêne et de contrainte ; mais cette attitude peut également servir à d'autres fins : à soustraire, par exemple, la malade aux sorties mondaines, dans le but de contrarier, de froisser la mère. La manière de se comporter et les mœurs des femmes névrosées ont un caractère masculin tellement prononcé qu'il échappe difficilement à l'observation. Ce caractère et ces mœurs se révèlent souvent par l'habitude qu'ont ces personnes de croiser les jambes, les bras, de marcher toujours à gauche de la personne qui les accompagne (place généralement réservée à l'homme), de ne souffrir personne devant elles, lorsqu'elles sont debout (dans le tramway, par exemple). La valeur exagérée qu'elles attachent en théorie à tout ce qui est masculin est contrebalancée, chez ces malades, par le peu de cas qu'elles en font dans la vie pratique. Dans leurs rapports sexuels c'est l'anesthésie qui domine. Elles préfèrent des variantes masculines ou humiliantes pour l'homme.

La psyché névrotique de l'homme présente une évolution analogue. Il part d'une sensation fictivement féminine pour aboutir au sentiment de la masculinité complète. Chez un de mes patients, qui était atteint d'asthme nerveux, ce dynamisme apparaissait avec une netteté remarquable. Il a eu une enfance frêle et maladive et avait souffert de diathèse exsudative, dont Strümpell a fort bien montré les rapports avec la névrose. Souffrant de catarrhes répétés, il a

---

[1] Adler, *Studie*, l. c. Anhang. - Freud a attiré, avant moi, l'attention sur les rapports qui, dans le rêve, existent entre l'eau et le feu.

réussi de bonne heure à accaparer toute l'attention de sa mère, à la subjuguer comme une esclave. Elle ne le laissait pas une minute, le gardait la nuit dans sa chambre et cédait à tous ses désirs. De bonne heure, il avait été confié à une sévère gouvernante qu'il n'avait pas réussi, malgré ses accès de colère et de révolte, à plier à ses volontés. En sa présence, il se sentait faible, et il apprit ainsi le chemin de la ruse infantile pour se soustraire à sa sévérité : simulation et exagération des troubles catarrhaux, toux provoquée, irritation de la muqueuse du larynx et des bronches par une sorte de respiration forcée, accès d'asthme qu'il provoquait, comme dans la défécation difficile, en contractant le diaphragme et en fermant violemment la glotte. Il ne tarda pas à se rendre compte que c'est à cause de ces troubles qu'il couchait dans la chambre de sa mère ; aussi réussit-il peu à peu à mettre sur pied une sorte de dispositif asthmatique qu'il pouvait activer inconsciemment toutes les fois que, pour réaliser son but fictif, il voulait imposer sa volonté à tout son entourage, y compris la gouvernante. Il obtint bientôt ce qu'il désirait : la gouvernante reçut l'ordre de le traiter avec douceur et de s'abstenir de le frapper.

Nous voyons ainsi que son idéal de personnalité avait à sa disposition une arme, névrotique il est vrai, qui lui permettait d'échapper à une défaite, d'étouffer le sentiment de son infériorité primitive, toutes les fois que ce sentiment surgissait ; et il arrivait à ce but en ayant recours à des moyens détournés : c'est-à-dire non plus par l'insolence, la désobéissance, la colère, le courage, l'attitude virile, mais par une sorte de ruse, d'astuce, par la lâcheté et en se mettant sous la protection de la mère, bref par une attitude qui n'avait rien de viril, qui en était tout le contraire. Ce biais, hypostasié et élaboré au point qu'il était devenu un mécanisme fonctionnant à l'insu même du malade, lui avait fourni les moyens de protection et de défense dont il avait besoin dans la vie. Son symptôme névrotique était étayé, comme par autant de contreforts, par ses traits de caractère auxiliaires, tels que le désir de tout avoir, le désir de domination, l'entêtement, la prétention de toujours avoir raison, ainsi que par la lâcheté, par le manque de courage devant toute nouvelle entreprise, par la crainte que lui inspiraient hommes et femmes et par la tendance à la dépréciation, toujours en éveil, qui s'y rattachait, en en formant pour ainsi dire, comme dans tous les cas de ce genre, le corollaire, et qui, associée à l'impulsion agressive, jouait dans sa vie un rôle de premier ordre.

Notre malade se trouva ainsi en possession d'un nouvel organe, d'un moyen qui lui permettait de s'affirmer d'une façon particulière, de s'emparer du monde dans lequel il vivait, en accaparant toute l'attention et toute la sollicitude de sa mère, en monopolisant le pouvoir de protection de celle-ci. Il se sentait auprès d'elle en sécurité comme nulle part ailleurs, comme auprès d'aucune autre femme, et il arriva que, poussé et encouragé par la nécessité, il devint amoureux de sa mère, d'un amour qui, envisagé de près, se réduisait à la tyrannie pure et simple. Des fantasmes portant sur la grossesse lui inspiraient la sensation humiliante d'un rôle féminin et alternaient souvent avec des idées de castration et des fantasmes dans lesquels il se voyait transformé en femme. Son penchant irrésistible à la masturbation représentait une tendance à s'émanciper victorieusement de la femme, à se soustraire à une défaite, à se comporte virilement, et se prolongeait en idées de grandeur servant au même but, masturbation et idées de grandeur étant au même titre des modes d'expression de sa protestation virile. Il voyait une représentation imagée et concrète de son infériorité et de son allure féminine dans la prétendue

petitesse, tendancieusement exagérée, de ses organes génitaux. Il avait pris l'habitude, depuis son enfance, d'attribuer tous ses échecs et toutes ses défaites à la petitesse de son pénis, de grouper toutes ses perceptions d'après cette manière de voir et d'après le schéma antithétique « masculin-féminin » qui s'y rattache. Le « petit pénis » était à. ses yeux la notion-limite figurée qui séparait le masculin du féminin, et j'ai pu m'assurer que, de même que la manière de se comporter du patient, cette notion-limite reposait sur l'idée d'un hermaphrodisme corporel et psychique, avec toutes les situations tragiques qu'elle engendre. Rien d'étonnant si, dans l'analyse psychologique de cas pareils, présentant le mode d'aperception à la fois masculin et féminin, qui forme une des bases de la psyché névrotique, on se heurte toujours à des situations sexuelles. Mais celles-ci ne doivent être considérées que comme un *modus dicendi*, comme une sorte de jargon et de mode d'expression imagé, la force, la victoire, le triomphe s'exprimant par des symboles empruntés à la sexualité masculine, la défaite étant représentée par des symboles sexuels féminins, tandis que les artifices névrotiques servent à la fois de symboles masculins et féminins, parfois aussi de symboles empruntés à l'hermaphrodisme ou à des perversions. C'est du symbolisme herrnaphrodique qu'on peut déduire facilement la tendance à déprécier le partenaire (sexuel).

Nous ne tardâmes pas à constater qu’en plus de son mode d'expression sexuel, notre malade présentait encore un mode d'aperception qui reposait sur l'opposition entre l'inspiration et l'expiration et était entretenu par l'état d'infériorité de ses organes respiratoires, y compris les fosses nasales. Il est vrai que, même à l'état normal, nous nous faisons souvent comprendre à l'aide d'images de ce genre, et un soupir de soulagement exhalé par une poitrine oppressée peu fort bien être interprété comme signifiant l'entrée d'air frais dans les poumons. C'est encore en manière de « pantomime » et en souvenirs des courses à pied auxquelles il avait pris part étant jeune garçon, que le malade pouvait représenter par une respiration haletante la lutte pour le premier rang, le désir d'arriver le premier au but. Dans un rêve qu'il fit pendant la dernière phase du traitement, il utilisa, pour donner une représentation « respiratoire » de sa virilité, son aptitude à siffler qui doit être interprétée comme ayant, bien entendu, un sens figuré :

Il me semblait entendre 4 personnes siffler. Je m'aperçois que je suis capable de siffler aussi bien qu'elles. Peu de temps auparavant, il s'était lié avec la gouvernante de la famille de son frère marié et lui avait un jour demandé si ce frère faisait de fréquentes visites nocturnes à sa femme. La jeune fille avait répondu négativement. Savoir siffler est l'idéal de tous les jeunes garçons, et même beaucoup de petites filles cherchent souvent à acquérir cette aptitude, qui constitue à leurs yeux une des manifestations de l'attitude masculine. Dans le rêve dont il s'agit, notre malade cherche à se rendre compte s'il peut se comparer avantageusement aux membres mâles de sa famille, et s'élevant au-dessus du sentiment de son infériorité féminine, il arrive à cette conclusion qui résume sa protestation virile

« Je puis me considérer comme l'égal de tous les quatre. »

Ce cas a apporté une confirmation de plus à ma manière de voir, d'après laquelle la nature et l’ampleur que la libido sexuelle revêt dans la représentation du nerveux sont conditionnées par son but final fictif, de sorte qu'il est

permis de considérer comme inconsistante toute conception psychologique qui considère que le facteur libido est constitution bellement : donné et voit dans les transformations et l'évolution de ce facteur l'essence de la névrose. Les désirs et excitations sexuels sont particulièrement faciles à provoquer, à « arranger », car ils sont toujours, d'une manière quelconque, subordonnés à la protestation virile. Une identification entre la virilité et la sexualité s'effectue dans la névrose à la faveur d'une abstraction, d'une symbolisation, du « langage d'organes » figuré, et c'est grâce à cet artifice déformant que des images sexuelles abondent dans les représentations du nerveux.

La prétention d'avoir toujours raison et l'esprit querelleur, plus ou moins dissimulé, se rattachent étroitement à la tendance à la dépréciation et posent au psychothérapeute de graves problèmes d'ordre tactique et pédagogique. Ces deux traits de caractère trahissent toujours le point faible, le sentiment d'infériorité qui pousse le patient à chercher une compensation. Nous avons un moyen très simple de déceler dans chaque cas l'agressivité névrotique du patient. Il suffit de postuler que le nerveux se sent dépouillé de sa complète virilité, qu'il se sent diminué, et d'observer par quels artifices il cherche à remédier à cette diminution, à en obtenir une surcompensation. Avant tout, il convient de ne pas attribuer une importance trop grande à ses manifestations verbales, et en particulier de ne pas se laisser impressionner par ce qu'il dit de sa « volonté ». Il faut imiter l'exemple d'Ulysse qui se bouchait les oreilles pour ne pas se laisser prendre aux paroles de Circé. Pour être convaincu d'une bonne volonté, il faut la voir et ne pas se contenter de croire sur parole ; on fera des constatations très intéressantes, si l'on adopte l'attitude d'un spectateur assistant à une pantomime. On constatera alors l'existence d'une foule de dispositions, de traits de caractère, de symptômes et de syndromes susceptibles de représenter un organe pour ainsi dire abstrait, mais on aura bien soin de se comporter, comme si on était en présence d'une énigme qui attend encore sa solution. C'est que cet organe abstrait, qui n'est autre que la névrose ou la psychose, est d'origine masculine et est destiné à empêcher la chute du sentiment de personnalité du patient, à aider celui-ci à se rapprocher de son but final, c'est-à-dire de la virilité aussi complète que possible. Mais la dure réalité échappe à l'emprise de cette fiction, qui est obligée d'emprunter des voies singulièrement détournées, de courir après des succès partiels ou apparents qui ne diminuent en rien la distance qui sépare le patient de son but [1]. L'assistance du psychothérapeute qui, dans certains cas, fort rares d'ailleurs, peut être remplacée par l'action qu'exercent les vicissitudes de la vie, aboutit, lors de chaque insuccès, à accentuer la « volonté de paraître », à renforcer les lignes abstraites, théoriques, de l'ancienne fiction directrice. La tendance à la dépréciation est un des principaux détours dont se sert cet organe abstrait, c'est-à-dire la protestation virile. S'il en a été si souvent question ici, c'est parce qu'elle apparaît avec une netteté indéniable en présence du médecin et par rapport au médecin et qu'elle exprime toujours la force de *l'impetus* névrotique. La tendance à la dépréciation, qui ne manque dans aucun cas, permet au médecin d'ouvrir au malade une vue sur sa propre situation ; et c'est elle encore qui se trouve à la base du phénomène auquel Freud a donné le nom de résistance, en le considérant à tort comme la suite du refoulement de pulsions sexuelles. C'est avec cette tendance que le malade se présente chez le médecin, et c'est elle encore, considérablement affaiblie, qu'il

[1] *Voir Das Problem der Distanz,* dans *Praxis und Theorie der Individualpsychologie,* l. c.

emporte chez lui, comme c'est aussi le cas de l'homme « normal », après la fin du traitement. Seulement, chez l'homme normal, la faculté d'introspection, plus développée, s'oppose aux manifestations de cette tendance et pousse le sujet à la tempérer et à chercher, pour satisfaire son désir d'ascension, d'autres voies et d'autres moyens.

On ne doit pas hésiter à interpréter les manifestations du doute, de la critique, les oublis, les retards, les exigences de toute sorte que formule le patient, les aggravations qui suivent les améliorations, le silence obstiné et la tendance à se complaire dans les symptômes, comme des moyens efficaces dont le malade se sert pour déprécier tout le monde, y compris le médecin. On se trompera rarement en procédant ainsi, et le p1us souvent l'existence simultanée de phénomènes tendancieux présentant la même orientation et la comparaison de ces phénomènes entre eux apporteront une confirmation de cette manière de voir. Il s'agit souvent de manifestations extrêmement subtiles. Dois-je ajouter que, pour être à l'abri de toute surprise, le médecin doit posséder une vaste expérience des manifestations de la tendance à la dépréciation et être profondément familiarisé avec elles ? Et qu'en procédant avec beaucoup de tact, en renonçant aux avantages que lui confère son autorité, en faisant preuve d'une amitié invariable, en témoignant un vif intérêt et un sentiment raisonné à un malade toujours prêt à la lutte, mais qui ne doit pas être considéré comme un adversaire, le médecin se place dans des conditions éminemment favorables au succès du traitement ?

À un de mes malades, atteint de bégaiement, je crus utile un jour de présenter un dessin représentant la forme et la position du larynx. Au lieu d'emporter ce dessin chez lui, comme il en avait eu l'intention, afin de l'étudier et d'y réfléchir, il l'oublia sur ma table. Le lendemain, il arriva avec un quart d'heure de retard, se rendit tout d'abord dans les cabinets, me parla d'un autre patient qui s'était plaint de moi et me fit part, après un certain silence, du rêve suivant -

Je rêvais que j'examinais un dessin. D'un cercle partait un cylindre qui, au lieu d'avoir une direction droite, se dirigeait latéralement.

L'interprétation a montré qu'il s'agissait du dessin représentant le larynx qui y figurait précisément par sa partie inférieure. Dans le rêve, le patient discute avec moi, comme s'il voulait dire : « et si mon médecin s'était trompé ? ». Il observe ainsi à mon égard une attitude de méfiance, la crainte d'être roulé ; et il dirige en même temps contre moi sa tendance à la dépréciation qui s'exprime, sans qu'il en ait conscience, par l'oubli, le retard, le récit tendancieux dans lequel il est question d'un malade qui est mécontent de moi, par le silence et enfin par sa velléité, dans le rêve, de me donner tort Nous sommes fondés à supposer que le patient utilisait son bégaiement dans le même but, c'est-à-dire contre moi. Malgré de nombreuses différences de temps, de lieu et de personnes, il m'attribue le rôle d'un de ses anciens professeurs qu'il avait souvent l'habitude de contredire, et il le fait, afin de pouvoir employer

contre moi ses anciens procédés [1]. C'est ce que j'ai pu conclure des remarques qu'il a faites au sujet de son rêve, ainsi que du fait qu'il s'accrochait à sa maladie et s'y complaisait, afin de s'assurer ainsi une supériorité sur le père, c'est-à-dire afin de pouvoir humilier celui-ci.

Une malade vient me trouver, se plaignant de dépression, d'idées de suicide, d'accès de larmes spasmodiques et de penchants lesbiens. Ayant soupçonné, après quelque temps de traitement, la présence d'une affection de l'appareil génital, je l'adresse à un gynécologue qui l'opère d'un gros fibrome et lui promet la guérison de la névrose à la suite de cette opération. Une fois opérée, la malade retourne chez elle et m'écrit que le gynécologue ne s'est pas trompé dans son pronostic. Ayant lu dans les journaux qu'il devait opérer une comtesse, elle espérait toutefois qu'il le ferait avec plus de succès que dans son cas à elle. Bientôt après, elle revint me voir, me fit des objections à propos d'un de mes ouvrages qu'elle avait réussi à se procurer, me fit part du très vif intérêt qu'elle portait à ma méthode de traitement et m'avoua que son état restait le même qu'avant l'opération. D'après ce qu'elle me raconta de l'évolution de sa maladie, au cours du traitement, j'ai pu conclure qu'elle vivait sur un pied de guerre avec tout son entourage, qu'elle dominait totalement son mari, haïssait la petite ville et avait avec une de ses amies des rapports dans lesquels elle jouait, aussi bien au point de vue sexuel qu'au point de vue psychique, le rôle de l'homme. Elle redoutait par-dessus tout la maternité, ne supportait pas les rapports sexuels avec son mari qui lui paraissait *trop lourd*. Ce dernier étant venu la voir un jour pendant le traitement, elle fit la nuit suivante un rêve dans lequel il lui semblait voir toute la pièce en flammes.

Elle ajouta spontanément que c'était là un rêve typique qui revenait régulièrement, ou à peu près, à l'époque de ses règles. Cette fois les règles étaient à peine commencées. Le rêve apparut nettement comme une tentative d'utiliser une situation féminine (menstruation) en vue de la protestation virile (refus de se soumettre à des rapports sexuels). Si l'interruption du traitement ne m'avait pas empêché de pousser l'analyse à fond, j'aurais certainement découvert des souvenirs se rapportant à une incontinence nocturne pendant son enfance (pour les rapports entre « flammes » et « fibrome », voir Anhang » de ma *Studie)*. Je reçus peu de temps après une lettre dans laquelle la malade me faisait part de son intention de vivre désormais en paix avec son entourage. Je suppose qu'il ne lui a pas dû être facile de réaliser cette intention.

La désobéissance, la sauvagerie, la mauvaise éducation peuvent également être utilisées par les malades comme des preuves en faveur de leur inaptitude à remplir le rôle féminin. Les préparatifs commencent dès la première enfance et aboutissent progressivement à développer l'habitude de certains gestes physiques et psychiques, de certaines expressions de la physionomie, de certaines dispositions affectives et d'une mimique particulière, tandis que le caractère se constitue en conformité avec le but poursuivi et laisse entrevoir, longtemps à l'avance, l'attitude future de la malade. Dans beaucoup de cas, les traits de caractère présentent, pour ainsi dire, une expression rectiligne et

---

[1] Il va sans dire que cette assimilation entre le professeur et moi a été faite avec une intention malveillante, dans un but d'humiliation. Il ne s'agit pas toutefois d'un transfert affectif, mais bien d'un critère identique, appliqué à tout le monde.

directe de la protestation virile. Mais dans d'autres cas la fiction directrice subit des transformations, soit à cause de certaines oppositions que le sujet rencontre, en suivant sa ligne principale, et qui sont représentées le plus souvent par une défaite réelle ou par une menace de défaite, soit (et cela revient au même) à cause des obstacles, qui lui apparaissent invincibles, que lui oppose la réalité. C'est alors qu'à la faveur soit de l'angoisse protectrice, soit du sentiment de culpabilité protecteur, soit enfin de traits de caractère opposés (« dissociation » des auteurs), il dévie de la ligne principale et emprunte le détour névrotique. Mais ses dispositifs ne disparaissent pas pour cela. Le seul changement survenu consiste en ce que la névrose l'ayant rendu exagérément circonspect, le malade réagit par les manifestations détournées de l'angoisse, du sentiment de culpabilité, de l'attaque ou de la crise, alors qu'il devrait réagir par les moyens directs que peuvent lui fournir ses dispositions plus primitives à la colère, à la fureur, à l'agressivité. On se trouve souvent en présence de souvenirs tendancieusement groupés et relatifs à des excès, le malade cherchant à se convaincre qu'il est tourmenté par des convoitises dépassant toute mesure, par des désirs sensuels, démoniaques, criminels, et inventant toutes sortes d'absurdités, des malheurs et des désastres imaginaires, destinés à entretenir chez lui l'esprit de circonspection et de prudence. Ou encore la déviation de la ligne droite, c'est-à-dire de l'agressivité virile, s'effectue immédiatement avant une grave décision à prendre, comme on en voit des exemples dans la vie amoureuse d'un grand nombre de névrosés. Sous l'influence de la tendance à la sécurité, cette déviation peut s'effectuer dans le sens d'une perversion, tandis que d'autres malades en viennent, sous l'influence de la même tendance, à rechercher la protection du père, de la mère, de Dieu, à s'adonner à l'alcoolisme, à devenir les fanatiques d'une idée. Le désir de s'élever ou, tout au moins, de dépasser toutes les autres femmes en n'usant que de moyens féminins, aboutit souvent chez les femmes névrosées à la manie de la propreté, à la « maladie du nettoyage », à la soumission masochiste ou à la coquetterie, au désir de plaire et de flirter en toute occasion. L'exaltation de l'impulsion sexuelle qu'on constate chez certaines de ces malades, loin d'être de nature constitutionnelle, se rattache à la fiction et se produit sous l'influence de l'attention tendancieuse et continue que la malade concentre sur le domaine érotique. On peut en dire autant de la perversion et de la libido en apparence atténuée qui surgissent en empruntant le détour de la névrose. Toutes les manifestations sexuelles de la névrose sont de nature symbolique.

La crainte qu'inspire la supériorité de l'homme et la tendance à la dépréciation que cette crainte déclenche chez la femme névrosée se présentent souvent, à la faveur de perspectives névrotiques opposées, sous l'aspect de fantasmes de dévirilisation, de démasculinisation. Cela apparaît avec une évidence particulière dans les rêves de ces malades et se rattache à d'autres procédés de dépréciation que nous connaissons déjà. Nous citerons un des rêves de cette catégorie. La malade était venue réclamer des soins pour une idée obsessionnelle dont elle était affectée depuis qu'elle avait été opérée d'une fistule. Elle se plaignait en même temps d'être sujette à des états d'excitation. L'idée qui l'obsédait était celle-ci : « Je ne pourrai jamais arriver à rien. » Dès notre première entrevue, elle m'avoua qu'elle doutait fort que je fusse à même « d'arriver à quelque résultat » par mon traitement. Cette même manie de dépréciation avait donné le ton à son rêve : Je *m'écrie en rêve : Marie, la fistule est de nouveau là!*

L'opérateur lui avait promis la guérison complète, et sa promesse s'était réalisée. Ayant eu envers elle certaines obligations, il n'avait pas voulu accepter d'honoraires. La patiente avait violemment protesté contre ce qui lui était apparu comme une humiliation. Pendant quelque temps, elle avait été tourmentée par l'idée qu'elle devait trouver un moyen quelconque de s'acquitter de sa dette. « Marie » est le nom de sa domestique à laquelle elle n'avait jamais parlé d'opération. Si la fistule se reproduisait, elle irait, sans perdre une minute, trouver l'opérateur pour lui dire ce qu'elle pensait. C'est Marie, la domestique, qui (dans le rêve) représente l'opérateur. La patiente postule, parce que cela répond à son désir de virilité, que le médecin a mal opéré, qu'il n'a pas tenu sa promesse, et elle l'assimile de ce fait à une femme et à une domestique. Elle veut dire par ce rêve que c'est seulement si la situation était renversée, c'est-à-dire si elle était homme, qu'elle pourrait parvenir à tout ce qu'elle voudrait.

Examinez les analyses publiées par les adhérents de n'importe quelle tendance psychologique : vous y découvrirez toujours le mécanisme de la protestation virile névrotique. Voici l'analyse d'un cas de migraine qui nous fait assister une fois de plus au jeu de ce mécanisme.

Une malade raconte qu'étant enfant, elle se querellait toujours avec ses frères, plus âgés qu'elle, parce qu'elle voulait les dominer. Des souvenirs de ce genre, lorsqu'ils surgissent et sont communiqués spontanément, doivent toujours faire penser à une attitude de lutte contre la domination masculine.

Et on ne se trompera jamais, en soupçonnant l'existence d'autres traits de caractère en rapport avec la même attitude, avec le désir d'être l'égale de l'homme. Sans être influencée le moins du monde, la malade nous raconte encore qu'elle n'avait guère eu que des garçons pour compagnons de jeux et qu'elle avait toujours été traitée par eux « sur un pied d'égalité ». Cette manière de s'exprimer trahit assez nettement sa satisfaction, ainsi que la grande valeur qu'elle attribue au sexe masculin. C'est cette haute estime dans laquelle elles tiennent les hommes en général qui rapproche les jeunes filles de leur père, sans que ce rapprochement repose nécessairement sur une attirance sexuelle ou sur le complexe d'inceste. Au cours de son évolution ultérieure, notre malade était restée fidèle à son point de départ. Ayant surpris un jour sa mère en flagrant délit de mensonge, elle prend le père pour modèle de véracité et d'exactitude et cherche à développer en elle ces qualités paternelles [1]. Elle se rappelle avoir souvent entendu le père exprimer ses regrets qu'elle ne fût pas née garçon, et il désirait beaucoup qu'elle fît des études. Cette situation fit naître naturellement un sentiment de personnalité à base d'ambition. Mais, d'autre part, elle était d'une timidité qui l'étonnait elle-même et étonnait les autres et qui fit crouler un grand nombre de ses projets. La timidité se retrouve d'ailleurs dans les antécédents d'un très grand nombre de névrosés. Elle se confond avec le sentiment d'incertitude, dès que celui-ci surgit dans le commerce avec d'autres personnes. L'érythromanie, le

[1] Ce que les auteurs qualifient *d'instinct d'imitation* ou ce qu'ils désignent sous le nom *d'identification* se réduit à l'adoption d'un modèle, aux fins du relèvement du sentiment de personnalité. On n'imite que ce qu'on croit propre à favoriser l'aspiration à la puissance.

bégaiement, les yeux baissés, la fuite de la société, les émotions, dans le genre de celles qui précèdent un examen, et le trac entravent souvent les tentatives des nerveux de se rapprocher d'autres personnes ou de nouer des relations avec elles. On observe encore généralement chez ces sujets une attitude renfermée et d'insatisfaction. L'analyse montre que cette incertitude, à laquelle se rattache un sentiment de pudeur très prononcé, a pour source un sentiment d'infériorité organique ayant acquis une expression psychique, des défauts infantiles, une forte oppression psychique de la part des parents ou des frères et sœurs et, enfin, une nature féminine, réelle ou présumée, qui crée de bonne heure une forte opposition entre le sujet et un membre mâle de la famille (père, frère). Le sujet perçoit alors, à la manière enfantine, les sentiments les plus variés de diminution, d'humiliation, d'infériorité sous l'aspect symbolique du manque de virilité ; il est hanté par des idées de castration, il se voit avec horreur jouer le rôle de la femme dans les rapports sexuels, il est obsédé par la crainte de la conception et de la grossesse, mais aussi par des idées de persécution, de piqûre, de blessure, de chute. Toutes ces fictions apparaissent dans les rêveries, les hallucinations, les rêves, pour autant du moins qu'elles ne sont pas neutralisées par des fictions en rapport avec la protestation virile et expriment un sentiment de diminution, le sujet se disant : « Je suis dotée d'une nature féminine », alors que son sentiment de personnalité le pousse « en haut » et lui impose l'attitude de la protestation virile.

Notre malade nous raconta seulement qu'elle eut l'intuition des rapports sexuels de bonne heure, à une époque où, faute d'expérience suffisante, elle ne savait pas encore en quoi consistait en définitive le rôle sexuel. Dans des cas de ce genre, nous devons toujours nous attendre à trouver des traits de caractère tels que timidité, pudeur et doute et, plus tard, la crainte des épreuves et des décisions de toute sorte, traits de caractère grâce auxquels les sujets croient pouvoir se soustraire à une appréciation désavantageuse de tout ce qui touche à leur virilité. Généralement, les sujets commencent à aspirer de bonne heure à l'égalité avec l'homme et présentent tous les caractères en rapport avec cette aspiration, tandis que dans beaucoup d'autres cas c'est le désespoir qui domine le tableau. Le chemin qui conduit directement à la virilité étant ou paraissant être fermé, on cherche des chemins de détour et de traverse. Un de ces détours est représenté par les précieuses revendications d'émancipation sociale de la femme ; tandis qu'un autre, d'un caractère privé, est représenté par la névrose de la femme, qui peut être considérée comme son organe masculin abstrait. Dans les cas graves, on assiste à la retraite complète, à l'isolement total qui équivaut à l'internement dans un asile.

En ce qui concerne notre malade, il me fut facile de me rendre compte qu'elle avait aspiré dès son enfance à établir sa domination sur l'homme, à subjuguer ses frères et son père, car elle semble être venue facilement à bout de sa mère. Finalement elle obtint aussi la soumission du père. Avec un peu d'expérience, il est facile de définir la tendance qui était à la base de ses symptômes névrotiques : ses céphalées et ses migraines devaient, depuis son mariage, lui servir à maintenir sa domination sur son mari. Et c'est dans cette domination qu'elle cherchait une compensation à la virilité qu'elle croyait avoir perdue.

Je prévois l'objection qu'on peut m'opposer sur ce point. « Comment? me dira-t-on : les graves souffrances occasionnées par une névrose, les affreuses

douleurs occasionnées par une névralgie du trijumeau, l'insomnie, l'obnubilation de la conscience, paralysies, migraines, tout cela pour un caprice insatisfait, pour une déception purement imaginaire ? Non, il n'est pas possible de mettre tous ses symptômes sur le compte du manque ou de l'absence de virilité. » J'avoue que j'ai moi-même longtemps partagé cet avis et ne me suis résigné à adopter le point de vue que j'expose ici qu'après de longues hésitations. Ne savons-nous pas que plus d'un d'entre nous est capable de souffrir toute sa vie durant pour une bulle de savon? N'avons-nous pas tous la « volonté de paraître » (Nietzsche), et cette volonté ne nous pousse-t-elle pas à supporter des maux de toute sorte ? En outre, sur ce détour névrotique qui conduit à la virilité, le sujet est guetté aussi, comme je l'ai montré, par le crime, par la prostitution, par la psychose, par le suicide ! C'est ce fait, ainsi que le caractère inconscient des mécanismes qui sont à l'œuvre dans l'âme humaine, que je puis invoquer en faveur de ma manière de voir. Or, cette valeur exagérée que les sujets attribuent, d'après mes observations et constatations, au but final constitué par ce qu'elles croient être la virilité, fournit une base sûre et solide au traitement psychique des névroses. Et à l'égard de mes patients j'utilise l'objection que je viens d'exposer, en m'efforçant de leur montrer qu'ayant à choisir entre le rôle qui leur était naturellement tracé et indiqué et la protestation virile névrotique, ils ont choisi des deux maux le plus grave.

Parmi les antécédents de ma malade il convient encore de relever le fait qu'elle n'a jamais aimé jouer à la poupée et qu'elle s'est, jusqu'à son mariage, adonnée aux sports avec la plus grande joie. Ces détails parlent également en faveur de son aspiration virile, étant donné surtout qu'ils étaient associés à un grand nombre d'autres traits « virils » et que la malade en parlait avec grande insistance et complaisance. Elle aimait aussi passionnément le tourisme ; mais depuis la naissance d'un enfant (et elle se rappelle avoir désiré ardemment qu'il fût du sexe masculin) il ne lui est resté qu'un simple amour des déplacements, des voyages.

On se tromperait fort en supposant que les traits de caractère que nous venons de décrire, d'après les indications de la malade elle-même, ne seraient que des îlots isolés, disséminés dans le vaste domaine d'une vie psychique féminine. La conclusion qui semble s'imposer plutôt est que ces traits masculins, qui se sont formés sous la pression d'une tendance inférieure et en rapport avec un plan de vie, se sont manifestés nettement, parce que les conditions étaient favorables à leur manifestation ; et que même ces traits sont pour ainsi dire baignés dans une atmosphère de volonté masculine, vague, ne se manifestant qu'occasionnellement, occupé surtout à inhiber ou à transformer les pulsions jugées féminines, avant de s'affirmer d'une façon autonome et indépendante. Dans cette lutte que les pulsions viriles livrent aux pulsions féminines, le sentiment de la personnalité se trouve sans réserves du côté de la virilité et utilise les pulsions féminines, lorsque, par hasard, elles apparaissent à la surface, la pulsion sexuelle entre autres, pour en faire une catégorie [1] de pulsions qualifiées d'humiliantes, de dangereuses, pour exagérer leur nature

[1] Ce renforcement affectif résulte toujours d'une association tendancieuse. On associe notamment à l'idée du rôle féminin celles de l'abîme, de la noyade, de la mort, de l'étouffement, de l'écrasement par une voiture. C'est ainsi que toute pulsion amoureuse, tout rapprochement d'une femme peut servir chez les prédisposés de prétexte au déclenchement d'une névrose protectrice, sans jamais aboutir à les lier effectivement.

néfaste et les conséquences fâcheuses et pour les entourer d'un cercle de postes de défense, destinés à annihiler leur influence. Ces postes de défense, ces moyens de protection étendent parfois leur action bien au-delà de la sphère des pulsions féminines. On trouve toujours que ces moyens de protection, ces dispositifs de défense, dont font partie également nos symptômes morbides, ne servent pas seulement à préserver les malades d'une défaite, mais aussi à les rendre circonspects au point qu'ils deviennent inaptes à quoi que ce soit. L'état d'insécurité primitif, qui peut être assimilé à la crainte d'avoir à remplir un rôle féminin, se trouve ainsi en apparence dissipé, mais la malade se voit exclue, pour toute sa vie, des relations sociales, quelles qu'elles soient. Nous retrouvons tous nos patients sur cette ligne de retraite, leurs symptômes étant destinés à empêcher leur retour dans le tourbillon de la vie. Il en résulte un tableau morbide, dans lequel on retrouve une foule d'éléments d'ordre plus simple, de nature infantile, soit que ces éléments remontent aux premières phases du développement du sujet, soit qu'ils aient empêché le développement ultérieur de celui-ci. On a l'impression de se retrouver dans une « nursery ». Les rapports avec la famille subissent un renforcement extraordinaire, tandis que dans d'autres cas l'amour pour les parents fait place à l'ancienne désobéissance ou impertinence infantile, les deux attitudes, prises pour modèle, étant alors observées à l'égard de tout le monde, comme si le malade voyait dans chaque homme son père et dans chaque femme sa mère. Malgré les démentis que la réalité inflige à chaque instant à cette fiction, le malade s'y accroche, en souvenir de la sécurité dont il avait joui dans l'atmosphère de la « nursery ». Kipling raconte qu'il a eu l'occasion d'assister à l'agonie d'un homme qui a retrouvé la force, quelques instants avant sa mort, d'appeler sa mère. Pour bien comprendre ce besoin de sécurité, il suffit d'observer les gamins de la rue qui, au moindre danger, réel ou imaginaire, dont ils se sentent menacés, invoquent l'aide et la protection de la mère. Le culte de la Madone repose sur le même besoin de sécurité [1]. Les jeunes filles trouvent une satisfaction de ce besoin dans un rapprochement asexué du père. Pour ce qui est « fantasme utérin » de G. Grüner, j'ai également constaté qu'il était utilisé par les névrosés comme une expression symbolique de leur besoin de repos absolu, dont seul le sein maternel offrirait toutes les conditions désirables, et de leurs idées de suicide, de leur désir de retourner à l'état prénatal (l'appel hermaphrodique : « en avant pour la retraite! ») [2].

C'est auprès de son père, qui la gâtait beaucoup, que notre malade avait cherché cet appui, alors qu'elle était encore enfant et petite fille. Sa mère, fait malheureusement très fréquent, avait plus d'affection pour ses fils que pour sa fille, ce qui, en dernière analyse, atteste qu'elle attribuait, elle aussi, une valeur plus grande au principe male, sans toutefois faire bénéficier son mari de l'attitude que comporte ce mode d'appréciation. La patiente remarqua en particulier que son père devenait particulièrement attentif à son égard toutes les fois qu'elle ne se sentait pas bien. Aussi s'arrangea-t-elle de façon à être malade aussi souvent que possible, afin de profiter de ses tendresses, de ses caresses et des gourmandises qu'il lui apportait. Elle voyait une compensation à la perte présumée de sa virilité dans le fait qu'elle était devenue la maîtresse

---

1 J'ai observé, dans une psychose hallucinatoire, le fait suivant : le malade, dans un but de dépréciation évident, voyait, dans ses hallucinations, la Vierge Marie à la place de sa propre mère.

2 Lorsqu'il a fait connaître ce désir de mort que nous venons de décrire, Freud a commis l'erreur de prendre une partie pour le tout.

absolue de la maison, qu'elle pouvait, toutes les fois qu'elle était malade, satisfaire tous ses désirs, se soustraire aux rencontres désagréables à l'école et dans la société. Elle trouvait la satisfaction la plus élevée et la plus complète de son besoin de sécurité, lorsqu'elle voyait son père croire à sa maladie. Et elle se comportait souvent *comme si* elle était malade, c'est-à-dire en simulant ou en exagérant.

La simulation infantile se retrouve dans les antécédents de la grande majorité des névrosés [1]. Dans *Praxis und Theorie der Individualpsychologie* (voir chapitre intitulé : *Praktische Behandlung der Trigeminusneuralgie),* j'ai décrit avec beaucoup de détails ce phénomène et j'ai montré que l'enfant était capable de simuler la surdité, la cécité, l'imbécillité, la folie, etc. Jones, dans son étude sur *Hamlet,* a attiré l'attention sur le même fait et montré l'analogie qui existe entre la simulation d'Hamlet et celle des enfants. Et nous possédons un grand nombre d'exemples historiques (Saül, Claude, Ulysse, etc.) qui nous présentent ce problème à l'état, pour ainsi dire, de culture pure. L'idée qui préside à la simulation est toujours celle-ci : « Comment faire pour me préserver d'un danger, pour échapper à une défaite? » Il est évident que le névrosé, qui perçoit d'après l'analogie « homme-femme », cherchera à dominer une situation, parce qu'il verra dans cette domination un équivalent de virilité, une compensation et un moyen de défense contre la perte de virilité dont il est ou se croit menacé. La technique de la simulation consiste en ce que la personne édifie une fiction et agit en se conformant à celle-ci, comme si elle (la personne) possédait le défaut qu'elle simule, alors qu'elle sait pertinemment que tel n'est pas le cas. Et nous prétendons que le symptôme névrotique, produit de facteurs psychiques, se forme de la même façon, à la différence près qu'au lieu d'être reconnu comme une fiction, il est considéré comme vrai, d'une réalité indiscutable [2]. Pour nous faire une idée exacte de ce rapport, nous devons considérer, non le symptôme névrotique comme tel, mais un cas-limite, intermédiaire au symptôme et à la fiction.

Ce cas nous est fourni par la *psychologie de la pitié.* Quelque chose nous pousse à ressentir la souffrance d'autrui, comme si elle affectait notre propre corps. Plus que cela : nous sommes à même de ressentir la souffrance d'autrui, avant même qu'elle se déclare. Rappelez-vous le sentiment d'angoisse que beaucoup de personnes éprouvent lorsqu'elles voient des domestiques, des couvreurs et des acrobates de cirque dans des situations dangereuses, voire lorsqu'elles pensent seulement à ces situations. Cette angoisse s'empare surtout de personnes qui souffrent du vertige des hauteurs et qui, en présence des dangers courus par d'autres, se comportent comme si elles se trouvaient elles-mêmes sur le rebord d'une fenêtre ou sur le sommet d'un rocher. Sous l'influence de l'angoisse, ces personnes reculent, mettent une distance de sécurité entre elles et le lieu du danger, le plus souvent imaginaire, éprouvent en un mot la sensation qu'elles éprouveraient, si elles étaient elles-mêmes en danger. Ici la circonspection poussée à l'excès et l'assimilation complète à une situation imaginaire ou éventuelle sautent aux yeux, et beaucoup de névrosés n'osent pas traverser un pont, de peur de tomber à l'eau ou de ne pas pouvoir résister à l'appel de l'eau. J'ai constaté des mécanismes analogues dans tous les

[1] Ce fait a été relevé avec raison en 1916 par Jalowitz, à propos des névroses de guerre. il est contesté par Oppenheim. Voir *Kriegsneurose,* dans *Praxis und Theorie,* etc.

[2] Voir chapitre 3 de la première partie (théorique) de cet ouvrage.

cas d'agoraphobie, ce qui nous prouve que nous sommes en présence de patients qui veulent se soustraire à des décisions, alors même que tel ou tel d'entre eux se montre à la hauteur d'une situation donnée, d'une vocation ou d'une tâche vitale, par exemple, ou encore des exigences du partenaire sexuel. Ainsi que je l'ai montré à propos de la syphilidophobie (voir *Praxis und Theorie),*c'est cette assimilation à un état encore inexistant, mais pouvant être imaginé avec une certaine vraisemblance, qui produit les symptômes caractéristiques de toutes les autres phobies, constitue un moyen très efficace au service de la tendance à la sécurité et remplace dans beaucoup de cas les principes moraux qui ne sont pas toujours d'une nature invincible. En y regardant de près, on constate que chaque trait de caractère repose sur une assimilation de ce genre, comme sur un moyen de défense et de protection : c'est ainsi que la formule de l'impératif catégorique Kantien s'applique à l'ensemble du caractère, puisqu'elle exige que dans chacune de ses actions chacun se comporte comme si les mobiles qui le guident devaient être élevés à la dignité d'une maxime générale [1].

C'est ainsi qu'en rapport avec les fictions protectrices des simulateurs, nous trouvons chez tous les hommes, et plus particulièrement chez les enfants prédisposés à la névrose, des fictions, des maximes, des principes destinés à assurer une protection plus grande, en raison du sentiment d'infériorité plus intense qu'éprouvent ces enfants. Réduites à leur noyau essentiel, ces formules peuvent se résumer ainsi : « Agis, comme si tu étais ou comme si tu voulais être supérieur [2]! » Le contenu de ce mode d'agir, qui apparaît en partie comme destiné à fournir une compensation au désir de virilité, est pour ainsi dire prédéterminé par les expériences de l'enfant, par la nature de son infériorité organique qui pose le but vers lequel s'orientent ses efforts, mais subit, par suite des circonstances particulières créées par sa névrose, des changements de forme spéciaux.

Par les phénomènes de malaise psychique qui l'accompagnent, l'infériorité organique détermine l'orientation des désirs ou de la représentation des objets des désirs et déclenche ainsi des processus de compensation dans la superstructure psychique. Ici encore la tendance à la sécurité est à l'œuvre (voir Adler, *Studie,* l.c.), et le plus souvent de telle sorte que travaillant avec un coefficient de sécurité, elle produit dans beaucoup de cas la sur-compensation (J. Reich, *Kunst und Auge,Oesterreichische Rundschau,* 1909*).* Le cas de Démosthène qui, de bègue, était devenu le plus grand orateur de la Grèce, celui de Clara Schumann qui, de sourde-muette, était devenue une musicienne accomplie, le cas du myope Gustav Freytag, celui de beaucoup de poètes et de beaucoup de peintres qui, bien = qu'atteints d'anomalies oculaires, sont devenus de grands talents visuels, celui enfin de tant de musiciens affligés

[1] Vaihinger, *Die Philosophie des Als-Ob.*

[2] Le diagnostic de la simulation ne peut être fait qu'à la suite d'une comparaison entre les antécédents du sujet, remontant à une époque où il était encore exempt de la peur des décisions, et sa situation actuelle ; mais il convient de ne pas oublier que le névrosé est également capable de simuler. Les névroses de guerre (tremblements, astasie, abasie, mutité, etc.) ont mis les neurologues qui ont adopté une fausse orientation psychologique devant un problème insoluble. Dans leur incertitude, ils ont eu recours à une fiction et posé le diagnostic de névrose, tout en traitant les sujets comme des simulateurs. C'est ainsi qu'on vit naître les tests électriques et d'autres pratiques sadiques, de lugubre ménioire. Voir *Kriegsneurose,* dans Praxis *und Theorie der Individualpsychologie.*

d'anomalies auditives, nous montrent la manière dont la tendance à la sécurité compensatrice se fraye un chemin et s'affirme. Il en est de même dans le cas de l'enfant chétif qui veut être un héros, dans le cas du garçon lourdaud et atteint d'insuffisance thyroïdienne qui veut devenir et cherche plus tard à être toujours le premier.

Mais, pour ne pas s'écarter de son but, la tendance à la sécurité doit, dans son orientation, s'appuyer sur des exemples. C'est ainsi que le sentiment de personnalité de l'enfant trouve dans l'homme un exemple qui le frappe davantage que celui que lui offre la femme. On dirait que dans les cas où c'est l'exemple de la femme qui est imité, l'enfant ne s'y résigne qu'après une certaine lutte, et lorsqu'il a acquis la conviction qu'il obtiendra ainsi le résultat cherché, tout en déployant un effort moindre.

Il en fut ainsi, comme cela s'observe souvent dans les cas de migraine, de notre patiente. Sa mère souffrait d'accès de migraine. Beaucoup d'auteurs prétendent que la migraine est un legs héréditaire qui se transmet de la mère aux enfants. Quant à nous, nous croyons devoir rejeter la transmissibilité héréditaire de la migraine, comme nous l'avons déjà fait pour le déterminisme organique et la transmissibilité héréditaire des névroses et des psychoses [1]. J'ai déjà élucidé cette question (voir *Neurotische Disposition*, dans *Heilen und Bilden*, l.c.), en analysant le cas d'une fillette âgée de sept ans, et après avoir acquis précédemment la conviction que l'accès de migraine est précédé d'un sentiment d'insécurité et de domination et qu'il sert généralement à la personne qui en est atteinte, à révolutionner toute la maison et à mettre tout le monde à sa disposition. Le mari, le père, les frères et les sœurs du patient en savent quelque chose, puisqu'ils éprouvent le contre-coup de l'accès dont souffre celui-ci. C'est ainsi que la migraine peut être rangée dans la catégorie des affections névrotiques destinées à assurer au malade la première place dans la maison, dans la famille. Mais l'analyse ultérieure révèle toujours que cette prédominance à laquelle les malades aspirent revêt à leurs yeux un sens viril, correspond à leur désir d'être un homme. Et un examen rapide des phénomènes qui accompagnent la migraine, lorsque l'accès se produit au moment des règles, montre que, dans ce cas encore, il s'agit d'un mécontentement du rôle féminin. J'ai souvent constaté des rapports entre la migraine d'une part, la névralgie du sciatique et du trijumeau, d'autre part. Et dans les cas que j'ai eu l'occasion d'observer, ces dernières maladies étaient d'origine psychogène et se sont produites au moment où le besoin d'une sécurité plus grande s'est fait sentir. Il faut incriminer, non l'hérédité, mais l'atmosphère familiale imprégnée de nervosité et qui intoxique l'enfant.

Toute l'influence que notre malade pouvait exercer était concentrée sur le père qu'elle avait gagné à sa cause, mais dont la conquête n'était pas de nature à la satisfaire totalement, ce qui la poussait, comme il arrive généralement dans la névrose, à accumuler des preuves, de plus en plus évidentes et de plus en plus probantes, de sa possession. La mère souffrait de migraines et pendant ses accès c'était elle qui dominait son entourage d'une façon exclusive et

[1] La psychologie individuelle n'admet pas l'hérédité des névroses et des psychoses. Le fait que l'infériorité organique et le sentiment d'infériorité, qui est sa suite psychique, peuvent se transmettre héréditairement, n'entraîne nullement la transmission héréditaire. Il crée tout simplement, dans notre civilisation fondée sur la force et la puissance, une formidable prédisposition aux maladies psychiques.

absolue. Notre patiente, qui avait de bonne heure compris la valeur que présente cette maladie, commença à se comporter comme si elle souffrait réellement de migraines [1]. Et elle a abouti au même résultat que l'homme primitif, que le sauvage, lorsqu'il se crée une idole qui le remplit de frayeur : cette migraine, qui n'était au fond que sa propre création, était devenue pour elle une réalité. Son but final, la fiction d'une supériorité absolue, était devenu une entité autonome, de sorte que la malade pouvait provoquer de la douleur et répandre autour d'elle la tristesse, toutes les fois qu'elle en avait besoin. L'illusion fut tellement forte qu'étant donné la valeur tendancieuse qu'elle attachait à sa fiction, celle-ci perdit à ses yeux son caractère fictif. Elle lui procura même un sentiment de sécurité et de supériorité par rapport à son mari, comme ce fut le cas jadis par rapport au père, sentiment qui contribuait à la soutenir, toutes les fois qu'elle croyait sa sécurité menacée. C'était là le côté lumineux de ses souffrances, côté dont elle était seule à jouir, tandis que son entourage n'en voyait que *l'ombre,* le revers. Dans le mariage, elle cherchait également à s'assurer la domination sur le mari et à augmenter sa tendresse pour elle. Et comme ses exigences augmentaient, à mesure qu'elle obtenait satisfaction, elle était constamment en quête de nouvelles compensations. La principale de ces compensations qu'elle recherchait était : « ne plus jamais avoir d'enfants » ! Comme dans beaucoup de cas de ce genre (j'en ai décrit un dans *Männliche Einstellung weiblicher Neurotiker,* c'était une opinion partagée par tous les membres de la famille qu'une femme souffrant de maux de tête pareils ne devait pas avoir de second enfant. Et pour obtenir le résultat, on a recours à des moyens de défense tels qu'insomnie, impossibilité de se rendormir lorsqu'on a été momentanément et accidentellement troublé dans son sommeil, mesures préservatrices, concentration d'une tendresse excessive sur l'unique enfant [2].

La preuve que ces phénomènes ne représentent qu'un aspect nouveau de l'ancien désir de virilité nous est fournie par le rêve suivant :

Je suis avec maman à la gare. Nous voulions aller voir papa qui était malade. Je craignais de manquer le train. Et voilà que soudain papa surgit devant nous. Je me suis alors rendue chez un horloger pour m'acheter une montre, à la place de celle que j'avais perdue.

Tout en adorant sa mère, elle se sent supérieure à elle. Elle se sentait également supérieure à son père, qui n'avait rien à lui refuser. Le père était mort depuis quelque temps. Peu de temps après sa mort, elle eut un accès de migraine terrible. Elle revoit son père dans le rêve, et cette apparition suffit à relever son sentiment de personnalité [3]. Elle a toujours été impatiente ; elle craint toujours d'être en retard. Son frère l'a devancée, est devenu un homme. Il faut qu'elle se presse (« là où un homme ne fait qu'un saut, la femme doit en

---

1 J'ai dit dans mon travail *Ueber neurotische Disposition,* et je le répète ici, que le choix du symptôme se fait sous la protection d'une infériorité organique primitive. Dans la névrose, ce mécanisme se transforme en une prédisposition à la morbidité psychique. Dans la migraine, les vaisseaux subissent, d'une façon particulière, l'influence des processus affectifs, comme dans l'érythromanie.

2 Moll a établi le même fait après moi et indépendamment de moi.

3 J'ai souvent pu relever cette signification des rêves dans lesquels il s'agit de la réapparition de personnes défuntes. il s'agit d'une pointe dirigée contre, le présent.

faire mille »), si elle veut atteindre le niveau voulu du sentiment de personnalité viril. La veille de son rêve, elle voulait aller au concert, niais a été retenue par sa mère. Les femmes se mettent souvent en retard, et elle ne veut pas faire comme les autres.

La réalité lui rappelle cependant qu'elle est une femme, tout comme sa maman. C'est cette idée qui est symbolisée par la présence de la mère à la gare, à côté d'elle. Son affectivité combative, identique à sa protestation virile, se dirige contre l'homme, contre son père. Au cours de l'analyse ultérieure, on voit souvent surgir l'idée dépréciatrice que la femme est plus forte, plus saine, a plus de vitalité que l'homme. Une nouvelle stimulation à l'attitude agressive est fournie par le fait que « l'homme (le père) surgit brusquement ». Alors que la malade craint de manquer le train, de *rester en arrière,* de se montrer inférieure à d'autres (lisez : « à l'homme »), elle s'aperçoit de plus en plus, à mesure que son expérience augmente, que l'homme la dépasse, qu'il est au-dessus d'elle. Il est fréquent de voir le névrosé se servir, pour exprimer son sentiment d'infériorité, d'une image spatiale, d'une représentation spatiale abstraite qui constitue, à la faveur d'une opposition fictive et abstraite qui se résume dans les mots : « tout ou rien », une excellente préparation au combat, à la lutte (voir *Syphilidophobie*,dans *Praxis und Theorie,* l.c.). Un artifice inconscient très couramment employé dans la peinture, qui est un art en grande partie masculin, consiste à exprimer la puissance de la femme, la crainte qu'elle exprime, en lui assignant une position spatialement plus élevée. La représentation spatiale d'une supériorité se retrouve également dans les fantasmes religieux et cosmogoniques. « L'éternel féminin nous attire. » Et le fait que la patiente se trouve (à la gare) à côté de sa mère (« avec sa mère ») constitue une nouvelle preuve que dans son rêve le schéma spatial antithétique a été construit par analogie avec l'opposition « homme-femme ».

Ce premier rêve que la malade fait au cours du traitement se rattache donc à des considérations sur le rôle de l'homme et de la femme. Mais alors même que le psychothérapeute est profondément convaincu de l'importance que présente ce problème pour la névrose, il est de son devoir de poursuivre son enquête sans parti pris et d'attendre de nouvelles données le confirmant. La patiente nous parla ensuite d'une chaîne de montre qu'elle aurait perdue par la faute de son mari. Mais elle se ne souvenait pas de la perte d'une montre. Interrogée sur la signification que présente cette substitution dans le rêve, de la chaîne à la montre, la patiente répond avec une profonde tristesse, mais comme « en passant », que ce qui l'avait le plus affligée, ce n'était pas la perte de la chaîne, mais celle d'une *breloque* qui y était attachée. Bref, elle identifie la montre suspendue à une chaîne de dame à la breloque perdue, breloque qu'elle regrette profondément et qu'elle voudrait *remplacer.*

Le rêve débuta par la représentation figurée d'une opposition spatiale entre la valeur (supérieure) de l'homme et celle (inférieure) de la femme et se termina logiquement par l'expression du désir de « compensation » pour la virilité perdue. Et nous avons pu nous assurer dans la suite que le caractère, les réactions affectives, les dispositions et les symptômes névrotiques se rattachaient étroitement à cette ligne fictive. Le désir de domination, l'impatience, le mécontentement, la taciturnité,l'entêtement se sont révélés comme autant de traits de caractère secondaires, comme autant de moyens qui, en

rapport avec la fiction directrice, devaient permettre à la malade de s'élever à la hauteur virile.

L'analyse ultérieure nous mit en présence d'une exagération de l'amour et de l'estime qu'elle avait eus pour son père, exagération par laquelle elle renforçait et prolongeait artificiellement son chagrin et dont elle se servait pour faire sentir à ceux qui l'entouraient le peu d'estime qu'elle avait pour eux.

Applications pratiques

5

Cruauté. - Scrupules de conscience. - Perversion et névrose

Retour à la table des matières

L'analyse des névroses et des psychoses révèle, avec une fréquence extraordinaire, l'existence parmi les antécédents infantiles d'un grand fonds de cruauté. Il ne faut cependant pas oublier que les manifestations vitales des enfants, au cours des deux premières années de la vie, sont « au-delà du bien et du mal », et c'est à tort qu'on applique à certaines d'entre elles nos critères moraux, en les qualifiant de sadiques ou de brutales, comme le font souvent parents et éducateurs. Les manifestations ne deviennent psychiques ou, comme dans le cas qui nous intéresse, névrotiques, que lorsqu'elles servent à une fin, lorsqu'elles sont les produits d'une abstraction et d'une tendance anticipante et lorsqu'elles se rattachent à un système de références. Le fait qu'elles sont conditionnées par les possibilités et les aptitudes de la vie intérieure n'implique nullement qu'elles soient déterminées par des facteurs constitutionnels. En fait, on constate toujours que la cruauté n'est qu'une superstructure compensatrice chez les enfants que leur sentiment d'infériorité pousse de bonne heure à la reconstruction de leur idéal de personnalité. Le sujet présente alors des traits tels qu'entêtement, colère, précocité sexuelle,

ambition, jalousie, rapacité, méchanceté et mauvaise joie ; et ces traits, qui sont tous en rapport avec la fiction directrice et contribuent à la formation et à la mobilisation des dispositifs de lutte et des inclinations affectives, forment le tableau varié, aux couleurs changeantes, de ce que nous appelons l'enfant difficilement éduquable. Le point de départ est souvent fourni, dans les cas de ce genre, par la conscience que les sujets ont de leur penchant à la tendresse, à l'abandon, à l'amour, penchant qu'ils cherchent à étouffer en se livrant à des actes de cruauté. L'opposition contre toute sentimentalité, le dédain pour toute manifestation de tendresse et d'amitié conventionnelles, telles que congratulations, condoléances, etc., constituent autant de moyens par lesquels ces sujets cherchent à briser le lien qui les rattache à la vie sociale.

Le désir de domination qui anime ces enfants se manifeste dans leurs relations familiales, dans leurs jeux, dans leur attitude et dans leur regard. Dans les jeux et dans leurs premières réflexions sur le choix d'une profession, leur cruauté apparaît souvent d'une façon voilée : ils se voient bourreaux, bouchers, policiers, fossoyeurs, sauvages, mais aussi cochers, « pour pouvoir frapper les chevaux » ; professeurs, « pour pouvoir corriger les enfants » ; médecins, « pour pouvoir couper » ; soldats, « pour pouvoir tirer », etc. Telles sont le plus souvent leurs figures idéales [1]. À tous ces traits se mêlent souvent l'intérêt pour la recherche et l'investigation, autrement dit la malsaine et cruelle curiosité, l'instinct tortionnaire qui pousse à torturer des animaux, grands et petits, ainsi que des enfants, et tant d'autres manifestations, plus ou moins masquées, de la cruauté : réflexions et fantasmes portant surtout sur des malheurs susceptibles d'atteindre les proches parents, intérêt pour les enterrements et les cimetières, pour les récits sadiques qui donnent le frisson, etc.

Toute cette cruauté exaltée, poussée à l'excès, a pour but immédiat d'empêcher les manifestations toujours possibles de la faiblesse, de la pitié, de l'amour, considérées comme incompatibles avec l'idéal viril. La mauvaise joie, ce sentiment en apparence « inoffensif », nous montre précisément, mieux que les autres sentiments de la même catégorie, à quel point ce désir de virilité, autrement dit le désir d'être supérieur aux autres, est répandu ; chez le nerveux ce sentiment peut présenter une intensité très grande et être utilisé d'une façon absurde en vue du relèvement du sentiment de personnalité. « Il y a quelque chose dans le malheur de nos amis qui est loin de nous être désagréable », dit la Rochefoucauld dans son langage malicieux, et cette phrase avait provoqué l'admiration et l'enthousiasme d'un homme aussi pénétrant que Swift.

J'ai vu un patient éclater de rire, lorsqu'il a été informé du tremblement de terre de Messine. Ce patient présentait de forts accès de masochisme. On voit également se produire un rire irrésistible, lorsque le patient se trouve en présence d'une personne supérieure, professeur ou chef, à laquelle il doit témoigner plus qu'une politesse banale. On trouve chez ces patients un penchant très prononcé à dominer ou à contrarier les autres, souvent des fantasmes sadiques, et on finit par constater que le rire irrésistible, le désir de domination et le sadisme correspondent au point faible, constitué par le sentiment d'infériorité, et lui servent de compensation. La pyromanie, c'est-à-dire la joie de contempler les incendies, et le désir, auquel certains sujets ne

[1] Adler, *Aggressionstrieb,* dans *Hellen und Bilden,* l.c.

résistent que difficilement, de penser au feu et de crier « au feu », lorsqu'ils se trouvent dans une église ou dans un théâtre, se rattachent, d'après certaines données de mes observations, à l'infériorité de la vessie et des yeux, en tant que moyens de compensation de cette infériorité. Je conviens toutefois qu'il s'agit avant tout du désir de s'affirmer (et de se rendre en même temps impossible) dans la vie par un exploit Érostratien.

Comme notre civilisation, avec ses impératifs moraux, se dresse violemment contre les manifestations de cette cruauté virile, le sujet, pour échapper aux dangers et aux malheurs qui le menacent de ce fait, est obligé de masquer ses actes et de dissimuler ses désirs. Il emprunte le plus souvent des chemins de traverse et de détour, sur lesquels son sadisme subit une forte atténuation, lorsqu'il ne disparaît pas complètement. C'est que le nerveux s'aperçoit alors qu'il peut obtenir le résultat qu'il recherche, et qui consiste à acquérir une supériorité sur les faibles, en usant de douceur et de tendresse ; à moins qu'en suivant sa nouvelle ligne il acquière une habileté qui lui permette de redevenir agressif plus ou moins impunément, par une attitude n'ayant rien de répréhensible en soi. Il devient dispensateur de faveurs. On voit souvent des névrosés obsessionnels abandonner la direction sadique, pour se livrer à des exercices de repentir et recourir à des mesures de protection ayant également un caractère obsessionnel et aussi pénibles pour l'entourage que leurs dispositions affectives précédentes : cette nouvelle attitude permet au malade de se soustraire à la solution des problèmes vitaux les plus urgents et de rendre en même temps visibles son ambition tremblante et hésitante et son trac qui le paralysent [1]. Dans les grandes crises de ce qu'on appelle l' « épilepsie affective », de l'hystérie, de la névralgie du trijumeau, de migraine, etc., nous avons un de ces détours dont se sert le désir de domination viril, détour névrotique qui inflige à l'entourage, impuissant et désolé, autant de souffrance que la rage et l'hostilité ouvertes qui apparaissent de temps à autre dans les intervalles. La passion pour l'anti-vivisectionnisme, pour le végétarianisme, pour la protection des animaux, pour la charité anime souvent ces bons connaisseurs des souffrances d'autrui, qui « ne peuvent supporter la vue d'une oie qu'on égorge, mais qui applaudissent triomphalement lorsqu'ils apprennent que leur adversaire s'est ruiné à la Bourse ». Leur esprit hostile, antisocial, les rend sectaires et les pousse souvent à contester avec véhémence les mérites d'autrui, et cela sans preuves, par simple parti pris. Ils ignorent la tolérance pour les autres, ce qui ne les empêche pas de la réclamer à grands cris pour eux-mêmes.

Il s'agit là certainement de traits très communs, mais cela prouve seulement que la nervosité et le sentiment d'incertitude et d'insécurité sont plus répandus qu'on ne le croit. Loin d'être inhérents à la nature humaine, ils représentent autant de formes de la protestation virile manquée, de cette protestation dont le rôle consiste, ainsi que nous le savons déjà surabondamment, à fournir un moyen de protection au sentiment de personnalité. Si le sujet échoue en suivant la ligne principale, il emprunte des chemins de détour névrotiques, l' « explosion » de la névrose ou de la psychose se produisant à la faveur d'un changement de forme et d'une augmentation d'intensité de la fiction directrice.

---

[1] *Voir Zur Zwangsneurose, dans Praxis und Theorie der Individualpsychologie, l. c.*

Je m'oppose également à la théorie de Lombroso et de Ferrero qui postule le caractère « inné » de la criminalité infantile. Il s'agit uniquement de certaines formes de l'instinct d'agression, exalté par le sentiment d'infériorité et qui, se servant de la ligne d'orientation masculine, se soustrait aux exigences sociales. Les penchants criminels aboutissent à une névrose visible, à la suite d'une retraite qui amène le sujet bien en deçà de la ligne principale. Mais toutes les fois que manque la peur des décisions, cette manifestation précoce de la névrose, toutes les fois que surgit une forte tendance à refuser toute valeur à la vie, à l'honneur, au bien du prochain, la criminalité s'installe en maîtresse [1].

On trouve cependant dans la névrose développée des traces de souvenirs en rapport avec la cruauté, avec la criminalité, ainsi qu'avec la sexualité, traces tendancieusement exagérées, groupées et maintenues. En exagérant les scrupules de conscience et le sentiment de culpabilité, le sujet s'éloigne, dans sa protestation virile, de l'agressivité rectiligne et s'engage dans une voie détournée, qui est celle de la bonté de cœur. Mais l'ancien but n'en persiste pas moins, et nous en avons la preuve dans les passions qui surgissent souvent au cours de l'analyse, dans certains traits de caractère qui, comme il arrive souvent lors de l'explosion d'une psychose, montrent incidemment le bout de l'oreille, dans le fait enfin que, malgré son apparente soumission, le sujet n'en arrive pas moins à tyranniser son entourage, à infliger de véritables tortures aux autres par les pénitences qu'il s'inflige à lui-même. Ajoutez à cela certaines manifestations occasionnelles de l'agressivité rectiligne primitive, et vous serez convaincu qu'il s'agit, non d'une fiction ancienne, mais d'une nouvelle forme de cette fiction, et que c'est sous l'influence de ce changement de forme que les efforts du sujet ont été canalisés dans une autre direction, opposée en apparence à la direction principale.

C'est ainsi qu'après une période d'agressivité caractérisée, à la suite d'une défaite réelle ou du pressentiment d'une défaite, on voit souvent naître une instance fictive, la conscience avec ses scrupules, à la faveur de laquelle le psychisme du psychopathe subit une évolution d'une grande amplitude : affectant le renoncement à ses traits psychopathiques antérieurs, tels que rapacité, brutalité, violence, il se rapproche dans sa conduite de la morale courante et semble s'y tenir avec une certaine ostentation et une certaine insistance, sans doute parce qu'il y trouve un avantage plus grand. C'est son sentiment d'infériorité qui avait donné naissance à sa volonté méchante, égocentrique. « Je suis fermement décidé à devenir un monstre » : c'est sous cette forme, ou à peu près, que beaucoup de névrosés, sans s'en rendre compte et à leur insu, conçoivent le plan de leur vie, jusqu'au moment où, plongeant un regard dans l'abîme qui s'ouvre à ses pieds, le sujet est pris de vertige et poussé à multiplier les mesures de protection et de sécurité, souvent au-delà de toute nécessité. Sous la pression de la tendance à la sécurité, le malade crée ce que nous appelons les scrupules de conscience, en utilisant les données plus simples que lui fournissent ses anticipations et le jugement qu'il porte sur lui-même ; il attribue ensuite à ce jugement le signe de la puissance et l'érige en divinité. Cela lui permet d'établir un accord apparent entre ses aspirations et les exigences sociales, de s'orienter plus facilement dans le chaos des incerti-

[1] Voir aussi A. Jassny, *Das Weib als Verbrecher, Archiv für Kriminalpsychologie*, 1911, H. 19, et *Verwahrloste Kinder dans Praxis und Theorie der Individualpsychologie, l.*c.

tudes que présente la réalité, d'opposer un doute protecteur à l'emprise qu'exerce sur lui sa volonté de puissance. Le nerveux est sans cesse attiré par l'inefficacité, la stérilité des scrupules de conscience, du repentir, du chagrin, et cela parce que leur apparence trompeuse semble l'élever, l'ennoblir, rehausser sa beauté. « Les scrupules de conscience sont une indécence », disait Nietzsche. Celui qui exagère le sentiment de noblesse, celui qui pousse l'esprit chevaleresque et les scrupules de conscience à un degré qui dépasse ce qu'on peut exiger de quelqu'un dans des circonstances normales, doit être considéré comme un sujet suspect.

Nous l'avons dit et nous le répétons : c'est pour rendre son action plus efficace, que le nerveux a recours à cette transformation de ses traits de caractère. C'est ainsi qu'en présence de la crainte que lui inspire l'éventualité d'avoir un partenaire sexuel, il attribue à celui-ci, d'une façon générale et abstraite, des traits égoïstes, cruels, sournoisement méchants, se réservant à lui-même le monopole de la noblesse et de la générosité. Parmi ses souvenirs et penchants, il recherchera alors volontiers, en les exagérant, ceux qui lui semblent confirmer l'opinion avantageuse et favorable qu'il a de son caractère. Et pour se prouver à lui-même et aux autres qu'il est véritablement l'homme tendre, sincère et bon qu'il veut paraître, il agira comme si ces vertus lui étaient innées et comme si elles étaient chez lui immuables.

Il nous reste encore à élucider une autre question importante. Presque toutes nos patientes nerveuses viennent nous trouver pendant ce que j'appellerai leur « phase vertueuse », c'est-à-dire après la défaite. Il importe d'avoir ce fait bien présent à l'esprit, afin de ne pas s'attarder à chercher l'expression de leur protestation virile dans des traits de caractère et des dispositions affectives rectilignes, alors que nous avons toutes les chances de les découvrir dans les détours névrotiques, dans les moyens de défense renforcés et en analysant leurs rêves et leurs symptômes névrotiques. En suivant cette dernière méthode, on constatera sans peine que la malade subit tout simplement l'action renforcée et plus efficace des buts fictifs de son enfance et que ses symptômes névrotiques lui permettent d'obtenir l'humiliation des autres plus sûrement et à un degré plus prononcé que ne le lui permettaient sa cruauté et ses instincts tortionnaires primitifs. Il s'agit toujours et dans tous les cas de pulsions et d'instincts qui forment pour ainsi dire un pont entre le sentiment d'insécurité primitif, engendré par l'infériorité constitutionnelle ou imaginaire, et l'idéal de personnalité, fictif et irréalisable. Mais ces pulsions et instincts se transforment, sans disparaître, sous l'influence des circonstances et du programme de vie adopté par le sujet : tel est notamment le cas du sadisme, des perversions, de la libido sexuelle, etc., qui sont autant d'expressions de la protestation virile et qui, tout en ayant leurs racines dans la première enfance, ne s'en rattachent pas moins, par les modalités qu'elles revêtent, à la manière dont la malade conçoit la vie. C'est à une des phases précoces de la névrose, antérieures à la défaite, qu'il est possible de découvrir le sadisme derrière les dispositifs névrotiques, de le rattacher à certaines ruses mystérieuses et inconscientes. Les travaux de Freud, malgré leur fécondité et leur extrême importance, n'ont pas réussi à nous donner un tableau exact de la psyché névrotique, parce qu'ils portent, semblables en cela aux idées qui préoccupent les sujets nerveux, sur des côtés qui ne présentent qu'un intérêt secondaire au point de vue de la structure psychique. Si l'on veut comprendre la portée des dispositions névrotiques que constituent les exagérations affectives, l'agres-

sivité et la sensibilité exagérées, il faut, au lieu de chercher à les justifier par l'action de « facteurs constitutifs d'impulsions innées », les dégager précisément de l'état d'exagération, d'hypertension dans lequel ils se trouvent et qui ne peut que fausser leur aspect et leur apparence. On peut en dire autant des penchants à la perversion, lorsqu'ils apparaissent de bonne heure au cours d'une névrose : ils ne sont là qu'à titre de formations de compromis illusoires, destinées à masquer la peur que le sujet éprouve devant les décisions à prendre, de quelque nature qu'elles soient.

C'est pourquoi il faut chercher à obtenir la disparition du sentiment d'infériorité subjectif (et, par conséquent, erroné) et de la tendance à la dépréciation qui en résulte (les deux pôles importants de tout comportement névrotique), en encourageant les efforts du malade lui-même, en l'incitant à analyser et à réfléchir. Car le sentiment d'infériorité et la tendance à la dépréciation forment, tout comme leurs analogies et manifestations sexuelles (sadisme, masochisme, fétichisme, homosexualité, fantasmes d'inceste, exaltation ou affaiblissement de la pulsion sexuelle) la base de la névrose, mais non de la psyché humaine.

Applications pratiques

6

Cruauté. - Scrupules de conscience. - Perversion et névrose

Retour à la table des matières

Les notions abstraites « haut » et « bas » ont manifestement joué un rôle capital dans l'évolution de l'homme civilisé, et cette abstraction remonte fort probablement à l'époque où l'homme a adopté la position verticale. Comme chaque enfant reproduit ce changement au cours de son évolution individuelle, le jour où il commence à se tenir droit sur le sol, et comme, d'autre part, l'éducation, pour des raisons d'hygiène générale, s'applique à lui inculquer que le fait d' « être en bas », de se tenir et de ramper sur le sol, est répréhensible, incompatible avec la dignité humaine, il se forme nécessairement, dans l'esprit de chaque individu, dès sa première enfance, une association étroite entre le « haut » purement spatial et toutes les autres supériorités : morale, intellectuelle, etc. Nous en avons une preuve frappante dans la conduite des petits enfants qui, lorsqu'ils sont en colère, se jettent par terre, cherchent à se salir, et tout cela pour imposer leur volonté aux parents, révélant ainsi qu'ils ont l'intuition de l'analogie symbolique qui existe entre le fait d' « être en bas » et les actes défendus, malpropres, condamnables. Et nous voyons, quant à nous, dans ce geste psychique de petits enfants le prototype de certains autres

traits névrotiques ultérieurs, fortement accentués, et plus particulièrement du pseudo-masochisme. l'histoire de la civilisation et la psychologie religieuse nous montrent que l'aspect du firmament et des corps célestes n'a pu que raffermir dans l'esprit des hommes l'association entre la supériorité spatiale et la supériorité morale. De même que l'enfant, les peuples primitifs en arrivent à ranger sous la rubrique « supériorité » le soleil, le jour, la joie, l'ascension humaine vers des niveaux de vie supérieurs, et sous la rubrique « infériorité », le péché, la mort, la malpropreté, la maladie, la nuit. Dans les systèmes religieux modernes, l'opposition entre « haut » et « bas » n'est pas moins marquée que dans les anciens. Cette opposition a été mise en évidence, d'une façon toute particulière, par K. Th. Preuss, dans son travail *Die Feuergötter als Ausgangspunkt zum Verständniss der mexikanischen Religion (Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien,* 1903*).* Le dieu du feu est en même temps le dieu des morts qui séjourne avec lui dans le lieu de la descente. Des vases renversés, des hommes tombés à terre étaient considérés comme des images symboliques de l'opposition « haut-bas », c'est-à-dire de la chute dans le royaume des morts ; et à cette opposition purement spatiale se rattachaient l'idée d'une activité salutaire et celle d'une activité destructrice, effrayante [1].

Des sensations et impressions infantiles contribuent, de leur côté, à l'élaboration et au renforcement de l'opposition spatiale dont nous nous occupons ici. Tomber, « tomber en bas », est chose honteuse, douloureuse, déshonorante, parfois punissable. Très souvent la chute est la conséquence d'un manque d'attention, d'adresse, de précautions, et elle suscite dans beaucoup de cas le rire des assistants. Aussi ses sensations et impressions sont-elles conservées à l'état de souvenirs de protection et de préservation, si bien que le fait d' « être en bas » devient l'expression caractérisée de la « chute » (morale), du manque d'attention et d'adresse, de la défaite, tout en déclenchant ou encourageant la protestation dirigée contre le sentiment d'infériorité qui surgit à ce propos.

Cette catégorie « haut-bas », dont chacun des termes est, dans l'esprit humain, inséparable de l'autre, implique, aussi bien chez l'homme normal que chez le névrosé, des suites d'idées qui expriment une opposition entre défaite et victoire, entre triomphe et infériorité. On voit, en particulier, au cours de l'analyse, surgir, d'une part, des traces de souvenirs se rapportant à l'équitation, à la natation, au vol, à l'ascension de montagnes, à la montée d'escaliers, etc. ; et, d'autre part, on se trouve en présence de souvenirs opposés, dans lesquels le sujet s'apparaît, non plus comme un cavalier, mais comme la monture supportant un cavalier, accuse des cauchemars, est obsédé par des idées de noyade, de chute, de lutte contre des obstacles qui s'opposent à son ascension ou à sa marche en avant. Plus le souvenir devient abstrait et figuré, et c'est ce qui se produit dans le rêve, dans l'hallucination, dans certains symptômes névrotiques, plus l'opposition « haut-bas » montre la tendance à se transformer progressivement en l'opposition « masculin-féminin », le principe mâle, considéré le plus souvent comme un principe de force, représentant le « haut », et le principe femelle se confondant avec le « bas ». On comprend

[1] Je suis redevable au professeur Dr D.Oppenheim d'un grand nombre de données historiques relatives à ce sujet.

que la vue et le souvenir de rixes et de querelles soient de nature à fournir une confirmation à cette manière de voir.

On retrouve généralement cette tendance vers le « haut » dans les jeux des enfants qui peuvent être considérés, d'une manière générale, comme des préparations à la vie (Karl Groos). On la retrouve également dans les idées que les enfants se font de leur profession future [1]. A mesure que la vie psychique évolue, elle se heurte à l'action modératrice de la réalité qui oblige le sujet à donner à l'abstraction « haut » un revêtement concret. On voit alors souvent se réveiller l'esprit de prudence et de circonspection, sous la forme de l'angoisse des hauteurs ; tel garçon qui voulait être couvreur, ne désire plus qu'être maçon, tel autre, qui aspirait à devenir aviateur, se contenterait désormais volontiers d'être simple constructeur d'avions ; tandis que la petite fille abandonne son rêve primitif de devenir semblable au père, pour le rêve plus réalisable d'acquérir un pouvoir égal à celui de la mère.

La tendance à la sécurité et la protestation virile utilisent à l'extrême ce « désir d'être en haut ». Sous l'influence de cette fiction, le névrosé fait preuve tantôt de décision virile, d'amour du combat et de la lutte, tantôt de doutes, d'hésitations, de circonspection exagérée. Il se croit obligé, à chaque instant, de faire face aux exigences de la vie, et cela même dans des cas qui échappent encore à l'attention des autres. Il pressent, grossit et arrange des situations dont l'importance nous parait tout à fait insignifiante. Examinons d'un peu près cette manière de se comporter.

Une jeune fille de vingt-cinq ans, de petite taille, se plaint de céphalées fréquentes, de nervosité, d'inaptitude au travail ; elle se dit dégoûtée de la vie. On constate de nombreuses traces de rachitisme. Dans ses antécédents infantiles on découvre un formidable sentiment d'infériorité, entretenu en état de tension constante par la préférence dont jouissait auprès de la mère un frère plus jeune qu'elle et par la supériorité intellectuelle de celui-ci. Le désir conscient le plus ardent de cette malade a toujours été d'être grande, très intelligente, d'être un homme. C'est au père qu'elle a emprunté, dans la mesure du possible, les attitudes qui devaient l'aider à réaliser cet idéal de personnalité virile. Toutes les fois que cette possibilité lui faisait défaut, elle cherchait à assurer, surtout à l'encontre de sa mère, son imaginaire sentiment de personnalité par des explosions affectives telles que la colère et la rage, ou en simulant la bêtise, la maladresse, la maladie, la paresse. Je laisse de côté tous les dispositifs qui, chez elle, se rattachaient à la virilité, à la méchanceté, à la désobéissance, et je n'insisterai pas davantage sur son ambition démesurée, sur son penchant pour le mensonge et la vantardise :je me contenterai de montrer que tous ces traits se trouvent réunis dans son désir d' « être en haut » et sont au service de sa tendance à la dépréciation. Je citerai à cet effet un de ses rêves qui apporte en même temps une modeste contribution à la psychologie du « somnambulisme ». La malade a rêvé qu'elle était *devenue lunatique et qu'elle montait sur la tête de tout le monde.*

Elle avait assisté, quelques jours auparavant, à une conversation sur le somnambulisme. Pendant qu'elle essaie de nous expliquer son rêve, une foule d'idées ambitieuses surgissent dans son esprit, dont quelques-unes se rappor-

[1] Voir Kramer, *Berufsfantasien*, dans *Heilen und Bilden*, l.c.

tant au rôle de dominatrice à l'égard de son futur mari. Elle se souvient de rêves antérieurs dans lesquels elle se voyait montée sur des chevaux et sur des hommes [1]. Je n'ai jamais eu l'occasion de traiter un somnambule véritable. Mais on trouve incontestablement des allusions à ce symptôme névrotique dans le rêve qui nous occupe. Il y apparaît, de même que l'acte de voler ou de monter un escalier dans d'autres rêves, comme l'expression dynamique du désir d' « être en haut », qui accompagne l'agressivité masculine. Chez un malade aux forts penchants masochistes, j'ai constaté, pendant son sommeil, des efforts pour atteindre le plafond, en faisant glisser les jambes le long du mur. L'analyse avait montré que le malade en question, dont le masochisme, réputé par lui comme incompatible avec la virilité, était réel ou imaginaire, voulait ainsi formuler sa protestation virile, en lui donnant l'expression symbolique d'une aspiration vers le « haut ».

L'autre idée du rêve : « Je monte sur la tête de tout le monde », présente la même signification. La malade exprime ainsi d'une façon imagée le fait qu'elle est supérieure à tout le monde. Son aspiration à s'élever doit être comprise d'une manière dialectique, antithétique, par analogie avec la pensée du névrosé en général qui, dans son incertitude, oscille toujours entre les deux pôles opposés du schéma abstrait : « masculin-féminin ». Les phases intermédiaires sont négligées, car les deux pôles névrotiques, à savoir le sentiment d'infériorité d'une part et le sentiment de personnalité exagéré d'autre part, ne laissent parvenir à l'aperception que les valeurs les plus opposées [2].

La suite des idées dont se compose ce rêve trahit les dispositifs névrotiques de la patiente. En fait, sa protestation virile, sa tendance à humilier les autres, son ambition, sa sensibilité, son allure provocante, son entêtement, son humeur capricieuse sont assez manifestes, et la signification psychique de ses céphalées nous est également révélée par ce rêve. L'analyse a montré notamment que ce symptôme survenait toujours lorsque la malade éprouvait un sentiment de diminution, d'humiliation, lorsqu'elle se trouvait elle-même trop « féminine » ; bref, pour nous servir de sa propre expression, lorsqu'il lui semblait qu'on « lui montait sur la tête ». Pendant que duraient ses céphalées, c'est-à-dire grâce à la construction du dispositif « douleur », avec les hallucinations douloureuses qui en résultaient, elle était soustraite à la domination des autres, et plus particulièrement à celle de sa mère, et pouvait obtenir le relèvement de son sentiment de personnalité plus sûrement et à un degré plus prononcé que par l'entêtement, la désobéissance, la paresse ; bref, grâce aux céphalées, c'est elle qui pouvait « monter sur la tête » des autres.

Chez les enfants cette tendance à monter saute aux yeux et coïncide le plus souvent avec le désir d'être grand. Ils veulent s'élever, au sens littéral du mot,

---

1 L'image d'une femme montée à cheval sur un homme a été utilisée, directement ou d'une façon masquée, par beaucoup de peintres. Je citerai Burgkmair, Hans Baldung, Grien, Dürer et les nombreuses images qui représentent Kampaspa, la favorite d'Alexandre, chevauchant Aristote.

2 On a déjà montré que la philosophie à ses débuts, dans son incertitude tâtonnante, avait hypostasié cette manière de penser antithétique. Dans *Geschichte der Zahlprinzipien in der griechischen Philosophie (Zeifschrift f. Philosophie und philosophische Kritik*, Bd. 97), Karl Joël, discutant ce problème, dit entre autres : « La véritable raison, la raison primitive de cet antithétisme doit être cherchée dans la rigidité instinctive, obstinée de la pensée qui ne veut connaître que les absolus. »

et c'est pour satisfaire ce désir qu'ils grimpent sur des fauteuils, sur des tables, sur des coffres et cherchent, ce faisant, à se montrer désobéissants, courageux, virils. A cela se rattache étroitement la tendance à déprécier les autres, et nous en avons la preuve dans la joie qu'ils éprouvent, lorsqu'ils constatent qu'ils ont pu s'élever de façon à dépasser les adultes. Cette passion de se montrer, de paraître, exalte de bonne heure chez les enfants névrotiques les penchants agressifs. C'est ainsi, par exemple, que se trouvant dans la salle d'attente d'un médecin, ces enfants manifestent un mépris complet pour ceux qui s'y trouvent en même temps qu'eux et se conduisent souvent de façon très inconvenante, en grimpant sur les chaises, sur les tables, sur les bancs, etc.

Les risques de chutes, d'accidents auxquels ces enfants s'exposent dans leurs efforts de « monter », ainsi que la poltronnerie qu'on leur inculque généralement par l'éducation familiale, poussent ces jeunes malades à imprimer à leur ligne d'orientation un changement de forme ou à recourir à des détours névrotiques ; et c'est ainsi qu'on voit se développer chez eux la peur des altitudes, l'angoisse des hauteurs, qui, jouant le rôle d'un avertissement symbolique, les empêche de se lancer dans des entreprises plus ou moins osées, et souvent même les arrête au milieu d'une action quelconque, à la manière d'un frein. Dans certains cas, on voit survenir l'agoraphobie par laquelle les malades expriment la crainte qu'ils ont d'avoir à descendre de leur hauteur, c'est-à-dire d'être dépouillés de leur grandeur. Chez d'autres malades, l'aspiration à la grandeur s'exprime par la tendance à abaisser les autres, à les froisser, à les outrager, et dans les cas les plus prononcés, les malades sont atteints d'une véritable jalousie furieuse. J'ai observé une autre manifestation, très intéressante, de cette même tendance dans la sollicitude anxieuse que certains nerveux éprouvent pour d'autres personnes, dans l'intérêt exagéré qu'ils portent au sort de celles-ci. Ils se comportent, comme si les autres étaient incapables de se passer de leur aide. Ils interviennent sans cesse avec leurs conseils, avec leurs offres d'aide et d'assistance et ne se calment que lorsque leur victime, abasourdie et découragée, se remet entièrement entre leurs mains. Les parents nerveux traitent ainsi leurs enfants auxquels ils font souvent plus de mal que de bien, et dans l'amour et dans le mariage une pareille conduite provoque souvent des frictions et des désaccords fort graves. Il s'agit de nerveux qui cherchent à dicter la loi aux autres. Un de mes patients qui, dans son enfance, fut à deux reprises victime d'accidents de voiture, réussit à associer ce souvenir a son sentiment de personnalité, à tel point que toutes les fois qu'il se trouvait avec quelqu'un dans la rue, il le tenait anxieusement par le bras, comme s'il le croyait incapable de se débrouiller sans son aide. Beaucoup de nerveux éprouvent une angoissante inquiétude toutes les fois qu'ils voient un de leurs proches monter en wagon de chemin de fer, nager ou canoter, accablent de leurs conseils les bonnes d'enfants et expriment leur tendance à la dépréciation en usant d'une critique exagérée et de réprimandes acerbes. On retrouve cette obsédante tendance à l'humiliation des autres à l'école, dans les administrations, chez les maîtres ou les chefs nerveux. Lorsqu'on a recours à la psychothérapie, on doit s'attacher tout d'abord à éliminer cette disposition, même de la part du médecin à l'égard du patient. Autrement dit, le médecin doit renoncer à exercer une autorité oppressive. Ceux qui connaissent l'hypersensibilité des nerveux savent avec quelle facilité ils se laissent déprimer. Un de mes malades, atteint d'hystéro-épilepsie et qui se conduisait toujours en faisant preuve de la soumission la plus complète, tomba un jour sans connaissance devant la porte de ma maison. La tendance à

la dépréciation est évidente dans les « accidents » de ce genre. Alors qu'il était encore dans l'état d'obnubilation, il me traita de « maître » et me dit en balbutiant qu'il m'apporterait une lettre. L'accès termine, il m'avoua qu'il était venu cette fois à contrecœur. L'analyse révéla qu'il m'avait transformé dans son esprit (ce qui, en apparence, n'était pas incompatible avec la situation) en son professeur, afin de s'assurer une certaine distance de combat et de pouvoir agir comme s'il était obligé de venir chez moi comme à l'école et de m'apporter après chaque manquement une lettre d'excuses. Après s'être placé affectivement dans cette situation d'infériorité, il pouvait faire agir, pour m'effrayer, les dispositifs de compensation qui en découlaient [1].

Une jeune fille de vingt ans était obsédée par l'idée (qui l'empêchait de voyager en tramway) que sa *montée* dans un tramway entraînerait nécessairement la *descente* d'un voyageur du sexe masculin et sa chute sous les roues. L'analyse montra que cette névrose obsessionnelle représentait la protestation virile de la patiente sous la forme d'une supériorité spatiale à laquelle correspondait une infériorité, une humiliation de l'homme, condamné à subir le préjudice et les dommages ayant pour auteur une femme. En même temps, sa tendance à la sécurité exaltée élabore une anticipation de l'angoisse, destinée à renforcer la crainte que lui inspirait l'homme : alors même que sa supériorité serait assurée, elle ne pourrait jamais se décider à contracter mariage, de peur de faire trop souffrir son futur mari. Et elle finit, en inventant toutes sortes de difficultés névrotiques, par s'interdire toute possibilité de remplir son rôle féminin. En se plaçant à ce point de vue, on comprend le mobile qui pousse tant de jeunes filles et de femmes névrotiques à exiger de leur partenaire sexuel les plus grands sacrifices et à lui imposer les plus dures épreuves : en agissant ainsi, elles ne cherchent au fond qu'à relever leur propre sentiment de personnalité, à se procurer l'illusion ou l'apparence d'une égalité sexuelle par rapport à l'homme. Une de mes malades avait réussi à se soustraire à toute société féminine, en s'inculquant l'idée fixe qu'une fois en contact avec des individus de son sexe elle ne pourrait s'empêcher de pousser le cri du coq (masculin).

Le fait de la pensée antithétique constitue donc déjà par lui-même un signe d'incertitude, et cette pensée s'en tient à la seule « opposition réelle », qui est celle existant entre l'homme et la femme. Cette opposition réelle implique un jugement de valeur qui s'étend insensiblement à toutes les autres antithèses, parce que toutes ont une source commune : la décomposition de l'hermaphrodite en une moitié mâle et en une moitié femelle. Et jusqu'à Kant l'intuition humaine s'est montrée impuissante à se dégager des filets de sa propre fiction. Mais l'enfant prédisposé à la névrose, dans ses efforts pour échapper à son état d'incertitude et trouver des lignes d'orientation pour l'idée de personnalité dont il s'inspire, s'accroche à cette opposition des sexes et à la préférence qui s'y rattache pour le principe mâle, comme présentant une valeur plus grande. Il arrive ainsi que cette fiction directrice revêt un aspect masculin et que la protestation virile anime toutes les expériences internes et toutes les aspirations du nerveux, comme principe de coordination et d'orientation. L'opposition sexuelle se laisse exprimer d'une façon parfaite dans l'opposition

[1] Je dirai plus loin quelles transformations le déclin de l'autorité, qui caractérise notre époque de socialisme, est susceptible d'imprimer à toute notre vie, et plus particulièrement à l'éducation et à l'école.

spatiale « haut-bas », dont il a été question dans les pages qui précèdent. Rien d'étonnant si on retrouve dans toutes les analyses psychologiques, sous une forme ou sous une autre, cette expression d'un schéma fortement antithétique. Que le sujet ait été poussé à adopter cette opposition par les événements et les impressions de sa première enfance, par des observations se rattachant aux rapports sexuels chez l'homme ou chez les animaux, peu importe, et la question reste ouverte.

Le désir « d'être en haut », que manifeste la femme nerveuse, est provoqué par son idéal masculin et se confond avec son désir d'être l'égale de l'homme. L'insistance et la « rigidité intellectuelle » avec laquelle elle cherche et obtient, par des moyens névrotiques il est vrai, cette identification avec l'homme témoignent de son incertitude primitive et de la crainte qu'elle éprouve de subir une humiliation, une dégradation, une chute « en bas », si elle reste femme. C'est ainsi que l'idée de personnalité transcendantale s'empare totalement de l'esprit du sujet auquel elle fait entrevoir pour « plus tard », dans l' « au-delà », une compensation rassurante du sentiment d'infériorité. « Je veux être un homme... » « Je veux être en haut », « parce que je crains, en tant que femme, d'être victime d'oppressions et d'abus, parce que l'homme seul jouit du sentiment de puissance » . voilà ce qu'exprime alors chaque geste du sujet. L'ambition, la jalousie (envie), etc., subissent un renforcement, la malade devient extraordinairement méfiante, se dresse d'avance contre toute possibilité de diminution. Mais en présence d'une diminution réelle, la protestation virile éclate avec force, au point que des prétextes insignifiants suffisent souvent à créer un état de tension désagréable entre la malade et son entourage, celle-là mettant en œuvre, pour donner libre cours à son sentiment de puissance, sa prétention à l'infaillibilité, son amour de la justice, sa clairvoyance et sa perspicacité. Mais en même temps, et surtout aux périodes d'incertitude particulièrement grande, on voit la malade fouiller dans sa vie antérieure, alors qu'elle était encore « en bas », retrouver un souvenir très vif de toutes les contrariétés, humiliations et diminutions qu'elle avait subies et se montrer accablée de dépression, d'angoisse, de remords, de sentiments de culpabilité et de scrupules de conscience. Des moyens de défense plus efficaces devenant alors nécessaires, on voit apparaître de nouveaux symptômes et expédients névrotiques, les traits de caractère névrotiques deviennent plus abstraits, et on se trouve en présence d'un tableau névrotique complet [1]. La révolte ayant pour but la conquête d'un sentiment de personnalité supérieur se trouve ainsi parfaitement organisée ; elle a pour prélude l'état maladif lui-

---

[1] Pendant que j'écrivais ce chapitre, j'ai trouvé une description remarquablement intuitive de cette variété humaine, avec ses aspirations « vers le haut », dans *Hofrat Eysenhardt*, d'Alfred v. Berger (voir ma *Praxis und Theorie*, l. c.), dont je recommande la lecture à tous les psychothérapeutes. Dans cette description on retrouve le type complet, tel que nous l'avons esquissé, mais vu ou, plutôt, deviné par un poète. Le pouvoir trop impérieux du père, le sentiment d'infériorité du jeune garçon, avec la protestation virile compensatrice, avec l'exaltation du désir sexuel, de la volonté de puissance, idées de parricide, fétichisme, carrière judiciaire, renforcement des moyens de défense à la suite d'une défaite, construction de complexes affectifs tels que remords, scrupules de conscience, hallucination, représentations obsessionnelles, comme expression d'une révolte, pleine de rancune, contre l'autorité de l'État, *perte d'une dent* et aggravation de la crainte devant la femme, avec exaltation consécutive de la protestation virile et du désir sexuel : rien de plus impressionnant et de plus conforme à la réalité que cette description du défaut névrotique qui rappelle les tableaux de Dostoïevski *(voir Praxis und Theorie,* l. c.), et se passe de tout commentaire.

même et les moyens de puissance qu'il fournit au sujet à l'égard de son entourage.

Une malade, âgée de vingt et un ans, vient réclamer mes soins pour un état de dépression grave, compliqué d'insomnie et d'idées obsédantes, dont la principale était qu'elle était guettée par la mort. La névrose obsessionnelle avait éclaté lorsque ses rapports avec un homme qu'elle devait épouser étaient devenus assez sérieux. Il en résulte généralement une situation pathogénique qui aboutit au « non » névrotique ; aussi notre malade, tout en faisant ses préparatifs de mariage et semblant décidée à dire « oui », arrange-t-elle fort à propos sa névrose et se comporte *comme* si elle ne voulait pas se marier. Il est vrai que, dans ces cas, d'ailleurs très fréquents, le ou la malade fait la réserve mentale suivante : « Je me marierai quand j'aurai recouvré ma santé, quand je n'aurai plus mes symptômes. » (Ou, lorsqu'il s'agit d'hommes : « quand je serai guéri de mon impuissance »). Cette réserve mentale, qui trahit une hésitation, un doute, une circonspection particulière, sert au malade à verrouiller la porte, mais jusqu'à nouvel ordre seulement, et de façon à ce qu'il puisse la rouvrir à volonté. La méfiance, la prétention d'avoir toujours raison, le désir de domination, d'être « en haut », apparaissent très nettement au cours de l'analyse, et on se rend fort bien compte que ce sont la crainte de se montrer inférieur au partenaire, l'insuffisante préparation à la vie sociale, la crainte de succomber dans l'amour ou dans le mariage qui imposent au malade une sournoise retraite et aboutissent au symptôme névrotique. Souvent le malade attache une valeur tendancieuse à son propre sexe : sans se soucier de preuves ou se référant seulement à des souvenirs comme en possède chacun de nous, ou recourant à des déformations inconscientes, il cherche à se persuader qu'il est doué d'une sexualité exagérée ou insuffisante, ou perverse, qui lui interdit de courir le risque du mariage. Herder avait déjà noté que tous les chants de fiançailles respiraient une profonde tristesse.

Au cours des séances ultérieures, la malade se plaignit de ne pouvoir rien entreprendre, à cause de l'idée qui la poursuivait que tout ce qu'elle ferait serait inutile, étant donné que nous devons tous mourir. Idée à la fois absurde et profonde, puisqu'elle supprime les facteurs *temps* et *évolution* et a pour effet d'affermir la malade dans sa décision de ne pas contracter mariage. C'est contrainte et forcée qu'elle vient se soumettre au traitement, étant donné qu'elle ne tient pas à guérir ; mais elle veut précisément fournir la preuve de son incurabilité. Un de ses rêves reflète fort bien cette constellation d'idées. Le voici :

Je reçois la visite d'un médecin qui me conseille de sauter et de chanter toutes les fois que je serai obsédée par l'idée de la mort. Cette idée, dit-il, ne tarderait pas alors à disparaître. On apporte ensuite un enfant... (ici elle hésite un peu) *assez grand. Il souffre de douleurs et pleure. On lui administre un médicament qui le calme, et il s'endort.*

Le médecin qu'elle a vu dans son rêve lui avait donné des soins au cours d'une scarlatine alors qu'elle était encore enfant. Les paroles qu'elle l'entend prononcer dans le rêve sont celles qu'elle entend tous les jours, depuis qu'elle est atteinte de sa maladie actuelle, de la bouche de ses parents et des médecins. Il la conseille comme on conseille un enfant, ce qui revient à dire que ses

recommandations sont sans aucune utilité. Ceci est une pierre dans mon jardin, la malade voulant me faire comprendre que tout ce que je pourrais faire n'aurait aucune efficacité. La nuit pendant laquelle elle avait fait ce rêve avait été sa première nuit de sommeil, après une longue période d'insomnie. La patiente voyant dans cette disparition ou, tout au moins, dans cette interruption de l'insomnie un effet partiel de mon traitement, y réagit par une agressivité plus grande, en s'efforçant de se persuader et de me persuader que mes moyens ne valent rien, étant donné que nous devons tous mourir. La deuxième scène contient la description d'une naissance. L'hésitation qu'elle met à désigner la « taille » de l'enfant nous révèle l'orientation de ses idées : elle pense certainement à un petit enfant, à un nouveau-né. L'expression : on apporte un enfant (lisez : au monde) est empruntée à la représentation d'un accouchement qui disparaît derrière le tableau symbolique esquissé dans le rêve. Celui-ci nous révèle la situation que la malade pressent, dans laquelle elle s'installe, pour ainsi dire, par anticipation : un enfant qui crie! Et l'on veut que je suive les conseils du médecin ? Que je saute et que je chante ? En d'autres termes, la patiente veut dire : je ne veux pas dormir, car je pense à l'accouchement et aux douleurs qui l'accompagnent. Accouchements, douleurs, mort : tel est son sort certain, et si elle veut mourir, c'est pour éviter les douleurs de l'accouchement. Elle tourne autour du point principal sans s'y arrêter.

Dans sa défense exagérée contre l'enfantement se manifeste le changement de forme et d'intensité de sa fiction virile. Pour se soustraire au rôle féminin, elle s'engage dans le chemin de détour de la névrose, fixe par anticipation ses pensées sur l'enfantement et sur la mort et aimerait mieux être elle-même enfant, recevoir un médicament, plutôt que de subir le traitement psychothérapique. Car la guérison signifierait pour elle la résignation au rôle féminin. C'est alors qu'elle dirige son hostilité, avec une force accrue, contre le médecin qui veut la guérir de son insomnie. Il faut qu'elle lui reste supérieure, qu'elle le laisse dire des absurdités et qu'elle insiste pour être traitée comme elle l'avait été dans son enfance, c'est-à-dire par des médicaments. La névrose obsessionnelle inspire à la malade, à titre de défense contre le rôle féminin, une philosophie *ad hominem* qui proclame la vanité de tout ce qui existe.

Si notre conception psychologique des névroses est exacte, on est obligé d'admettre que le comportement névrotique, tel qu'il apparaît à la vue, est orienté exactement et d'une façon précise vers le terme final, vers le but final fictif. La tâche du psychologue et du psychothérapeute consiste donc à reconnaître, à saisir ce comportement, c'est-à-dire les symptômes, les dispositifs et les traits de caractère et à découvrir leur but. Or, chaque attitude névrotique contient des allusions pour ainsi dire cachées à ses origines et à son but [1]. Ce fait forme la base de la méthode dite « de psychologie individuelle » et s'accorde avec toutes nos autres constatations. On retrouvera donc toujours, au

[1] C'est avec raison que Bergson envisage de la même manière le mouvement en général. Avec une connaissance et une expérience suffisantes, on peut découvrir dans chaque phénomène psychique le passé, le présent et le futur, de même que le but vers lequel il tend. C'est pourquoi tout phénomène psychique, de même que tout trait de caractère, tout organe affligé d'infériorité doivent être considérés comme des symboles de la vie individuelle, comme des tentatives individuelles ayant pour but l'ascension et inspirées par la protestation virile.

cours de l'analyse d'un symptôme ou d'un rêve, en même temps que le sentiment d'infériorité féminine (« bas »), des traces de protestation virile, des indications relatives au but final (« haut »), sous la forme d'une attitude de redressement psychique ; le tout formant un tableau « hermaphrodique » fortement antithétique et obtenu par un détour névrotique qui, comme tel, caractérise la tendance à vaincre les résistances à l'aide d'artifices. Dans beaucoup de cas les phénomènes existent à l'état séparé, les oscillations et les alternances des manifestations psychiques faisant apparaître au premier rang tantôt le « haut », tantôt le « bas ». - Souvent, ce « désir d'être en haut » s'exprime d'une façon très imagée, et cela aussi bien dans les symptômes que dans les rêves : course à pied, élévation dans les airs, ascension de montagnes, montée d'un escalier, retour à la surface de l'eau après un plongeon, etc., tandis que le « bas » est représenté symboliquement par une chute, un mur de prison, par des obstacles de toute sorte, par des retards faisant manquer un train, etc., bref, par tout mouvement rétrograde et descendant. Je me propose d'exposer ici les rêves d'un patient qui, obsédé par des souvenirs de faiblesse et par d'autres se rapportant à des occasions dans lesquelles il croyait s'être comporté en femme, lui faisaient craindre pour son avenir au point de vue de la virilité. Jeune enfant, il avait eu un rêve, dont il avait gardé pendant longtemps un sentiment de frayeur, dans lequel il se voyait poursuivi par un taureau. Fils de paysan, il savait déjà à cette époque que ce poursuivant mâle recherchait avant tout les vaches, et c'est ainsi que son rêve peut être interprété comme une révélation de son rôle inférieur, d'une sexualité psychique opposée à son sexe réel. Lorsqu'il commença à aller à l'école, il se dirigeait toujours vers l'école des petites filles, et il fallut souvent user de moyens violents pour l'obliger à prendre le chemin de l'école des garçons. Inconsciemment, il se représentait la vie comme une course à pied à laquelle il se préparait sans cesse, en vue de laquelle il s'entraînait inlassablement. A un moment donné, il faisait la cour à une jeune fille, mais il fut évincé par un ami. En raison même de sa névrose, il recula devant la décision définitive. Sur le point de se marier, il eut peur de la supériorité de sa future femme, se livra à la masturbation, eut des pollutions fréquentes et fut pris d'un tremblement qui le gênait dans ses travaux et l'empêcha d'avancer dans les fonctions qu'il occupait. Il va sans dire qu'il s'était promis de ne se marier que lorsqu'il serait tout à fait guéri, idée qui parait sage et justifiée, mais qui avait permis au malade de se soustraire, sous un faux prétexte, au mariage dont il n'attendait rien de bon, qui lui faisait même craindre une diminution de son sentiment de personnalité à cause, prétendait-il, du niveau d'instruction supérieur de la fiancée. Le tremblement représentait l'anticipation subjective d'un début de paralysie que lui faisaient craindre ses excès de masturbation. Après s'être entouré de sécurités de ce côté, il voulut encore avoir la confirmation de l'incurabilité de son mal et se mit à consulter des médecins, en leur exposant son cas avec force larmes et lamentations. Des conversations que j'eus avec lui, j'emportai l'impression que c'était un homme d'une ambition démesurée, cherchant toujours à humilier les autres, mais reculant devant toute décision. Même dans ses relations amoureuses il ne voyait également qu'un moyen d'obtenir la preuve de sa supériorité virile. Quelque passion qu'il mît à faire la cour à une jeune fille, celle-ci perdait tout charme à ses yeux dès l'instant où elle commençait à répondre à ses avances, car son désir de puissance perdait alors toute base et tout appui. En outre, lorsque le moment des fiançailles approchait, il s'évertuait à nouer de nouvelles relations qui ne devaient pas avoir de lendemain ou qu'il arrangeait de façon à ce qu'elles n'eussent pas de lendemain, se heurtait

ainsi à des échecs et à des refus, afin de pouvoir opposer à sa future fiancée son insignifiance, son infériorité qui le rendaient partout et toujours indésirable. Il trouvait dans ces procédés de nouvelles raisons de se soustraire au mariage qu'il faisait semblant de désirer. Voici un de ses rêves :

Je me trouve chez un de mes vieux amis et nous parlons d'une connaissance commune. Mon ami dit en parlant de lui-même : à quoi me sert mon argent, étant donné que je n'ai aucune instruction ?

Le vieil ami, celui qui avait supplanté notre malade auprès d'une jeune fille, était un fruit sec, n'ayant pas terminé ses études secondaires. Lui-même se sentait supérieur à l'ami, puisqu'il était allé jusqu'au baccalauréat. Il professe la sublime doctrine : le savoir est plus précieux que l'argent ; et il la professe d'autant plus volontiers qu'elle s'accorde avec son but fictif, qui est d'être « en haut », et lui sert de consolation. La connaissance commune n'est autre que la jeune fille riche à laquelle tous deux avaient fait la cour. C'est la course qui commence de nouveau. Notre malade est proclamé vainqueur par son rival.

Un autre rêve, qu'il avait fait au cours de la même nuit, fait ressortir cette situation avec plus de netteté encore : il a rêvé notamment qu'il *a causé la chute et le déshonneur d'une jeune fille du peuple*. La fiction de ce rêve souligne encore davantage sa « supériorité ». La jeune fille à laquelle il avait fait jadis la cour se trouve maintenant dominée à ses yeux, appauvrie et reconnaît en lui son maître. L'absence du sentiment de camaraderie et de solidarité sociale apparaît dans ce cas avec une netteté particulière, de même que la prédominance de la « politique de puissance ».

Je dirai ici, en passant, que la succession de plusieurs rêves au cours de la même nuit équivaut à une succession de tentatives d'anticipation, d'essais de solution d'un problème. On constate alors généralement (ce qui n'a rien d'étonnant étant donné qu'il s'agit de névrosés) que ces sujets sont trop circonspects pour se contenter, dans leur désir de réaliser leur idéal de personnalité, d'une seule voie, d'un seul moyen ou procédé. Sous l'influence de la tendance à la sécurité qui s'accentue de plus en plus, le rêve devient de plus en plus abstrait, de plus en plus symbolique et, après avoir interprété tous les rêves d'une nuit, on obtient plusieurs attitudes psychiques dont la comparaison donne une idée suffisamment nette du dynamisme et du but de la névrose. Dans le cas dont il s'agit, nous avons donc deux rêves : dans le premier, l'ami s'humilie, avoue son ignorance, tandis que la richesse, la puissance de la jeune fille sont dépouillées de toute valeur ; dans le deuxième rêve, la jeune fille est dépouillée de cette puissance même, reléguée dans la situation féminine, « inférieure », et cela de la manière la plus abstraite, au point qu'il ne reste plus à la jeune fille en question rien de personnel, sauf son rôle subordonné. Le patient ne cesse d'ailleurs de proclamer que ce qui lui convient le mieux, c'est une paysanne ignorante à l'égard de laquelle il puisse s'affirmer en maître, en dominateur. La jeune fille qu'il voudrait choisir pour fiancée, l'effraie également par son intelligence. Cela s'accorde bien avec la tendance des névrosés à choisir toujours une femme faisant partie d'une classe sociale inférieure à la leur, à accorder leurs préférences à une prostituée, à une petite fille simple et ignorante, etc. Dans tous ces cas il s'agit d'une manifestation de

la tendance à la dépréciation à l'égard de la future partenaire sexuelle, de la tendance à humilier la femme, en usant à son égard de méfiance, de jalousie, d'autorité impérieuse, en invoquant contre elle des principes moraux et des exigences éthiques. C'est ainsi que le sentiment d'infériorité empêche le développement de l'altruisme et du sentiment de solidarité sociale.

Dans un autre rêve le symbolisme représenté par la course apparaît d'une façon encore plus frappante. *Je voyageais dans le train et essayais de voir par la portière si le chien le suivait toujours. Je me disais qu'il avait dû tomber inanimé ou être écrasé sous les roues d'un wagon. Je souffrais pour lui, tout en songeant que je pourrais maintenant avoir un autre chien, mais qu'il était trop grossier*. Il a souvent fait avec son vieil ami et rival des courses à bicyclette et s'est la plupart du temps montré inférieur dans ce sport. Aujourd'hui que l'ami se trouvait dans une situation sociale inférieure, c'était à lui de rester en arrière. La transformation en un chien, fait assez fréquent, est un effet de la tendance à la dépréciation. Un de mes malades, atteint de démence précoce, donnait à tous les chiens des noms de femmes plus ou moins connues. Le chien représente également sa future fiancée sur laquelle il n'espérait pas pouvoir exercer une autorité suffisante. Si elle mourait, il serait débarrassé de la crainte dans laquelle il vivait de se montrer inférieur à elle ; il obtiendrait d'ailleurs le même résultat, si, ainsi que le lui insinuait sa méfiance, elle s'avisait de répondre aux avances d'un autre adorateur ou si elle tombait sous les roues d'un wagon. Il déplorerait cependant ce dernier malheur, car il est « noble et généreux ». Dans le rêve, il voit cette triste éventualité déjà réalisée et éprouve une douleur anticipée. Le « chien grossier » symbolise une jeune fille qui, vers cette époque, l'avait dégoûté par ses avances et dont il avait réussi à se débarrasser.

Son aversion pour les personnes qui sont « au-dessus » de lui est illimitée et absolue. Il rêve une nuit : notre chorale donne un concert. La place du chef d'orchestre est vide. La société dont il faisait partie a été obligée un jour de chanter, sans être dirigée par le chef, qui avait manqué le train. Voilà la situation qui lui convient le mieux : nous n'avons pas besoin de chef ! Il est mal à l'aise partout où il n'est pas son propre chef.

De même que chez les névrotiques du sexe masculin, la masturbation excessive fait naître chez les femmes névrosées la tendance à se soustraire à des décisions, au commerce sexuel, tendance qui leur sert de moyen d'assurer leur « supériorité ». Dans les fantasmes qui, chez les jeunes filles, se rattachent à la masturbation, la femme assume souvent un rôle masculin. Aux hommes, la masturbation fournit la preuve qu'il est possible de se passer de femme et le prétexte de se soustraire aux rapports sexuels qu'ils redoutent à cause de la supériorité éventuelle de la femme. Elle est donc née de la tendance à la sécurité. Lorsque la situation exige des moyens de sécurité plus forts, c'est l'impuissance ou la névrose déclarée qui s'installe, non par suite du renoncement à la masturbation ou comme une manifestation d'auto-érotisme, mais, nous le répétons, en tant que moyen de sécurité renforcé. Chez les nerveux, les fantasmes liés à la masturbation présentent souvent un caractère masochiste ou sadique, selon la phase de la protestation virile à laquelle ils se rattachent. La masturbation est une pratique très répandue chez les jeunes gens, et ce n'est pas elle qui, comme telle, pose au psychothérapeute un problème à résoudre : ce qu'il y a de grave dans la masturbation, c'est sa

persistance, c'est la complaisance avec laquelle le sujet s'y attarde. Et la psychologie individuelle n'a pas de peine à monter alors dans la masturbation une manifestation érotique de l'homme isolé, de l'homme antisocial.

Parmi les actions préparatoires et les dispositifs névrotiques destinés à garantir la « supériorité », la curiosité, l'amour de la recherche, le désir de tout voir (les « voyeurs » des auteurs) occupent une place prépondérante. Ces penchants constituent toujours la preuve d'un sentiment d'insécurité et d'incertitude originel que le sujet cherche à compenser, en stimulant sa curiosité, en donnant libre cours à son esprit de recherche. Dans la névrose déclarée, ils ont pour effets secondaires de rendre le malade hésitant, indécis et se transforment souvent dans la vie, et plus spécialement dans la vie érotique, de moyen enfin vers laquelle convergent toutes les manifestations psychiques. Fureter, scruter, chercher la vérité, vouloir se rendre compte de tout, le pédantisme connu des névrosés, voilà de quoi est fait le sentiment de personnalité, tels sont les moyens destinés à relever et à préserver ce sentiment. Chez les enfants, ces penchants se manifestent souvent par une passion irrésistible pour la lecture qui, en même temps qu'elle satisfait leur amour, leur permet de se soustraire aux autres exigences de l'école. Ils peuvent encore s'exprimer par une attitude de provocation à l'égard des parents, l'enfant se faisant un plaisir de troubler l'ordre et l'organisation de la vie domestique.

Applications pratiques

7

Ponctualité. - Le désir d'être le premier. -signification symbolique de l'homosexualité et de la perversion. - Pudeur et exhibitionnisme. - Fidélité et infidélité. Jalousie. - Névrose de conflit.

Retour à la table des matières

La ponctualité constitue un des traits caractéristiques de l'attitude générale du nerveux. Étant donné ce que nous avons dit concernant le pédantisme des nerveux, on pouvait s'attendre à trouver parmi les sujets atteints de névrose un grand nombre d'hommes scrupuleusement ponctuels. Il en est ainsi, en effet, mais il est facile de se rendre compte que la ponctualité constitue chez ces malades une sorte de pointe dirigée contre les autres, leur sert de moyen d'imposer aux autres une attente. Il s'agit d'une ponctualité en grande partie agressive, en ce sens que les malades en question exigent des autres personnes une ponctualité égale à la leur, et lorsqu'ils se trouvent en présence de personnes auxquelles cette qualité fait défaut, ils en prennent prétexte pour manifester, à un degré franchement morbide, leurs dispositions névrotiques. - Dans d'autres cas, ce n'est plus la ponctualité qui constitue le trait dominant, mais l'orgueil, lequel est, au contraire, une cause de retards, ce qui provoque de la part du malade, lorsqu'il a été obligé de faire attendre les autres, un flot d'excuses plus ou moins valables par lesquelles il cherche à satisfaire son

sentiment de personnalité. Ces « retards » se prêtent fort bien à suppléer à la crainte de décisions. Il en résulte en premier lieu une menace pour les aptitudes sociales, ainsi que pour les obligations professionnelles et les rapports avec les amis et les personnes aimées. Les remontrances se révèlent tout à fait inefficaces et n'ont pour effet que de renforcer l'attitude de désobéissance et de provocation. En choisissant cette manière de faire et d'agir, le sujet se conforme à l'analogie connue : « Ne suis-je pas venu moi-même au monde après mes frères et sœurs? » ou : « Ne suis-je pas venu moi-même trop tôt au monde, à la place d'un frère ou d'une sœur plus jeune? » on le voit : un dispositif névrotique - sentiment de personnalité et ordre de naissance des frères et sœurs [1] - fournit au malade une large et durable base d'opérations dans sa lutte pour la supériorité. - Les malades qui arrivent trop tôt sont des sujets dont le trait dominant est constitué par l'*impatience*. Obsédés par le sentiment de diminution, ils redoutent toujours de nouvelles pertes et s'offrent un moyen de sécurité en croyant fermement à leur « mauvaise étoile ». On constate généralement, dans ces cas, l'existence d'une rivalité entre le malade et son frère aîné, par exemple, rivalité fictive et analogique qui ne constitue d'ailleurs pas la cause véritable de l'attitude en question.

Les enfants nés après plusieurs autres se forgent souvent une fiction de primogéniture qui leur donne une idée exagérée de leur personnalité, et j'ai d'ailleurs eu de nombreuses occasions de constater que ces enfants présentent une prédisposition plus grande aux névroses et aux psychoses, ainsi qu'une ambition souvent démesurée. Les névroses et les psychoses sont, au contraire, rares chez les premiers-nés qui, comme sous le régime du majorat ou dans les familles juives, sont appelés à remplacer de bonne heure le père, ou chez ceux dont le père, par son manque de savoir-faire, renonce de bonne heure à l'administration domestique, pour s'en décharger sur le fils. L'histoire de Jacob et d'Ésaü se reproduit, même de nos jours, dans un grand nombre de familles, en poussant les intéressés à des attitudes névrotiques : il s'agit de lutter pour la primauté. Les dispositifs et les moyens d'action de ces sujets convergent vers un seul but : empêcher les autres d'affirmer leur supériorité, se servir de l'amour et de la haine pour donner à toutes les relations une tournure telle qu'elle fasse apparaître la supériorité du sujet lui-même. La tendance à la dépréciation dépasse souvent toute mesure. Ces sujets n'hésitent pas à se causer à eux-mêmes les plus graves préjudices, lorsqu'ils peuvent ainsi léser les autres. Les changements de forme que subit cette ligne d'orientation aboutissent souvent à la manière de voir exprimée dans la fameuse formule de Jules César : « Plutôt le premier dans un village que le deuxième à Rome » ; plutôt jouer le premier rôle dans la maison paternelle, imposer sa volonté à son entourage immédiat, que s'exposer à toutes les incertitudes du mariage ; plutôt ne rien faire que renoncer à l'originalité, etc. Les sujets éprouvent souvent des sentiments de haine pour les chefs, les maîtres, les médecins. Dans la société, dans les réunions mondaines, ils ne tardent pas à rentrer dans leur coquille, à devenir des trouble-fête, dès qu'ils s'aperçoivent qu'on ne fait pas grand cas de leur supériorité ; et ils n'hésitent pas à rompre des liens d'amitié et d'amour, lorsque les amis ou la femme aimée refuse de se plier à leur volonté. Ils adoptent souvent par avance une attitude brusque et hostile,

[1] *Voir Die Geburtenabfolge von Geschwistern in ihren psychischen Wirkungen*, dans *Individual-psychologische Erziehung (Praxis und Theorie*, l. c.). Voir aussi Aline Furtmüller, *Kampf der Geschtwister* (dans *Heilen und Bilden).*

car ils sont en état de lutte, sans même savoir si les circonstances le justifient. Ils ne supportent pas de voir quelqu'un se tenir debout ou marcher devant eux et ils cherchent à se soustraire aux épreuves scolaires, parce que la supériorité de l'examinateur, voire de l'auteur d'un livre scolaire, leur est intolérable. Tous ces phénomènes constituent, en dernière analyse, autant de moyens d'action sur le milieu familial, et les sujets s'en servent avec l'intention inconsciente d'attirer sur eux l'attention des membres de la famille, de concentrer sur eux tous les soins et toutes les préoccupations de ceux-ci : nouvelle preuve de l'importance que présente et du rôle que joue l'idée de personnalité de ces patients. Ils exploitent souvent leur névrose, comme d'autres captent des héritages.

Le névrosé qui fouille avec jalousie et méfiance dans le passé d'une femme qu'il veut posséder d'une façon exclusive ou qui vit dans l'appréhension constante qu'elle pourrait lui préférer un autre homme, exprime ainsi à sa manière le sentiment qu'il a de sa virilité incomplète. Il veut avoir sur ce point toutes les garanties et certitudes possibles et va souvent jusqu'à imposer à la femme, à cet effet, des épreuves de toute sorte. Les accès de jalousie qui éclatent souvent avec violence sont alors un moyen d'humilier la femme et procurent au nerveux une satisfaction telle de son sentiment de personnalité que, malgré les griefs, réels ou imaginaires, qu'il formule contre la femme, il ne peut ni ne veut se décider à la séparation. Ce fait, qu'on observe assez fréquemment, découle uniquement de l'idéal que le malade se fait de la virilité. L'idée qu'on puisse l'abandonner lui est intolérable ; et il arrange les choses de telle sorte qu'il allègue l'amour, la pitié, la crainte d'un malheur qui pourrait frapper la femme ou les enfants, pour reculer devant le pas décisif.

Souvent le désir d'être le premier, d'en imposer à tout le monde repose sur un sentiment d'infériorité qui se rattache, à tort ou à raison, à la petitesse de la taille. Dans la névrose déclarée, le patient se soustrait par un symptôme névrotique aux occasions dans lesquelles il craint de ne pas pouvoir affirmer sa supériorité. Le rougissement involontaire et irrésistible est le symptôme le plus fréquent de ce genre.

Ce désir d'être le premier constitue, à un degré plus ou moins prononcé, un trait propre à tous les hommes et est généralement accompagné de penchants combatifs. La lutte pour la vie commence dès la première enfance et comporte des organes psychiques et des traits de caractère défensifs. C'est ainsi que les enfants veulent toujours être les premiers à goûter à certains aliments et boissons et courent devant pour arriver les premiers à certains buts. On les voit souvent courir dans la rue pour dépasser les voitures... et beaucoup de jeux d'enfants sont nés de cette passion pour la lutte... Beaucoup de personnes gardent ce penchant toute leur vie durant sous la forme d'un geste inconscient : c'est ainsi que lorsqu'elles font partie d'un cortège plus ou moins nombreux, elles réussissent toujours, sans s'en rendre compte d'ailleurs, à se faufiler dans les premiers rangs ou précipitent le pas, lorsqu'elles sentent que quelqu'un se trouvant derrière elles cherche à les dépasser. Au sens figuré, cette même tendance s'exprime par le culte que ces sujets vouent aux héros, culte nullement objectif d'ailleurs, puisqu'il dissimule leur désir d'être eux-mêmes des héros semblables à Achille, Alexandre, Annibal, César, Napoléon, Archimède, et trahit ainsi aussi bien leur fiction directrice que leur sentiment d'infériorité primitive. Certains sont encore guidés par la fiction de la

ressemblance à Dieu, fiction qui s'exprime dans les contes, dans les rêveries et dans la psychose.

Nous avons déjà dit qu'en présence de dispositions et de traits de caractère pareils tous les liens d'amitié et d'amour se trouvent gravement menacés, et lorsque l'insécurité devient plus grande, le sujet subit l'obsession du doute et, pour se protéger contre les chocs de la réalité, il se crée toutes sortes d'épouvantails ou de figures idéales. Caricature de César, il revient auprès de sa mère, recherche la petite ville, un genre de vie modeste, change souvent d'endroit comme si les circonstances extérieures étaient pour quelque chose dans l'état d'agitation, d'inquiétude et d'angoisse dont il souffre. Les malades qui présentent cette névrose à l'état déclaré orientent souvent leur pulsion sexuelle vers des enfants, vers des personnes d'un niveau social très bas, vers des domestiques ; ils deviennent homosexuels, pervers ou s'adonnent à la masturbation, parce qu'ils espèrent, à la faveur de ces penchants, pouvoir plus facilement dominer la situation. C'est que la crainte que leur inspire la femme leur interdit à un tel point la possibilité de rapports sexuels normaux que, pour se soustraire à la défaite qu'ils redoutent, les nerveux s'engagent dans des chemins détournés qui les conduisent à l'éjaculation précoce, aux pollutions, à l'aspermie, à l'impuissance.

Il en est de même des femmes nerveuses appartenant à cette catégorie et que les rivalités sociales, les rivalités avec des amies dans la grande ville, avec des sœurs, avec la fille ou avec la belle-fille, poussent souvent à recourir à des moyens de défense névrotiques et plongent dans un état morbide. Pour ce qui est des nerveux du sexe masculin, c'est le plus souvent leur situation sociale qui favorise le développement de leur névrose, toutes les fois qu'ils se voient contester le rang qu'ils croient devoir occuper dans leurs fonctions ou leur emploi ou dans la science, ou qu'on leur refuse la part de faveurs et de distinctions à laquelle ils croient pouvoir prétendre.

Chez le jeune enfant, le sentiment d'infériorité naît de la comparaison qu'il établit inconsciemment entre lui-même et son frère aîné ou celui qui le précède immédiatement, son désir et sa jalousie portant sur les valeurs les plus variées, réelles ou imaginaires. Le pédagogue sera presque toujours frappé par des dispositions hostiles, telles que la jalousie qu'inspire à l'enfant la taille plus grande de son frère, etc. Ainsi que je l'ai dit, ces sentiments et dispositions hostiles sont souvent engendrés par des valeurs fictives, et j'ai eu l'occasion de m'en assurer lors du traitement psychothérapique de deux frères dont chacun m'a avoué qu'étant enfant il avait été jaloux de l'autre, à cause des dimensions de ses organes génitaux. Un avantage réel, ou tout simplement naturel, du frère aîné est également susceptible d'exciter la jalousie du plus jeune. Voyant que le frère aîné est emmené au théâtre ou en voyage, qu'il est mieux renseigné que lui-même sur le problème sexuel, qu'il jouit des préférences des personnes du sexe féminin de leur entourage immédiat, devinant même qu'il possède une expérience sexuelle personnelle, le jeune frère, déjà obsédé par son sentiment d'infériorité, se sent aigri et lésé, tombe dans un état de mélancolie et de désespoir qui, étant donné précisément ses dispositions, peut atteindre un degré d'intensité extraordinaire. Il en arrive souvent à se dire que toute lutte est inutile et à orienter sa tendance virile vers le pseudo-

masochisme [1], en soulignant les côtés morbides et faibles de son organisme, en faisant preuve d'une humilité et d'une soumission sans bornes, afin de concentrer sur lui l'attention et la sollicitude des parents et d'autres personnes de son entourage, susceptibles de lui être utiles, afin de les rendre esclaves et de ses lubies et caprices. J'ai vu des enfants entretenir par tous les moyens possibles (toux forcée, etc.) certains états catarrhaux de voies respiratoires (« diathèse exsudation » de Czerny), jusqu'à provoquer de l'asthme bronchique et nasal (voir la théorie de l'asthme, telle qu'elle est exposée par Strümpell) ; et j'ai vu des fictions féminines, en rapport avec la grossesse et la castration et accompagnées d'une hypersensibilité anale, provoquer une manière de se comporter symboliquement homosexuelle. Dans un des cas dont j'ai eu à m'occuper, l'attitude féminine fictive avait atteint un degré tel que le malade en était arrivé peu à peu à s'identifier avec sa sœur, plus jeune que lui. Et comme la mère avait l'étrange habitude de se mettre en retard toujours et dans toutes les occasions de la vie courante, il crut devoir imiter son exemple, ce qui, ajouté au désir qu'il avait d'occuper dans l'ordre de naissance la place de sa sœur, eut pour effet qu'il adopta, à son tour, le « retard » pour règle et principe de conduite, règle et principe auxquels il se conformait dans toutes les occasions, de sorte qu'il ne s'est pas présenté une seule fois dans mon cabinet, pendant toute la durée du traitement, à l'heure que je lui avais fixée : phénomène qui a disparu, non à partir du moment où je l'ai amené à la conscience du malade, mais seulement après sa guérison définitive [2]. Dans ces attitudes féminines la protestation virile s'affirme par des moyens détournés, d'un caractère féminin, et est accompagnée de rêveries, d'irritabilité, d'entêtement, de mécontentement ; redoutant, d'autre part, les épreuves et les décisions, le malade fuit les relations sexuelles normales et a recours à des satisfactions sexuelles artificielles ou détournées, d'où fantasmes sadiques et masochistes, masturbation, pollutions. Les phénomènes d'infériorité primaires peuvent avoir disparu ou ne plus subsister qu'à l'état de restes. Quelquefois on constate une certaine atrophie ou des anomalies des organes génitaux, mais l'une et les autres ne se manifestent généralement que par la crainte qu'elles inspirent au malade de ne pas réussir à en imposer au partenaire sexuel. Il en résulte une situation affective, caractérisée par des accès de mesquine jalousie, de tyrannie et par des penchants sadiques par lesquels le malade cherche à prouver sa puissance, à s'imposer à l'amour du partenaire sexuel.

L'orgueil du malade est souvent tellement intense qu'il l'empêche de se rendre compte de sa jalousie. La situation psychique qui se présente est telle que, conformément à notre manière de voir, la protestation virile a pour effet, entre autres, de refouler également la jalousie dans laquelle elle voit une atteinte de plus au sentiment de personnalité. Ce refoulement n'a pas de suites bien graves, si ce n'est que la situation dans laquelle il place le malade manque de clarté. D'une façon générale, cependant, le malade agit comme s'il était jaloux, et cela souvent avec une évidence qui frappe tout le monde, mais n'échappe qu'au patient. Parfois, cependant, cette jalousie est masquée par la dépression, des céphalées, par la fuite dans la solitude, etc.

---

[1] D'après notre conception, toute inversion et toute perversion ont une signification symbolique. Au sujet du pseudo-masochisme, voir *Die psychische Behandlung der Trigeminusneuralgie,* dans *Praxis und Thearie, l. c.*

[2] C'est que le malade avait encore besoin de cette habitude pour retarder la guérison.

Je vais encore relater le rêve d'un patient que j'ai eu l'occasion de soigner pour un état de dépression et d'angoisse « sociale », et je le fais parce que l'interprétation partielle que le patient lui-même avait essayé de donner de ce rêve permet de conclure à l'existence d'une rivalité entre lui et son frère aîné.

J'ai rêvé avoir parié avec mon frère Joseph que j'arriverais avant lui à un endroit déterminé qui n'était pas précisé dans le rêve.

Je me vis tout à coup rouler sur la grande route, installé dans une petite automobile à trois roues que je m'appliquais à conduire, tant bien que mal, à l'aide d'une petite manivelle ayant la forme d'une clef que je ne pouvais tenir qu'entre le pouce et l'index, j'avançais avec beaucoup d'incertitude et me sentais mal à l'aise. Je m'engageais dans des chemins latéraux d'où je ne pouvais plus sortir. Les gens que je rencontrais me regardaient étonnés et riaient. Je me vis enfin obligé de charger l'auto sur mon dos pour revenir sur la grande route et recommencer mon voyage comme auparavant.

Tout d'un coup, je me vois avec mon véhicule à trois roues dans la chambre d'une auberge que je connaissais bien et qui est située sur une colline proche du pays que j'habitais. Je poussai mon auto dans un coin et ne m'en préoccupai plus. Mon frère était arrivé dans le même local avant moi ; il s'y trouvait en outre une famille que je connaissais, très endettée et se composant de M. et de Mme M... et de leurs trois filles. Mais voici que M. M.. s'approche de notre table, se met à nous parler et nous emmène finalement vers la table autour de laquelle se trouvait sa famille, ce qui ne nous fit aucunement plaisir.

L'idée d'un pari avait surgi au cours de mes conversations avec mon frère. Il me conseilla de ne pas me lier trop précipitamment à la jeune fille que je me proposais d'épouser et me dit,d'après sa propre expérience, quelles mauvaises conséquences pouvaient en résulter polir un homme voulant arriver. Je lui donnai raison et lui promis d'agir selon son conseil. Comme il accepta cette promesse, selon son habitude, avec beaucoup de scepticisme, je me sentis piqué au vif et lui proposai un pari. Jadis, alors que je ne savais pas encore ce qu'il cachait au fond de son âme, je le prenais pour modèle et m'efforçais de lui ressembler par le caractère, la manière de penser et d'agir. Je vois maintenant que, sous beaucoup de rapports, je dois m'appliquer à ne pas lui ressembler, à ne pas suivre son exemple.

En auto on peut arriver à un but plus vite qu'à pied. Cependant, cette auto représente manifestement la femme à laquelle je me suis enchaîné. Une auto à trois roues est moins parfaite qu'une auto à quatre roues : il lui manque quelque chose. Il en est de même de la femme, L'homme est plus parfait. D'où l'opposition: la petite manivelle. Tout jeune, j'avais déjà cherché quelque chose chez les petites filles, dont le cas me paraissait peu clair. Je me retirais souvent sous un pont et levais la tête avec curiosité, sans savoir exactement ce que je pourrais bien apercevoir à travers les fissures. A cette époque, je pouvais alors avoir cinq ans, je n'avais pas la moindre idée des choses

sexuelles (incertitude) et étais exempt de tout vice sexuel. Je me rappelle cependant que déjà alors j'étais attiré par quelque chose vers les petites filles. La petite manivelle de l'auto signifie que mon pouvoir sur la femme était insignifiant, ou même nul, et que je devais nécessairement subir l'ascendant de la jeune fille.

Avec mon auto (c'est-à-dire avec la femme) je me suis égaré dans des chemins latéraux sur lesquels je ne pouvais pas avancer et qui ne pouvaient pas me rapprocher du but auquel je tendais, c'est-à-dire de la supériorité.

J'ai chargé l'auto sur mon dos : autrement dit, plus que jamais la femme était devenue pour moi un fardeau.

L'auberge dans laquelle j'ai fini par me retrouver avec mon frère se dressait sur le sommet d'une colline : expression symbolique de mon désir de réussir un jour à faire quelque chose de grand dans la vie, comme je m'y étais attendu jadis de la part de mon frère.

La rencontre avec une fille fortement endettée se rapporte à l'idée souvent exagérée de ce qu'une femme pouvait coûter à un homme et de la situation obérée (endettement) qui pouvait en résulter.

Il est évident pour moi que des idées relatives à la masturbation jouent également un certain rôle dans ce rêve (chemins latéraux, endettement = culpabilité) ; il en est de même du faux rapport qui s'était établi dans mon esprit entre la masturbation et l'atrophie des organes génitaux. J'attribuais à cette dernière l'incertitude que j'éprouvais à l'égard de ma fiancée que je cherchais par tous les moyens possibles, sans toutefois m'en rendre compte, à écarter (à mettre dans un coin). Mon état de dépression avait le même but: me débarrasser de la femme et, une fois libre, affirmer ma supériorité dans la vie.

Dans notre *physiognomique de l'âme* (car c'est ainsi que nous concevons la caractérologie), nous avons déjà plus d'une fois attiré l'attention sur ces traits accusés, accentués, qui, en tant que preuve irrécusable de la virilité, ont pour but de servir de soutien au sentiment de personnalité, de relever ce sentiment, comme si le sujet avait à craindre un déclassement, une révélation de son rôle féminin. C'est ainsi que la pudeur exagérée de certains hommes névrosés qui préfèrent souffrir plutôt que d'entrer dans une vespasienne, qui rougissent, éprouvent un sentiment d'angoisse et sont pris de palpitations toutes les fois qu'ils se trouvent en présence d'une femme, qui sont incapables, malgré le besoin d'uriner qu'ils éprouvent, d'émettre une goutte d'urine en présence d'une autre personne, c'est ainsi, disons-nous, que cette pudeur exagérée nous révèle à son tour un amour-propre masculin exagéré que le sujet oppose à son sentiment d'infériorité primitif. C'est la protestation virile de ces patients vivant dans un état de profonde incertitude qui les pousse à adopter une situation pareille dont les limites empiètent sur celles de la timidité et de la maladresse ; dans certains cas, d'autres traits viennent s'ajouter à ceux que nous venons de décrire, ou alterner avec eux. Beaucoup de personnes nerveuses des deux sexes ne peuvent jamais se décider, en présence d'autres

personnes et malgré un besoin souvent urgent, à prendre le chemin des W.C. La pudeur plus grande que les femmes, surtout les femmes nerveuses, manifestent dans toutes les occasions de la vie, provient de leur crainte, dont les origines remontent à la première enfance, d'attirer l'attention des autres sur leur sexe. J'ai pu souvent me rendre compte que cette crainte, plus ou moins inconsciente, exerce une action inhibitrice sur l'activité d'un grand nombre de femmes et de jeunes filles, et même sur leur développement mental. Tel est d'ailleurs également le cas des patients du sexe masculin qui se croient insuffisamment virils et qui renoncent à nouer des relations sociales, amoureuses et même professionnelles, dès qu'ils se trouvent dans une situation qu'ils estiment ou qui, d'après eux, est estimée par d'autres comme étant une situation « féminine », subordonnée.

Il est possible que des pulsions sexuelles, franches ou refoulées, constituent la *source apparente* (dans certains cas) de la pulsion agressive que nous venons de caractériser : cela n'infirme en rien les résultats que nous avons formulés. C'est que ces penchants sexuels ont également un caractère téléologique, leur but consistant à tenir en haleine, en l'exagérant, la crainte qu'inspire au sujet le partenaire sexuel et à lui assurer la retraite qui fait partie du programme de sa vie : le sujet utilise donc ces Penchants à titre de moyens de précaution. Mais cette attitude, pleine de précaution, qui caractérise le nerveux, remonte à son enfance, et sa pudeur n'est qu'une forme exagérée du sentiment de pruderie qu'inculquent à chacun de nous les exigences de notre vie civilisée. Cette pudeur exagérée, on la retrouve dans les antécédents de toutes les malades, même de celles aux allures de garçon, et l'on voit couramment les enfants nerveux éviter anxieusement d'étaler leur nudité et renvoyer tout le monde, voire fermer à clef la porte de la pièce dans laquelle ils veulent ou doivent se déshabiller. On observe la même attitude chez les garçons qui ont grandi au milieu de petites filles. La protestation virile de ces dernières s'exprime par l'humiliation qu'elles infligent involontairement au garçon, jusqu'à ce que celui-ci en arrive à cacher sa virilité. Cette lâcheté exerce une influence aggravante sur le développement de la névrose, Elle équivaut aux idées et désirs de castration qu'on observe plus tard chez les névrosés, au désir d'être femme, dès que la crainte de la femme devient actuelle et toutes les fois qu'il s'agit de se soustraire à une décision. Et, pourtant, cette lâcheté elle-même est née sous la pression d'une fiction virile exagérée, fait dont témoignent certains traits de caractère, d'un ordre différent, qui subsistent à l'état de traces plus ou moins nettes : soif de domination, ambition dévorante, désir de tout avoir, d'être partout et toujours le premier, accès de colère et de rage, tendance à la dépréciation et circonspection exagérée.

Si donc la pudeur nerveuse peut être assimilée à un moyen dont le malade se sert (inconsciemment) pour essayer de jouer un rôle masculin, on peut en dire autant, et à plus forte raison encore, du trait de caractère opposé, à savoir de *l'impudeur* nerveuse. En réalité, celle-ci ne constitue qu'un renforcement, un prolongement de celle-là, qu'un moyen de rappeler avec insistance à l'entourage qu'on est un homme. L'idée directrice dont découle l'habitude de *l'exhibitionnisme* et l'attitude blessante, dépourvue de tact, que le sujet observe à l'égard de son entourage révèlent dans tous leurs détails la forte aspiration virile. Tel est le cas des garçons et des hommes mûrs dont l'exhibitionnisme sexuel s'exprime généralement par certaines négligences dans la toilette. Dans tous les cas de ce genre, on se trouve en présence de la croyance en la toute-

Puissance du phallus qui, comme dans les religions antiques, exprime la conscience que l'homme a de sa puissance virile et de la sauvegarde qu'elle lui assure. A créer cette attitude, contribuent également des traits narcissiques, d'où cette allure de vainqueurs, accompagnée de coquetterie, d'une inaptitude à admettre, de la part des autres, la possibilité d'un refus, qui frappe plus particulièrement l'observateur dans les cas de ce genre. Chez les jeunes filles impudiques ce trait apparaît avec plus de netteté encore. Leur manière de parier, de se vêtir, de se tenir, leur mesquinerie, leur amour de l'obscène et leur faible pour la coprologie, tout atteste l'insuffisance de leur adaptation au rôle féminin, le peu de satisfaction que ce rôle leur procure. Les deux sexes opèrent alors de telle sorte que chacun exige de l'autre une reconnaissance pleine et complète ou une tolérance exagérée. L'analyse des rêves et des symptômes de ces jeunes filles névrotiques révèle toujours l'attente infantile d'une transformation sexuelle servant de substitution à la volonté de puissance, au désir d'être « en haut ». Lorsque deux personnes de cette catégorie se trouvent réunies, ce qui arrive très fréquemment, on observe que l'aspiration masculine exaltée de l'une agit à la manière d'un miracle et d'un talisman sur l'autre, parce que celle-ci est également animée d'une foi miraculeuse en la virilité et en sa force magique. C'est ainsi qu'elles voient dans tout événement de leur vie qui, à d'autres, apparaît comme purement accidentel, le produit de la force inhérente à leur sentiment de personnalité. - Chez beaucoup de jeunes filles, l'attitude impudique se présente comme une anticipation de ce qu'elles attendent de la réalisation de leur fiction : la jeune fille se comporte comme si elle était un garçon, un homme, ne craint pas de se montrer nue et de réaliser dans ses symptômes nerveux, dans ses rêves et dans ses fantasmes sa transfiguration masculine. On constate souvent, chez ces malades, des tentatives de communiquer la force magique du phallus à d'autres parties du corps, telles que mains, pieds, seins ; il s'agit d'un changement de force de la fiction, changement à la faveur duquel ces parties du corps se trouvent à leur tour masculinisées et, érigées en fétiches, acquièrent une faveur Particulière ou jouissent d'un culte narcissique, comme c'est aussi fréquemment le cas des organes génitaux et du corps tout entier. Ce fétichisme, qui s'étend presque toujours aux habits, explique en grande partie la force magique exercée par la mode, ce qui nous autorise à supposer qu'à l'égal du fétichisme, cette dernière peut être considérée comme servant de substitut à la virilité présumée perdue et qu'il s'agit de retrouver, avec tous les moyens d'action qu'elle comporte.

De même que l'impudeur, l'infidélité névrotique d'un grand nombre de patientes se rattache à leur aspiration exagérée vers la virilité. Elle constitue une des voies que les malades suivent pour arriver à leur but ; comme beaucoup d'autres traits de caractère névrotiques, elle est purement mentale, c'est-à-dire n'existe qu'à l'état d'idée abstraite, de conception philosophique, mais atteint souvent la limite au-delà de laquelle commence le rôle féminin réel. Beaucoup plus nombreuses sont les malades qui, dans la crainte que leur inspire l'homme, s'abritent derrière la fidélité, moyen de protection, plutôt que vertu. Les fantasmes en rapport avec l'infidélité atteignent une intensité hallucinatoire dans la vie éveillée ou hantent les rêves de femmes subissant une oppression, réelle ou imaginaire, de l'homme ; ce sont des idées de vengeance ou se rapportant à des situations dans lesquelles la femme voit les rôles intervertis: le mari, de maître, étant devenu esclave, et elle-même, de victime, étant transformée en maîtresse absolue et impitoyablement cruelle. Les

fantasmes liés à la prostitution [1] qu'on observe souvent dans les cas de ce genre attestent que les malades se font une idée exagérée de la force de leur penchant sexuel et cherchent à s'inspirer à elles-mêmes une crainte également exagérée devant les conséquences possibles qui s'abattraient sur elles, si elles se laissaient aller à ce penchant. Toutes les fois qu'on se trouve en présence de patientes qui parlent facilement de leur sexualité, on est autorisé à conclure qu'elles s'en exagèrent l'intensité et que leur épouvantail est loin d'être aussi terrible qu'elles le dépeignent. En réalité, elles sont meilleures et plus pures qu'elles ne le pensent et ne le disent. Les jeunes filles avouent souvent la profonde conviction qu'elles ont de leur infidélité: c'est même, chez la plupart, la première chose qu'elles avouent. La seule conclusion à tirer de cet aveu, c'est que les jeunes filles en question fuient l'homme en général, veulent se soustraire à l'amour et, surtout, au mariage, car : « Où ne me conduirait pas la passion une fois déchaînée ? » Et, même, l'infidélité réelle dont se rendent coupables certains névrosés, hommes et femmes, se rattache à la crainte que leur inspire la supériorité de leur partenaire *actuel*, tandis qu'ils ou elles pourraient rester invariablement fidèles à un autre partenaire dont la supériorité les écraserait moins. Les symptômes que présentent tous ces malades : crainte de la solitude, agoraphobie, attitude anti-sociale, fixation de défauts infantiles, la maladie elle-même, la tendance à déprécier tout le monde - tous ces symptômes, disons-nous, ne peuvent être bien compris et correctement interprétés que pour autant qu'on les considère comme des moyens subordonnés à la fin fictive représentée par la virilité. L'amour dédaigné est souvent éprouvé comme une diminution de la personnalité, diminution qui provoque une protestation virile sous forme de haine, d'indifférence, d'infidélité. *J'estime que l'infidélité conjugale est toujours et dans tous les cas un simple acte de vengeance.*

J'ajouterai encore quelques observations que j'ai pu faire sur des névrosés *jaloux*. Le sujet est toujours à la recherche de preuves susceptibles de le convaincre de l'influence qu'il exerce sur son partenaire et il utilise à cet effet toutes les situations plus ou moins opportunes. La continuité inlassable avec laquelle le nerveux soumet son partenaire à l'épreuve témoigne nettement du peu de confiance qu'il a en lui-même, du peu de valeur qu'il s'attribue, de son incertitude ; il est facile de se rendre compte que s'il fait preuve de jalousie, c'est uniquement pour ne pas se faire oublier, pour attirer sur lui l'attention et pour procurer une satisfaction à son sentiment de personnalité. On verra à chaque propos renaître l'ancien sentiment de diminution et d'humiliation et les désirs infantiles de tout avoir, de prouver coûte que coûte sa supériorité sur le partenaire. Tout est prétexte à une scène de jalousie : un regard, une conversation tenue dans une société, un remerciement pour un service, témoignages de sympathie à l'égard d'un tableau, d'un auteur, d'un parent, voire une attitude bienveillante à l'égard d'une domestique. Dans les cas les plus graves on a l'impression très nette que le jaloux est incapable de vivre dans le calme, car il est convaincu que ses défauts sont tels qu'un bonheur lui est à tout jamais refusé. C'est alors que se développe la névrose qui, par ses accès, a pour but d'accabler le partenaire de soucis, d'exciter sa pitié ou bien de le punir et de le plier à la volonté du malade. Sous ce rapport, les céphalées, les crises de larmes, les paralysies, les crises d'angoisse et de dépression, la taciturnité

[1] *Voir Psychologie der Prostitution, dans Praxis und Theorie,* l. c.

subite, etc., ont la même signification que l'alcoolisme, la masturbation, la perversion ou la débauche. Les malades deviennent méfiants à l'excès et sont accablés de doutes de toute sorte, surtout en ce qui concerne la légitimité des enfants. Explosions de colère, injures, soupçons portant en bloc sur tout le sexe opposé sont des manifestations extrêmement fréquentes et font voir dans la jalousie une véritable préparation à l'humiliation des autres. L'orgueil empêche souvent le sujet d'avouer sa jalousie, Il ne s'en comporte pas moins comme un jaloux furieux. Ce sentiment atteint souvent un degré inouï, du fait que la partie adverse, sans le vouloir, oppose à l'impuissance du jaloux un calme imperturbable, affirmant ainsi sa supériorité, au lieu d'adopter le ton et de trouver les gestes susceptibles d'enfermer cette passion dans certaines limites.

Par *névroses de conflit* j'entends les états morbides assez fréquents qui, analogues à la névrose d'angoisse, sont caractérisés par le fait que les sujets vivent constamment sur un pied de guerre avec leur entourage. Pour maintenir et justifier cet état de guerre, ils inventent toutes sortes de raisons, formulent sans cesse contre les autres des accusations vagues, véritables lieux communs du code moral, flairent partout des complots et des projets secrets, ce qui fait ressembler ces malades à de véritables paranoïaques. A force de rechercher des conflits et de vouloir toujours avoir raison, ils méprisent souvent les lois de la logique et se rapprochent des hébéphréniques par leur radotage et leur absurde conduite. Leur sort est vraiment pitoyable. Et lorsqu'on recherche la cause de leur état, on constate toujours qu'il s'agit d'une sorte de lâcheté qui les fait reculer devant les problèmes de la vie réelle. S'ils se complaisent dans les conflits, c'est parce que ceux-ci absorbent toute leur attention et les détournent ainsi de leurs tâches réelles. Lorsque le traitement psychothérapique intervient trop tard, le malade devient incurable et tombe dans la démence précoce, l'hébéphrénie, ou la paranoïa. Et les psychiatres prennent prétexte de cette « incurabilité », pour justifier leur opinion sur le diagnostic et ils y trouvent un argument de plus en faveur de leur nihilisme thérapeutique.

Applications pratiques

8

La crainte du partenaire sexuel. - L'idéal dans la névrose. - Insomnie et somnolence irrésistible. - Comparaison entre l'homme et la femme dans la névrose. - Formes que revêt la crainte inspirée par la femme.

Retour à la table des matières

Pendant que le nerveux lutte pour la réalisation de son idéal de virilité, il arrive toujours (et c'est un fait sur lequel nous avons déjà attiré l'attention) que la crainte de prendre une décision se manifeste sous la forme d'une crainte éprouvée devant le sexe opposé, que le sujet considère comme la pierre de touche de sa propre force. Dans la famille, dans les jeux, dans l'accumulation d'expériences de toutes sortes, dans le travail de l'imagination, dans les rêveries, dans les événements de la vie réelle, etc., petites filles et petits garçons trouvent une préparation telle en vue de la lutte pour la supériorité que lorsque arrive l'époque de la puberté, ils se trouvent en état d'affronter l'amour et le mariage avec des armes appropriées et que la faculté de choix et les possibilités d'orientation de leur vie érotique se trouvent enfermées dans des limites étroites. Qu'on pense, dans ces conditions, au nombre et à la nature des exigences auxquelles doit satisfaire l'objet d'amour du nerveux! Nous avons affaire à des sujets dévorés par la soif de domination, sensibles à l'excès, ayant un amour-propre morbide, difficiles à satisfaire, méfiants, circonspects,

jaloux, ne pensant qu'à déprécier les autres, épiant les moindres erreurs et défaillances de ceux qui les entourent, cherchant à affirmer ou à fuir leur propre supériorité par les voies détournées d'une soumission apparente. L'élément névrotique qui intervient exige de l'amour une condition difficilement réalisable, ou même tout à fait irréalisable, ou demande au partenaire (selon Platon et beaucoup de psychologues modernes de la vie sexuelle) de « combler la lacune », c'est-à-dire de réaliser ou de représenter l'idée de personnalité que le sujet s'était forgée à titre de compensation. L'enfant normal attend, lui aussi, de l'avenir, et surtout de son choix amoureux, la réalisation de ses idéaux. Mais il est capable, à un moment donné, après avoir été stimulé par son idée, envisagée comme un moyen, de se détourner d'elle pour se mettre en face de la réalité et compter avec elle. Il en est tout autrement du névrosé. Il est incapable de modifier sa perspective névrotique par ses propres moyens, de renoncer à ses principes devenus rigides, de refuser obéissance à ses traits de caractère. Enchaîné à son idée, il fait intervenir ses préjugés et ses parti pris dans ses relations amoureuses et agit comme s'il attendait le triomphe de sa protestation virile, non de la vie réelle, de la camaraderie, des relations sociales, mais d'un réseau de moyens de protection et de défense, érigé autour de son idée. Mais la déception ne tarde pas à survenir, cette déception que le nerveux lui-même encourage et favorise, à laquelle il se complaît, parce qu'il y trouve un subterfuge, une compensation au découragement que lui inspire la distance qui le sépare de son but final fictif. Cette déception lui fournit la base à partir de laquelle il peut poursuivre sa lutte contre le partenaire, en se tenant constamment en éveil, en épiant la moindre occasion susceptible d'aggraver son humiliation. Autrement dit, la déception dont nous parlons produit des effets qui se confondent totalement avec les buts immédiats vers lesquels tendaient les anciens dispositifs névrotiques.

A mesure que notre névrosé grandit, la crainte devant le partenaire sexuel croît, elle aussi, sans toutefois qu'il en ait conscience ; on dirait que le sujet redoute qu'une fois arrivé à la maturité, il n'assiste à la disparition de sa fiction virile, ce qui entraînerait nécessairement la destruction de son sentiment de personnalité, seul point d'orientation dans l'incertitude et le chaos de sa vie. Pour se prouver son inaptitude à lui-même et pour la prouver aux autres, il s'entoure d'un mur fait de l'égoïsme le plus bas et le plus grossier. Il donne des allures névrotiques à ses doutes, à son incertitude, à sa maladresse, s'accroche à ses vieux défauts remontant à son enfance, se donne de nouveaux défauts et tout cela uniquement pour s'ôter toute possibilité d'action efficace. Et il cherche à se décourager par des démonstrations de faiblesse, de soumission, de penchants masochistes. La puissance de la pulsion sexuelle devient pour lui une idée dont il s'exagère la valeur au-delà de toute limite (Wernicke), parce qu'il en éprouve les effets avec une intensité extraordinaire, et il voit dans son propre besoin sexuel la preuve de la supériorité du sexe opposé. Le nerveux est inapte à l'amour, non parce qu'il a refoulé sa sexualité, mais parce qu'il la met au service de la fiction, de son désir de puissance, c'est-à-dire parce qu'il en fait un besoin antisocial. Les Don Juan, les Messaline sont, malgré leur sexualité, des caricatures sexuelles, des pantins névrosés. Les pervers et les invertis ont réussi à échapper à l'écueil qui les menaçait et ne s'efforcent plus qu'à faire de la nécessité une vertu. Et nous avons pu montrer que là où l'idée de l'inceste semble opposer un obstacle à la vie amoureuse, elle offre un refuge sûr au nerveux, qui recule devant une décision à prendre

en se créant un attachement asexué, mais avec toutes les apparences de la sexualité, pour le père ou pour la mère.

Lorsque l'homme prédisposé à la névrose a pu trouver de bonne heure une vocation, en s'adonnant par exemple à l'activité artistique, il échappe sans aucune difficulté aux rencontres avec des partenaires, et plus particulièrement avec des partenaires féminins. Même alors la perspective d'une humiliation, d'une défaite, peut faire surgir en plein travail la peur de donner la mort, des incertitudes pleines de frayeur concernant l'avenir, la vie, l'inaptitude à prendre des décisions. Mais le plus souvent le nerveux trouve dans le travail satisfaisant un moyen de rassurer son sentiment du moi, ou bien son talent lui fournit l'occasion, à la faveur d'un changement de forme de sa fiction, de chercher et de trouver dans son art un moyen d'affirmer sa virilité. En examinant les mobiles et le contenu de ses oeuvres il sera facile de découvrir les raisons qui l'ont engagé à chercher un refuge dans l'art, ces raisons n'étant, en effet, que la puissance de la femme et la crainte qu'elle lui inspire.

C'est là qu'il faut chercher la source de l'action vraiment prodigieusement magique qu'exercent sur nous tant de mythes, tant de créations de l'art et de la philosophie. C'est la femme (« cherchez la femme ») qui est la cause de tous nos maux et de toutes nos misères. Nous trouvons une expression étrange de cette idée chez Baudelaire :« Je ne puis me représenter une beauté, sans penser en même temps au malheur qui s'y attache. » Et nous avons une expression mystique et sublime de la même idée dans le mythe d'Ève dont les traces se retrouvent dans la poésie de tous les peuples et de tous les temps. C'est sur cette idée que reposent *l'Iliade*, les contes des Mille et une Nuits et, à y regarder de près, toute oeuvre artistique, grande ou petite, car ce que le poète ou l'artiste recherche avant tout, c'est un point ferme au milieu de l'incertitude de la vie, une arme de défense dans la lutte qu'il soutient contre l'amour, contre la puissance de la femme qui l'attire et l'effraie à la fois. Sphynx, vampire, démon, monstre homicide, dispensatrice de faveurs, telles sont les images sous lesquelles la femme apparaît aux yeux de l'homme dont l'instinct sexuel est aiguillonné, fouetté par la protestation virile ; images ayant leur contre-partie dans la caricature de la femme, dans des débordements obscènes et méchants, dans des anecdotes et de mauvaises plaisanteries, dans des comparaisons humiliantes. De même, la suffisance philistine de l'homme nerveux et son désir de supériorité lui inspirent des sentences sans appel et le poussent à donner libre cours à sa tendance à la dépréciation, en refusant à la femme non seulement l'égalité de droits, mais même jusqu'au droit à l'existence.

Certains nerveux croient pouvoir se soustraire plus efficacement à la femme en s'engageant dans des directions ou en adoptant des suites d'idées qui les font dévier du présent et de la vie réelle. C'est ainsi que Schopenhauer, dont le tempérament s'était formé sous l'influence des rapports hostiles qui avaient existé entre lui et sa mère, en était venu à la négation de la vie elle-même, de tout présent, de tous les temps. Tous les malades ne font pas preuve du même esprit de suite et de la même méthode, mais tous cherchent à réaliser leur fiction en tissant autour de l'avenir un réseau fait de fantaisies et de rêves. Tout nerveux veut explorer et éclairer l'avenir, afin de pouvoir prendre à temps ses mesures de précautions. Et escomptant les dangers les plus graves, il tire de ses traits de caractère et de ses dispositions le maximum de ce qu'ils peuvent donner, il cherche à augmenter leur rendement au plus haut degré,

uniquement en vue de la réalisation de cette sécurité dont il éprouve un si pressant besoin.

Et voici que croyant avoir trouvé le chemin qui doit le conduire à son but final, il fait agir à la place de l'amour-propre, du désir de victoire et de triomphe, de prétentions à l'estime, à la considération, au respect, à l'admiration et à la puissance, ou concurremment avec toutes ces aspirations, les symptômes et accès névrotiques. Ce que l'homme normal acquiert à la suite de ses réflexions et méditations sur la réalité, le névrotique croit le posséder en vertu d'un don prophétique. En vertu de son aperception antithétique des choses, le nerveux conçoit la défaite comme une mort, une infériorité, comme inhérente au sort féminin, et assimile la victoire à l'immortalité, à la supériorité, au triomphe viril, tandis que les mille autres possibilités de la vie se résolvent pour lui en vaines abstractions. En même temps, et pour les mêmes raisons, ces sujets s'engagent dans une voie qui les conduit à l'anticipation de futures frayeurs et de futurs triomphes, ainsi qu'au renforcement hallucinatoire de leurs moyens et dispositifs de protection. C'est dans les psychoses que ce dernier phénomène apparaît avec une netteté particulière, la mélancolie et la manie étant caractérisées par les anticipations des termes de l'opposition « haut-bas », dans toute leur pureté, tandis que dans la démence précoce, la paranoïa, la cyclothymie, les malades font complètement abstraction des faits de la vie réelle et leur tournent pour ainsi dire le dos.

Tout, dans le caractère de ses sujets, est subordonné au but final, n'existe qu'en fonction de ce but. Le renforcement de l'avarice et de l'esprit d'économie a pour but de préserver de la gêne qui humilie, le pédantisme est un moyen de préservation contre les difficultés, les scrupules moraux sont un moyen de défense contre la honte et, d'autre part, tous ces traits de caractère et beaucoup d'autres encore, en même temps qu'ils défendent le sujet contre les emportements amoureux, contre le mariage et la soumission au partenaire, lui ouvrent des possibilités d'attaque, lui fournissent des occasions d'exercer sa tendance à la dépréciation. - Mais il y a plus : l'incertitude de nos conditions sociales, des considérations morales et les difficultés qui s'opposent à l'éducation des enfants fournissent des arguments tout prêts au nerveux qui cherche à se soustraire au mariage, à enfermer sa vie dans des limites aussi étroites que possible. Ajoutez encore à ces arguments ceux qui sont tirés du problème de l'hérédité, encore si obscur, si peu élucidé, et vous verrez que le névrosé n'a pas à se donner beaucoup de mai pour justifier son désir, sa décision, de rester seul, de ne pas fonder une famille. Beaucoup de malades se réfugient dans la religion, sacrifient leur vie présente, exaltent leurs sentiments moraux et ascétiques, afin de jouir du bonheur et du triomphe de l'au-delà, mais aussi afin de commencer à communier avec Dieu dès cette vie terrestre. C'est ainsi que le malade compose son rôle « asexué » et qu'il trouve dans la situation générale, dans la perspective sous laquelle il envisage la vie et dans les expériences qu'il en retire, des moyens pour réaliser son idéal de personnalité. - D'autres malades trouvent un argument en faveur de leur tendance à l'isolement dans le sentiment d'insatisfaction, voire de déception, qu'ils éprouvent dans leur vie amoureuse, sentiment souvent artificiellement évoqué et volontairement entretenu, et cet argument leur sert uniquement à justifier leur désir de renoncer à tout ce qui pourrait les entraîner à dépasser leur personnalité, à la subordonner en quoi que ce soit à la personnalité d'un

autre, à faire dépendre, même dans une mesure aussi restreinte que possible, leur bien-être, leur plaisir du concours d'une autre personne.

Lorsque le patient met en oeuvre ses moyens d'action, en les dirigeant contre le psychothérapeute, il ne fait encore qu'obéir à sa crainte de la concurrence, en la manifestant toutefois sous un autre aspect. La patiente nerveuse, en résistant au médecin, combat en lui en même temps, et à sa manière, l'homme et cherche à se soustraire à son influence, qu'elle se représente sous son aspect le plus terrible, notamment sous son aspect sexuel. Le nerveux mâle cherche à saper sournoisement la supériorité du psychothérapeute, qu'il conçoit également comme une supériorité virile et sous son aspect sexuel. Et l'un et l'autre, nerveux et nerveuse, se défendent contre le traitement, comme ils se sont toujours défendus, lorsqu'ils se croyaient sur le point de succomber à une influence étrangère, lorsqu'ils se trouvaient en face des réalités de la vie ou en présence d'une décision à prendre.

D'autres malades, pour fuir le partenaire, se réfugient dans le passé. Leur intérêt pour l'antiquité, pour l'héraldique, pour les langues mortes, etc., s'en trouve accru et les rend capables de contributions assez importantes. Mais il y a, d'autre part, des malades de cette catégorie dont toute l'attention se trouve concentrée sur des notices nécrologiques, qui s'intéressent aux convois funèbres, aux cimetières.

J'ai dit plus haut que la crainte de la femme était un des mobiles qui exerçaient l'influence la plus profonde sur la création artistique. Je citerai à ce propos un passage de l'autobiographie de Grillparzer qui projette beaucoup de lumière sur les situations psychiques dont nous nous occupons ici.

« Comme tout homme normalement constitué, je me sentais fortement attiré par le beau sexe, mais je n'étais pas assez présomptueux pour me croire capable de laisser une profonde impression après les premières rencontres. Mais le devais-je au caractère vague de mes représentations de poète ou à ce qu'il y avait de réfractaire dans ma nature qui, lorsqu'elle ne repousse pas, attire par esprit de contradiction? Toujours est-il que je me trouvais profondément engagé, alors que je me croyais encore aux premières approches. Ceci faisait à la fois mon bonheur et mon malheur dans mon voisinage immédiat, mais plus encore mon malheur, car je tendais naturellement à demeurer dans cet état serein qui était seul de nature à me faciliter la communion intime avec l'art, qui était ma seule déesse. »

C'est ainsi que l'artiste et le névrosé, étant donné l'incertitude dans laquelle ils vivent quant à la possibilité de leur triomphe, voient une menace, un danger dans l'attraction qu'exerce sur eux la femme, en souffrent d'avance comme d'une contrainte et conçoivent leur propre sentiment amoureux comme un signe de soumission et de subordination. Sans doute, et c'est là un fait que je n'entends pas nier, les relations amoureuses se trouvent réduites dans les cas de ce genre à leur plus simple expression et reposent sur une base réelle plus qu'insuffisante. Pour celui qui l'examine objectivement, l'amour représente une adaptation ou, si l'on préfère, une soumission réciproque. Mais celui qui le conçoit comme une soumission unilatérale qui en souffre d'avance et renonce à l'abandon plein de charme exquis et de plaisirs, témoigne d'un désir de s'affirmer, de se faire valoir, qu'aucun argument n'est capable

d'ébranler et dans lequel nous voyons une sur-compensation névrotique d'un sentiment d'infériorité névrotique. Le but final que poursuit le sujet l'empêche de recourir à des moyens différents ou ne lui laisse que la possibilité d'une exagération masochiste démesurée et illimitée qu'il ne tarde pas à transformer en un moyen de préservation de plus. L'absence du sentiment altruiste rend impossibles l'abandon, ainsi que l'amitié et la camaraderie, qui sont les seuls soutiens fermes dans le mariage et dans l'amour.

Lorsque le sujet voit dans sa propre tension sexuelle l'effet de l'influence exagérément puissante du partenaire, son désir de se faire valoir affecte parfois d'autres formes : il cherche alors à se soustraire à cet empire de la femme, en se livrant à la débauche, en cherchant la satiété dans des plaisirs orgiaques. D'autres sont obsédés par des idées de castration, s'imposent des privations ascétiques, des pénitences, des flagellations, etc., et tout cela en vertu de leur impitoyable tendance à la sécurité qui les pousse à fuir les tentations du démon que représente à leurs yeux l'amour. C'est encore de la même manière que s'expliquent certaines graves perversions récidivantes, et plus particulièrement certaines manifestations masochistes par lesquelles le malade cherche à se persuader dans le détail de la force néfaste du partenaire, pour l'opposer ensuite, dans son ensemble, tel un épouvantail, à sa propre faiblesse. Le malade procède de la sorte à une véritable rectification de la frontière qui l'écarte de la ligne de conduite normale qu'il redoute le plus au monde. Mais plus le malade se persuade de sa faiblesse, plus aussi les yeux fixés sur son but final, il exalte sa protestation virile. « Il doit faire nuit, là où brillent les étoiles de Friedland. » Il se livre alors à une série de tentatives, toujours le long de la ligne névrotique, qui le conduisent à des manifestations sadiques, à une sorte de fanatisme de la propreté, expression de sa rage, affective ou réelle, contre les différences sexuelles ou contre le partenaire. Ou bien le patient, dans sa lutte contre le jugement des autres et contre la loi, se contente, en invoquant une logique extraordinaire, de provoquer ne serait-ce qu'une apparence de justification de *ses* détours névrotiques et de faire ainsi ressortir une fois *de plus* sa supériorité. On peut en dire autant de l'argumentation des homosexuels, dont les tendances anormales découlent également et en vertu du même mécanisme de la crainte que leur inspire le sexe opposé [1].

Le prestige à défendre, la protestation virile sont toujours ostensiblement mis au premier rang, jusqu'au moment où l'analyse explicative réussit à découvrir, parmi les souvenirs du malade, le groupe d'idées morbides dans lequel il puise la conviction que c'est sa moindre valeur qui doit l'empêcher de s'imposer aux femmes. Dans les souvenirs des malades du sexe féminin, c'est le sentiment d'infériorité, l'appréhension devant le rôle féminin qui remplissent le même office. A ces idées découvertes par l'analyse et remontant aux premières années de l'enfance, se rattachent étroitement des idées de grandeur, souvent sous le masque du narcissisme, du sadisme ou de l'exhibitionnisme. On peut, sans risque d'erreur, les interpréter comme des essais de compensation du sentiment d'infériorité provoqué par la fiction directrice, comme des formations névrotiques secondaires par lesquelles le malade semble proclamer : « Je veux être un homme complet ! » Chez les jeunes filles, cette idée s'exprime souvent par le désir d'être au-dessus de toutes les femmes, un être supérieur.

---

[1] Adler, *Das Problem der Homosexualität,* l.c.

La situation et les enchaînements d'idées dont je viens de parler se laissent fort bien illustrer par le cas suivant concernant une de mes patientes. C'était une jeune fille de dix-neuf ans, en traitement pour des états de dépression, idées de suicide, insomnies et inaptitude au travail. Pour se donner une occupation, elle se fit dessinatrice. Ses symptômes somatiques se bornaient à de légers signes de tuberculose et à un certain degré de myopie. Ses parents me racontèrent qu'elle avait été une enfant désobéissante, aimant l'indépendance et ne songeant qu'à s'évader de la maison. Sa mère et son unique frère, plus âgé qu'elle, sont morts de tuberculose.

Les débuts du traitement furent fort difficiles, car la malade se tenait devant moi impassible et sans répondre à aucune de mes questions. De temps à autre seulement, elle esquissait un geste de dénégation ou émettait un « non » imperceptible.

Avec beaucoup de précautions, je cherche à lui montrer l'identité qui existe entre sa tendance à déprécier le monde entier et son état d'indifférence et que son silence obstiné, son négativisme, ses « non » découlent de la même tendance, mais dirigée plus particulièrement contre moi. Je tâche ensuite de lui faire comprendre que sa conduite témoigne du mécontentement, de l'insatisfaction que lui inspire son rôle de jeune fille, contre lequel elle cherche de la sorte à se protéger, à se défendre. A tout cela elle me répond invariablement : « non », ce qui ne m'étonne pas et que je considère comme dirigé contre l'homme. Le début de sa dépression remonte à une époque où elle faisait un séjour dans une station thermale. Je déclare alors qu'il a dû lui arriver à cette époque quelque chose qui a provoqué cette attitude négative, c'est-à-dire quelque chose qui lui a ouvert les yeux sur son rôle de jeune fille. Devant cette affirmation nette, elle se décide à m'avouer qu'elle avait fait, un peu plus d'un an auparavant, un séjour dans une autre station thermale où elle avait fait la connaissance d'un jeune homme qui lui avait plu et que leurs relations avaient abouti à des tendresses et à des baisers. Un soir, le jeune homme s'était jeté sur elle comme un fou, voulant se livrer à des attouchements obscènes. Elle le quitta précipitamment et partit aussitôt. J'attire son attention sur le fait qu'elle s'était sauvée au moment où le jeune homme, par sa conduite, l'avait mise en présence de son rôle essentiellement féminin, et je lui demande incidemment si une semblable aventure ne lui était pas arrivée l'été précédent. Elle m'avoue qu'elle avait fait en effet la connaissance, pendant son dernier séjour, d'un monsieur qui s'était conduit envers elle comme le jeune homme dont il vient d'être question, et que cette fois encore elle avait réagi par le départ précipité.

Le fait que ces deux événements, en tous points identiques, s'étaient produits à une année de distance, nous autorise à penser que la malade a dû certainement y contribuer et s'arranger de façon à pouvoir rompre au moment voulu. Et nous sommes confirmés dans cette supposition par la malade elle-même qui nous déclare que les baisers échangés ne lui avaient pas causé la moindre excitation. Je lui montre qu'elle s'était laissé faire jusqu'au moment où les deux hommes avaient mis les points sur les *i*, en ne voulant voir en elle que la femme, et que la facilité avec laquelle elle avait noué les relations dans les deux cas s'expliquait par son masculin désir de conquête, en rapport avec son but masculin.

À cette phase du traitement, son insomnie disparaît. Elle m'annonce cette amélioration, pourtant remarquable, en ajoutant la remarque décourageante qu'elle dormirait maintenant nuit et jour. Ceux qui connaissent, comme moi, l'agressivité irritée dont les patients font preuve au cours du traitement psychothérapique et qui est dirigée contre le médecin en tant qu'homme et à cause de sa supériorité, et qui savent saisir le sens caché des expressions dont se servent les névrosés, n'auront aucune difficulté à interpréter correctement la remarque de ma malade. Cette remarque atteste avec toute la netteté désirable que, tout en reconnaissant le succès du traitement, la malade n'en a pas moins tenu à en atténuer la portée et à rabaisser ma propre valeur. Tout en ayant l'air de me couvrir de fleurs, elle n'en ajoute pas moins que je n'ai fait que substituer un mal à un autre.

Questionnée de plus près, la patiente nous raconte que pendant son insomnie, qui avait duré quatre semaines, elle avait passé ses nuits à méditer sur le peu de valeur que présente la vie. Nous comprenons fort bien qu'elle ne s'est pas contentée d'y penser, mais qu'elle y a aussi et surtout travaillé. Puisque son ennemi mâle lui apparaît désormais sous les traits du médecin auquel elle applique le même critère d'appréciation qu'à l'homme en général, du médecin qui a pénétré le sens de sa tendance à la sécurité, et l'ayant privée du moyen de protection que présentait pour elle la veille, a cherché à la réconcilier avec la vie, puisqu'il en est ainsi, disons-nous, elle cherche à diminuer son mérite par un excès de sommeil, comme si elle voulait dire et montrer qu'au fond le médecin a dépassé la mesure et mis un mal nouveau à la place de l'ancien.

L'insomnie nerveuse [1] constitue une tentative symbolique de se soustraire aux états et situations dans lesquels l'individu se trouve sans défense (et le sommeil est précisément un de ces états) et de s'entourer de moyens de sécurité, en prévision d'une défaite possible. « Être sur ses gardes », telle est l'attitude qui s'impose au lutteur. Le rêve constitue une autre forme de la même tentative, une sorte de compromis, puisque dans le rêve l'individu réagit par la protestation virile contre l'état d'impuissance dans lequel le plonge le sommeil, autrement dit contre le sentiment d'infériorité. Il résulte de toutes mes observations que le rêve représente un effort de s'assurer la sécurité et constitue de ce fait une sorte d'anticipation. Que le rêve obtienne ce résultat en se servant des moyens que fournit l'expérience, c'est un fait connu et facile à comprendre, et c'est pourquoi on retrouve dans le contenu et les idées du rêve ces dépôts d'expériences qui ont fourni à Freud le point de départ de sa théorie, très précieuse au point de vue heuristique, mais incomplète et unilatérale à d'autres égards. De toutes les autres théories du rêve qui ont été formulées postérieurement à celle de Freud, celle de Maeder est la seule qui se rapproche plus ou moins de ma manière de voir.

Après beaucoup d'hésitations et après que son attention fut attirée sur le caractère de dénégation que présentaient celles-ci, la malade nous fait part, quelques jours plus tard, du rêve suivant :

Je me trouve devant le Steinhof (grand asile d'aliénés à Vienne). Mais je m'en éloigne rapidement, car j'y aperçois un visage sombre.

---

[1] Voir Adler, *Ueber Schlaflosigkeit, dans Praxis und Theorie, l.c.*

Afin de soustraire les patients à toute influence artificielle, surtout lorsqu'il s'agit de l'interprétation de rêves, je fais abstraction de toutes les suggestions de ma théorie des rêves et insiste seulement sur le fait que le rêve reproduit des suites d'idées qui trahissent les efforts du patient pour se garantir par anticipation contre l'état d'impuissance dans lequel il se trouve plongé pendant le sommeil et qui lui rappelle son impuissance à l'égard de la vie. Dans des cas comme celui que je viens de résumer et dans lesquels il s'agit avant tout de la crainte éprouvée devant le rôle féminin, le sommeil peut être considéré comme l'expression du désir de prendre part à la vie sociale, car il constitue une condition sans laquelle la participation à cette vie est impossible.

L'expression : « être plongé dans les bras de Morphée », les sensations si fréquentes de paralysie, d'oppression, l'analyse des cauchemars, la présence (démontrée par moi) dans tous les rêves de lignes d'orientation féminines, à partir desquelles le rêveur s'élève peu à peu à la protestation virile et qui montrent qu'à mesure que le sommeil prend possession du sujet, il provoque chez lui une association affective individuelle, caractérisée par un état d'abandon - tout cela prouve, à n'en pas douter, qu'un rêve, quel qu'il soit, consiste dans une progression du féminin au masculin. Sans doute, et je l'ai dit moi-même, tous les rêves ne sont pas de nature à convaincre le débutant de la justesse de ma manière de voir. C'est que le plus souvent le sujet ne décrit qu'une partie, qu'une phase de l'évolution dont nous parlons, à savoir son point de départ au son point d'aboutissement ; *qu'il* s'agit d'une *esquisse* se composant de traces d'idées et d'allusions qui doivent être interprétées et complétées, ce qui n'est à la portée que de ceux qui possèdent déjà une expérience suffisante. C'est pourquoi je recommande à mes malades de se comporter devant un rêve comme devant l'esquisse d'un tableau et d'en décrire et compléter chaque détail en se laissant guider uniquement par l'impression qu'ils en reçoivent.

Après ces quelques explications, la malade, qui est une personne intelligente, déclare spontanément :

« Steinhof signifie *fou.* La pensée complète signifie donc

« Je suis au bord de la folie. » Mais je m'en écarte précipitamment. Et, à ce propos, je me rappelle ce que vous m'avez toujours dit, à savoir que je fuis mon rôle de jeune fille. « Perdre la raison » serait donc la même chose que « se résigner au rôle de jeune fille ».

Je l'invite à établir un lien plus étroit entre ces deux idées, et je me sers de la rivalité de la patiente, que je connais fort bien, pour stimuler son zèle, toutes les fois que se présentent des difficultés, en disant incidemment : « Il faut bien qu'il y ait un lien entre ces idées! »

La patiente. - C'est qu'il serait peut-être fou de jouer le rôle de jeune fille.

Moi. - Mais ceci serait une réponse à une question. Cette question elle-même, quelle serait-elle?

La patiente. - Vous m'avez dit hier que je ne devrais pas redouter le rôle de jeune fille.

Moi. - Il s'agit donc d'une réponse dirigée contre moi, c'est-à-dire, étant donné les conversations qui ont eu lieu entre nous, d'une lutte contre le changement de méthode que je me propose de vous imposer. Et le visage noir?

La patiente. - Il représenterait peut-être la mort.

Moi. - Essayez donc d'insérer la mort dans la suite de vos idées.

La patiente n'y réussit que difficilement, bien qu'il soit évident que c'est uniquement dans un but d'exagération qu'elle motive sa crainte de la féminité par la crainte de la mort [1]. Le lien entre la sexualité et la mort est un fait auquel il existe de nombreuses allusions dans la philosophie et la poésie. Les analyses de névrosés révèlent souvent qu'il s'agit là d'une association qui s'effectue en vue d'un renforcement affectif.

Nous constatons ainsi que ce rêve n'est autre chose qu'une arme de combat dirigée contre le médecin : il serait fou, aux yeux de la malade, de se soumettre à un homme ; cela équivaudrait à la mort. Elle estime cependant que cette soumission est déjà consommée, puisque, depuis qu'elle est en traitement, elle a retrouvé le sommeil. Ce rêve signifie donc, en même temps, une révolte contre le sommeil, et la même tendance se manifeste dans sa remarque méprisante: qu'elle serait maintenant capable de dormir nuit et jour, ce qui est un moyen de se soustraire au rôle féminin que la société lui impose. C'est ainsi que s'est révélée l'opposition névrotique de la malade à toute possibilité de soumission à l'influence masculine et que j'ai pu constater qu'elle agissait et rêvait comme si elle était dans l'ignorance absolue de tout ce qui n'était pas en rapport avec son but final [2].

Cette disposition fondamentale de la malade, sa tendance à la dépréciation, son désir passionné de se rendre victorieuse des hommes, sa recherche de la sécurité, stimulée par les menaces de folie et de mort, dont le spectre se dresse à l'arrière-plan - tous ces facteurs, après avoir subi un renforcement, ont contribué à provoquer une névrose complète, moyen de sécurité suprême et d'une efficacité présumée absolue. L'opposition violente qu'elle oppose à son rôle féminin rend la malade inapte à la vie.

Le mode d'aperception névrotique, qui fait naître une association entre l'amour, la folie et la mort, nous introduit dans les mystères de l'intuition poétique. Cette association était d'ailleurs profondément enracinée dans l'esprit de la patiente, ainsi que cela ressort de son premier récit, d'après lequel le jeune homme se serait jeté sur elle, comme s'il avait été « atteint de folie ».

---

[1] À noter le caractère tendancieux, sans base solide, des arguments qui interviennent dans le rêve.

[2] Qu'on se rappelle la géniale intuition de Richard Wagner dans le chant d'Erda: *Mein Schlaf ist Träumen, mein Träumen ist Sinnen, mein Sinnen Walten des Wissens.*

Dans les antécédents de nerveux mâles on retrouve souvent l'influence d'une femme forte : mère, éducatrice, sœur, femme. Il s'agit donc de femmes auxquelles on croit généralement rendre hommage, alors qu'en réalité on les déprécie, en disant qu'elles ont agi et se sont conduites comme de véritables hommes. Dans certains cas, cette circonstance contribue également à renforcer l'insécurité du jeune garçon prédisposé à la névrose qui, pour se convaincre de sa masculinité, cherche à pénétrer le secret des différences sexuelles. Ces garçons ne se contentent généralement pas de l'affection que peut leur offrir la mère. La curiosité sexuelle, qui est un cas spécial de la tendance à utiliser le savoir à titre de moyen de sécurité, les pousse à s'assurer sans cesse *de visu* de leur supériorité sexuelle ; et ce besoin se rapproche d'autant plus de la ligne d'orientation masculine qu'il se rattache étroitement à l'avenir du sujet, lequel tient à acquérir une connaissance sûre et des informations précises relativement à la structure du corps féminin. Le sentiment d'insécurité névrotique entretient souvent la crainte de la femme jusqu'au-delà du mariage, de sorte qu'il n'est pas rare d'entendre des hommes dire que le corps de la femme, l'état de virginité, la légitimité des enfants, la paternité sont des choses aussi mystérieuses et incertaines que la femme elle-même. Au plaisir que les enfants prédisposés éprouvent à la vue du corps féminin, se mêle souvent le sentiment pénible d'un danger, comme si le garçon avait le vague pressentiment que sa vie ultérieure, sa victoire ou sa défaite dépendent de la façon dont il résoudrait pour lui-même la question sexuelle. Or, il est dans la nature des choses que la seule possibilité qui s'offre à l'enfant d'apercevoir les organes génitaux de la femme comporte une attitude telle que celle-ci se trouve par rapport à lui à un niveau supérieur. Et j'ai montré que cette circonstance, en apparence si insignifiante, se retrouve, en tant que représentation figurée de la supériorité féminine, dans le fantasme du nerveux, plein de terreur devant la femme. Ganghofer et Stendhal, en parlant de leur enfance, décrivent à peu près dans les mêmes termes cet événement effrayant qui avait laissé des traces profondes et durables dans l'esprit de l'un et de l'autre. La frayeur ne fut sans doute pas autre chose qu'un moyen de sécurité venu au secours du prestige masculin lésé, et la scène excitante demeura dans le souvenir à titre d'avertissement figuré, destiné à rappeler aux sujets qu'il fallait être sur ses gardes pour résister à chaque moment à la puissance féminine.

Il arrive souvent qu'au moment où la supériorité de la femme surgit et se dresse, pleine de menaces, la tendance à la dépréciation entre en action et impose une confrontation entre les qualités et les défauts de l'homme et ceux de la femme, La représentation figurée et abstraite de l'infériorité féminine apparaît souvent dans les rêves et dans les fantasmes, dans les traits d'esprit et dans la science sous la forme de scènes dans lesquelles il est question de membres perdus et de cavités multiples. Un de mes patients, qui était atteint de vertiges, eut, après une scène violente que lui fit sa femme, le rêve suivant dans lequel se trouva réalisée, d'une façon sommaire et abstraite, l'humiliation de la femme qui lui faisait cruellement sentir sa supériorité :

Il se trouvait en présence d'un tronc de bouleau, qui portait sur un côté une excavation, entourée d'un bourrelet arrondi. L'excavation représentait la trace d'une branche coupée, ou tombée, mais le tout ressemblait, à mes yeux, à l'appareil génital de la femme.

Des rêves analogues ont déjà été relatés par d'autres et par moi-même. Ce qui me sépare cependant des autres auteurs, c'est qu'à mon avis ces rêves impliquent, sous une forme imagée, la question relative aux différences sexuelles, cette question recevant la réponse enfantine que la jeune fille est un garçon ayant perdu sa virilité. Le rêve que nous venons de citer se rattache à la situation psychique du rêveur, comme s'il avait voulu dire : « Je suis un homme qui peut, d'un moment à l'autre, être dépouillé de sa virilité, un homme malade et faible, courant le danger de tomber, de descendre à un niveau inférieur. » A partir de ce moment, il possède une base d'opérations, se voit diminué et reprend haleine pour regagner le dessus ; résultat qu'il cherche à obtenir à l'état de veille par la protestation virile se manifestant par le désir de domination, par des explosions de colère et par des actes d'infidélité. C'est ainsi que seul le point de départ, le sentiment de féminité, avait reçu son expression dans le rêve.

Je mentionnerai à ce propos le fait qui m'a été communiqué par un grand nombre de nerveux, à savoir que lorsqu'ils sont menacés d'un danger personnel ou d'une défaite, ils sentent leurs organes génitaux se rétrécir et se ratatiner, ce qui leur procure souvent une sensation fort douloureuse, de sorte que la situation devient à la longue intenable [1]. Ce phénomène s'observe le plus souvent dans l'angoisse des hauteurs, dans la crainte de tomber. Le rétrécissement des organes génitaux qui se produit dans le bain est presque toujours suivi, chez le nerveux, d'une sensation de malaise et de céphalée.

Nous avons déjà montré dans l'homosexualité un penchant et une pratique provoqués par la crainte que le sujet éprouve devant le partenaire sexuel. Ajoutons ici en passant qu'en accordant ses préférences à un partenaire du même sexe que lui, le névrosé inverti remonte dans sa propre estime, conséquence de l'estime qu'il attache à l'aimé. Dans la névrose, l'homosexualité, alors qu'elle est mise en pratique, ne constitue pour le sujet qu'un moyen symbolique d'affirmer, sans aucune contestation possible, sa propre supériorité. Ce mécanisme ressemble à celui de la folie religieuse, dans laquelle le sujet ne cherche à se rapprocher de Dieu que pour s'élever lui-même, remonter dans sa propre estime.

La *syphilidophobie* est une des formes que la crainte de la femme revêt le plus fréquemment. Le raisonnement de ces phobiques est généralement celui-ci : se considérant, pour certaines raisons, réelles ou imaginaires, comme affligés de telles ou telles infériorités, ils redoutent de se trouver, en présence de la femme, dans une situation subordonnée. Ils réagissent à cette crainte par une dépréciation de la femme et, une fois engagés dans cette voie, ils en arrivent à une attitude pleine de méfiance à son égard et faite pour les maintenir à l'écart de toutes relations amoureuses. La femme leur apparaît tantôt comme

---

[1] Parfois ce sentiment d'oppression remonte jusque dans l'abdomen, dans la poitrine et dans la région cardiaque, ou est localisé exclusivement dans l'une ou l'autre de ces régions. D'autres malades présentent des pollutions et des érections, à titre de réactions symboliques de leur but final. Plus facilement que les autres, le type « génital » réagit à la peur et à la frayeur par des excitations génitales ; le type « vésical » par des excitations de la vessie, le type « intestinal » par des irritations de l'appareil gastro-intestinal. Dans le cas où le type « génital » est particulièrement accusé, toute excitation peut présenter une nuance sexuelle, de sorte que pour les sujets de cette catégorie la « base sexuelle » devient une sorte de dogme.

une énigme, tantôt comme un être criminel, ne songeant qu'à la toilette et aux dépenses et impossible à satisfaire sexuellement. Ils ne peuvent se débarrasser de l'idée que les jeunes filles ne songent qu'à se faire une situation, qu'elles se livrent dans ce but à la chasse aux maris, sont rusées et astucieuses, toujours tournées vers le mal.

Ces idées ont un caractère universel et ont été professées à toutes les époques et dans toutes les régions du globe. Elles ont inspiré des productions artistiques sublimes et vulgaires, hanté l'esprit aussi bien des hommes sages que des sots et créé une mentalité individuelle et sociale à base de méfiance et de circonspection, permettant de rester constamment en contact avec l'ennemi, afin de pouvoir déjouer à temps ses manœuvres hostiles. C'est une erreur de croire que la méfiance n'existe que chez l'homme à l'égard de la femme. On la retrouve également, avec une netteté moindre, il est vrai, chez la femme, lorsque la fiction qu'elle a de sa force réussit à neutraliser les doutes qu'elle pouvait avoir relativement à sa valeur ; mais la méfiance prend des proportions d'autant plus considérables que le sentiment de diminution s'affirme davantage. Lorsque ces conditions se trouvent réalisées, tout sentiment de solidarité, toute possibilité de rapports intimes avec d'autres disparaissent.

Les pieux savants du Moyen Âge agitaient souvent dans leurs discussions la question de savoir si la femme est douée d'une âme, voire si elle peut être considérée comme un être humain ; et nous retrouvons la même idée de l'infériorité de la femme dans les arguments de ceux qui, au cours des siècles suivants, envoyaient au bûcher des sorcières, avec l'approbation de l'Église, des gouvernements et des peuples égarés par la superstition. Toutes les dépréciations de la femme, haineuses et cruelles ou plus ou moins inoffensives, qu'on retrouve dans les rites et les formules des religions chrétienne, juive et musulmane, sont des manifestations irrésistibles et irrépressibles de l'âme masculine, pleine de frayeur et d'incertitude, et occupent dans la vie psychique du névrosé une place telle qu'on peut dire sans exagération que la tendance à la dépréciation constitue le trait le plus accusé du caractère névropathique. Une fois établi ce poste avancé destiné à servir d'abri au sentiment de personnalité dans son aspiration à la puissance, on voit entrer en jeu les traits de caractère névropathiques proprement dits, avec leurs manifestations singulières. Le sujet cherche, explore, tâtonne, essaie de soumettre le partenaire à son influence, épie ses moindres erreurs, afin d'avoir un prétexte pour l'humilier, et il est favorisé dans toutes ces tentatives et manœuvres par son attention orientée dans une seule et unique direction et par l'intérêt tendancieux qui le pousse à ne pas perdre contact avec l'ennemi, à déjouer ses ruses et astuces. Tant que subsiste cette tendance à la dépréciation, avec ses prolongements périphériques, tels que la méfiance, la crainte, la jalousie, le négativisme, la soif de domination, il ne peut être question, de guérison d'une névrose. Ainsi que nous l'avons montré plus d'une grande et sublime création de l'art et de la littérature doit son origine à cette tendance. La tendance qui donne le ton fondamental à la *Sonate à Kreutzer*, de Tolstoï, et qui vise à l'humiliation de la femme, avait déjà tourmenté le grand romancier, alors que, jeune garçon, il avait jeté sa future fiancée par la fenêtre ; et elle était encore assez puissante chez le vieillard, lorsqu'il se sauva de sa maison pour aller mourir au loin. En changeant de forme, cette tendance a fini par prendre l'aspect de la syphilidophobie dont, dans l'antiquité, nous trouvons l'expres-

sion dans le mythe des « jeunes filles empoisonneuses » (Giftmädchen) [1], tandis qu'au Moyen Âge et au début des temps modernes elle s'exprime par la crainte des démons, des sorcières, des vampires, des ondines. Poggio raconte l'histoire d'un clerc qui avait violé une jeune fille. Celle-ci se transforma en un démon et disparut en laissant après elle une odeur nauséabonde.

Toutes ces suites d'idées, dont on retrouve l'analogue dans les rêves et la psyché des névropathes, sont celles de l'homme incertain de sa virilité qui appelle à son aide des spectres effrayants, afin de se garantir contre le contact avec la vie réelle, et qui trouve un moyen de se soustraire à cette vie en se vouant sans réserves au culte exclusif et absolu d'un idéal irréalisable.

Ce qu'il peut souvent y avoir de comique dans cette attitude à l'égard de la femme ne présente aucune importance, dès qu'on considère cette attitude en se plaçant au point de vue que nous préconisons. Les malades s'appliquent, au contraire, à éviter toute exagération, à respecter les apparences et savent souvent se soustraire au ridicule, en lançant à temps un mot d'esprit. Tel est le cas de l'écrivain russe Gogol dont la tendance à la sécurité transparaît, avec des ramifications d'une extrême finesse, dans toutes ses œuvres. Dans la *Foire de Sorotchinsy*, il fait dire à un de ses personnages : « Seigneur Dieu, pourquoi punis-tu si cruellement les pauvres pécheurs que nous sommes? Comme s'il n'y avait pas assez de choses inutiles dans ce monde, voilà que tu t'es encore avisé de créer les femmes! » Dans un autre de ses ouvrages, *Les âmes mortes*, cet écrivain, qui fut névropathe toute sa vie et finit ses jours dans un asile d'aliénés, après s'être adonné pendant de nombreuses années à la masturbation forcée, nous présente son héros faisant les réflexions suivantes à la vue d'une jeune fille :

« La charmante petite femme! Mais ce qu'il y a de meilleur en elle, c'est qu'elle semble évadée d'un pensionnat ou d'une institution de jeunes filles, et qu'elle n'a encore rien de spécifiquement féminin, aucun de ces traits qui déparent tout leur sexe. Elle est encore une enfant pure ; tout chez elle est simple et naïf ; elle parle comme cela lui chante et rit lorsque cela lui fait plaisir. On peut faire d'elle tout ce qu'on voudra ; elle peut devenir aussi bien un être exquis qu'une créature déformée, et c'est ce qui arrivera le jour où les tantes et la mère se seront chargées de son éducation. Au bout d'une année, elle sera tellement bourrée de défauts féminins que son propre père aura de la peine à la reconnaître. Elle deviendra orgueilleuse et affectée, tournera d'après des règles apprises par cœur, fera des révérences en se conformant au code établi, se demandera à chaque occasion ce qu'elle doit dire, à qui elle doit parler et pendant combien de temps, de quelle manière elle doit regarder son cavalier, etc. ; s'observera anxieusement, afin de ne pas prononcer un mot inutile, finira par ne plus savoir ce qu'elle doit faire et traversera la vie comme un grand mensonge personnifié. Quelle misère! Je ne serais cependant pas fâché de savoir qui elle est »

[1] Wilhehn Hertz, *Die Sage von Giftmädchen*, « Abhandl. d. bayer, Acad.. Wissensch d. », 1897.

Applications pratiques

9

Remords, angoisse du péché, repentir et ascèse. - Flagellation. - Névroses des enfants. - Suicide et idées de suicide.

Retour à la table des matières

Dans leur désir et leurs efforts pour protéger contre toute atteinte leur fiction virile, on voit souvent les malades passer leur vie à se maudire, à s'accabler de reproches, à s'infliger des tourments et des tortures, autant d'attitudes susceptibles de conduire au suicide. Ces attitudes sont faites pour nous étonner de prime abord, mais notre étonnement s'atténue dès que nous constatons qu'elles constituent l'aboutissement naturel de la névrose, qu'elles ne sont qu'un artifice dont le malade se sert pour relever son propre sentiment de personnalité et pour exercer une pression sur son entourage. Et, en fait, les premières manifestations de l'instinct d'agression que le malade dirige contre sa propre personne remontent à des situations dans lesquelles l'enfant, pour faire souffrir ses parents ou s'imposer d'une façon particulière à leur attention, allègue une maladie, simule la mort, la honte, toutes sortes de défauts. Ce trait caractérise l'enfant prédisposé qui utilise les souvenirs qu'il garde des manifestations de son infériorité organique et de la manière dont elles contribuent au relèvement du sentiment de personnalité, pour concentrer sur lui-même la tendresse ; la pitié et l'intérêt de ses parents. Dans la névrose déclarée, ces

moyens d'action reçoivent une forme achevée et subissent une activation, toutes les fois que l'insécurité, devenue plus grande et plus menaçante, exige un renforcement de la fiction. On sait le rôle que jouent dans ce processus les aggravations plus ou moins intenses, la tendance aux hallucinations, la force d'anticipation, la sensibilité exagérément fine du nerveux, jusqu'à ce que se trouve finalement établie une situation caractérisée par des crises et des troubles morbides qui assurent au malade un pouvoir absolu sur son entourage. C'est là un fait qui a déjà été signalé par M. Janet. J'ajouterai seulement que le nerveux trouve dans sa maladie un moyen propre à lui assurer la supériorité, ne serait-ce que pendant un temps plus ou moins court.

On retrouve cette tendance à vouloir dépasser les autres dans un sentiment que le nerveux exprime dans de nombreuses occasions, dans celui notamment qui le pousse à se vanter de ses douleurs, à se poser en héros de la souffrance. Il a besoin de cette conviction comme d'une base d'opérations pour ses efforts en vue de s'opposer aux autres, de se soustraire à des exigences, de fuir des décisions ou de tenter une attaque. Aussi arrive-t-il que des crises, des douleurs, une maladie se déclarent au moment voulu, lorsque la situation l'exige, souvent la crise, les douleurs ou la maladie réelles sont remplacées par le désir, l'idée ou la crainte, lorsque cela suffit à effrayer, à alarmer l'entourage. Pour la propre psyché du malade, il suffit parfois, ainsi que me l'a avoué une malade et comme cela se produit souvent dans le rêve, d'un fantasme dans lequel le nerveux éprouve des souffrances qui lui sont infligées soi-disant par les actes d'un autre. Le nerveux se voit alors victime d'une oppression et d'une tyrannie, d'où réveil de la tendance à la sécurité et entrée en jeu de la protestation virile. En même temps, la vanité névrotique, illimitée, du malade se trouve pleinement satisfaite. Le monde entier, toute l'humanité, les tempêtes et les orages, tous les sinistres et tous les accidents, tous les hommes et toutes les femmes, tout cela n'a qu'un but, qu'un dessein : menacer le patient. On voit ici nettement la transition à l'état paranoïaque.

Nous avons déjà insisté sur l'importance que présentent les sentiments de culpabilité, les scrupules de conscience et les remords, en tant que produits de fictions préservatrices et de préoccupations stériles inutilement absorbantes. Il n'est pas rare, d'autre part, de trouver dans la psychologie de la masturbation le sentiment du repentir et l'intention de nuire aux autres, celle-ci étant une forme de révolte contre les parents ou contre la vie, celui-là une sorte de subterfuge naïf ou une manifestation hypocrite d'un érotomane solitaire.

Se servir du repentir comme d'un moyen de nuire aux autres, constitue un des artifices les plus raffinés du nerveux. C'est ce qu'on observe, par exemple, lorsqu'il se répand en malédictions contre lui-même. Les idées de suicide révèlent le même mécanisme, lequel apparaît d'une façon toute particulière dans les suicides collectifs. Mais on trouve aussi un mécanisme analogue dans la mélancolie.

Lorsqu'un de mes malades, atteint d'impuissance, était traité par son médecin par le procédé de sondage, il se disait souvent : « Si seulement il réussissait à me blesser. »

Ayant subi deux années auparavant de grosses pertes d'argent, il voulut se suicider, bien qu'il restât encore en possession d'une fortune respectable.

C'est l'avarice névrotique qui pousse ces sujets à s'en vouloir souvent à mort (rappelez-vous Shylock). L'analyse fournit l'explication suivante de ce sentiment, chez le malade dont nous venons de parler.

Afin de se prémunir contre toute dépense à laquelle il pourrait se laisser aller en faisant la cour à des jeunes filles, il se maudit également à l'occasion de toute dépense qu'entraîne un traitement médical. Et il se maudit, cela va sans dire, en souhaitant dans son for intérieur que ses malédictions ne se réalisent pas. Il se maudit surtout pour la légèreté avec laquelle il s'acquitte ou se propose de s'acquitter de paiements plus ou moins importants. C'est ainsi que, pour se prémunir contre une prodigalité excessive dans le mariage, il commence par hésiter devant la moindre dépense et éprouve une véritable angoisse toutes les fois qu'il a à faire un achat quelconque.

Il redoutait le charme de la sexualité. Avec une mauvaise intention et beaucoup d'exagération, il se disait capable de faire le malheur de sa sœur ; et même de la fille de sa sœur, car il habitait dans le même appartement qu'elles. Mais en même temps il ne devait pas attacher grande importance aux malédictions dont il s'accablait lui-même, il avait même l'air de s'attendre à la réalisation d'éventualités tout à fait opposées ; c'est ce qui ressort des innombrables mesures de précaution auxquelles il avait recours et qui n'avaient aucun rapport avec les maux qu'il faisait semblant d'appeler sans cesse sur sa tête. L'impuissance était une des mesures de précaution dont il se servait le plus volontiers.

En s'humiliant à ses propres yeux et en se torturant, le malade poursuit exactement le même but que celui réalisé par l'hypocondrie : ne jamais perdre le sentiment de son infériorité, avoir toujours présente à l'esprit l'idée de sa petitesse, de sa faiblesse, de son indignité. En s'humiliant et en se torturant, le malade se crée pour ainsi dire des inhibitions qui lui tiennent lieu du doute, lequel tient lui-même lieu du non catégorique. Les jeunes filles nerveuses, qui craignent l'homme, qui ne veulent pas jouer un rôle féminin, examinent sans cesse, leurs chevelure qu'elle trouvent laide ou insuffisante, leurs envies et taches de rousseur et justifient leur hésitation à se marier par la crainte d'avoir des enfants aussi mal partagés qu'elles le sont elles-mêmes. Beaucoup de ces jeunes filles ont souvent cruellement souffert dans leur enfance de leur laideur et subi des comparaisons humiliantes avec un frère préféré par les parents. Une de mes malades, atteinte de névrose obsessionnelle, était poursuivie par l'idée que les pores de sa peau étaient démesurément dilatés, ce qui était à ses yeux une raison décisive pour refuser le rôle féminin.

Chez d'autres malades, la tendance à se torturer et à se tourmenter est remplacée par une véritable manie du repentir. Cette manie constitue, à son tour, un simple moyen de sécurité et de préservation, étant donné que pas plus que les malades de la catégorie précédente, ceux-ci ne se proposent (et comment d'ailleurs le pourraient-ils)? de changer quoi que ce soit au passé. Comme dans la névrose obsessionnelle, leur seul but consiste à se procurer un passe-temps, des privilèges et... une satisfaction de leur vanité : « Moi aussi, je suis noble et pieux! » C'est ainsi qu'une de mes patientes manifestait une profonde dépression et un sentiment de repentir actif, toutes les fois qu'il lui arrivait, pour une raison ou pour une autre, d'éprouver un sentiment de

bonheur et de se croire supérieure aux autres. Et c'est précisément par sa disposition au repentir qu'elle s'assurait cette prééminence sur les autres. Chez un autre de mes malades, toute situation agréable évoquait inévitablement l'attristante vision d'un de ses amis mort. L'analyse révéla que cet ami, qui fut jadis son rival, finit ses jours dans la misère. Mon patient se considérait ainsi comme un vainqueur. L'image de l'ami mort (l'esprit de Banco!) et l'état de dépression qui s'y rattachait équivalaient ainsi à une satisfaction à propos de la victoire que le malade croyait avoir remportée. Seulement, ce sentiment de satisfaction affectait une forme plus en rapport avec les convenances sociales. Certains auteurs définissent les processus de ce genre comme des processus de « répression » ou de « refoulement », sans doute parce que le patient s'exprime d'une manière qui ne leur convient pas. Et alors même qu'on a recours à l'explication en apparence plus scientifique par la « libido » refoulée, on ne rend pas les situations dont il s'agit plus compréhensibles. C'est seulement lorsqu'on réussit, en artiste, à se substituer au patient dans son attitude à l'égard des problèmes qui se rattachent à sa vie, qu'on se rend compte que si, consciemment ou non, il s'exprime autrement que les autres, il le fait toute fois de manière à relever son sentiment de personnalité (je dirais volontiers : son sentiment du moi), fût-ce au prix de sacrifices considérables. La raison de l'inconscience, partielle tout au moins, avec laquelle il agit ainsi doit être cherchée dans la rivalité à laquelle il se heurte de la part du sentiment social et de ses instances critiques. Sauf dans la psychose, il est toujours difficile de se maintenir dans le rôle de l'homme le plus heureux, le plus considérable, du premier d'entre tous. Mais je dois noter, d'autre part, que bien que chacun de nous garde en lui un peu de donquichottisme, ce fait a échappé à nos analystes les plus pénétrants, c'est-à-dire qu'il reste enfoui dans leur inconscient. Les cas d'agoraphobie, aussi bien que ceux de névrose d'angoisse, de manie de la propreté, etc., montrent dans l'angoisse et dans l'obsession un moyen dont les malades se servent pour se singulariser. « Comment peut-on exposer à des dangers et à des difficultés pareils un trésor comme moi? »

Le symptôme constitué par la disposition au repentir se rapporte nettement à l'avenir, et cela aussi bien en tant qu'impulsion personnelle, lorsqu'il s'exprime sous une forme et par des actions individuelles, qu'en tant que manifestation sociale, incarnée dans des institutions religieuses. Comme toutes les tendances à la sécurité, celle-ci n'exclut nullement la possibilité de nouvelles mauvaises actions et pensées : mais elle sert toujours d'avertissement limitatif et est destinée à prouver au sujet lui-même et à ceux qui l'entourent qu'au fond il est animé des meilleures intentions et n'aspire qu'à bien faire. En outre, la disposition au repentir (et ceci n'est peut-être pas sa fonction la moins importante) incite le malade à se livrer à des examens de conscience et à rendre hommage à des valeurs internes, purement spirituelles ; et ce faisant, il s'oppose une fois de plus aux autres, au point que dans beaucoup de cas le remords, la pénitence et le repentir se manifestent sous une forme combative, provocante, vaniteuse, hostile. C'est surtout lorsque la pénitence affecte une forme épidémique que son caractère de provocation, de combativité, d'hostilité et de vanité ressort avec un relief particulier, le sujet s'appliquant à crier et à pleurer plus fort que les autres, à surpasser les autres par l'étalage de sa douleur, de sa pénitence, des tortures morales et psychiques qu'il s'inflige.

C'est ainsi que la possibilité de se procurer un sentiment de supériorité par le recours à la pénitence, par le jeûne et les prières, par des privations de toute

sorte, exercera facilement un attrait sur les âmes faibles qui confondent la piété avec la bonté, qui identifient le religieux avec le sublime. Et l'ascèse relèvera le sujet dans sa propre estime, dans la mesure où il l'envisagera comme un triomphe, comme (pour me servir de ma terminologie) une protestation virile. Il va sans dire qu'il ne s'agit là que d'une appréciation purement arbitraire, ayant pour point de départ une attitude d'opposition à l'égard de personnes supérieures sous d'autres rapports ; et nous en avons la preuve dans le fait que l'athée, le libre-penseur militant et l'iconoclaste visent, eux aussi, à affirmer leur supériorité, en étalant, il est vrai, des sentiments diamétralement opposés à ceux de l'homme pieux et dévot. C'est en ce sens qu'il convient d'interpréter l'aphorisme dans lequel Lichtenberg oppose le petit nombre de ceux qui vivent conformément aux préceptes de leur religion au nombre incalculable de ceux qui luttent et bataillent pour leur religion. La conversion de libres-penseurs agressifs à l'orthodoxie n'est pas rare ; et on peut en dire autant de la conversion de débauchés à l'ascétisme. La différence qui sépare l'athée de l'orthodoxe est moins grande qu'on ne le croit, car, ainsi que l'a dit Pascal : « Douter de Dieu, c'est croire en Dieu. »

La disposition à la pénitence n'est donc pas dictée uniquement par la tendance à la sécurité : la protestation virile y joue également un rôle considérable par l'orientation qu'elle lui imprime. Mais nous devons, en outre, tenir compte des matériaux dont elle se sert pour s'exprimer, c'est-à-dire des possibilités que lui offre à cet effet la vie psychique. Il est incontestable que des actes et des idées de soumission font partie de ces possibilités, actes et idées masochistes, c'est-à-dire éléments qui, à notre point de vue, sont d'ordre féminin. Or, ces actes et idées étant incompatibles avec la conscience de la dignité humaine, subissent à chaque instant les modifications et corrections nécessaires qui les adaptent à la protestation virile et leur donnent une apparence pseudo-masochiste, et nous en avons la preuve dans le fait que cette soumission est toujours accompagnée d'un essor, d'une aspiration vers un niveau moral supérieur. Dans ce cas encore, la ligne des forces présente une direction ascendante, l'homme qui fait pénitence se sentant élevé et purifié, communiquant avec son Dieu, se tenant plus près de lui que les autres. Et ce qui l'attend, c'est la « joie dans le royaume céleste », c'est la réalisation de son idéal.

Une de mes malades, après la mort de sa mère, âgée de soixante et onze ans, avec laquelle elle avait toujours vécu en mauvais termes et à laquelle elle avait toujours eu beaucoup de choses à reprocher, « se mortifiait », « se punissait » par un repentir violent et par de l'insomnie pour son attitude dépourvue de bienveillance. Son repentir s'exprimait par des idées et des actions obsédantes. L'analyse a montré qu'elle voulait tout simplement faire ressortir sa supériorité morale par rapport à sa sœur. Celle-ci était mariée, alors que notre patiente était sur le point de contracter une liaison « humiliante » avec un homme marié, et elle était persuadée que si elle donnait suite à son projet, elle se trouverait humiliée, diminuée par rapport à sa sœur. Après la mort de sa mère, la protestation virile créa une situation à la faveur de laquelle elle se sentit de nouveau élevée à un niveau moral supérieur, grâce à la disposition provoquée par le triste événement et par la renonciation à son projet de liaison.

Il n'est pas rare de voir le repentir dégénérer en certaines passions malsaines, telles que la flagellation, etc., et nous en connaissons pas mal d'exemples historiques célèbres. Nous savons, par les *Confessions* de Rousseau ainsi que par des communications privées de personnes saines ou de névropathes et par quelques bonnes observations d'enfants [1], que les violences physiques et les peines corporelles sont susceptibles de provoquer une excitation sexuelle. Beaucoup de mes malades m'ont confié qu'étant enfants ils éprouvaient une certaine volupté lorsqu'ils recevaient des coups de verges sur la région fessière, bien que la perspective de ces coups les ait toujours effrayés. Plus tard, la flagellation est pour le névropathe, tout comme la masturbation et toutes les autres perversions, une expression visible de la crainte du partenaire sexuel. Je dois la communication suivante à une malade que j'ai eu l'occasion de traiter pour des migraines : quelques années auparavant, elle avait rêvé en plein jour qu'elle avait été surprise en flagrant délit d'adultère et corrigée par un homme auquel elle était mariée, mais qui ne ressemblait pas à son mari véritable. Elle se livra, à la suite de ce fantasme, à de violentes flagellations qu'elle faisait durer jusqu'à ce qu'elle tombât épuisée. La flagellation provoquait de fortes émotions sexuelles. L'analyse a révélé que cette femme éprouvait pour son mari un sentiment de haine névrotique et qu'elle aurait volontiers commis un adultère, dans le seul but de l'humilier. A l'époque où je l'ai connue, elle était trop âgée pour chercher une satisfaction dans l'amour ; et, précédemment, elle en avait été empêchée par la protestation virile. Avant de se livrer à la flagellation, elle se laissait aller à des fantasmes d'adultère, non sans prendre certaines précautions contre la réalisation de cette éventualité. La constatation du flagrant délit par le mari, les coups dont elle se voyait accablée par celui-ci et la satisfaction autoérotique qui en résultait, tant cela découle d'une tendance à la sécurité dans laquelle l'anticipation joue un rôle prédominant. Il s'agit, somme toute, d'un jeu de l'imagination dans lequel la crainte que lui inspirait le mari se trouve accentuée d'une façon particulière. C'est pour déprécier son mari qu'elle lui substituait un autre homme, un mari imaginaire, et c'est par cette substitution qu'elle satisfaisait son désir d'adultère : « Je veux humilier mon mari, le remplacer par un autre, meilleur. » A cette conclusion que nous tirons de son récit, elle oppose un argument qui n'est pas sans valeur, à savoir que l'adultère qu'elle commettait était dirigé précisément contre cet autre mari, imaginaire et présumé meilleur. Avec les années, la passion de la flagellation s'atténue et finit par s'éteindre. Mais elle n'en méprisait que davantage et son mari et tous les autres hommes. Elle était prise d'un accès de migraine toutes les fois qu'elle avait des raisons de craindre la perte de sa situation dominante par rapport à quelqu'un, et sa maladie lui fut un prétexte de se retirer complètement de la société, tout en lui assurant un pouvoir absolu au sein de la famille. Elle ne ménageait pas son mépris à tous les médecins de la ville qu'elle habitait, parce que, malgré tous leurs moyens, ses accès de migraine n'avaient pas subi la moindre atténuation. La morphine elle-même ne lui procura aucun soulagement, fait sur lequel j'attire tout particulièrement l'attention, à cause des réactions perverses que ce médicament provoque dans d'autres cas. Inutile de dire que moi aussi je me suis heurté de sa part à une opposition des plus violentes : tout en me prodiguant ses éloges, elle s'accrochait de toutes ses forces à ses symptômes, cherchant ainsi à me convaincre également de mon impuissance. Mais à partir du jour où je me suis aperçu de ce fait, j'ai pu terminer rapidement le

[1] Voir Asnaourow, *Sadismus in der Kultur, E.* Reinhardt, München.

traitement, car les malades ne guérissent que lorsqu'ils réussissent à comprendre que c'est uniquement pour confondre le médecin qu'ils cherchent à éterniser leurs symptômes, qu'ils s'accrochent à leur maladie.

Je relèverai en passant le fait que (d'après mes expériences) la « folie religieuse », les fantasmes et les hallucinations se rapportant à Dieu, au ciel, aux saints et le sentiment d'écrasement qui les accompagne, constituent autant de moyens par lesquels ces patients cherchent à exprimer leurs idées de grandeur infantiles, leur supériorité Sur leur entourage, leur intimité avec Dieu. A cela se rattache souvent une certaine hostilité à l'égard de l'entourage, comme lorsqu'un catatonique prétend que Dieu lui a ordonné de gifler le gardien ou de renverser sa table de nuit, ou lorsqu'il veut obliger ses parents juifs à se convertir au christianisme. L' « essor » du maniaque, les idées de grandeur des déments précoces sont des phénomènes parallèles qui révèlent un sentiment d'humiliation profondément enfoui et exigent une sur-compensation dans la folie [1].

Dans la pratique médicale, on se trouve souvent en présence d'enfants qui recourent à l'aggravation et à la simulation, pour se soustraire à l'oppression qu'exercent sur eux les parents. Inutile d'insister sur les liens étroits qui existent entre ces procédés et l'habitude du mensonge avec laquelle ils ne se confondent d'ailleurs pas. Mais ce qui frappe dans ces cas, c'est le relief qu'y assument les traits et les signes d'infériorité organique, c'est la netteté des traits de caractère névrotiques, c'est enfin l'impulsivité irrésistible et illimitée qui résulte de l'absence de bon sens, elle-même conséquence de la disposition névrotique. Je citerai, à titre d'exemples, les trois observations suivantes d'enfants névrotiques :

Une fillette de sept ans est atteinte de douleurs gastriques, accompagnées de nausées et survenant par crises. C'est une enfant frôle, malingre, porteuse d'un goitre cystique, de végétations adénoïdes et de grosses amygdales. La voix présente une tonalité rauque. Interrogée, la mère nous apprend que l'enfant présente des bronchites fréquentes et de longue durée et souffre de dyspepsie. Sa maladie actuelle dure depuis six mois, sans qu'il soit toutefois possible de l'attribuer à une lésion organique. L'appétit et le fonctionnement de l'appareil intestinal sont normaux. L'enfant est très vorace. Les douleurs gastriques seraient survenues depuis que l'enfant fréquente l'école, où elle fait d'ailleurs des progrès remarquables, sa maîtresse ayant toutefois noté qu'elle avait un amour-propre excessif. Elle est extrêmement sensible aux réprimandes et se sent toujours inférieure à sa sœur, de trois ans et demi plus jeune qu'elle. Ce qui a tout particulièrement frappé la mère, c'est un allongement considérable du clitoris, anomalie génitale sur l'importance de laquelle, en tant que signe d'infériorité, j'avais déjà attiré l'attention et qui a été signalée plus tard, et indépendamment de moi, par Bartel etKyrle d'abord, par Tandler, Gross et Kretschmer ensuite. La peau présente une hypersensibilité générale, et la sensation procurée par le chatouillement est également exagérée dans les régions particulièrement prédisposées. L'enfant ne déteste d'ailleurs pas cette

[1] Paul Bjerre *(Zur Radikalbehandliing der chronischen Paranoïa,* Wien und Leipzig, Deuticke 1912) a le premier attiré l'attention sur le rôle que la protestation virile et la tendance à la sécurité jouent dans la paranoïa et en a donné une description irréprochable. Voir aussi *Melancholie und Paranoïa,* dans Praxis *und Theorie.*

sensation, elle demande même souvent qu'on la chatouille, ce qui constitue un signe important d'impulsivité sensuelle. Elle est anormalement timide. Parmi les autres signes d'infériorité organique, on constate une déviation très prononcée des incisives, en rapport avec l'état d'infériorité de son appareil gastro-intestinal. Exagération du réflexe pharyngé.

L'impression que laisse cet ensemble de phénomènes est que l'activité réflexe de l'appareil gastro-intestinal doit également présenter un certain degré d'exagération. Nous apprenons, en effet, que pendant les trois premières années de sa vie l'enfant avait eu des vomissements fréquents. Les dyspepsies récidivantes sont également un indice de l'infériorité de son appareil digestif. Un an auparavant, elle avait été affligée d'un eczéma de l'anus, accompagné de démangeaisons violentes dont elle avait souffert pendant six mois. Elle en fut débarrassée par le médecin de la famille qui eut recours à la suggestion et prescrivit l'usage d'une pommade neutre.

La pression douloureuse que l'enfant éprouvait au niveau de l'estomac n'était, ainsi que l'a révélé l'analyse, qu'un réflexe psychique qui se produisait toutes les fois que l'enfant craignait de subir une humiliation à l'école ou à la maison [1]. Ce réflexe, qui trouvait un terrain et des conditions favorables dans l'infériorité organique de l'enfant, offrait à celle-ci un moyen de se soustraire aux punitions et d'attirer sur elle l'intérêt de la mère, quelque peu revêche et qui préférait la plus jeune sœur. Lorsque l'enfant eut une perception interne de cette activité réflexe exagérée, elle fit tout son possible pour l'aggraver et la fixer, car dans sa recherche d'une ligne d'orientation efficace, elle entrevit dans cette activité un moyen de satisfaction de son sentiment de personnalité. Les crises ne tardèrent pas à disparaître, dès que je mis sous les yeux de la petite malade les rapports en question qui avaient trouvé une expression assez nette dans un rêve que la patiente avait fait après une de ses crises : *Mon amie était en bas. Ensuite nous avons joué ensemble.*

Son amie était sa rivale d'école que tout le monde préférait. Les deux petites se disputaient souvent, sans toutefois en venir aux coups. La rivale demeurait un étage au-dessus, mais c'est toujours dans l'appartement de la patiente qu'on se réunissait pour jouer. Mais les termes dont la patiente s'était servie pour raconter son rêve étaient assez curieux. Lorsque je demandai à cette enfant, qui était très intelligente, si, en disant que son amie était « en bas », elle voulait désigner par le terme « en bas » son propre appartement où se passaient les jeux, elle me répondit aussitôt, en se corrigeant : « Non, elle était chez moi. » Mais si nous voulons ne pas prendre l'expression « en bas » au sens figuré et si nous admettons que la patiente voulait réellement mettre l'accent sur l' « infériorité », nous pouvons interpréter ses paroles en leur donnant le sens d'une allusion à une lutte dans laquelle la rivale se serait montrée inférieure à notre patiente, petite fille très ambitieuse. « L'amie était en bas » signifie donc : « J'étais au-dessus d'elle » : interprétation qui correspond le mieux à l'attitude ambitieuse de la patiente. Le mot « ensuite » vient d'ailleurs à l'appui de cette interprétation. Il ne devient, en effet, pleinement

[1] R. Stern a décrit des phénomènes analogues à ceux dont il est souvent question dans ce livre, sous le nom de « tensions pré-actives ». Il résulte de mes descriptions qu'il s'agit d'une utilisation rationnelle, bien qu'inconsciente, de l'excitabilité réflexe de systèmes d'organes frappés d'infériorité ; autrement dit, il s'agit de « réflexes devenus intelligents ».

compréhensible que si nous admettons que les deux moitiés de la phrase expriment deux faits séparés l'un de l'autre par un certain intervalle de temps. Le sens complet du rêve serait donc à peu près celui-ci : « M'affirmer d'abord supérieure à mon amie ; jouer avec elle ensuite. »

Cette interprétation trouve encore une confirmation dans ce qui s'est passé pendant la crise qui a précédé le rêve. Les deux petites filles avaient l'habitude de jouer « au papa et à la maman » et « au médecin ». Cette fois, avant de commencer le premier jeu, les deux enfants avaient engagé une vive discussion sur le point de savoir laquelle jouerait le rôle du « père ». Sur ces entrefaites, le père de la patiente entra dans la pièce où se trouvaient les enfants et reprocha à sa fille d'avoir mauvais caractère, de ne jamais vouloir céder, ce qui était vrai. Grâce à cette intervention, ce fut à l'amie qu'échut le rôle du « père ». Quelques heures après, pendant le dîner, la malade eut une crise. Elle fut aussitôt mise au lit, dans la chambre de ses parents, là où couchait habituellement son autre rivale, c'est-à-dire sa petite sœur. Le rêve qui survint pendant son sommeil ne fit donc que reprendre et développer la tendance qui avait déterminé la crise : la patiente s'attribua le rôle masculin, nous montrant ainsi que, pour se faire valoir, elle ne voit pas d'autre moyen que l'affirmation virile. La conception du féminin comme d'un élément subordonné, telle qu'elle apparaît dans les mots « en bas », confirme tout particulièrement cette manière d'interpréter le rêve. Ajoutons qu'elle avait couché dans la chambre de ses parents jusqu'à la naissance de sa petite sœur et, plus tard, de temps à autre, toutes les fois qu'elle éprouvait un malaise quelconque. Lorsque la mère fut mise au courant des griefs qu'avait contre elle la malade, elle ne chercha pas à s'en justifier, mais prit le parti de ne plus faire coucher ni l'une ni l'autre de ses filles à côté d'elle, dans sa chambre.

Nous avons affaire dans ce cas à des traits de caractère dont l'action se manifeste dans le sens de la protestation virile ; ce sont comme autant de postes avancés, destinés à préserver la malade de toute analogie, de toute irruption symbolique de dangers en rapport avec le rôle féminin, de toute humiliation, de toute diminution du sentiment de personnalité. Le développement ultérieur de l'enfant fut des plus satisfaisants ; il ne fut troublé qu'une seule fois par un larcin insignifiant qu'elle avait commis, poussée par la gourmandise, au préjudice d'une camarade (impulsivité irrésistible).

Quelque temps après, le père s'étant cru gravement lésé par ses frères fut atteint de mairie. Ceux qui savent le degré que peut atteindre l'ambition chez les maniaques, même pendant les « périodes de santé », comprendront sans peine dans quelle atmosphère familiale malsaine avait grandi notre malade.

Tout médecin connaît des enfants qui sont pris de vomissements dès qu'ils franchissent le seuil de l'école, ou à table ou, encore, après les repas. Au point de vue psychique, nous avons dans ce phénomène quelque chose d'analogue à ceux dont nous venons de parler : dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'un procédé, devenu inconscient, par lequel le malade cherche à se soustraire à une menace d'humiliation, à échapper à une décision, à affirmer sa valeur. Nous avons un degré particulièrement prononcé de cette attitude combative, qui n'est qu'un moyen détourné de refuser les aliments, dans la « grève de la faim », à laquelle ont recours certaines jeunes filles névrosées, uniquement pour attirer sur elles l'attention générale.

Un garçon de treize ans présente depuis trois ans un état d'indolence qui, malgré son intelligence, incontestable, l'empêche de réussir dans ses études comme il le mériterait. Depuis plusieurs mois, il a pris l'habitude de pleurer à propos de tout et de rien, mais surtout lorsqu'on lui fait une observation quelconque. Le père et la mère n'ont pas toujours été très tendres pour lui ; mais d'après ce que je sais, ils ne lui ont jamais reproché autre chose que la lenteur avec laquelle il mangeait et s'habillait, ainsi que sa passion exagérée pour la lecture [1]. Ces derniers temps, les choses en étaient arrivées à un point tel que l'enfant se mettait à pleurer toutes les fois qu'on lui rappelait quelque chose ou qu'on le pressait. Alarmés quelque peu par cette situation, les parents se mirent à agir avec plus de douceur, sans toutefois renoncer complètement aux réprimandes que la nonchalance de l'enfant rendait nécessaires.

Interrogé sur la cause de sa dernière crise de larmes, il raconta qu'elle avait éclaté, parce que ses parents, trouvant qu'il mettait trop de temps à se tenir devant la glace pour arranger ses cheveux quelque peu réfractaires, lui avaient dit qu'il ferait bien de se presser, s'il ne voulait pas arriver en retard à l'école. L'analyse révéla qu'il se voyait entouré d'embûches et qu'il cherchait à se garantir, par des mesures appropriées, contre des humiliations pénibles. Il se reprochait amèrement les pratiques sexuelles enfantines auxquelles il se livrait en compagnie d'autres garçons et de petites filles. Il craignait surtout d'être pris en flagrant délit par ses parents, et cette crainte prit des proportions énormes lorsque, après s'être introduit une nuit, en véritable somnambule, dans la chambre de la domestique, il se réveilla le lendemain matin, à son grand étonnement, dans le lit vide de la cuisinière. Comme dans tous les autres cas pareils que j'ai pu analyser, ce somnambulisme survint à titre de protestation virile contre un sentiment d'humiliation. La veille, en effet, ses parents, voyant qu'il ne faisait pas de progrès dans l'école secondaire, l'en retirèrent pour le remettre à l'école communale. L'impression que lui avait laissée cette scène et l'idée qu'il pourrait trahir dans le sommeil les pratiques auxquelles il se livrait avec ses camarades, étaient tellement fortes chez lui qui, comme tous les somnambules, avait l'habitude de parler pendant le sommeil, qu'il crut devoir prendre des mesures de sécurité tout à fait extraordinaires. Ces mesures consistaient en manifestations par lesquelles il voulait se faire bien voir des autres et dans les crises de larmes qui étaient destinées à le débarrasser des réprimandes des parents. Nous assistons dans ces cas aux débuts timides d'une action obsessionnelle.

En fait, des penchants ascétiques, expression d'un besoin de pénitence, se firent jour dans sa tendance à la sécurité ; et en mettant un frein à son appétit, en réduisant au strict minimum son besoin de nourriture, il entendait, par analogie avec la notion d' « abstention », exprimer symboliquement son désir d'imposer également un frein à ses pulsions sexuelles et aux pratiques illicites qu'elles entraînaient. Le garçon, déjà chétif sans cela, commença à dépérir visiblement, de sorte que les parents se virent obligés d'intervenir. Ils se heurtèrent à une tendance à la sécurité péniblement acquise. Et c'est ainsi que

[1] Cette passion est souvent une preuve de la méfiance que l'enfant éprouve à l'égard de l'école. Dans les cas plus prononcés, l'enfant prend l'habitude de faire l'école buissonnière, celle de la négligence, de l'incurie et du vagabondage. Voir Adler : *Wo soll der Kampf gegen die Verwahrlosung einsetzen?* dans *Soziale Praxis*, Wien, octobre 1921.

s'est formée chez lui une association psychomotrice entre les reproches que lui adressaient les parents et les crises de larmes par lesquelles il cherchait à imposer sa personnalité à l'attention de son entourage.

Sa passion pour la lecture devait également son origine à la tendance à la sécurité. L'état d'incertitude dans lequel l'avait plongé l'approche de la puberté eut pour effet de le pousser à chercher dans le dictionnaire des consolations, des enseignements et une crainte salutaire des maladies auxquelles il aurait pu se trouver exposé. Il faisait preuve d'une documentation extraordinaire dans les problèmes se rapportant à la période de la puberté et aux manifestations, normales et anormales, qui s'y rattachent. Une fois entraîné à chercher des moyens de sécurité dans les livres, il ne tarda pas à exagérer ce penchant, étant donné surtout que ses sœurs et frères plus âgés avec lesquels il rivalisait, s'adonnaient également avec passion à la lecture. En outre, en s'abandonnant à sa passion, il savait fort bien qu'il contrariait ses parents ; mais il satisfaisait en même temps sa protestation virile primitive et s'identifiait avec les héros dont il lisait les aventures, en partageant leurs dangers, en prenant part à leurs luttes et combats. Quant à son somnambulisme, il exprimait tout simplement sa rancune contre les parents auxquels il reprochait de le traiter « comme un domestique ». J'ai noté que les hébéphréniques, lorsqu'ils voulaient montrer leur inaptitude pour des fonctions plus ou moins élevées ou réagir d'une façon démonstrative et ostentatoire contre un sentiment d'humiliation, adoptaient volontiers l'attitude, la manière de faire et de se comporter des domestiques.

Notre troisième cas était celui d'un garçon de onze ans qui, à la suite d'une coqueluche, présentait une toux nerveuse réfractaire à tous les moyens de traitement et était atteint en même temps d'incontinence nocturne. C'était un enfant mal élevé, coléreux, qui cherchait par tous les moyens à rendre son père esclave de ses désirs et caprices et à se persuader que sa belle-mère était une femme cruelle qui ne songeait qu'à le persécuter. Le père, très sensible, se montrait exagérément ému à chaque accès de toux. Un matin, alors que la belle-mère lui reprochait d'avoir de nouveau mouillé le lit, le garçon sauta à terre en riant comme un fou, se mit à courir déshabillé autour de la chambre, jusqu'à ce que le père, effrayé, intervînt pour remettre au lit l'enfant essoufflé et accabler de reproches la belle-mère. Un accès de toux violent, coqueluchoïde, termina cette scène et provoqua une vive discussion entre le mari et la femme. Le soir, à peine couché, l'enfant se redressa sur son lit, excité, et se mit à galoper jusqu'à provoquer un accès de toux. La signification de ce phénomène n'a pas besoin d'une longue explication. L'enfant voulait de nouveau provoquer des reproches à l'adresse de sa belle-mère et attirer le père de son côté. Un traitement par la suggestion et la mise au jour du but que poursuivait l'enfant firent disparaître les accès, mais la coqueluche persista pendant six mois encore. Quelques années plus tard (le traitement, soit dit en passant, n'a pas été mené jusqu'au bout), j'ai appris que le garçon s'était rendu coupable d'un vol.

Des mécanismes analogues à ceux que je viens de décrire président à l'idée du suicide. L'acte lui-même échoue le plus souvent, lorsque le sujet s'est rendu compte de la contradiction interne que présente cette sorte de protestation virile. Ce qui produit le revirement psychique, c'est l'idée de la mort, du néant, c'est la perspective humiliante de se transformer en poussière, de perdre complètement sa personnalité. Lorsqu'interviennent des inhibitions de caractère

religieux, elles ne forment que l'enveloppe, et le sujet recule d'effroi, comme si l'acte qu'il médite était passible d'un châtiment. Hamlet, qui représente jusqu'à nos jours le type de celui qui doute de sa virilité, le type de l'hermaphrodite psychique et qui, par une anticipation défensive, réalise devant sa conscience tous les obstacles qui s'opposent à son affirmation virile, tout en se révoltant et se dressant contre ce qu'il y a en lui de féminin, Hamlet, disons-nous, après avoir réussi, à la faveur d'une conversion dialectique, à se soustraire à la tentation virile du meurtre, se protège contre le suicide, en invoquant les rêves « qui peuvent survenir pendant le sommeil, après que nous avons secoué notre enveloppe terrestre ». Dans la scène du cimetière nous le voyons pris d'une véritable frayeur, lorsqu'il constate que le crâne de Yorrik ne vaut pas plus que les autres crânes [1].

J'ai depuis longtemps exprimé l'opinion que le suicide constitue une des formes les plus intenses de la protestation virile, un moyen de protection définitif contre l'humiliation et un acte par lequel l'homme se venge de la vie. Les cas dont j'ai pu avoir connaissance (et il s'agit, pour la plupart, de tentatives de suicide) concernaient des sujets profondément névropathiques. Ils présentaient, comme tous les névropathes, des signes d'infériorité organique, étaient accablés depuis l'enfance d'un sentiment d'incertitude, d'insécurité et de diminution, se sentaient envahis, débordés par des éléments féminins auxquels ils réagissaient par une protestation virile exagérée. Selon les exemples, proches ou éloignés, que le sujet a devant les yeux, c'est l'un ou l'autre de ces facteurs qui vient occuper le premier rang et déterminer l'orientation. Le point d'appui le plus solide est fourni par l'idée de la mort, si fréquente dans l'enfance. Cette idée, en tant qu'expression d'un état d'insatisfaction que l'enfant éprouve dans de multiples occasions de sa vie, exerce une profonde influence sur la formation de son caractère et se mêle intimement à l'idée qu'il se fait de sa personnalité, On retrouve, dans les antécédents de candidats au suicide, des traits que nous connaissons déjà : désir de se faire valoir à la faveur d'une maladie ou d'un état morbide permanent, satisfaction éprouvée à l'idée du chagrin dans lequel seraient plongés les parents, si le sujet venait à mourir. C'est ainsi que le névropathe voit dans l'idée du suicide un moyen de sortir de la situation humiliée qu'il occupe dans son milieu familial, de même qu'il y voit un moyen de satisfaction qui le dédommage de l'amour non partagé. Et l'idée se transforme en acte, lorsque le sentiment d'humiliation a atteint un degré particulièrement prononcé, au point que le sujet devient incapable de saisir la contradiction qui existe entre l'acte qu'il médite et le but qu'il poursuit, de comprendre que l'anéantissement que comporte le suicide est incompatible avec le relèvement du sentiment de personnalité. Aussi ne pouvons-nous que souscrire à l'opinion des auteurs qui voient dans le suicide une manifestation de la démence. Mes idées relatives à l'influence de l'infériorité organique, et plus particulièrement à celle de l'infériorité des organes sexuels, s'accordent fort bien avec les idées que Bartels avait exprimées sur le même sujet.

---

[1] Le sens de la tragédie de Hamlet n'a jamais été élucidé et reste obscur, même de nos jours. Comme dans beaucoup d'autres de ses drames, Shakespeare semble chercher à tracer la ligne de démarcation qui, dans notre vie civilisée moderne, existe entre le meurtre permis et le meurtre défendu. Aux commentateurs de Hamlet qui s'obstinent à faire ressortir l'indécision du héros, je demanderai volontiers s'ils auraient mis plus de décision qu'Hamlet à tuer leur oncle.

Sans être toujours un obstacle au suicide, la névrose n'en contient pas moins des éléments susceptibles de neutraliser ce penchant. Dans la névrose, en effet, le sujet est préoccupé pendant des années par le problème du suicide, et cela seul suffirait déjà, à la rigueur, à empêcher la transformation de l'intention en acte. On peut dire que toutes les idées et tous les rêves des névropathes sont plus ou moins inspirés par la préoccupation de la mort. Voici le rêve d'un névrosé qui était en traitement pour bégaiement et impuissance psychique, rêve qu'il avait fait après avoir attendu en vain pendant toute la journée une lettre de sa fiancée : Je *me voyais mort. Mes parents se tenaient autour du cercueil et manifestaient tous les signes du désespoir*.

Le patient se rappelle avoir souvent désiré mourir, lorsqu'il était enfant, parce que les parents lui préféraient son frère, plus jeune que lui. Il a toujours été obsédé par l'idée de son infériorité, à cause d'un hydrocèle et d'autres anomalies génitales dont il était affligé. Il était persuadé qu'il ne pourrait jamais avoir d'enfants. Plus tard, il chercha à se mettre à l'abri des malheurs que pouvait comporter pour lui le mariage, en rabaissant les femmes et en se comportant envers elles avec une méfiance exagérée. En réalité, il se sentait trop faible et redoutait la femme. Et de même qu'il craignait de soumettre par le mariage son sentiment de personnalité à une trop rude épreuve, il cherchait à se soustraire, par une attitude devenue purement motrice, à toute décision. Son impuissance se déclara lorsqu'il devint fiancé, ce qui ne fut qu'un artifice destiné à l'empêcher de pousser les choses jusqu'au mariage : simple prétexte psychique. Dans le rêve se reflète l'idée, se rattachant à sa situation infantile, que sa fiancée pourrait bien aimer un autre que lui. À cela se rattache la tentative d'une solution, visant à garder pour lui seul l'amour de la jeune fille, tout en éliminant (par l'impuissance) la possibilité du mariage. Mais il ne réussit à réaliser qu'une solution dans laquelle sa valeur personnelle se mesurait par le désespoir dans lequel sa mort avait (dans son rêve) plongé ses parents.

Applications pratiques

10

Sentiment de famille chez les nerveux. - Désobéissance et obéissance. - Taciturnité et loquacité. - Tendance au renversement des valeurs matérielles et morales. - Comment un trait de caractère peut être remplacé par des moyens de sécurité, par des mesures de préservation, par une profession, par l'idéal.

Retour à la table des matières

Dans ce chapitre, je dirai quelques mots de certains autres traits de caractère névrotiques qui apparaissent souvent avec beaucoup de relief, sans changer d'une façon appréciable le tableau général de la névrose. Ils aident seulement à l'édification de l'individualité névrotique et, de ce fait même, impriment à la névrose spéciale une orientation déterminée ou conditionnent le sort de l'individu par les réactions particulières qu'ils provoquent lors du conflit avec le milieu. C'est ainsi que le sentiment de famille peut être très prononcé chez le névropathe, qui se montre alors préoccupé par des questions se rattachant à ses origines, très orgueilleux de ses ascendants, ce qui, à l'instar des préoccupations portant sur l'hérédité morbide, n'est pour lui qu'un moyen de se soustraire aux obligations morales résultant de l'amour et du mariage. Le sujet se découvre subitement une affection irrésistible pour tels ou tels membres de sa famille ou pour la famille dans son ensemble, affection qui ne tarde pas à subir la pression de la fiction directrice et de la

contradiction interne qu'elle implique et à aboutir à la crainte de décisions et à la renonciation au partenaire sexuel. Cette disposition est utilisée par le sujet pour s'assurer une situation prédominante dans la famille et, pour donner à cette situation une base solide, il ne cesse de proclamer le caractère sacré des liens de famille. La rupture avec la famille constitue souvent l'aboutissement logique du sentiment familial, et cela dans les cas où la tendance à la sécurité, en évoluant, atteint un degré tel que le sujet en vient à se demander si l'on peut vraiment se fier aux seuls liens du sang. La haine des hommes, en tant que ligne d'orientation abstraite du caractère, et la fuite dans la solitude sont des phénomènes assez fréquents, plus prononcés dans les psychoses que dans les névroses [1]. Très souvent, le nerveux reste attaché à sa famille, même une fois marié. Lorsqu'il dit « chez moi », il pense non au domicile conjugal, mais à la maison paternelle. Beaucoup de nerveux font des rêves dans lesquels transparaît cette préférence pour la maison paternelle, préférence qui constitue une sorte de pointe dirigée contre le conjoint, ne serait-ce que par le fait que celui-ci ne figure dans le rêve à aucun titre. On peut considérer comme dictée par la même intention la douleur exagérée que les nerveux manifestent souvent à l'occasion de la mort d'un parent. L'orgueil familial constitue également une arme dans la lutte contre le conjoint. L'union se maintient souvent, parce que le patient n'a pas encore eu le temps de conduire jusqu'au bout la lutte contre les parents et n'a pas encore réussi à s'assurer la parité ou la prédominance. Dans la plupart des cas, il est vrai, le nerveux se sert du sentiment familial pour rétrécir son propre champ d'action, pour se retirer de la société au sens large du terme, toutes les fois qu'il sent son prestige menacé ou que son amour-propre a été douloureusement blessé. Une de mes malades, jeune fille ambitieuse, qui était fortement attachée à sa famille, a été obsédée successivement par les idées suivantes : la laideur de ses oreilles, de son nez, de ses cheveux ; plus tard, la crainte de passer pour une homosexuelle et, après la lecture d'articles sur des questions de psychanalyse, la crainte de passer pour incestueuse. Un rougissement involontaire et irrésistible et la crainte d'être prise en flagrant délit la préservaient de tout contact avec d'autres personnes.

La désobéissance et l'obéissance [2] nous montrent d'une façon toute particulière à quel point les traits de caractère peuvent être subordonnés à la fiction directrice. Un rapide examen de ces deux traits de caractère nous montre qu'ils sont formés par abstraction, sur la base des impressions réelles de la période pré-névrotique, et qu'une fois constitués ils sont groupés d'après un principe de classification névrotique et élaborés de façon à fournir des lignes d'orientation. En suivant de près toutes les phases d'évolution de ce que nous appelons la désobéissance et l'obéissance, nous sommes à même de nous faire une idée exacte de la formation, de la signification et de la finalité du caractère lui-même. La doctrine du caractère inné se montre alors tout à fait inconsistante, car ce qui constitue le substratum réel du caractère et les éléments de ce substratum, qui peuvent être considérés comme innés, subissent de la part de l'idée directrice une transformation destinée à les rendre conformes à cette

[1] D'une façon générale, les nerveux sont plus attachés à leurs familles que les normaux. C'est la crainte que leur impose la société qui les repousse constamment dans le cercle de la famille. C'est ici que le nerveux jouit de ce qui lui est refusé dans un cercle plus vaste : la supériorité. Toutes les fois qu'un nerveux se trouve égaré dans une société, il cherche à s'en évader pour se réfugier dans la famille.

[2] Voir Adler, Trotz *und Gehorsam,* dans *Heilen und Bilden.*

idée et, dans cette conformité même, méconnaissables. La désobéissance et l'obéissance ne sont ainsi que de simples attitudes psychiques qui, comme tous les autres traits de caractère, sont destinés à nous faciliter le saut du passé incertain dans un avenir plein de sécurité et de certitude. En se plaçant à ce point de vue, on constate qu'il n'est possible de comprendre la « volonté » que pour autant qu'on la rattache au fait qu'elle s'épuise dans l'effort tendant a compenser un sentiment d'infériorité. C'est pourquoi l'aperception « masculin-féminin », qui apparaît comme un vice de la pensée humaine, nous révèle au fond l'orientation masculine de la volonté.

La timidité, qui se laisse ramener à la crainte de décisions, est souvent accompagnée chez les nerveux d'un trait de caractère que nous désignons sous le nom de *taciturnité* et qui favorise, entre autres, l'isolement du sujet et le soustrait à l'action de l'entourage. Même en tant que trouble-fête, le nerveux taciturne affirme sa supériorité et sa tendance à déprécier, à humilier les autres. Ou bien, en se montrant avare de paroles et pauvre en idées, il cherche à prouver aux autres, surtout lorsqu'ils sont nombreux, qu'il leur est inférieur, et plus particulièrement qu'il est inapte à l'amour et au mariage. En manifestant la particularité opposée, c'est-à-dire la loquacité, et surtout en l'exagérant, le sujet cherche parfois à montrer (et beaucoup de mes malades me l'ont avoué expressément) qu'il est incapable de garder un secret. Une autre forme de l'agressivité et du mépris pour les autres consiste dans la tendance que présentent certains nerveux impatients et irascibles à couper à chaque instant la parole à leurs interlocuteurs. Cette tendance reçoit une signification particulièrement nette dans les cas où le nerveux oppose à chaque remarque de ses interlocuteurs un « non », un « mais » ou un « au contraire ». Dans tous les cas se manifeste l'intention d'élargir la distance qui sépare le nerveux des autres personnes avec lesquelles il se trouve en contact, mais jamais de la diminuer.

Un trait de caractère qui imprime souvent à la névrose toute son acuité et lui donne toute sa signification, trait qu'on retrouve dans tous les cas et qui constitue, avec la désobéissance et le négativisme, un des plus efficaces moyens d'expression de la protestation virile, consiste dans la tendance à vouloir toute chose autrement que les autres, à renverser pour ainsi dire les valeurs. Ce trait se retrouve aussi bien dans les efforts qui caractérisent la recherche d'une compensation que dans le penchant pour les artifices névrotiques ; aussi bien dans la tendance qui pousse le nerveux à ne jamais vouloir reconnaître qu'il a tort que dans celle qui le pousse à déprécier les autres ; et il constitue pour ainsi dire une arme de choix dans la lutte contre l'entourage. Il forme la contrepartie du conservatisme, du pédantisme, si fréquents chez les nerveux, et lui permet également de satisfaire sa soif de domination. Au fond de la protestation virile, pour autant qu'elle constitue une revendication de principe et repose sur une opposition abstraite, on retrouve cette tendance au changement, au renversement des valeurs. « La sagesse populaire caractérise la dialectique féminine, en disant que la femme veut toujours le contraire de ce que veulent les autres » (E. Fuchs, *Die Frau in der Karikatur).* Un peu de cette bizarrerie transparaît, en se justifiant par toutes sortes de prétextes plus ou moins plausibles, dans la manière de se vêtir, de se tenir, dans les mouvements et les mœurs. Une de mes patientes se retournait souvent dans son sommeil de telle sorte qu'elle se réveillait le matin dans une position tout à fait opposée à la normale. Même à l'état de veille elle cherchait à retourner toutes

les choses qui lui tombaient sous la main, à renverser leur ordre. Un de ses mots favoris, avec lequel elle accueillait les opinions des autres, était : « au contraire ». On retrouve très souvent chez les patientes de ce genre le désir d'être « en haut », de monter à cheval, de porter une culotte. Ce trait se maintient d'un bout à l'autre du traitement psychothérapique et se manifeste, comme le négativisme des catatoniques, à propos des choses les plus insignifiantes. Souvent cette tendance à la contradiction prend une forme particulière, les malades déclarant que le médecin, au lieu de les faire venir chez lui, peut bien se déranger pour venir chez eux, et inventent toutes sortes de prétextes pour changer, bouleverser les heures des rendez-vous.

On doit, d'une façon générale, s'abstenir de pronostics favorables lorsqu'on traite les nerveux, ainsi que de l'emploi de termes trop catégoriques, alors même qu'on croit être sûr de ce qu'on dit ou avance. Lorsqu'on a affaire à des malades dont la tendance à la contradiction est trop prononcée, on risquerait souvent, si on ne se conformait pas à cette règle, de se trouver confondu et convaincu d'erreur.

Ces malades cherchent à déplacer en bas ce qui est en haut, à mettre à droite ce qui est à gauche, à transformer l'avant en arrière, et cela parce que leur fiction directrice exige ces renversements, c'est-à-dire les transformations du « féminin » en « viril ». Les paroles, l'écriture (en miroir), la conduite morale et sexuelle, les rêveries (antithétique et dans un ordre de succession renversé), la pensée, ils accomplissent toutes ces activités comme s'ils se livraient à des jeux, mais à des jeux dictés par des intentions agressives. Cette manière de se comporter virilement laisse apparaître une sorte de rage destructrice. Ce « renversement » est assez fréquent dans la superstition. Ne cherchons-nous pas, en effet, à tromper le sort en ayant l'air de nous attendre à des événements contraires à ceux que nous désirons réellement? Chez les nerveux ce trait révèle toute la profondeur de leur incertitude et toute l'étendue de leur circonspection. Aussi joue-t-il dans leur vie psychique un rôle de tout premier ordre. Autour de ce noyau, formé par la prudence ou la circonspection, peuvent se grouper, selon la tolérance de la fiction directrice ou selon les particularités de la situation, d'autres traits de caractère : soit ceux dont l'ensemble forme l'amour de la vérité, soit ceux dont l'ensemble constitue la passion du mensonge, celui-là servant à l'affirmation directe, celle-ci à l'affirmation indirecte ou détournée de la complète virilité. À l'amour de la vérité et à celui du mensonge se rattachent étroitement la dissimulation et la franchise, la première ayant nettement pour point de départ le sentiment de diminution, d'infériorité. Chez les malades qui, dans leur tendance à la sécurité, font preuve d'une anticipation particulièrement prononcée, on observe une horreur de la souffrance et une sensibilité exagérée pour la douleur, anticipation et horreur par lesquelles ils cherchent à faire comprendre à leur entourage et à se persuader à eux-mêmes que de toutes les situations qu'offre la vie, ils ne pourront jamais choisir que celles qui sont exemptes de douleurs et de souffrances. Il va sans dire que l'anticipation des douleurs d'enfantement entre pour une bonne part dans la structure de cette fiction. J'ai observé une imitation incontestable des mouvements que comporte l'enfantement chez une de mes malades, dans l'état crépusculaire d'une *lactopsychose. Ils* attestaient nettement que cette malade n'avait qu'une idée fixe : ne plus avoir à accoucher, c'est-à-dire à donner le jour à un deuxième enfant.

De la prudence se rapprochent le doute, l'hésitation, l'indécision du nerveux, traits de caractère dont il a été plus d'une fois question dans ce livre. Ces traits apparaissent toutes les fois que la réalité agit sur la fiction directrice de façon à y faire surgir des contradictions, autrement dit toutes les fois que l'intervention de la réalité comporte la menace d'une défaite, d'une perte de prestige. D'une façon générale, le nerveux n'a plus alors le choix qu'entre trois chemins, selon la force du but final fictif. En premier lieu, il peut réaliser la stabilisation de l'état de doute et d'hésitation : c'est ce qu'on observe plus particulièrement dans la neurasthénie, dans la maladie du doute, dans la psychasthénie. Cette stabilisation entraîne une cessation complète ou partielle des opérations de lutte et de combat. En deuxième lieu, le malade peut aboutir à la psychose : en affectant un amour exagéré de la vérité [1] et en renonçant à la logique, il hypostasie, divinise alors la fiction. Enfin, le troisième chemin est celui qui conduit le malade à imprimer à sa fiction un changement de forme et à interposer entre lui et les exigences de la vie des obstacles tels que l'angoisse, la faiblesse, les douleurs, etc., bref à utiliser, par un détour névrotique, des moyens féminins en vue de la réalisation de son idéal viril. Comprendre non seulement les phénomènes des névroses et des psychoses, mais aussi ceux de la vie « normale », dans ce qu'ils ont d'antithétique et en se plaçant au point de vue social - voilà en quoi consiste l'art du psychologue et ce qui constitue la preuve de sa maturité. Savoir discerner dans l'attitude provocante de l'homme présomptueux la honte ridicule du faible ; savoir reconnaître dans la désobéissance et la cruauté les efforts que fait l'homme obéissant, soumis et sans caractère pour se vaincre lui-même ; savoir retrouver dans la virilité débordante, en révolte contre les lois qui l'enserrent, la terreur qu'inspire au sujet la perspective d'un rôle féminin et savoir déceler dans la griserie du pouvoir et dans ses convulsions la crainte d'une défaite - telle est la tâche du psychologue digne de ce nom. Et il devra soumettre chacun de ces traits de caractère à l'épreuve des sentiments altruistes, en lui posant la question même avec laquelle la vie psychique de l'homme aborde les faits de la vie réelle : « Es-tu avec nous ou avec nos ennemis [2] ? »

Il est impossible de demander au nerveux des « oui » et des « non » décisifs et catégoriques. Étant donné le caractère irrémédiablement antithétique de sa pensée et de ses actions, il est incapable d'une simplicité pareille. Sans que l'unité de son amour de puissance s'en trouve rompue, il accordera le premier rang tantôt à l'un, tantôt à l'autre terme de son antithèse : « haut-bas », selon les conjonctures du moment. Il peut encore arriver que tel ou tel autre trait de caractère se trouve relégué dans « l'inconscient », aussi longtemps que l'exige l'unité de la personnalité. Mais alors même qu'un trait de caractère apparaît comme conscient, il ne l'est pas au sens qu'attache à ce mot la psychologie individuelle, car, à tort ou à raison, le voulant ou ne le voulant pas, le malade ferme les yeux devant les conséquences, ignore les exigences du devoir social. Aussi se trouvera-t-on souvent en présence de phénomènes qui ne se laissent pas ranger dans le schéma courant des traits de caractère, mais qui, par leur réunion, par les rapports qu'ils affectent entre eux, révèlent leur origine. Lorsque, après avoir solidement cadenassé ma porte et avoir accumulé dans ma chambre armes, chiens et policiers, j'affirme tranquillement

[1] Kanabich, *Zur Pathologie der intellektuellen Emotionen (Psychoterapia* éditée par N.Wirabof, Moscou 1911), s'est beaucoup rapproché de cette manière de voir.

[2] Cette belle comparaison est du professeur Jerusalem.

que je me sens en pleine sécurité, j'ai à la fois raison et tort. Mon angoisse réside tout entière dans mes cadenas. Nous avons vu en effet que la dépression, l'angoisse devant la maladie, devant la mort, devant les espaces vides peuvent avoir pour point de départ la valeur exagérée que le sujet attache à sa propre personne ; que derrière l'attachement à la maison paternelle se dissimule souvent une hostilité à l'égard du conjoint ; que dans le choix d'une profession se révèle un trait de caractère ; que l'habitude de se mettre en retard et le bégaiement sont provoqués dans beaucoup de cas par la crainte de décisions, etc. Seuls ceux qui ont l'esprit faussé peuvent vouloir enfermer l'âme humaine dans les limites étroites d'une doctrine scientifique. En dernière analyse, la psychologie individuelle est un art, et le psychologue véritable est avant tout un artiste.

Le tempérament nerveux

Conclusion

Retour à la table des matières

Nous croyons avoir montré, dans les chapitres qui précèdent, que les traits de caractère, tels qu'ils se manifestent dans la vie humaine, peuvent être considérés comme offrant des lignes d'orientation à la pensée, à la sensibilité, au vouloir et à l'activité, comme des artifices dont se sert l'âme humaine et qui assument un rôle et un relief particuliers, dès que la personne fait un effort pour s'arracher à son état d'incertitude et réaliser l'idée fictive dont elle subit l'influence et la direction. Les matériaux servant à la formation des traits de caractère existent dans toutes les régions de la vie psychique, et les différences congénitales qui les séparent disparaissent sous l'action unifiante de l'idée directrice. C'est dans les penchants et velléités originels, rectilignes, de nature combative et agressive, que se laissent le mieux saisir le but, la direction, la fin fictive des traits de caractère. Les nécessités et difficultés de la vie imposent à l'individu des changements de caractère, seules restant immuables les constructions qui s'accordent avec l'idée de personnalité. C'est ainsi que se forment des traits de caractère tels que la prudence, l'hésitation,

bref des traits qui s'écartent de la ligne droite, mais dont l'analyse révèle qu'ils sont sous la dépendance de la fiction directrice.

La névrose et la psychose sont des tentatives de compensation, des formations constructives de l'âme humaine, ayant pour point de départ l'idée directrice renforcée et exaltée de l'enfant frappé d'infériorité. L'incertitude dans laquelle ces enfants demeurent quant à l'avenir qui les attend et quant à leur réussite possible dans la vie les pousse à adopter un plan de vie fictif, à l'entourer de toutes sortes de moyens de défense et de sécurité, à S'isoler de la réalité, afin d'échapper aux exigences et aux problèmes de la vie de tous les jours. Plus leur idéal est précis et rigide, plus leur impératif individuel est catégorique, et plus ils accentuent le caractère dogmatique de leurs principes et de leurs lignes d'orientation. Ce faisant, ils deviennent de plus en plus prudents et circonspects ; et à mesure que leur prudence et leur circonspection augmentent, ils projettent leurs idées de plus en plus loin, dans un avenir de plus en plus reculé et installent, pour ainsi dire, à la périphérie de celui-ci, là où doit se produire leur conflit avec le monde extérieur, des avant-postes psychiques représentés par des traits de caractère appropriés. Doué d'une sensibilité extraordinaire, le caractère nerveux et abstrait s'attaque à la réalité pour se la soumettre ou pour la transformer conformément à l'idéal que l'individu se fait de sa personnalité. Devant la menace d'une défaite, tous les dispositifs et symptômes névrotiques entrent en jeu et entravent l'action.

Le rôle insignifiant que le substratum originel joue dans la formation du caractère nous est encore prouvé par le fait que la fiction directrice ne réunit, pour les grouper et les unifier, que les éléments psychiques utilisables, que les aptitudes et souvenirs qui s'harmonisent avec le but final. La fiction directrice exerce une influence sans limites sur le regroupement névrotique des éléments psychiques et n'utilise les expériences internes que d'après leur degré d'efficacité ; autrement dit, tout se passe comme si la psyché elle-même n'était qu'un ensemble de matériaux inertes réels. Nous disons d'une personne qu'elle est névropathique,lorsque la perspective névrotique devient efficace, lorsque les dispositifs et traits de caractère névrotiques sont prêts à fonctionner, lorsque le chemin qui doit la conduire à son idéal est frayé et déblayé. Et ce que Hildebrandt a dit de la psyché normale est encore plus vrai de la psyché nerveuse : « Le grand être qui nous entoure et nous pénètre est traversé par un grand avenir qui tend vers l'être parfait. »

C'est ainsi que le caractère représente une sorte de « routine intelligente » que l'idéal utilise et dont se servent aussi bien la tendance à la sécurité que les dispositifs morbides, affectifs et névrotiques. Saisir la signification de cette routine, la comprendre d'après sa formation génétique et (conformément à notre conception) analogique, déterminer le rôle qu'elle joue dans le plan de la vie dont elle constitue une représentation symbolique, tel est le but que poursuit la psychologie individuelle comparée. En décomposant, en effet, le caractère, à travers lequel il est toujours possible de suivre la ligne d'ascension vers l'idéal, nous nous trouvons, à un moment donné, devant un point vers lequel convergent le passé, le présent, l'avenir et le but final visé.

On constatera toujours que le nerveux s'en tient fermement à sa routine protectrice. La patient renforce ses moyens de défense, lorsqu'il pressent qu'en renonçant à sa routine, en permettant à d'autres d'imprimer à la vie, telle qu'il

la conçoit, un changement de direction, il court au devant d'une défaite, risque une chute dans l'abîme et s'expose à la perte de sa virilité. Aussi le traitement psychothérapique devra-t-il s'appliquer dans cette phase à montrer au malade que son attitude d'opposition intransigeante, sa résistance au médecin ne sont que de vieilles routines névrotiques, des manifestations d'une affirmation virile exagérée. Bref, le médecin s'attachera à détruire chez son malade son parti pris névrotique.

C'est ici le lieu de formuler notre dernière conclusion, qui est de nature à projeter une vive lumière sur notre point de départ : les organes frappés d'infériorité et les symptômes névrotiques doivent être envisagés comme une représentation symbolique de forces formatives dont le malade se sert pour réaliser le programme qu'il a lui-même imposé à sa vie.

Cela ne va pas sans certains efforts et artifices qui peuvent aboutir à des effets variés. Un de ces effets n'est autre que la psychonévrose, c'est-à-dire une attitude contraire au sentiment social et incompatible avec l'adaptation au milieu, une attitude d'intransigeance qui rend le sujet totalement inapte à la vie. La psychonévrose, qui est un produit de l'amour-propre, de l'ambition et de la vanité, sert en dernière analyse à préserver le sujet d'un contact trop rude avec la vie et ses exigences, avec la réalité.

Tel est le fait fondamental qui est à la base aussi bien de la névrose que de la psychose et qui forme l'anneau les reliant l'une à l'autre et assurant leur unité.

Notre psychologie individuelle, qui est une « psychologie de l'attitude », au sens le plus profond du mot, a montré que la constitution joue dans la vie psychique le rôle d'un élément perturbateur. Aucune « psychologie des dispositions » ne peut la remplacer, car s'il est un fait dont celle-ci tienne compte ou qu'elle suppose tacitement, c'est le lien qui s'établit entre l'infériorité organique et la vie psychique à la faveur du sentiment d'infériorité.

Fin du livre.